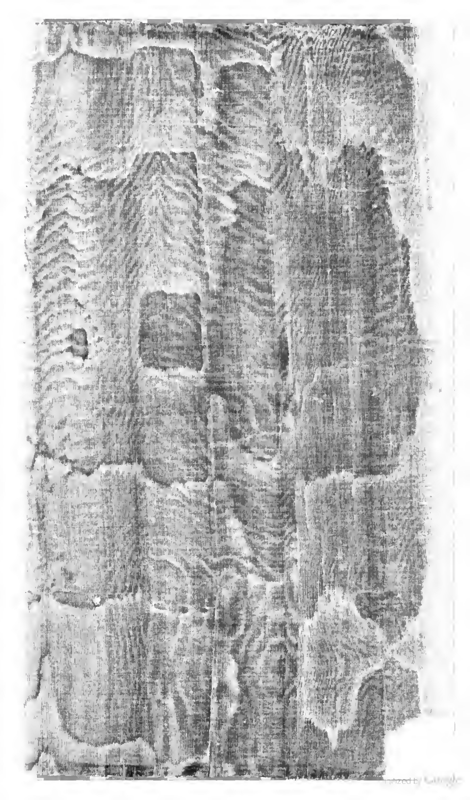






ŒUVRES
DE PLUTARQUE.

TOME QUINZIEME.

ŒUVRES MORALES DE PLUTARQUE,

Traduites du Grec par JACQUES AMYOT, *Grand-Aumônier de France;*

Avec des Notes & des Obſervations de M. VAUVILLIERS, Lecteur du Roi, Profeſſeur de Langue grecque au Collége Royal, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres.

TOME TROISIEME.





A PARIS,

CHEZ JEAN-BAPTISTE CUSSAC, au Parnaſſe Français, rue du vieux Colombier.

M. DCC. LXXXV.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.

TRAITÉS

Contenus dans ce Volume.

SOMMAIRE

SOMMAIRE

DES PRÉCEPTES DE MARIAGE.

Les préceptes de conduite dans le mariage ſont un objet intéreſſant des recherches de la philoſophie. II. *Symboles de l'harmonie conjugale chez les anciens.* III. *Supporter les premieres contrariétés du ménage, pour en aſſurer la douceur conſtante.* IV. *Il faut que l'amour pénètre dans l'ame pour devenir durable.* V. *Faute des femmes qui veulent ſubjuguer leurs maris par des charmes, ou autres moyens de ce genre.* VI. *Des maris qui aviliſſent leurs femmes pour les dominer.* VII. *Comparaiſon d'une femme avec la lune.* VIII. *Mot d'Hérodote blâmé.* IX. *Harmonie conjugale comparée à deux ſons qui font accord.* X. *Un mari obtient de ſa femme par la douceur de ſes avis, ce qu'elle refuſe à l'autorité.* XI. *Ne jamais reprendre ſa femme devant des témoins.* XII. *Il faut qu'une femme ſe conforme aux ſentimens & aux affections de ſon mari.* XIII. *Un mari doit partager ſes plaiſirs avec ſa femme.* XIV. *Comment une femme ſage doit traiter certaines fautes de ſon mari.* XV. *Un mari communique ſes inclinations à ſa femme.* XVI. *Réponſe d'une jeune Lacédémonienne.* XVII. *Il ne faut pas qu'une femme ait d'autres amis que ceux de ſon mari.* XVIII. *Tout*

doit être commun entre mari & femme. XIX. *Divers traits historiques, relatifs à ce traité.* XXII. *C'est le caractère d'une femme, & non sa beauté, ni ses richesses, qu'on doit rechercher.* XXIII. *Utilité morale qu'une femme peut tirer de son miroir.* XXIV. *Véritable ornement d'une femme.* XXV. *Pourquoi on jette le fiel de la victime dans les sacrifices offerts à Junon conjugale.* XXVI. *Soins qu'une femme doit prendre pour plaire à son mari.* XXVII. *Pourquoi les femmes d'Égypte ne portent point de souliers.* XXVIII. *Belle réponse de Théano.* XXIX. *Idée de Phidias dans une statue de Vénus.* XXX. *Quel doit être l'empire d'un mari sur sa femme.* XXXI. *Union résultante du mariage.* XXXII. *Coutume singuliere dans la ville de Leptis.* XXXIII. *Conduite d'une femme à l'égard des parents de son mari.* XXXIV. *Le lit nuptial doit être le lien de la paix & de la réconciliation.* XXXV. *Nulle querelle n'en doit approcher.* XXXVI. *Comment une femme doit repousser les conseils qui tendent à l'aigrir contre son mari.* XXXVIII. *Combien un mari & une femme doivent se respecter.* XXXIX. *Concorde nécessaire entr'eux.* XL. *Il faut qu'il évite ce qui peut exciter sa jalousie.* XLI. *Qu'elle s'abstienne de ce qui déplaît à son mari.* XLII. *Réponse d'une femme à Philippe.* XLIII. *Respect qu'un mari doit à sa femme.* XLV. *Il doit l'instruire.* XLVI. *L'étude orne l'esprit & le cœur d'une femme.*

LES

ŒUVRES MORALES

DE PLUTARQUE,

TRANSLATÉES DE GREC EN FRANÇOIS.

LES PRECEPTES

DU MARIAGE.

PLUTARQUE A POLLIANUS

ET A EURYDICE. S.

APRÈS la cerimonie de mariage ufitée en ce païs, que la presbtreffe de Ceres vous a appliquée, en vous enfermant enfemble, il m'eft advis que le difcours qui viendroit à feconder & favorifer cefte votre conjonction, en vous inftruifant de bons enfeignements & fages advertiffements nuptiaux, ne vous feroit point inutile, & fe trouveroit bien conforme à la couftume & cerimonie que lon obferve aux nopces en ce païs. Les muficiens entre leurs chanfons qu'ils chantent avec

les haulbois, en ont une ſorte qu'ils appellent Hippothoros, (* qui vault autant à dire comme, Saillejuments,) ayans opinion que cela eſt un aiguillon qui incite les chevaux à ſaillir les juments. Mais la philoſophie ayant pluſieurs beaux & bons diſcours, en a un qui fait autant à eſtimer que nul autre, par lequel inſtruiſant & enchantant ceulx qui conviennent en un lien pour uſer tous les jours de leur vie enſemble, elle les rend plus ſouples, plus gracieux & plus traittables l'un à l'autre. Parquoy je vous ay fait un recueuil de preceptes & advertiſſements que vous avez ſouventefois ouïs, ayans tous deux eſté nourris en l'eſtude de la philoſophie & les ay reduits à certains articles en peu de paroles, à fin qu'ils en ſoient plus aiſez à retenir, dont je vous fais un preſent à tous deux: en priant aux Muſes, qu'elles veuillent aſſiſter & accompagner en voſtre endroit la deeſſe Venus, pource que ce n'eſt pas moins leur office de mettre bon accord & bonne conſonance en un mariage, par le moyen du diſcours de la raiſon & l'harmonie de la philoſophie, que de bien accorder une cithre ou une lyre.

II. C'eſt pourquoy les anciens ont voulu que l'image de Venus fut colloquée joignant celle de Mercure, comme voulans par là donner à en-

* Ceci n'eſt point dans le grec.

tendre, que le plaisir de mariage avoit besoing de l'entretien d'une bonne & sage parole: encore mettoient ils avec ces deux images là, celles des graces & de la deesse d'elôquence Suadele [1], à fin que les conjoincts par mariage eussent gracieusement ce qu'ils voudroient l'un de l'autre, non pas en hargnant & noisant l'un contre l'autre. Solon vouloit que la nouvelle mariée mangeast de la chair de coing premier que de se coucher auprès de son mary: signifiant, à mon advis, par ceste cerimonie, qu'il faut premierement que la grace de la bouche, c'est à dire l'haleine, & la parole, soit doulce, plaisante & aggreable.

III. Au païs de la Bœoce la coustume est, que le jour des nopces, quand on met le voile nuptial à l'espousée, on luy met aussi sur la teste un chapeau du ramage d'asperge sauvage, pource que celle plante d'une très poignante espine produit un très doulx fruict: aussi la mariée, pourveu que le mary ne s'ennuye, & ne se rebute point pour la premiere difficulté & fascherie qu'il y a en mariage, luy apportera puis après une très doulce & très amiable compagnie: mais ceulx qui ne peuvent supporter les premieres hargnes & riottes des filles, ressemblent proprement à ceulx qui quitteroient la grappe de raisin à un autre, pour autant qu'ils l'auroient veuë qu'elle

[1] Pythô, ou la Persuasion.

n'estoit que verjus. Et plusieurs nouvelles mariées qui prenent à dedaing leurs maris, à cause des premieres rencontres, font tout ne plus ne moins que celuy, qui ayant ja reçeu la picqueure de l'abeille, en jette par despit la goffre du miel qu'il tenoit en sa main. Parquoy il fault que ceulx qui sont conjoincts ensemble par mariage, aient soigneusement l'œil à eviter du commencement toutes occasions de discord & de dissension, considerant que les pieces de bois qui sont assemblées & collées freschement ensemble, se desjoignent & desunissent facilement & pour la moindre occasion du monde : mais au contraire quand les jointures sont bien soudées & asseurées par long traict de temps, à peine les peut on plus desjoindre ne separer avec le feu ny avec le fer.

IV. Tout ainsi comme le feu se prend aiseement à de la balle [1] & au poil de lievre, mais aussi s'estaint il encore plus tost, si lon n'y met soudainement quelque matiere propre à le nourrir & entretenir : aussi faut il estimer que l'amour des nouveaux mariez qui n'est allumé que de la chaleur de jeunesse & de la beauté du corps seulement, n'est pas ferme ne durable [2], s'il n'est fondé

[1] A de la paille, des étoupes, &c. Voyez les Observations.

[2] Cette phrase très-difficile dans le grec signifie, je crois : à moins que s'appuyant sur la sensibilité morale, & pénétrant jusqu'à la partie pensante, il ne prenne le caractère d'une affection de l'ame.

en conformité de bonnes & honestes meurs, & qu'il ne tiene de la prudence engendrant une vive affection reciproque de l'un envers l'autre.

V. La pescherie que lon fait de poisson avec des appasts empoisonnez est bien soudaine à prendre & prompte à arrester le poisson, mais elle le rend mauvais & dangereux à manger : aussi les femmes qui composent certains bruvages d'amour, ou quelques autres charmes & sorcelleries pour donner à leurs marits, & qui les attrayent ainsi par allechements de volupté, il est force qu'elles vivent puis après avec eulx insensez, estourdis, & transportez hors de leur bon sens. Ceulx que l'enchanteresse Circé avoit ensorcelez, estans devenus pourceaux & asnes, ne luy pouvoient plus donner de plaisir ny de rien servir, là où elle aimoit extremement Ulysses qui estoit sage, & se portoit en homme de bon entendement envers elle. Mais celles qui aiment mieulx estre maistresses de leurs marits insensez, que leur obeïr estans sages, ressemblent proprement à ceulx qui aiment mieulx conduire & mener des aveugles, que suyvre des voyans & cognoissans. Elles ne veulent pas croire que jamais la royne Pasiphaé ait aimé un taureau, ayant un roy pour mary, & neantmoins elles en voient aucunes qui se faschent de leurs marits, lesquelz sont personnes honestes & graves, & s'abandonnent

à d'autres qui ſont tous compoſez de luxure, de diſſolution & d'ordure, comme chiens ou boucs.

VI. Il y a des hommes ſi foibles ou ſi mal adroits, qu'ils ne peuvent pas monter deſſus leurs chevaux eſtans debout, & pource leur enſeignent ils à ſe mettre à genoux & à ſe baiſſer : auſſi ſe treuve il des marits qui ayans eſpouſé des femmes riches & de nobles maiſons, n'eſtudient pas à ſe rendre eulx plus honeſtes & meilleurs, ains à rabaiſſer leurs femmes, ſe perſuadans qu'ils en viendront mieulx à bout, quand ils les auront abbaiſſées & ravallées : là où il faut entretenir comme la juſte haulteur du cheval, auſſi la dignité de la femme, & en l'une & l'autre ſçavoir bien uſer de la bride comme il appartient.

VII. Nous voyons que la lune plus elle eſt eſloignée du ſoleil, plus elle eſt claire & plus elle ſe monſtre, & que au contraire elle a moins de lumiere & ſe cache tant plus elle s'en approche : mais il faut que la femme ſage face tout le contraire, qu'elle ſe face voir auprès de ſon mary, & qu'elle ſe tiene cloſe, & garde la maiſon, quand ſon mary n'y eſt pas.

VIII. Herodote n'a pas bien dit, que la femme deſpouille la honte avec la chemiſe, car au contraire celle qui eſt honeſte, en deſpouillant ſa chemiſe ſe veſt de honte : & eſt le plus certain ſigne que lon ſçauroit avoir, que les conjoincts

par mariage s'entr'aiment bien reciproquement, quand plus ils se portent de reverence l'un à l'autre.

IX. Ainsi comme si lon prent deux sons qui soient d'accord, lon entend tousjours plus celuy du bas : aussi en une maison bien reglée & bien ordonnée tout se fait bien du consentement des deux parties, mais il apparoist tousjours que c'est de la conduite, du conseil, & de l'invention du mary.

X. Le soleil, ce disent les fables, surmonta le vent de bise, car tant plus il s'efforçoit d'oster par force la robbe à l'homme, & que pour ce faire il souffloit plus violentement, d'autant plus l'homme se serroit, & restraignoit son habillement : mais quand le soleil vint à estre chaud après le vent, l'homme se sentant eschauffé, despouilla sa robbe, & puis après bruslant de chaud, il osta son saye & tout : la plus part des femmes en fait tout de mesme, car quand elles voient que leurs marits leur veulent oster d'authorité & par force les delices & la superfluité, elles combattent à l'encontre, & en sont marries : & au contraire s'ils leur remonstrent avec la raison, elles l'ostent d'elles mesmes tout paisiblement, & le supportent patiemment.

XI. Caton priva un senateur Romain [1] de la

[1] Manilius. Voyez la Vie de Caton, chap. xxxv, Tome III.

dignité fenatoriale, d'autant qu'en prefence de fa fille il avoit baifé fa femme : cela fut bien un peu trop violent : mais s'il eft laid, comme il eft, de s'entre-baifer, ambraffer & accoller en prefence d'autres, comment n'eft-il encore plus laid & plus deshonnefte, s'entre-injurier & s'entre-tanfer l'un l'autre ? fe jouer à part en fecret avec fa femme, & la careffer, & puis en public la tanfer, la blafmer & picquer de rudes & aigres paroles devant le monde ?

XII. Comme un mirouër pour eftre bien doré & enrichi de pierres precieufes, ne fert de rien s'il ne reprefente bien au vif la face de celuy qui fe mire dedans : auffi ne plaift point une femme pour avoir beaucoup de biens, fi elle ne rend fa vie femblable, fes meurs & conditions conformes à celles de fon mary. Si le mirouër fait un vifage trifte & morne à un qui eft joyeux & gay, ou au contraire riant & enjoué à une perfonne qui eft melancholique ou marrie, il eft faux, & ne vault rien : auffi eft une femme mauvaife & importune, qui fait de la renfrongnée quand fon mary a envie de fe jouer à elle, & de la careffer : ou à l'oppofite qui veult rire & jouër alors qu'elle voit fon mary en affaire, & bien empefché : car l'un eft figne qu'elle eft fafcheufe, l'autre qu'elle mefprife les affections de fon mary : là où il faut, ainfi que difent les

geometriens, que les lignes & les superfices ne se meuvent point par-elles, mais au mouvement des corps : aussi que la femme n'ait nulle propre & peculiere passion ou affection à elle, ains qu'elle participe aux jeux, aux affaires, aux pensements, & aux ris de son mary.

XIII. Ceulx qui ne prennent pas plaisir de voir leurs femmes boire & manger librement en leur presence, leur enseignent à se saouler goulüement à part, quand elles sont seules : aussi ceulx qui ne s'esjouissent pas gayement avec leurs femmes, & ne se jouent & ne rient pas priveement avec elles, leur enseignent de chercher leurs plaisirs & voluptez à part.

XIV. Les roys de Perse quand ilz souppent ou mangent à leur ordinaire, ont leurs femmes espousées assises auprès d'eulx à la table : mais quand ils veulent jouër & boire d'autant jusques à s'enyvrer, ils renvoyent leurs femmes en leurs chambres, & font venir leurs concubines & leurs chanteresses & baladines : & font bien en cela, qu'ils ne veulent point que leurs femmes legitimes voient ne participent en rien de leurs yvrogneries, & de leurs dissolutions. S'il advient doncques qu'un homme privé subject à son plaisir, & mal conditionné commette quelque faute avec une siene amie ou avec une chambriere, il ne faut pas que sa femme pour cela se courrouce, ne

qu'elle s'en tourmente : mais plus toſt qu'elle eſtime, que c'eſt pour la reverence qu'il luy porte, qu'il ne veult pas qu'elle ſoit participante de ſon yvrognerie, de ſon orde luxure & intemperance.

XV. Quand les roys aiment la muſique, ils ſont cauſe que de leur regne il ſe fait pluſieurs bons muſiciens : ſemblablement ceulx qui aiment les lettres font pluſieurs hommes lettrez, ceulx qui aiment les exercices de la perſonne rendent pluſieurs de leurs ſubjects bien adroits & diſpos : auſſi un mary qui n'aime que le corps, fait que ſa femme n'a autre ſoing que de ſe farder : qui aime la volupté, fait qu'elle tient de la courtiſane, & devient lubrique & laſcive, & quand il aime l'honneur & la vertu, il la rend ſage, vertueuſe & honeſte.

XVI. Une jeune garçe Laconiene reſpondit à quelqu'un qui luy demandoit, ſi elle avoit ja eſté au mary : non pas moy à luy, mais bien luy à moy. C'eſt, à mon advis, la maniere comme ſe doit comporter une femme honeſte envers ſon mary, de ne rejetter ny ne deſdaigner point les jeux & careſſes d'amour, quand ſon mary les commance, ny auſſi ne les commancer point : pource que l'un tient de la courtiſane effrontée, l'autre ſent ſa femme ſuperbe, & qui n'a point de grace ny d'amour.

XVII. Il ne faut point que la femme face d'amis particuliers, mais bien qu'elle estime communs ceulx de son mary. Or les dieux sont les premiers & les plus grands amis que puisse avoir l'homme, pource fault il qu'elle serve & adore ceulx que son mary repute dieux seulement, sans en recognoistre d'autres [1] : & au demourant qu'elle ferme sa porte à toutes curieuses inventions nouvelles de religions, & toutes estrangeres superstitions : car à nul des dieux ne peuvent estre agreables les services & sacrifices que la femme fait à la derobbée, au desçeu de son mary.

XVIII. Platon escrit que la cité est bienheureuse, & bien ordonnée, là où lon n'entend point dire, « Cela est mien, cela n'est pas mien »: pource que les habitans y ont toutes choses, mesmement celles qui sont de quelque importance, communes entre eulx, autant comme il est possible : mais ces paroles là doivent bien encore plus estre bannies hors du mariage, sinon en tant que

[1] Une femme doit-elle trahir sa patrie, pour plaire à son mari? Non, sans doute, répond Plutarque en plusieurs endroits. Elle est plus à la patrie qui la fit citoyenne, qu'à l'époux qui la rendit femme. La divinité n'est-elle pas quelque chose de plus que la patrie? Quelle idée Plutarque avoit-il de dieux, qu'un caprice devoit faire adopter ou quitter?

comme les medecins tienent que les coups qui ſe donnent en la partie gauche ſe ſentent en la droitte, auſſi la femme doit reſſentir par compaſſion les maulx de ſon mary, & le mary encore plus ceulx de ſa femme, à fin que comme les nœuds prennent leur force de ce que les bouts s'entrelaſſent l'un dedans l'autre, auſſi la ſocieté de mariage s'entretiene & ſe fortifie quand l'une & l'autre des parties y apportera affection de bienveuillance mutuelle : car la nature meſme nous meſle par noz corps, à fin que prenant partie de l'un & partie de l'autre, & meſlant le tout enſemble, elle rende ce qui en provient commun à tous deux : de maniere que ny l'une ny l'autre des parties n'y puiſſe diſcerner ne diſtinguer ce qui eſt propre à elle, ne ce qui eſt à autruy. Ceſte communauté de biens meſmement, doit eſtre principalement entre ceulx qui ſont conjoints par mariage, qui doivent avoir mis en commun & incorporé tout leur avoir en une ſubſtance : de ſorte qu'ils n'en reputent point une partie eſtre propre à eulx, & une autre à autruy, ains le tout propre à eulx & rien à autruy. Comme en une couppe où il y aura plus d'eau que de vin, nous l'appellons vin neantmoins, auſſi le bien doit tousjours, & la maiſon eſtre nommée du nom du mary, encore que la femme en ait apporté la plus grande partie.

XIX. Helene estoit avaricieuse, & Paris luxurieux : au contraire, Ulysses estoit prudent, & Penelopé chaste : pourtant le mariage de ceulxcy fut heureux, & celuy de ceulx-là remplit les Grecs & les Barbares d'une Iliade, c'est à dire, d'une infinité de maulx & de calamitez.

XX. Un gentilhomme Romain ayant espousé une belle, riche, & honeste jeune dame, la repudia : dequoy tous ses amis le reprirent & tanserent bien asprement : & luy, tendant le pied, leur monstra son soulier, leur demandant, que luy faut il? n'est il pas beau? n'est il pas tout neuf? & toutefois il n'y a celuy de vous qui sçache l'endroit où il me presse, & me bleçe [1]. Voilà pourquoy il ne fault point qu'une femme se confie, ny en ses biens, ny en la noblesse de sa race, ny en sa beauté, mais en ce qui touche de plus près au cœur de son mary, c'est à dire, en son entretien, en ses meurs, & en sa conversation, donnant ordre que toutes ces choses ne soient point dures, fascheuses ny ennuyeuses par chascun jour à son mary, ains plaisantes, aggreables & accordantes à ses conditions. Car tout ainsi que les medecins craignent davantage les fievres qui s'engendrent de causes occultes, as-

[1] Si M. Reiske avoit pris la peine de relire, il n'auroit pas attribué ce trait à Paul Émile, d'après Plutarque. Voyez sa Vie, chap. VII, Tome III.

femblées de longue main petit à petit, que celles qui viennent de caufes toutes apparentes & manifeftes : auffi y a il quelquefois de petites hargnes, & querelles quotidianes & continuelles, entre le mary & la femme, que ceulx de dehors ne voient ny ne cognoiffent pas, qui les feparent plus l'un de l'autre, & gaftent plus le plaifir de leur cohabitation que nulle autre caufe.

XXI. Le roy Philippe aimoit une femme de Theffalie, que lon mefcroyoit de l'avoir charmé & enforcelé : parquoy la royne Olympias fa femme feit tant qu'elle l'eut entre fes mains : mais quand elle l'eut bien regardée & confiderée comme elle eftoit belle, de bonne grace, & comme fa parole fentoit bien fa femme de bonne maifon, & bien apprife : arriere, dit elle, toutes calomnies : car je voy bien que les charmes dont vous ufez font en vous mefme. C'eft doncques une force inexpugnable qu'une femme efpoufée & legitime, qui mettant en elle mefme toutes chofes, fon avoir, fa nobleffe, fes charmes, voire tout le tiffu mefme de Venus, s'eftudie par doulceur, bonne grace & vertu, d'acquerir l'amour de fon mary.

XXII. Une autrefois la mefme royne Olympias entendant qu'un jeune gentilhomme efpoufoit une dame de la cour, qui eftoit bien belle, mais elle n'avoit pas trop bon bruit : Ceftui-

cy,

cy, dit elle, n'a point de cervelle, car autrement il ne se fust pas marié au rapport ny à l'appetit de ses yeux. Or ne se faut il pas marier au gré de ses yeux seulement, ny au rapport de ses doigts non plus, comme font aucuns qui comptent sur leurs doigts, combien leur femme leur apporte en mariage, & ne considerent pas premierement, si elle est conditionnée de sorte qu'ils puissent vivre avec elle.

XXIII. Socrates avoit accoustumé de conseiller aux jeunes hommes qui se regardoyent dedans des mirouërs, « S'ils estoient laids de visage, de » corriger leur laideur par la vertu, en se ren» dant vertueux : & s'ils estoyent beaux, de ne » souiller point leur beauté par vice » : aussi seroit il bien honeste que la dame mariée, quand elle tient son mirouër en sa main parlast ainsi en elle mesme, si elle est laide : que sera ce doncques de moy, si je deviens encore meschante ? & si elle est belle, que sera ce au prix, si je demeure honeste & sage ? car si la laide est aimée pour sa bonne grace, & pour ses honestes meurs, ce luy est plus d'honneur, que si c'estoit pour beauté.

XXIV. Le tyran de Sicile Dionysius envoyoit des robbes & des bagues precieuses aux filles de Lysander, mais Lysander ne les voulut oncques recevoir, disant, « Ces presens feroient plus de

» honte que d'honneur à mes filles [1] ». Le poëte Sophocles devant Lyſander avoit dit une ſemblable ſentence,

> Cela, chetif, ne te fait point d'honneur,
> Mais bien plus toſt & honte & deshonneur,
> Monſtrant ton cœur laſcif & impudique.

Car comme diſoit le philoſophe Crates, cela eſt ornement qui orne, & cela orne la dame qui la rend plus honorable : ce que ne font pas les joyaux d'or, les eſmeraudes, ny les pierres precieuſes, ny les accouſtrements de pourpre, mais tout ce qui la fait eſtimer honeſte, ſage, humble & pudique.

XXV. Ceulx qui ſacrifient à Juno conjugale ou nuptiale, n'offrent pas le fiel avec le demourant de la beſte immolée, ains le tirent dehors, & le jettent auprès de l'autel : par laquelle cerimonie, celuy qui l'a premierement inſtituée a voulu donner à entendre, qu'en mariage il n'y doit point avoir de fiel, c'eſt à dire amertume de cholere, ny de courroux quelconque : non qu'elle ne doive eſtre grave & un peu auſtere, mais ceſte auſterité doit eſtre comme celle du vin, utile & plaiſante, non pas amere comme

[1] Voyez ce trait un peu différemment raconté dans ſa Vie, ch. III, Tome IV.

celle du chicotin [1], ou de quelque autre drogue de medecine.

XXVI. Platon voyant le philosophe Xenocrates, qui estoit au demourant bien vertueux & homme de bien, mais un peu de meurs trop severes, l'admonestoit de sacrifier aux Graces: aussi estimé-je que une dame honeste a encore besoing de graces envers son mary, à celle fin que comme disoit Metrodorus [2], elle vive joyeusement avec luy, & qu'elle ne se fasche, ny ne se repente point d'estre femme de bien : car il ne faut pas, ny que pour estre bonne mesnagere elle mette en nonchalloir d'estre propre & nette, ny que pour bien aimer son mary elle laisse de le caresser courtoisement, pource que la conversation fascheuse d'une femme rend son honesteté odieuse, comme la salleté fait aussi haïr son espargne & bon mesnage tellement que celle qui craint de rire devant son mary, ou de faire quelque autre gayeté, de peur d'estre estimée affettée & effrontée, fait ne plus ne moins que si elle laissoit de s'oindre de tout poinct, de peur que lon ne l'estimast perfumée : ou de se laver le visage, de peur qu'on ne la souspeçonnast fardée. Nous voyons mesme que les poëtes & les orateurs qui veulent eviter la fascherie qu'il y a à lire un langage bas, vulgaire & de mauvaise grace, s'ef-

[1] Grec, aloës.

[2] Lequel? car il y en a eu plusieurs.

tudient ingenieusement à retenir & esmouvoir le lecteur & l'auditeur par la force de l'invention, de la disposition, & naifve representation des meurs des personnes : aussi faut il que l'honeste mere de famille, en bien faisant evite toute affetterie, toute curiosité, & brief toute façon de faire qui sente sa courtisane, ou sa femme qui se veuille monstrer, mais bien qu'en ses jeux, ses caresses & ses graces, dont elle usera en sa conversation ordinaire avec son mary, elle l'accoustume à l'honesteté avec plaisir. Toutefois si d'adventure il s'en treuve quelqu'une si austere, & si severe de sa nature, qu'il n'y ait ordre quelconque de la pouvoir esgayer ny resjouir, en ce cas là il faut que le mary soit equitable : & tout ainsi comme Phocion respondit à Antipater qui luy commandoit une chose deshoneste & mal-seante à son estat, « Tu ne me » sçaurois avoir pour amy, & pour flatteur en- » semble » : aussi faudra il qu'il die en soymesme de sa femme qui sera pudique & severe, il n'est pas raisonnable que je face d'elle comme d'une femme, & comme d'une amie ensemble.

XXVII. Les femmes d'Ægypte par la coustume du païs ne portoient point de souliers en leurs pieds, à fin que cela les acoustumast à demourer en la maison : mais au contraire la plus

part de noz femmes, si vous leur ostez les patins dorez, les carcans, les bracelets, les callessons, les perles & les robbes de pourpre, elles ne partiront jamais du logis.

XXVIII. Theano [1] un jour en vestanr sa robbe monstra d'adventure une partie du bras : & quelqu'un des assistans qui l'apperceut, se prit à dire, ô le beau bras que voilà! il est vray, respondit elle, mais il n'est pas commun : aussi ne faut il pas que le bras seulement de la dame pudique & honeste ne soit pas commun : mais ny sa parole mesme : ains faut qu'elle se garde, & qu'elle ait honte, autanr presque de desployer sa parole, que de descouvrir son corps d vanr des estrangers, pour auranr que ses meurs, ses affections & ses conditions se voienr & se descouvrent en icelle, quand elle parle.

XXIX. Phidias feir l'image de Venus aux Eliens, ayanr le pied dessus la coque d'une tortue, qui signifioit, que la femme ne se doit partir de la maison, ains y demourer en silence : car il faut qu'elle parle ou à son mary, ou par son mary, ne se faschanr point pour cela, si

[1] Théano, femme de Pythagore. Une femme lui demandoit un jour combien, après avoir habité avec un homme, il falloit employer de tems à se purifier pour prendre part aux mystères de Cérès & de Proserpine. Si c'est le vôtre, répondit Théano, vous êtes pure à l'instant même; si c'est un autre, vous ne le serez jamais.

elle sonne par la langue d'autruy, comme fait le haubois.

XXX. Les hommes riches, les princes & les roys en honorant les philosophes & gens de lettres se font honneur à eulx mesmes : mais les philosophes qui font la court & s'asservent aux riches, ne les rendent pas honorez pour cela, ains se rendent eulx mesmes deshonorez. Il en prent tout de mesme aux femmes : car quand elles se soubmettent à leurs marits, elles en sont louées : mais quand elles en veulent estre maistresses, cela leur est plus mal-seant, que non pas à ceulx qu'elles maistrisent. Mais il faut que le mary domine la femme, non comme le seigneur fait son esclave & ce qu'il possede, mais comme l'ame fait le corps, par une mutuelle dilection & reciproque affection, dont il est lié avec elle : & comme l'ame peut bien avoir soing du corps, sans s'asservir aux voluptez, ny aux appetits desordonnez d'iceluy : aussi peut bien le mary dominer à sa femme, en luy complaisant & la gratifiant.

XXXI. Les philosophes tiennent, que des corps composez de plusieurs pieces, les uns sont composez de parties distinctes & separées les unes des autres, comme une flotte de vaisseaux, ou une armée navale : les autres de parties conjoinctes & qui touchent les unes aux autres,

comme une maison ou une navire : les autres de parties unies dès la naissance, croissantes & vivantes naturellement ensemble, comme sont tous les corps des animaux. Le mariage se rapporte presque & ressemble à tout cela, car le mariage de ceulx qui s'entre-aiment, ressemble proprement aux corps dont les parties sont naturellement unies ensemble : celuy de ceulx qui se marient pour les grands douaires, ou pour avoir des enfans, ressemble aux corps dont les parties s'entretouchent : & celuy de ceulx qui couchent seulement ensemble, se conforme au corps duquel les parties sont separées & distinctes l'une de l'autre, desquels on pourroit veritablement dire, qu'ils habitent, mais qu'ils ne vivent pas ensemble. Or faut il, que comme les physiciens disent que les corps liquides sont ceulx qui se meslent du tout en tout l'un avec l'autre, aussi que de ceulx qui sont mariez ensemble, & les corps & les biens, & les amis, & les parents soient tous uns & communs, meslez l'un parmy l'autre : c'est pourquoy les loix romaines defendent aux conjoincts par mariage de s'entrefaire donations mutuelles, non à fin qu'ils n'aient rien l'un de l'autre, mais à celle fin qu'ils estiment toutes choses communes entre-eulx.

XXXII. Il y avoit une coustume en la ville de

Leptis [1], qui est située en la Barbarie, que la nouvelle mariée le lendemain de ses nopces envoyoit devers la mere de son mary luy demander à emprunter un pot à mettre au feu : sa belle mere le luy refusoit, & respondoit qu'elle n'en avoit point, à fin que dès le commancement la nouvelle espousée apprist, que la belle mere tient un peu de la marastre, & que si après il advenoit qu'elle luy teint quelque autre plus aspre rudesse, elle ne le trouvast point estrange, & qu'elle ne s'en courrouceast point : aussi faut il que la femme de bonne heure remedie à l'occasion de ceste ordinaire rudesse, qui n'est autre chose que la jalousie de la mere, pour l'amitié que son fils luy porte : & le remede unique de ceste passion est, que la femme s'estudie tellement de gaigner la bonne grace de son mary, que pour cela elle ne diminue point, ny ne tire point à elle l'affection que le fils doit porter à sa mere.

XXXIII. Il semble que les meres entre leurs enfans aiment plus coustumierement les fils que les filles, comme ceulx de qui elles esperent plus de secours : & les peres au contraire, aiment

[1] Il y a deux villes de ce nom en Afrique, toutes deux sur la côte de la Méditerranée ; l'une, appellée la grande Leptis, dans le canton des Syrtes au midi ; l'autre, nommée la petite Leptis, dans la Bisacène, à l'occident de l'île de Malte.

plus les filles, comme celles qui ont plus de besoing de secours : & peut estre que par l'honneur qu'ils s'entre-portent, l'un veut sembler avoir plus d'affection & plus d'amour envers ce qui est plus propre à l'autre : toutefois cela à l'adventure est different, mais bien est il seant & honeste à la femme, de monstrer avoir plus d'inclination à honorer & caresser les parents de son mary, que les siens propres : & si elle a quelque ennuy, le communiquer plus tost à ceulx là, & le celer aux siens : car ce qu'elle monstre avoir plus de fiance en eulx, fait qu'ils se fient plus en elle : & ce qu'il semble qu'elle les aime plus, fait qu'elle est aussi plus aimée d'eulx.

XXXIV. Les capitaines de Cyrus commanderent à leurs soudards, si les ennemis leur venoient courir sus avec grands cris, qu'ils les receussent sans mot dire : & au contraire, s'ils venoient les assaillir en silence, qu'eulx leur courussent avec grands cris à l'encontre : aussi les femmes de bon entendement, quand elles voient que leurs marits estans en cholere crient, elles se taisent : & au contraire, s'ils ne disent mot, en parlant à eulx & les reconfortant, elles les appaisent & addoucissent. Et fait sagement le poëte Euripides, quand il reprent ceulx qui usent de la lyre, & autres instruments de musique durant un festin : car il falloit, dit-il, plus

toſt appeller la muſique quand on eſt en cholere, ou bien en deuil, que non pas quand on eſt en feſte & en joye, pour ſe laſcher encore plus en toute volupté : auſſi faut il eſtimer que vous commettez une faute, quand vous allez coucher enſemble pour vous donner plaiſir l'un à l'autre, & quand vous eſtes en courroux, ou en quelque different l'un contre l'autre, vous faittes deux licts, & couchez à part l'un de l'autre, & n'appellez pas lors à voſtre aide la deeſſe Venus, qui ſçauroit mieulx que nulle autre donner la medecine propre à telles maladies, ainſi comme le poëte meſme Homere le nous enſeigne au paſſage où il fait dire à Juno,

> Je finiray voz querelleux debats
> Dedans un lict par amoureux esbats.

XXXV. Or faut il que la femme fuye toutes occaſions de quereller avec ſon mary, & le mary ſemblablement avec ſa femme : mais principalement faut il bien qu'ils s'en donnent de garde lors qu'ils ſont couchez enſemble dedans le lict : car comme diſoit la femme groſſe preſte d'accoucher, & ja ſentant les douleurs de ſon travail, à ceulx qui la vouloient coucher deſſus ſon lict : comment eſt ce que le lict pourroit guarir ce mal, veu que ç'a eſté ſur le lict qu'il m'eſt advenu ? auſſi les querelles, injures, courroux &

choleres qui s'engendrent dedans le lict, il est mal-aisé de trouver autre temps ny autre lieu qui les peust jamais appaiser ny guarir.

XXXVI. Il semble que Hermione dit vray en une tragedie d'Euripide quand elle parle ainsi,

> Entrans chez moy femmes de mauvais nom
> Ont ruiné mon los & bon renom.

Mais cela n'est pas simplement quand de mauvaises femmes entrent en une maison, ains quand elles y hantent lors que quelque noise contre le mary ou quelque jalousie leur ouvrent non seulement les portes de la maison, mais aussi les oreilles, c'est alors que la femme sage doit fermer les oreilles & se donner bien garde de leur babil, de peur que ce ne soit adjouster feu sur feu, & qu'elle doit bien avoir devant ses yeux le dire du roy Philippus de Macedoine : car on lit qu'il respondit un jour à quelques uns de ses familiers qui l'irritoient à l'encontre des Grecs, d'autant qu'ils detractoient & mesdisoient de luy, après en avoir receu beaucoup de bien. Or advisez donc qu'ils feroient, dit il, si je leur faisois du mal. Quand doncques telles femmes viendront à luy dire : comment, vostre mary vous fait injure à vous qui l'aimez tant, & qui luy gardez si bien loyauté de mariage : elle leur

respondra, que me fera il doncques si je commance à le haïr, & à luy faire tort ?

XXXVII. Un maistre ayant apperceu son esclave fugitif, qui s'en estoit fuy long temps y avoit, se meit à courir après pour le reprendre : l'esclave fuyant, se jetta dedans un moulin : & le maistre dit en luymesme, en quel lieu eusse je mieulx aimé le trouver [1] ? aussi la femme qui par jalousie est sur le poinct de faire divorse avec son mary, qu'elle die à par soy en elle mesme : en quel estat aimeroit mieulx me veoir celle qui me rend jalouse, que faisant ce que je fais, me voyant despite, en mauvais mesnage avec mon mary, abandonnant ma maison, & le lict mesme nuptial ?

XXXVIII. Les Atheniens font en l'année trois labourages sacrez, le premier est en l'isle de Sciros, en memoire de la premiere invention de labourer la terre & de semer, dont ils ont esté inventeurs : le second est celuy qui se fait au lieu appellé Raria : le troisieme celuy qui se fait tout joignant la ville, & l'appelle lon Buzygion, en remembrance de l'invention d'atteller les bœufs sous le joug au timon de la charrue : mais le labourage nuptial est plus sacré, & se doit plus

[1] Grec, te trouver. On étoit dans l'usage de punir les esclaves en les envoyant moudre au moulin, parce que ce travail étoit en effet fort rude.

faincteineut observer que tous ceulx là, en intention d'avoir lignée. C'est pourquoy Sophocles a bien & sagement appellé Venus fructueuse : pourtant faut il que l'homme & la femme conjoincts par mariage en usent fort religieusement & saincternent, en s'abstenant entierement de toute autre illicite & defendue conjonction, & de labourer ou semer en lieu dont ils ne voudroient pas recueillir aucun fruict, & dont si d'adventure il en vient, ils ont honte, & font ce qu'ils peuvent pour le cacher.

XXXIX. L'orateur Gorgias en pleine assemblée des jeux olympiques feit une harengue aux Grecs qui y estoient assemblez de toutes parts, pour les enhorter de vivre tous en bonne paix, union & concorde les uns avec les autres : mais il y eut un Melanthius qui luy dit tout haut : cestuy cy s'ingere de nous conseiller & prescher la concorde en public, qui ne peut pas persuader en son privé à sa femme & à sa chambriere qu'elles vivent en paix ensemble, & si ne sont qu'eulx trois en la maison : car ce Gorgias portoit quelque affection à sa chambriere, & sa femme en estoit jalouse : aussi faut il que la famille & maison soit bien ordonnée de celuy qui se veut mesler de donner ordre aux affaires publiques, & à ceulx de ses amis, car communement il advient que les fautes que lon com-

met contre les femmes, font plus divulguées parmy le peuple, que celles des femmes.

XL. On escrit que les chats se troublent de l'odeur des parfums & des senteurs jusques à en entrer en fureur : s'il advenoit aussi que la femme s'offenceast jusques à avoir le cerveau troublé des parfums de son mary, il seroit bien d'estrange nature s'il ne s'en abstenoit : ains pour un bien peu de plaisir, la laissoit tomber en un si grand inconvenient. Or puis qu'il est ainsi que tels accidents leur adviennent, non pas quand leurs marits se parfument, mais quand ils s'addonnent à aimer des putains, c'est une grande injustice à eulx, que pour un bien peu de volupté contrister, offenser & troubler si fort leurs femmes, & ne faire pas au moins comme ceulx qui ont à s'approcher des abeilles, lesquels s'abstiennent de toucher mesme à leurs propres femmes, pource que lon dit que les abeilles les haïssent, & leur font plus la guerre qu'aux autres, ayans le cœur si lasche, que de se venir coucher auprès de leurs femmes estans souillez & pollus de la compagnie d'autres quelconques.

XLI. Ceulx qui gouvernent des elephans ne vestent jamais de robbes blanches, ny ceulx qui approchent des taureaux ne prennent jamais robbes rouges, pour autant que ces animaux là s'effarouchent & s'effroient de telles couleurs : &

dit on que les tigres quand elles entendent sonner des tabourins à l'entour d'elles, en enragent, & se deschirent elles mesmes par fureur. Puis qu'il y a donc des hommes qui ne trouvent pas bon, & se courroucent quand leurs femmes portent des robbes d'escarlatte & de pourpre, & d'autres qui sont marris d'ouïr sonner des cymbales ou des tabourins, quel mal y aura il quand les femmes s'en abstiendront, pour ne fascher ny ne provoquer point à ire leurs marits, & qu'elles vivront avec eulx sans bruit, en repos & en patience?

XLII. Une jeune femme dit un jour au roy Philippus qui la tiroit par force maugré elle : laissez moy, sire, toutes femmes sont une quand la chandelle est esteincte : cela est bon à dire aux hommes adulteres & dissolus en luxure : mais il faut pourtant que l'honeste dame mariée, principalement quand la clarté est ostée, ne soit pas toute une que les autres communes femmes : ains faut que lors que son corps ne se voit point, elle face plus paroistre sa pudicité, son honesteté, son amour envers son mary, & que elle soit propre à luy seul.

XLIII. Platon admoneste les vieilles gens de se monstrer plus vergongneux devant les jeunes que devant nuls autres, à celle fin qu'ils leur enseignent par leur exemple à estre aussi reverends

& respectueux en leur endroit : pource que là où les vieux sont effrontez, il n'est pas possible d'imprimer aucune honte ny aucune reverence aux jeunes. Or faut il que le mary se souvenant de ce precepte, revere sa femme plus que toutes les autres personnes du monde : car la chambre nuptiale luy sera une eschole d'honneur & de chasteté, ou bien d'intemperance & de lubricité : car celuy qui prent les plaisirs qu'il defend à sa femme, fait ne plus ne moins que s'il luy commandoit de combattre contre des ennemis, ausquels il se fust desja luy mesme rendu.

XLIV. Au reste quand à aimer d'estre parée & bien en poinct, toy Euridicé qui as leu ce que Timoxenus en a escrit à Aristilla, tasche à l'imprimer en ta memoire : mais toy Pollianus, n'estime pas que jamais ta femme s'abstiene de curiosité, delices & superfluité, si elle apparçoit que tu ne la mesprises pas ès autres choses, ains que tu prenes plaisir à veoir & avoir de la vaisselle bien dorée, ou des cabinets bien diaprez, des mulets sumptueusement enharnachez, & des chevaux richement equippez, car il est bien malaisé de chasser les delices & la superfluité d'entre les femmes quand on la voit regner entre les hommes.

XLV. Au demourant estant ja de l'aage pour estudier aux sciences, qui se preuvent par raison

&

& par demonſtration, orne deſormais tes meurs en hantant & frequentant avec les perſonnes qui te peuvent ſervir à cela : & quant à ta femme, amaſſe luy de tous coſtez, comme font les abeilles, tout ce que tu penſeras luy pouvoir profiter, le luy apportant toy meſme, & en toy meſme, fais luy en part, & en deviſe avec elle, en luy rendant amis & familiers les meilleurs livres & les meilleurs propos que tu pourras trouver,

Car tu luy es au lieu de pere & mere,
Et deſormais tu luy es comme frere.

Et ne feroit pas moins honorable d'ouir une femme qui diroit à ſon mary, mon mary tu es mon precepteur, mon regent & mon maiſtre en philoſophie, & la cognoiſſance de très belles & très divines ſciences. Car ces ſciences là & ces arts liberaux premierement retirent & deſtournent les femmes d'autres exercices indignes : car une dame qui eſtudiera en la geometrie, aura honte de faire profeſſion de baller : & celle qui ſera ja enchantée des beaux diſcours de Platon & de Xenophon, n'approuvera jamais les charmes ny enchantements des ſorciers. Et s'il y a quelque enchantereſſe qui luy prometre d'arracher la lune du ciel, elle ſe mocquera de l'ignorance & beſtiſe des femmes qui ſe laiſſent per-

suader cela, ayant appris quelque chose de l'astrologie, & entendu comme Aganice [1] fille de Hegetor grand seigneur en la Thessalie, sachant la raison des eclipses qui se font lors que la lune est au plein, & le temps auquel elle entre dedans l'ombre de la terre, abusoit les femmes du païs, en leur faisant à croire, que c'estoit elle qui ostoit la lune du ciel.

XLVI. Il n'y eut jamais femme qui feit enfant toute seule sans avoir compagnie de l'homme, mais bien y en a il qui font des amas sans forme de creature raisonnable, ressemblans à une piece de chair, qui prennent consistence de corruption : il faut bien avoir l'œil à ce, que le mesme n'adviene en l'ame & en l'entendement des femmes. Car si elles ne reçoivent d'ailleurs les semences de bons propos, & que leurs marits ne leur facent part de quelque saine doctrine, elles seules à par elles engendrent & enfantent plusieurs conseils estranges, & plusieurs passions extravagantes. Mais toy Eurydice estudie tousjours aux dicts notables & sentences morales des sages hommes & gens de bien, & aies tousjours en la bouche les bonnes paroles que tu as par cy de-

[1] Plutarque la nomme ailleurs Aglaonice. Cet Hégétor pourroit bien être le même que celui dont parle Diogène Laërce dans la Vie du philosophe Ménédème. Du moins celui-ci étoit-il aussi un riche Thessalien de la ville de Lamia. Ménédème vivoit sous les premiers successeurs d'Alexandre.

vant estant fille ouyes, & apprises de nous, à celle fin que tu en resjouïsses ton mary, & que tu en sois louée & prisée par les autres femmes, quand elles te verront si honorablement & si singulierement parée, sans qu'il te couste rien en bagues & joyaux. Car tu ne sçaurois avoir les perles de ceste riche & opulente femme là, ny les robbes de soye de ceste estrangere cy, pour t'en parer & accoustrer, que tu ne les achettes bien cherement : mais les ornements de Theano, ou de Cleobuline [1], ou de Gorgo [2] femme du roy Leonidas, ou de Timoclia [3] sœur de Theagenes, ou de l'anciene Claudia [4] Romaine, ou de Cornelia de Scipion [5], & de toutes ces autres dames qui jadis ont esté pour leurs vertus tant celebrées & renommées, tu les peux avoir gratuitement sans qu'il te couste rien, & t'en parer & orner, de maniere que tu en vivras heureusement ensemble & glorieusement. Car si Sapho [6]

[1] Voyez le Banquet des sept Sages. CHAP. VIII.

[2] Fille de Cléomène, & femme de ce Léonidas, si fameux par le combat des Thermopyles. Ils furent tous deux successivement rois de Sparte, étant fils d'Anaxandride, le seul roi de Sparte qui ait eu deux femmes à la fois.

[3] Voyez le Traité des vertus des femmes.

[4] Quinta Claudia, vestale qui conduisit à Rome, en le traînant par sa ceinture, le vaisseau qui avoit apporté de Pessinunte de Phrygie, la pierre que les habitans honoroient du nom de mere des dieux, l'an de Rome 550.

[5] La mere des Gracques.

[6] Sappho de Mitylène, ville de Lesbos, florissoit en même tems qu'Alcée dans la quarante-quatrieme olympiade.

pour sa suffisance de mettre bien par escript en vers, a bien eu le cueur d'escrire à une dame riche & opulente de son temps,

> Toute au tumbeau morte gerras,
> Pour ce que cueilly tu n'auras
> Jamais des roses dont fleurie
> Est la montaigne Pierie:

Pourquoy ne te sera il plus loisible de te glorifier & te contenter de toy mesme, attendu que tu ne participeras pas seulement aux fleurs ny aux chansons, mais aussi aux fruicts que les Muses produisent & donnent à ceux qui aiment les lettres, & la philosophie?

SOMMAIRE

DU BANQUET DES SEPT SAGES.

FAUSSETÉ dans la maniere dont on a raconté ce qui se passa au banquet des sept sages. II. *Dioclès raconte comment il se rendit au lieu du banquet avec Thalès & Niloxène.* III. *Conversation dans le chemin.* VIII. *Arrivée au lieu du festin.* X. *Mauvaise humeur d'Alexidème.* XII. *Centaure femelle. On se met à table.* XIII. *Propos gais pendant le souper.* XVI. *Sobriété du repas.* XVII. *Bons mots d'Anacharsis & d'Ésope.* XVIII. *Périandre propose d'entendre la lecture d'une lettre d'Amasis.* XIX. *Lettre d'Amasis, problême de l'eau de la mer proposée à boire.* XX. *Bias résout la difficulté.* XXI. *Réflexions philosophiques de Chilon à ce sujet.* XXII. *Périandre propose de disserter en commun sur les vertus qui conviennent à un roi.* XXIII. *Diverses sentences ou pensées des convives sur ce sujet.* XXIV. *Réflexion d'Ésope qui donne lieu à quelques plaisanteries.* XXV. *Cléodème demande qu'on écoute les autres propositions dont Niloxène étoit chargé de la part d'Amasis.* XXVI. *Niloxène expose les questions qu'Amasis avoit faites au roi d'Éthiopie, & les*

réponses de celui-ci. XXVII. *Thalès blâme les réponses du roi d'Éthiopie.* XXVIII. *Il répond lui-même à toutes les questions.* XXIX. *Périandre observe que cet usage de se proposer des questions énigmatiques avoit été anciennement fort à la mode chez les Grecs.* XXX. *Cléodème compare malignement ces questions aux énigmes d'Eumétis.* XXXI. *Ésope prend finement la défense d'Eumétis.* XXXII. *Mnésiphile demande que chacun propose aussi quelque sentence relative au gouvernement démocratique.* XXXIII. *Diverses opinions des sages convives sur le meilleur gouvernement populaire.* XXXIV. *Question économique proposée par Dioclès ; & réponse d'Anacharsis.* XXXV. *Diverses réponses des autres sages.* XXXVI. *Plaisanterie d'Esope sur ce que Solon ne buvoit pas.* XXXVII. *Pittacus en demande la raison à Mnésiphile.* XXXVIII. *Explication philosophique de quelques vers de Solon, donnée par Mnésiphile* XL. *Chersias demande si Jupiter partage le nectar par mesure aux dieux, comme Agamemnon le vin aux princes Grecs, qui étoient à sa table.* XLI. *Réponse de Cléodème.* XLII. *Réponse de Cléobule à la question de Chersias sur la mesure de biens qui suffit à l'homme.* XLIV. *Question d'Ardalus sur la maniere de vivre d'Épiménide, qui donne lieu d'examiner si la nécessité de manger, à laquelle l'homme est assujetti, est bonne ou mauvaise.* XLV.

Propos préliminaires de Thalès, Solon, Périandre, Anacharsis, & Cléodème, sur la frugalité. L. *Cléodème soutient que la nécessité de manger est très-avantageuse aux hommes.* LIII. *Dioclès appuie le sentiment de Cléodème.* LIV. *Solon établit l'opinion contraire.* LX. *Arrivée de Gorgias.* LXI. *Il raconte l'histoire d'Arion sauvé de la mer par des dauphins.* LXV. *Périandre fait mettre les matelots du vaisseau d'Arion en prison.* LXVI. *Histoire de la mort d'Hésiode.* LXVII. *Affection des dauphins pour les hommes.* LXVIII. *Histoire d'Énalus & de la fille de Sminthée.* LXX. *Réflexions d'Anacharsis sur ces événemens.* LXXI. *Chersias raconte la maniere dont Cypsélus avoit été dérobé à la poursuite de ceux qui vouloient le tuer.* LXXII. *Sentences fameuses chez les anciens.* LXXIII. *L'assemblée se sépare.*

LE BANCQUET
DES SEPT SAGES.

Diocles raconte à Nicarchus tout ce qui y fut fait & dit.

CERTAINEMENT le long cours du temps, amy Nicarchus, devra apporter grande obſcurité & incertitude aux affaires, puis que maintenant en choſes ſi nouvelles & ſi recentes on t'a inventé & controuvé des propos faux, qui toutefois ſont creus & receus pour veritables : car il n'y avoit pas ſeulement ſept conviez à table en ce feſtin, comme vous avez ouy dire, ains y en avoit deux fois plus, entre leſquels moy meſme en eſtois l'un, eſtant familier de Periander à cauſe de mon art, & hoſte de Thales, car il logeoit chez moy par le commandement de Periander : ny celuy qui vous les a comptez n'avoit pas bien retenu les propos qui y furent tenus, qui me fait penſer que ce ne doit point avoir eſté aucun de ceulx qui furent au bancquet : mais puis que nous ſommes à preſent de grand loyſir, & que la vieilleſſe n'eſt pas bien aſſeuré guarant

pour remettre & differet le compte à un autte temps, puis que vous en avez ſi grande envie, je vous reciteray le tout par ordre dès le commancement.

II. Le feſtin premierement ne fut pas preparé dedans la ville, mais au port de Lecheon [1], en une grande ſalle à faire feſtes, qui là eſt joignant le temple de Venus, à laquelle le ſacrifice ſe faiſoit: car depuis le malheureux amour de ſa mere, laquelle ſe feit elle meſme volontairement mourir, il n'avoit jamais ſacrifié à Venus, juſques alors qu'il fut premierement incité par quelques ſonges de Meliſſa [2] à honorer & venerer ceſte deeſſe. Or avoit on amené à chaſcun des conviez un coche fort bien en point pour les conduire juſques au lieu pource que c'eſtoit en la ſaiſon d'eſté, & eſtoit tout le grand chemin, depuis la ville juſques ſur le bord de la mer, plein de pouciere & de bruits des chariots & du monde qui alloit & venoit. Thales donques voyant à la porte de mon logis le coche que lon luy avoit amené, s'en prit à rire, & le renvoya. Ainſi nous nous meiſmes en chemin tout bellement à travers les champs luy & moy, & pour le troiſieme Niloxenus natif de Naucratie [3],

[1] Voyez les Obſervations.

[2] Femme de Périandre, fille de Patroclès, tyran d'Épidaure.

[3] La ville de Naucratis fut bâtie, ſelon Strabon, par les Miléſiens dans la partie de l'Egypte appellée

homme d'honneur, & qui avoit autrefois cogneu familierement Thales & Solon en Ægypte: & lors estoit pour la seconde fois renvoyé devers Bias, mais pourquoy c'estoit, luy mesme ne le sçavoit pas, sinon qu'il se doutoit que c'estoit une seconde question qu'il luy apportoit close & scellée dedans un pacquet, pource qu'il luy estoit commandé, si Bias ne pouvoit venir à bout de soudre la ditte demande, qu'il la monstrast alors aux plus sages des Grecs.

III. Si dit adonc Niloxenus, ce bancquet icy, seigneurs, m'est un grand heur, là où je vous trouveray tous ensemble : car je porte quand & moy à ce festin le pacquet, comme tu voys, & le nous monstra sur l'heure. Et lors Thales en se soubriant : Si c'est quelque question difficile à soudre, il te fault de rechef aller en la ville de Priene[1], car Bias luy mesme te la soudra, comme il a fait la premiere. Et quelle fut la premiere, dis je? Il luy envoya, me respondit il, un mouton, luy mandant qu'il luy en renvoyast la pire & la meilleure partie de la chair, la mettant à part : & luy en tirant à part bien & sagement la

le Delta, sur la rive orientale du canal le plus occidental du Nil, au tems d'Inarus, par conséquent vers la quatre-vingtieme olympiade. Il y a donc ici un anachronisme d'environ cent vingt ans, puisque Périandre est mort dans la quarante-huitieme olympiade.

[1] Ville d'Ionie.

langue, la luy envoya, dont il est à bon droit bien prisé & bien estimé.

IV. Ce n'est pas pour cela seulement, ce dit Niloxenus, mais aussi pource qu'il ne refuit pas l'amitié des princes & des roys, comme tu fais, car Amasis admire plusieurs choses en toy, & entre autres, la maniere comme tu pris la mesure de la haulteur de la pyramide, il en feit fort grand compte, que sans autre manufacture quelconque, & sans aucun instrument, dressant seulement à plomb un baston au bout de l'ombre de la pyramide, & se faisant deux triangles avec la ligne que fait le rayon du soleil touchant aux deux extremitez, tu monstras qu'il y avoit telle proportion de la haulteur de la pyramide à celle du baston, comme il y avoit de la longueur de l'ombre de l'un à l'ombre de l'autre : mais, comme j'ay dit, tu es accusé envers luy, de porter mauvaise volonté aux roys : & si y a d'avantage, qu'on luy a rapporté plusieurs sentences & responses de toy contumelieuses aux tyrans, comme qu'estant un jour enquis par Molpagoras seigneur d'Ionie, quelle chose tu avois jamais veuë qui te semblast la plus estrange : tu respondis, un tyran vieil. Et de rechef, en un buncquet s'estant meu propos, touchant les bestes fieres qu'elle estoit la pire : tu respondis, qu'entre les sauvages c'estoit le tyran, entre les privées le

flatteur. Car les roys, encore qu'ils se disent estre bien differents des tyrans, ne prennent pas plaisir à ouïr tels propos.

V. Ceste responſe là, dit Thales, ne fut oncques mienne, ains fut Pittacus qui la feit un jour en se riant, à Myrsilus. Mais quant à moy, je ne m'esbahirois pas tant de voir un vieil tyran, comme un vieil pilote : toutefois quant à ceste transposition du tyran au pilote, je dirois volontiers comme ce jeune homme là lequel jettant une pierre à un chien, & ayant failly le chien, en assena sa marastre : encore ainsi ne va il pas mal, ce dit il : pourtant ay je tousjours estimé Solon très sage, lequel refusa d'estre tyran de son païs. Et ce Pittacus [1] icy s'il n'eust esté ennemy [2] de la monarchie, jamais n'eust dist, qu'il est difficile d'estre homme de bien. Et Periander me semble, par maniere de dire, comme s'estant trouvé saisy d'une maladie hereditaire de ceste tyrannie, s'en revenir le mieülx qu'il peut, en usant de la conversation salubre des gens de bien, au moins jusques aujourd'huy, & attirant auprès de soy compagnie de sages hommes, sans approuver ny admettre les accourcissements des

[1] Pittacus en sa vieillesse estant contrainct de prendre la charge d'une armée, prononcea ceste sentence. *Amyot.* Voyez les Observations.

[2] Grec, s'il n'eut approché de la monarchie, c'est à dire, s'il n'eût été en quelque sorte monarque.

ſommets que luy ſuade & met en avant Thraſybulus mon concitoyen : car un tyran qui aime mieulx commander à des eſclaves qu'à des hommes entiers, me ſemble proprement faire comme le laboureur qui aimeroit mieulx recueillir des ſauterelles, & des oiſeaux, que non pas de bon grain de forment & d'orge : car ces dominations & principautez tyranniques icy ont un ſeul bien au lieu de pluſieurs maulx, qui eſt l'honneur & la gloire. S'ils commandent à de bons hommes, c'eſt ſigne qu'ils ſont eux encore meilleurs : & s'ils commandent à de grands hommes, cela monſtre qu'ils ſont encore plus grands : & s'ils ne viſoient qu'à leur ſeureté au lieu de l'honeſteté, ils ne devoient ſeulement chercher qu'à commander à pluſieurs moutons, pluſieurs bœufs, & pluſieurs chevaux, non pas à pluſieurs hommes.

VI. Mais ce bon ſeigneur icy eſtranger nous a je ne ſçay comment jettez en propos qui ne ſont point convenables à ce qui ſe preſente, laiſſant en arriere de dire & demander ce qui ſiet beaucoup mieulx à ceulx qui s'en vont à un feſtin. Car n'eſtimez vous pas que comme celuy qui fait le feſtin a des appreſts à faire, auſſi en a celuy qui y eſt convié ? Les Sybarites ce me ſemble envoyent convier les dames un an devant, à fin qu'elles aient tout loiſir de ſe parer de veſtements & de bagues & joyaux pour venir au

feſtin : quant à moy je penſe que le vray preparatif de celuy qui doit aller au ſoupper, ainſi qu'il appartient, a beſoing de plus long temps, d'autant qu'il eſt plus difficile de trouver l'ornement convenable aux meurs & à l'ame, que non pas au corps qui ſoit exquis & utile : car l'homme ſage ne va pas au feſtin porter ſon corps comme un vaiſſeau pour le remplir, ains y va en intention d'y paſſer le temps à deviſer à certes & en jeu, & de parler & d'ouïr ſelon que le temps en apportera les occaſions à la compaignie, s'ils veulent joyeuſemenr & plaiſamment converſer enſemble : car il eſt en luy de rejetter une viande qui luy ſemblera mauvaiſe : & s'il ne treuve le vin bon, avoir recours aux nymphes [1] : là où un voiſin faſcheux, ennuyeux, & mal plaiſant à la table, fait perdre la grace & le plaiſir de toute viande, de tout vin, voire & toute la doulceur de la muſique : & ſi ne peult on pas quand on veult revomir ceſte faſcherie là, ains y en a, à qui elle demeure toute leur vie, de maniere qu'ils ne peuvent jamais s'entrevoir de bon œil, comme ſi c'eſtoit une vieille crudité d'injure & de cholere rapportée d'un feſtin qu'ils n'auroient jamais peu digerer. C'eſt pourquoy il me ſemble que Chilon feit très ſagement, lequel eſtant hier convié à ce feſtin ne voulut jamais promettre

[1] C'eſt à dire : boire de l'eau.

d'y venir, que premierement il ne ſceuſt qui eſtoient les conviez, l'un après l'autre : car il diſoit que lon eſt contraint, veuille lon ou non, de ſupporter un compaignon faſcheux en une navire, quand on eſt ſur la mer, & en un pavillon, quand on eſt à la guerre, pource qu'il eſt force de naviguer & de camper avec eulx : mais de ſe meſler indifferemment ſans diſcretion avec toutes ſortes de gens en un bancquet, c'eſt à faire à homme qui n'a point de jugement.

VII. Quant à la façon de faire d'Ægypte, où ils ont accouſtumé d'apporter ordinairement au milieu d'un feſtin l'anatomie ſeiche d'un corps d'homme mort, & le monſtrer à tous les conviez, en admoneſtant de ſe ſouvenir qu'en peu de temps ils ſeront tels, encore que ce ſoit un fort mal plaiſant & un importun entremets, toutefois ſi a il quelque commodité. Car s'il ne convie la compagnie à faire grande chere & à ſe donner du plaiſir, au moins les incite il de s'entreporter amour & dilection les uns aux autres, les admoneſtant de ſe ſouvenir que la vie eſtant courte de ſoy meſme, ils ne cherchent pas à la faire trouver longue par affaires faſcheux & ennuyeux.

VIII. En tenant tels propos par le chemin, nous feiſmes tant que nous arrivaſmes : & quant à Thales, il ne ſe voulut point eſtuver ni baigner :

car je me suis desja huylé, ce dit il : mais il alla ce pendant par tout voir les belles allées, les loges à luicter, & le boccage qui estoit au long de la mer fort bien planté & bien accoustré : non qu'il s'esbahït de voir rien de tout cela, mais de peur qu'il ne semblast mespriser en aucune chose Periander, ou desdaigner sa magnificence : les autres, à mesure que chascun s'estoit lavé & huylé, les serviteurs le conduisoient en la salle, par le portique, dedans lequel estoit assis Anacharsis, ayant devant soy une jeune fille, qui de ses mains luy mespartissoit les cheveux, laquelle accourant fort franchement au devanr de Thales, il la baisa, & luy dit en riant, fay que cet estranger, qui est le plus doulx homme du monde, devienne beau, à fin qu'il ne nous semble plus hydeux ny sauvage à voir. Je demanday lors qui estoit ceste jeune fille : commenr, dit il, ne cognoissez vous pas la sage Eumetis, qui est tant renommée? le pere luy a donné ce nom là, mais le peuple l'appelle du nom de son pere Cleobuline [1].

[1] Le pere Petau a placé cette Cléobuline, qu'il faut bien distinguer de la merc de Thalès, à l'époque de la quatre-vingt deuxieme olympiadc, d'après Eusèbe. Mais c'est un anachronisme que Scaliger avoit déja relevé. Cléobule étoit à la tête de la république de Linde en l'île de Rhodes, lorsqu'il offroit une retraite à Solon contre la tyrannie de Pisistrate, dans une lettre que Diogène Laërce nous a conservée. Solon est mort la deuxieme année de la cinquante-cinquieme olympiade. Comment Cléobuline pouvoit-elle être florissante plus de cent ans aptès?

IX. Ne l'appellez vous pas sage, dit adonc Philoxenus, à cause de la vivacité de son esprit, à proposer, & sa subtilité à soudre des questions obscures, que lon appelle ænigmes ? car il y en a quelques uns inventez par elle qui ont penetré jusques en Ægypte. Non pas moy, respondit Thales, car elle n'en use que comme de martres [1], pour jouër & passer le temps seulement, & s'en esguaye avec ceux où elle se rencontre : mais elle a un courage grand à merveilles, un entendement digne de gouverner un estat, & une douceur de meurs fort agreable, de maniere qu'elle rend son pere plus doux & plus humain seigneur envers ses citoyens. Soit ainsi, dit Niloxenus, & y a bien de l'apparence, à voir la simplicité de son accoustrement, & sa naïfveté : mais d'où vient ceste privauté, qu'elle accoustre si amiablement les cheveux à Anacharsis ? Pource, dit-il, que c'est un homme de bien, & qui sçait beaucoup, qui luy a raconté bien au long & bien volontiers la façon de vivre des Tartares, & la maniere de charmer les maladies, dont ils usent à l'endroit des malades : & je croy que maintenant elle l'accoustre & le caresse ainsi, en devisant & apprenant quelque chose de luy.

X. Comme nous estions desja tout auprès de

[1] Grec, comme d'osselets. Tout le monde connoît cette espèce de jeu d'enfants.

la salle, nous rencontrasmes Alexidemus Milesien, le bastard de Trasybulus le tyran, tout troublé & courroucé, disant je ne sçay quoy en luymesme, sans que nous peussions clairement entendre ce qu'il disoit : mais quand il apperceut Thales, il se revint un peu, & s'arrestant tout court : Periander m'a fait, dit il, un grand tort, qui ne m'a pas voulu laisser partir quand je me voulois embarquer, ains m'a contraint par ses prieres d'attendre ce beau soupper, & puis quand j'y suis venu il m'a donné un lieu d'assiette deshoneste à moy, en preferant des Æoliens, des Insulaires, & qui non, à Trasybulus! par où il appert qu'il n'a cherché autre chose que le moyen de luy faire recevoir une honte en moy qui suis envoyé de par luy, & de le mettre à bas par un mespris & contentement.

XI. Comment, luy respondit Thales, tu crains donc que comme les Ægyptiens disent, que les astres en faisant leurs revolutions ordinaires sont une fois haults, & puis une autre fois bas, & selon leur hauteur ou leur bassesse, deviennent pires ou meilleurs qu'ils n'estoient, aussi que pour le lieu que lon t'a baillé tu n'en deviennes plus ravallé & plus rabaissé : tu serois par ce moyen de plus lasche cœur, que ce Laconien, qui ayant esté par le maistre des cerimonies colloqué tout au plus bas & dernier lieu de la danse,

ne s'en courroucea point autrement, ains dit ſeulement, tu as bien ſceu trouver le moyen comme tu rendrois ce lieu cy honorable. Quand nous ſommes aſſis à la table, il ne faut pas regarder après qui nous ſommes aſſis, mais plus toſt comment nous nous accommoderons & rendrons agreables à ceux auprès de qui nous ſommes, monſtrans dès l'arrivée apparence d'avoir, ou plus toſt ayants à bon eſciant dedans nous meſmes la ſourſe & l'anſe, par maniere de dire, à prendre amitié avec eux, ne nous faſcher point du lieu qu'on nous baille, ains plus toſt louër noſtre bonne fortune, de nous eſtre rencontrez avec ſi bonne compaignie : car celuy qui ſe courrouce pour le lieu & aſſiette qu'on luy baille, ſe courrouce plus toſt à celuy auprès de qui il eſt à table, qu'à celuy qui l'a convié, & ſe rend odieux à l'un & à l'autre. Ce ſont paroles que cela, dit alors Alexidemus, mais en effect je voy que juſques à vous autres ſages cherchez bien les moyens de vous faire honorer : & en diſant cela il paſſa outre, & s'en alla. Et Thales ſe tournant devers nous, qui nous esbaïſſions grandement de l'eſtrange façon de faire de ceſt homme : c'eſt un fol ecervellé, ce nous dit il, d'une bizarre nature, comme vous pourrez cognoiſtre par un tour qu'il feit eſtant encore ſur le commancement de ſon adoleſcence : on avoit

apporté à son pere Trasybulus de l'huile de perfum fort excellente, il la versa toute dedans une grande tasse, & du vin tout pur par dessus, puis beut & avalla l'un & l'autre tout ensemble, engendrant inimitié au lieu d'amitié à Trasybulus.

XII. Cela fait, il vint un serviteur à l'entour de la table, qui me dit, Periander vous prie que prenant Thales avec vous, & cest estranger aussi, vous veniez voir quelque chose que lon luy a apportée de nouveau, pour sçavoir s'il la doit prendre comme fortuitement advenue, ou bien comme un presage qui prognostique quelque chose : car il s'en trouve quant à luy tout troublé, ayant peur que ce ne soit une pollution & une macule à son sacrifice. En disant cela il nous mena en une maison qui respondoit sur le jardin, là où nous trouvasmes un jeune garson, qui sembloit estre quelque pastre à le voir : il n'avoit point encore de barbe, & au demourant n'estoit point laid de visage, lequel desployant un manteau de cuyr nous monstra un jeune tendron qu'il disoit estre né d'une jument, duquel le hault jusques au col & aux mains avoit forme d'homme, & tout le reste de cheval : cryant au reste tout ne plus ne moins que font les petits enfans quand ils sortent du ventre de leurs meres. Niloxenus adonc l'ayant entreveu, tourna soudain sa face de l'autre costé, en s'escryant, ô

dieu nous veuille preserver : mais Thales regarda le jeune garson d'œil fiché bien longtemps, puis en se riant, pource qu'il avoit tousjours accoustumé de se jouer à moy, touchant mon art, il me dit : ne pensez vous pas desja, Diocles, à faire quelque expiation de ce prodige, & en empescher les dieux qui ont le soing de destourner les malheurs imminents, comme estant cecy un grand prodige & un mauvais accident? Pourquoy non, luy respond-je : car je vous advise Thales, que c'est un presage de discord & de sedition, & ay grand peur qu'elle ne passe jusques aux mariages, & jusques à l'acte de generation, avant que le premier courroux de la deesse soit appaisé, qui le nous monstre par ce second presage comme vous voyez. Thales ne respondant rien à cela, ains s'en riant, s'osta de là : & comme Periander nous fust venu au devant à la porte de la sale, & nous enquist touchant ce que nous venions de voir, Thales me laissant, & le prenant par la main, luy dit : quant à ce que Diocles te suade de faire, tu le feras tout à loisir : mais quant à moy, je te conseille de ne te servir plus dorenavant de si jeunes pastres à garder tes juments, ou bien de leur donner des femmes. Si me sembla que Periander fut bien fort aise de ceste parole, car il s'en prit à rire, & ambrassant Thales le baisa : & si croy, dit il, en se tour-

nant vers moy, Diocles, que ce prodige a desja ſon evenement, car vous voyez le grand mal qui nous eſt desja advenu, parce que Alexidemus n'a pas voulu ſoupper avec nous.

XIII. Quand nous fumes entrez dedans la ſale, Thales commanceant à parler plus hault : & où eſt ce, dit il, que lon avoit logé ceſt homme de bien qui s'eſt courroucé du lieu qu'on luy avoit baillé? & luy ayant eſté la place monſtrée, tournant à l'entour, il s'y en alla ſeoir, & nous y mena quant & luy, diſant : quant à moy, j'euſſe achetté l'occaſion de manger avec Ardalus : or eſtoit ceſt Ardalus Trœzenien joueur de fluſtes & presbtre des Muſes Ardalienes [1], dont l'ancien Ardalus Trœzenien auſſi avoit donné & dedié les images.

XIV. Mais Æſope qui depuis nagueres avoit eſté envoyé par le roy Crœſus, tant devers Periander, comme devers l'oracle d'Apollo en la ville de Delphes, eſtant aſſis deſſus un banc bas auprès de Solon, qui eſtoit au deſſus de luy, ſe prit à dire, un mulet de Lydie ayant veu la forme & figure de ſon corps dedans une riviere, & s'esbahiſſant de la beauté & grandeur d'iceluy, ſe

[1] Il y avoit à Trœzène, près du temple d'Artemis, un temple des Muſes, bâti, ſuivant la tradition du pays, par Ardalus, fils de Vulcain, inventeur de la flûte ; à cauſe de quoi elles y étoient honorées ſous le nom de Muſes Ardaliennes. Pauſan. Corinth. p. 73.

meit à courir à toute bride, en secouant la teste comme un cheval eschappé : mais quand il vint à penser en luy mesme qu'il estoit fils d'un asne, il cessa soudainement de courir, & meit fin à son audace & à sa braverie. Alors Chilon en son langage Laconien luy dit, cela s'addresse à toy mesme, qui es tardif comme un asne, & cours comme un mulet.

XV. Après cela entra Melissa, qui s'alla seoir auprès de Periander, & Eumetis s'asseit aussi pour soupper. Thales addressa sa parole à moy qui estois assis au dessus de Bias, & me dit, amy Diocles, que ne dis tu à Bias, que ton hoste Niloxenus de Naucratie est venu par deçà envoyé par son roy devers luy, pour luy apporter de rechef de nouvelles questions à soudre, à fin qu'il les reçoive estant encore sobre, & en estat d'y pouvoir bien penser. Et Bias prenant la parole, il y a ja longtemps, dit il, que pour me cuider estonner il m'admoneste de ce faire : mais quant à moy je sçay très bien, que Bacchus est au reste un sage & puissant dieu, & que pour sa sapience on le surnomme Lysien, qui vault autant à dire comme, desliant toutes difficultez : c'est pourquoy je n'ay point de peur d'estre moins asseuré au combat pour estre remply de luy, quand il me conviendra disputer.

XVI. De tels joyeux propos s'entrejouoient

ils l'un avec l'autre en souppant : & voyant l'appareil du soupper un peu moindre que l'ordinaire, il me vint en pensée, comme pour festoyer & donner à soupper à des hommes sages & gens de bien, on n'en entre point en plus grande despense, ains que plus tost on la diminue, pource que lon en oste toute curiosité de viandes exquises, des parfums, confitures & marchepans apportez d'estrange païs, & des vins delicieux : dont Periander estant tous les jours servy en son ordinaire pour la magnificence de son estat, de ses richesses, & de ses affaires, neantmoins il faisoit lors gloire envers ces sages hommes là, de se passer à peu sobrement : car non seulement il feit oster toute autre superfluité d'ornements accoustumez, mais encore à sa propre femme il les feit laisser & cacher, & la leur monstra ornée de peu d'estat, & de modestie seulement.

XVII. Après que les tables furent ostées, & que Melisse eut envoyé de rang à chascun des conviez son chapeau de fleurs, nous rendismes graces aux dieux, en leur espanchant un peu de vin : & la menestriere ayant un peu chanté après graces, se retira incontinent de la sale. Lors Ardalus appellant Anacharsis par son nom, luy demanda, s'il y avoit des menestrieres entre les Scythes ; & luy sans songer luy respondit sur le

champ, non pas seulement des vignes. Et comme Ardalus luy resspliquast, voiremais si y a il des dieux pourtant : ouy certes, respondit il, il y en a voirement, & qui entendent la langue & parole des hommes, non pas comme les Grecs qui s'estiment plus elegamment parler que les Scythes, & neantmoins ont opinion que les dieux oyent plus volontiers le son des flustes & haubois qui sont faits d'os & de bois, que non pas la voix & parole de l'homme. Et que dirois tu donc aupris, ce dit alors Æsope, si tu sçavois ce que font aujourd'huy les faiseurs de flustes qui rejettent les os des jeunes cerfs & biches, & choisissent ceux des asnes, pource qu'ils disent que le son en est meilleur : & pourtant Cleobuline en a fait un de ses ænigmes, sur la fluste Phrygiene,

D'asne braiard jambe morte a l'ouye
Du chef ramé de grands cors resjouye :

de sorte que c'est merveille comment l'asne, qui au demourant est une fort grosse & lourde beste, esloignée de toute douceur & harmonie de musique, peult bailler un os ainsi delié & propre à faire un harmonieux instrument de musique. Certainement, dit adonc Niloxenus, c'est ce que les habitans de Busiris nous reprochent à nous autres de Naucratie, car nous commançons aussi desja à user des os d'asnes à faire flustes : & à eux

il ne leur eſt pas loyſible d'ouïr ſeulement le ſon d'une trompette, pourautant qu'elle retire un peu au braire de l'aſne: or ſçavez vous que l'aſne eſt fort diffamé & haï envers tous les Ægyptiens, à cauſe de Typhon.

XVIII. Après cela chaſcun ſe taiſant, Periander voyant que Niloxenus avoit bien bonne envie de parler, mais qu'il n'oſoit entamer le propos, commançea à dire, ſeigneurs je trouve bonne la couſtume des villes & des magiſtrats qui donnent audience, & depeſchent premierement les eſtrangers que leurs citoyens: & pourtant me ſembleroit il bon, que pour un peu de temps vous reteinſſiez voz propos, qui nous ſont tous familiers, & comme nez en noſtre païs, & que vous donniſſiez entrée & audience, comme en une aſſemblée de ville, à ceulx que noſtre bon amy Niloxenus a apportez d'Ægypte, meſmement de la part du roy à Bias, & Bias en veult conferer avec vous. Et Bias ſuivant ſon dire: Et en quel lieu, dit-il, ny avec quelle compagnie me pouvois-je plus deliberément hazarder qu'en ceſte cy, à faire de telles reſponſes, s'il en eſt beſoing? attendu meſmement que le roy mande expreſſément, que lon commance premierement à moy à me propoſer ſa queſtion, & puis que l'on l'aille puis après de rang preſentant à tous vous autres. Ainſi luy bailla lors Niloxenus la lettre

close du roy, & le pria de l'ouvrir, & de la lire hault & clair devant toute la compagnie. Si estoit la substance des lettres telle:

XIX. Amasis le roy d'Ægypte, à Bias le plus sage des Grecs, salut. « Le roy d'Æthiopie est » entré en contestation de sapience à l'encontre de » moy, & s'estant trouvé vaincu en toutes ses » autres propositions, finablement il m'a proposé » un mandement fort estrange & merveilleuse- » ment difficile à accomplir, c'est qu'il m'a com- » mandé, que je boive toute la mer. Et si je » puis venir à bout de soudre ceste question, je » gaigneray plusieurs villes & villages, qui sont » à luy: & si aussi je ne la puis resoudre, il fault » que je luy cede les villes de la contrée Ele- » phantine: Et pourtant après que tu y auras » bien pensé, renvoye moy incontinent Niloxe- » nus: & si tu as affaire pour toy ou pour tes » citoyens, je t'advise que rien ne te defaudra » de ma part ».

XX. Ces lettres leuës, Bias n'arresta pas long temps, ains après avoir un peu pensé en soy-mesme, & un peu parlé en l'oreille à Cleobulus, qui estoit assis tout joignant luy, se prit à dire: Comment amy Naucratien, le roy ton maistre Amasis, qui commande à si grande multitude d'hommes, & qui possede un si beau & si bon païs, voudra il bien boire toute la mer pour

gaigner je ne sçay quels meschans villages de peu de valeur ? Et Niloxenus en riant luy respondit, je te prie de considerer diligemment ce qu'il est possible pour y respondre, comme s'il le vouloit. « Or qu'il mande doncques à cest » Æthiopien, qu'il arreste les rivieres qui se des- » chargent en la mer, jusques à ce qu'il ait achevé » de boire toute l'eau de la mer qui est à present » : car c'est de celle là dont est fait le mandement, & non pas de celle qui sera par cy après. Quand il eut dit ces paroles, Niloxenus en fut si aise, qu'il ne se peut contenir qu'il ne l'ambrassast & baisast sur l'heure : & tous les autres louërent & approuverent aussi semblablement son dire.

XXI. Mais Chilon en se riant, ô Naucratien mon amy, dit-il, je te prie avant que la mer toute beuë perisse, retourne t'en par mer annoncer au roy ton maistre, qu'il ne se travaille pas à chercher comment il pourra consumer une si grande quantité d'eau salée, mais plus tost comment il pourra rendre son regne bien dessallé & doux à boire à ses subjects : car Bias est grand ouvrier, & un fort excellent maistre de ce mestier-là, lequel quand Amasis aura bien appris de luy, il n'aura plus besoin du bassin [1] d'or envers

[1] Voyez Hérodote, du regne d'Amasis, Livre 4. *Amyot.* Voici ce qu'Hérodote en raconte, non pas au livre 4, mais au livre 2. Amasis avoit détrôné Apriès, mais comme les Egyptiens le mé-

les Ægyptiens pour les contenir en obeïssance, ains le serviront tous volontiers, & l'aimeront affectueusement, quand ils verront qu'il sera devenu bon prince, voire & fust il encore de plus bas & de plus petit lieu qu'il n'est.

XXII. Certainement, dit adonc Periander, ce seroit chose digne que nous contribuissions tous à ce roy de tels présens, ἀνδρακὰς, comme parle Homere, c'est à dire par teste : car par ce moyen l'accessoire luy sera plus utile que le principal de son voyage, & à nous mesmes il en reviendra un très grand profit. Alors dit Chilon, Il seroit raisonnable que Solon commançeast le propos, non seulement pource qu'il est le plus ancien de nous tous, & qu'il est au premier lieu de la table, mais aussi pource qu'il tient le plus grand & le plus digne office, estant le premier qui a fait & estably les loix aux Atheniens. Niloxenus adonc se tournant devers moy me dit tout bas en l'oreille, Certainement on croit, Diocles, beaucoup de choses à faulses enseignes, & y en a qui prennent plaisir à controuver eux-mesmes de

prisoient parce qu'il étoit de basse extraction, il fit fondre secretement un grand vase d'or, qui servoit à laver les pieds, & en fit faire une statue de dieu. Et lorsqu'il vit que les Égyptiens l'adoroient, il les assembla, & en leur apprenant à quel usage cet or avoit d'abord été consacré, il leur fit comprendre que son premier état ne pouvoit rien ôter à la dignité du trône sur lequel il étoit assis maintenant, ni à l'obéissance qu'ils lui devoient.

faulſes nouvelles, touchant les grands & ſages hommes, & à en recevoir de controuvées par d'autres, comme ſont celles que lon nous a apportées juſques en Ægypte, de Chilon, qu'il avoit renoncé à l'amitié & hoſpitalité de Solon, pourautant qu'il maintenoit, que les loix eſtoient muables. Cela eſt un propos digne de mocquerie, car il faudroit premierement chaſſer Lycurgus & toutes ſes loix, avec leſquelles il a renverſé tout l'ancien ordre de la republique de Lacedæmone.

XXIII. Solon doncques ayant un peu demouré, ſe prit à dire : Il me ſemble qu'un roy ou prince ſouverain n'a moyen de ſe rendre plus glorieux, qu'en faiſant de ſa monarchie une democratie, c'eſt à dire, en communiquant ſon authorité ſouveraine à ſes ſubjects. Le ſecond fut Bias, qui dit, En ſe rendant luy-meſme le premier ſubject aux loix de ſon païs. Après luy Thales dit, Je repute un ſeigneur bien-heureux, qui peut arriver à la vieilleſſe, & mourir de mort naturelle. Le quatriéme, Anacharſis, s'il eſt ſeul ſage. Le cinquiéme, Cleobulus, s'il ne ſe fie à perſonne de ceux qui ſont autour de luy. Le ſixiéme, Pittacus, s'il peut tant faire que ſes ſubjects craignent non luy, mais pour luy. Après luy Chilon dit, qu'un prince ne doit penſer à nulle choſe tranſitoire ne mortelle, mais eternelle & immortelle. Après que tous ces ſages eurent ainſi dit

chascun leur mot, nous requerions Periander, qu'il voulust aussi à son tour dire le sien. Et luy avec un visage non gueres joyeux, mais pensif & chagrin, je vous diray ce qui me semble de toutes les sentences qui ont esté dittes par ces seigneurs, c'est que elles degoustent, presque toutes, l'homme de bon jugement, de vouloir jamais commander aux autres.

XXIV. Et adonc Æsope, comme celuy qui aimoit à reprendre: Il falloit donc, dit-il, que chascun de vous à par soy feist cela, non pas qu'ayant pris à conseiller un prince, & faisant profession de luy estre amis, se constituer comme accusateurs des roys & des princes. Et Solon luy ambrassant la teste, luy dit en riant, Ne te semble il pas Æsope, que celuy rende un seigneur plus moderé, & un tyran plus gracieux, qui luy suade, qu'il est meilleur ne commander point, que commander? Et qui sera celuy, respondit Æsope, qui te croira en cela, ny au dieu Apollo mesme qui te rendit un tel oracle,

> De celle ville est heureuse la gent
> Là où ne s'oyt que la voix d'un sergent.

Solon luy repliqua, Aussi n'oyt on maintenant à Athenes que la voix d'un huissier, & d'un seul magistrat, qui est la loy, estant la ville en estat populaire: Mais toy Æsope, qui as le sens d'en-

tendre les voix des corbeaux, voire des geais, tu n'entends pas ce pendant la tienne propre, ny ta propre parole : car tu reputes, suivant l'oracle d'Apollo que tu as allegué, que la ville soit très heureuse qui n'entend qu'une voix, & ce pendant tu estimes, que ce soit la beauté & perfection d'un convive, que tous les conviez y parlent, & de toutes choses. Ouy vrayement, dit Æsope, pource que tu n'as pas encore escript la loy, d'autant que c'est tout un, que les serfs n'ayent point à s'enyvrer, comme tu en as faict à Athenes une, que les esclaves n'ayent point à faire l'amour, ny à s'oindre à sec [1].

XXV. Solon se prit à rire de ceste replique : Et le medecin Cleodemus, Il me semble, quant à moy, que c'est tout un que de se huyler à sec, & de causer après que lon a bien beu, car l'un & l'autre est fort plaisant. Et Chilon prenant le propos, c'est pourquoy, dit-il, on s'en doit plus contregarder. Et Æsope de rechef, voire-mais il semble que Thales a voulu dire, qu'il vieillira bien tost. Periander adonc se prenant à rire, Vrayement dit-il, nous avons tous payé la peine que nous meritions, Æsope, de ce que nous nous sommes laissez transporter en autre propos devant que d'avoir entendu tous ceux du roy Amasis, ainsi que nous avions proposé de commance-

[1] Voyez les Observations.

ment.

ment. Et pource, seigneur Niloxenus, poursuy le demourant de sa lettre missive, & te sers de ces personnages icy, cependant que tu les as tous ensemble.

XXVI. Voire-mais, respondit Niloxenus, il m'est advis que le mandement de cest Æthiopien se pourroit proprement nommer le triste [1] bulletin, ainsi que parle Archilocus : mais le roy Amasis ton hoste est bien plus gracieux en semblables questions & plus gentil : car il luy demanda, quelle chose au monde estoit la plus vieille, quelle la plus belle, la plus grande, la plus sage, la plus commune : & par dessus encore, quelle est la plus profitable, quelle la plus dommageable, quelle la plus puissante, & quelle la plus facile. Comment, l'Æthiopien respondit doncques à chascune de ces demandes, & les solut il toutes ? Voicy comment il respondit, ce dit Niloxenus : & vous jugerez, après que vous aurez ouy ses reponses, s'il y satisfeit ou non : car le roy mon maistre y procede si sincerement, qu'il ne voudroit pour rien du monde ny estre trouvé calomniateur ès responses d'autruy, ny aussi faillir à estre relevé & repris s'il se trouvoit qu'il eust bronché & erré ès siennes. Or je vous

[1] Ou plutôt, un bâton brisé : c'est-à-dire, une difficulté dont la solution n'offre que de la peine sans utilité, comme un bâton brisé avec effort.

reciteray de poinct en poinct, comment il y respondit : quelle chose est la plus vieille du monde? le temps : quelle la plus grande? le monde : quelle la plus sage? verité : quelle la plus belle? la lumiere : quelle la plus commune? la mort : quelle la plus profitable? dieu : quelle la plus dommageable? le diable[1] : quelle la plus puissante? fortune : quelle la plus facile? ce qui plaist.

XXVII. Quand ces responses eurent esté lues, seigneur Nicarchus, il se feit un peu de silence : & Thales adonc demanda à Niloxenus, si le roy Amasis avoit approuvé toutes ces solutions : Niloxenus feit responce, qu'il en avoit approuvé les unes, & que de quelques autres aussi il ne s'en estoit peu contenter. Et toutefois, adjousta Thales, il n'y en a pas une qui ne soit grandement reprehensible, ains y a en toutes de grandes erreurs & de grandes ignorances, comme dès le commancement : en quelle sorte peut on soustenir que le temps soit la plus anciene chose du monde, attendu qu'une partie en est desja passée, l'autre presente, & l'autre encore à venir? car le temps qui viendra après nous, semble par raison devoir estre estimé plus jeune que tous les hommes, & toutes les choses qui sont de present. Et puis d'estimer que verité soit sagesse, il me semble que c'est tout

[1] Grec, le génie.

autant comme qui diroit, que l'œil & la lumiere fussent tout un : & puis s'il estimoit que la lumiere soit chose belle, comme elle l'est aussi, comment oublioit il le soleil ? au demourant quant à ce qu'il respond de dieu & du diable, il y a de l'arrogance & du danger beaucoup : & de la fortune, il n'y a apparence quelconque : car si elle estoit si forte & si puissante comme il dit, comment se tourneroit & se changeroit elle si facilement qu'elle fait? Ny la mort n'est pas la plus commune chose qui soit au monde, car elle n'est pas commune aux vivans. Mais à fin qu'il ne semble que nous ne sachions que corriger les autres, conferons un petit nos sentences particulieres avec les siennes. Quant à moy, je me presente le premier à respondre de poinct en poinct, si Niloxenus me veult interroguer. Je vous exposeray doncques maintenant icy par ordre les interrogatoires & responses, selon qu'elles furent lors proposées & respondues.

XXVIII. Quelle chose est la plus vieille qui soit au monde? c'est dieu, respondit Thales : car il n'eut oncques commencement de naissance. Qui est la plus grande? le lieu : car le monde contient toutes autres choses, & le lieu contient le monde. Qui est la plus belle? le monde : car tout ce qui est disposé par bel ordre, est partie d'iceluy. Qui est la plus sage? le temps : car il a

ja parcydevant trouvé tout ce qui s'eſt inventé, & trouvera encore cy après tout ce qui s'inventera. Qui eſt la plus commune ? eſperance : car elle demeure encore à ceux qui n'ont nulle autre choſe. Qui eſt la plus profitable ? vertu, d'autant qu'elle rend toutes autres choſes utiles, en en uſant bien. Qui eſt la plus dommageable ? le vice : car là où il eſt, il pert & gaſte tout. Qui eſt la plus forte ? neceſſité : car elle ſeule eſt invincible. Qui eſt la plus facile ? ce qui eſt ſelon nature : car les hommes ſe laſſent des voluptez meſmes quelquefois. Et comme toute l'aſſiſtance euſt grandement loué les reſponſes de Thales, Cleodemus ſe prit à dire : voilà des queſtions qui ſont convenables à propoſer, & reſpondre aux princes & aux roys, ſeigneur Niloxenus, mais ce roy Barbare d'Æthiopie, qui mande au roy Amaſis qu'il boive la mer, auroit beſoing d'une telle courte reſponſe, que feit Pittacus au roy Alyates, qui commandoit par lettres quelque choſe arrogamment aux Lesbiens, car il ne luy reſpondit autre choſe, ſinon qu'il l'admoneſta, de manger des oignons & du pain chaud.

XXIX. Si eſt ce, dit Periander, que c'eſtoit la façon des anciens Grecs, ſeigneur Cleodemus, de ſe propoſer ainſi les uns aux autres de telles queſtions : car nous avons entendu que jadis la couſtume eſtoit, que les plus ſçavans &

plus excellents poëtes qui fussent pour lors, s'assembloient à certain jour à l'entour de la sepulture d'Amphidamas en la ville de Chalcide [1]. Cestuy Amphidamas estoit homme d'honneur & de valeur au gouvernement de la chose publique, & qui avoit donné beaucoup d'affaires aux Eretriens, ès guerres qu'ils eurent contre ceux de Chalcide, touchant Lilantus, ès quelles finablement il mourut : & pour autant que les vers qu'apportoient les poëtes, rendoient le jugement difficile & fascheux à ceux qui estoient eleus pour juges, & que la gloire de deux concurrents, Homere & Hesiode, tenoit les juges en grande perplexité, pour la honte qu'ils avoient de donner leurs sentences de deux si grands personnages, ils se tournerent à demander les uns aux autres de telles questions ainsi comme raconte Lesches [2],

[1] Chalcis & Érétrie étoient les deux principales villes d'Eubée, du côté du détroit de l'Euripe. Autrefois l'île entiere avoit porté ce nom, parce que c'étoit là que le cuivre avoit été découvert. Lilantus ou Lélantus est une plaine entre ces deux villes, fameuse par ses eaux chaudes. Pline y place aussi une riviere du même nom. Il y avoit une ville de Chalcis dans l'Étolie, sur le golfe de Crissa; & dans la Thrace une province considérable aussi nommée Chalcis, ou la Chalcide, qui s'étendoit depuis le mont Athos jusqu'à Pallène.

[2] Leschès de Lesbos, qui a composé la petite Iliade, dont il reste quelques vers, florissoit, selon Eusèbe, dans la trentieme olympiade.

Il ne faut pas croire d'après ce qu'on lit ici qu'Homère & Hésiode fussent contemporains. On sait que l'âge de ces deux poëtes a donné lieu à des disputes peut-être interminables.

Muſe dy moy ce qu'on confeſſera
Qui ne fut onc, ny jamais ne ſera.

A quoy Heſiode reſpondit ſur le champ promptement,

Quand les chevaux de rendon furieux,
Pour emporter le prix victorieux:
Courans entour la tumbe & ſepulture
De Jupiter, y rompront leur voitture.

Et dit on que pour cela il fut tant eſtimé, qu'on luy en adjugea le tripié d'or.

XXX. Et quelle difference y a il, dit adonc Cleodemus, entre ces demandes là, & les obſcures queſtions de Eumetide, leſquelles ne luy ſont pas à l'adventure mal ſeantes à inventer, par maniere de jeu, & à propoſer aux autres dames, comme les autres s'amuſent à tiſſir des cordons & à faire des coëffes de reſieu: mais que des hommes d'entendement en facent aucun compte, c'eſt une droitte mocquerie. A quoy il ſembloit que Eumetide luy euſt volontiers repliqué quelque choſe, mais elle ſe reteint de honte, qui luy feit monter la couleur au viſage.

XXXI. Et Æſope, comme pour la revenger, ſe prit adonc à luy reſpondre: & n'eſt ce pas encore plus grande mocquerie de ne les pouvoir

pas foudre ? comme eſt celle qu'elle nous a propoſée un peu avant ſoupper,

> J'ay vu coller du cuyvre avec le feu,
> Deſſus le corps d'un homme en plus d'un lieu [1].

Nous ſçaurois tu declarer que c'eſt que cela ? nenny pas moy, reſpondit Cleodemus, ny ne me foucie pas de le ſçavoir. Et toutefois, luy repliqua Æſope, il n'y a perſonne qui le ſçache mieux, ne qui le face plus que toy : & ſi tu le nies, j'en croy, dit il, les cornets & ventoſes: adonc Cleodemus ſe prit à rire, car il uſoit plus d'appliquer des ventoſes que autre medecin qui fuſt de ſon temps, & eſtoit ce remede de medecine en uſage & en reputation autant que nul autre, pour l'amour de luy.

XXXII. Mais Mneſiphilus Athenien familier & grand zelateur de Solon, ſe prit lors à dire, ſeigneur Periander, je deſirerois quant à moy que ce devis & propos de ceſte belle compagnie ne fut point departy aux riches ny aux nobles ſeulement, ains qu'il fuſt diſtribué egalement par teſte, & communiqué à tous comme le vin, ainſi qu'il ſe fait ès citez qui ſont regies par gouvernement populaire. Ce que je dis, d'autant que nous autres qui vivons en eſtat populaire, n'avons aucune participation à tout ce que vous avez

[1] Maniere d'appliquer les ventouſes.

n'agueres dit, touchant la principauté & le gouvernement d'un roy : & pource nous sembleroit il raisonnable que recommanceant de rechef à discourir vous alleguissiez chascun à son rang quelque notable sentence, touchant le gouvernement populaire, où chascun a egale authorité, & que Solon fust de rechef le premier qui commenceast à dire la sienne. Tous furent alors d'avis d'ainsi le faire.

XXXIII. Et pourtant Solon commancea à dire : voire mais amy Mnesiphile, toy & tous les habitans d'Athenes avez ja pieça entendu, quel est mon jugement & advis touchant le gouvernement de la chose publique : toutefois si tu le veux encore maintenant entendre, je te dis qu'il me semble, que la cité est très bien gouvernée, & maintient très bien l'estat & liberté populaire, en laquelle ceux qui ne sont point outragez haïssent autant, & poursuivent aussi aspremant celuy qui a faict une oppression & outrage, que celuy qui est outragé. Après luy Bias dit, que le gouvernement populaire luy sembloit estre très bon, auquel tous les habitans redoutent la loy comme un severe tyran. Après lequel Thales opina, disant, que celle chose publique luy sembloit la mieux ordonnée, où il n'y avoit point d'hommes ny trop riches ny trop pauvres. Suivant celuy là Anacharsis dit, que c'estoit à son advis celle, en

laquelle toutes autres choſes eſtans egales entre les habitans, la precedence ſe meſuroit à la vertu, & le rebut au vice. Le cinquieme, Cleobulus, afferma, que la cité populaire luy ſembloit eſtre la mieux policée, en laquelle les citoyens redoutoient plus le deshonneur que la loy. Le ſixieme, Pittacus, celle où les meſchans n'ont point authorité de commander, & les bons ſi. Joignant lequel Chilon prononcea, que celle police luy ſembloit eſtre la meilleure, où le peuple preſtoit plus l'oreille aux loix, que non pas aux orateurs. Et après tous Periander le dernier donnant ſon jugement, dit, qu'il luy ſembloit que tous eſtimoient le gouvernement populaire eſtre le meilleur, qui approchoit le plus près de celuy d'un ſage ſenat.

XXXIV. Ce propos eſtant achevé, je les priay qu'ils vouluſſent auſſi nous enſeigner du meſnage, comment il s'y falloit gouverner, pource qu'il y a peu d'hommes qui ſoient appellez à gouverner les villes ny les royaumes, mais du gouvernement de ſon meſnage, & de ſa maiſon, chacun en a ſa part. Non a pas, ce dit Æſope en ſe riant, ſi vous y comprenez Anacharſis : car quant à luy, il n'a point de maiſon, & ſi fait gloire de n'en avoir point, ains de demourer en un chariot, comme lon dit que fait le ſoleil qui va tournant tout à l'entour du ciel, tantoſt en une contrée,

& tantost en une autre. C'est pourquoy, respondit Anacharsis, le soleil seul, ou plus que nul autre de tous les dieux, est franc & libre, commandant à tous, & n'estant commandé de personne : & pourquoy il regne & conduit luy-mesme son chariot : mais il me semble que tu n'as jamais compris en ton entendement la grandeur & beauté d'iceluy, combien excellent & admirable est son chariot, car autrement tu ne l'eusses jamais en jouant, & par maniere de risée, comparé aux nostres : au demourant il semble que tu appelles maison ces toicts couverts de thuile & de terre cuitte, ne plus ne moins que si tu disois que la tortue fust sa coque & non pas l'animal qui est dedans. C'est pourquoy je ne m'esbahis pas, si tu te mocquas il y a quelque temps de Solon, pource qu'ayant veu le palais de Crœsus fort richement & somptueusement orné, il ne jugea pas incontinent celuy qui en estoit possesseur, estre logé heureusement & magnifiquement, pour ce qu'il vouloit premierement estre spectateur, & veoir à l'œil les biens qui estoient dedans luy plus tost qu'auprès de luy. En quoy il me semble que tu as oublié ton regnard, lequel estant venu en contestation à l'encontre du leopard, à sçavoir lequel des deux estoit plus tavelé de diverses mouchetures, il requit à leur juge, qu'il ne considerast pas tant les tavelures & mou-

chetures exterieures de la peau, que celles de l'esprit au dedans, pource qu'il les trouveroit plus diverses : mais tu vas regardant seulement aux ouvrages des tailleurs de pierres, & des maçons, estimant que cela seul soit la maison, non pas ce qui est dedans chascune, & qui est domestique, comme sont les enfans, la femme, les amis, les serviteurs, ausquels estans sages & bien conditionnez, le pere de famille communiquant & faisant part de ce qu'il a, fust-ce dedans un nid d'oiseau, ou dedans une formiliere, se peut dire habiter une bonne & heureuse maison. Voylà ce que je respond à Æsope, quant à moy, & que je contribue pour ma quotte à Diocles : au demourant, il est raisonnable qu'un chascun de vous en die son advis.

XXXV. A laquelle semonce Solon respondit, Que celle maison luy sembloit très bonne, de laquelle les biens n'estoient point acquis par moyens injustes, ny n'avoit on point de crainte & de souspeçon à les garder, ny de regret à les despendre. Bias après : en laquelle, dit-il, le maistre est tel au dedans par luy mesme, comme il est au dehors par la crainte de la loy. Et Thales : en laquelle, dit-il, le maistre est de grand loisir. Et Cleobulus : là où il y a plus de personnes qui aiment le maistre, que qui le craignent. Pittacus dit, que la meilleure maison est celle

qui n'a faute de chose quelconque, ny superflue, ny necessaire. Chilon opina, que la maison doit, le plus qu'il est possible, ressembler à une cité gouvernée par le commandement d'un roy : puis y adjousta, que Lycurgus avoit jadis respondu à un qui luy conseilloit d'establir en la ville de Sparte un gouvernement populaire, Commance toymesme le premier à mettre en ta maison l'estat populaire, où chascun soit aussi grand maistre l'un que l'autre.

XXXVI. Après que ce propos fut aussi achevé, Eumetide sortit avec Melisse. Et Periander prenant une grande couppe beut à Chilon, & Chilon de rang à Bias. Et adonc Ardalus se levant, & addressant sa parole à Æsope, Ne nous veux tu pas, dit-il, envoyer aussi la couppe icy, veu que ceux cy se la renvoyent ainsi de main en main les uns aux autres, comme si ce fust le hanap [1] de Bathycles, sans en faire part aux autres? Et Æsope adoncques dit, Ny ceste couppe mesme, à ce que je voy, n'est point populaire, car il y a ja long temps qu'elle demeure devant Solon seul.

XXXVII. Et Pittacus appellant Mnesiphilus par son nom : Pourquoy est-ce, dit-il, que Solon

[1] Coupe. J'ignore quel est ce Bathyclès. Je trouve un sculpteur ou statuaire de ce nom, dans Pausanias; mais je ne crois pas que ce soit le même.

ne boit, ains contredit à ses poëmes propres, ès quels il a luy mesme escrit,

Dame Venus est ores mon deduit,
Et de Bacchus le bruvage me duit,
Les dons aussi des Muses, car ce sont
Les poincts qui l'homme en plaisir vivre sont.

Anacharsis prenant la parole luy repliqua : C'est pour autant Pittacus, qu'il te redoute, & celle tienne rigoureuse & severe loy, par laquelle tu as ordonné, si quelqu'un pour estre yvre vient à commettre une faute, quelle qu'elle soit, qu'il fust puny au double, que s'il eust esté sobre. Et lors Pittacus : Mais neantmoins, dit-il, tu t'es si superbement mocqué de mon ordonnance, que n'agueres chez mon frere Libys [1], d'elle mesme t'estant enyvré, tu en demandas le prix & la couronne. Pourquoy non respondit Anacharsis, veu que lon avoit proposé prix de la victoire à qui beuroit le plus, m'estant chargé & enyvré des premiers, n'eusse-je voirement demandé le prix de la victoire ? ou bien enseigne moy quelle autre fin il y a de bien boire, sinon que s'enyvrer. Pittacus s'estant pris à rire, Æsope recita une telle fable : Le loup ayant apperceu des bergers qui mangeoient un mouton dedans leur loge, s'approchant d'eux, « Quel bruit, dit-il, vous me» neriez, si je faisois ce que vous faittes » ! Chi-

[1] Voyez les Observations.

lon adonc : Æſope, dit-il, a eu ſa revanche bien à propos, de ce que n'agueres nous luy avons fermé la bouche, voyant que maintenant d'autres ont rompu le propos, & oſté la parole de la bouche de Mneſiphilus, auquel on auroit demandé qu'il reſpondit pour Solon.

XXXVIII. Adonc Mneſiphilus parla ainſi, Qu'il ſçavoit bien que l'opinion de Solon eſtoit telle, que l'œuvre de tout art & de toute faculté, tant humaine que divine eſtoit plus toſt ſon effect que ce parquoy elle le fait, & ſa fin plus toſt que les moyens tendans à icelle fin : comme l'œuvre d'un tiſſier, à mon advis, eſt plus toſt de faire un manteau, ou une robbe, que non pas de diſpoſer ſes fils, & de dreſſer ſes peſons : & d'un ferrurier ſouder le fer, & donner la trempe à une congnée, plus toſt que choſe aucune qui ſoit neceſſaire pour ceſt effect, comme d'embrazer les charbons ou preparer du chapplis de pierres. Et davantage un architecte nous reprendroit bien à bon droict, qui luy diroit que ſon œuvre fuſt non baſtir une maiſon, ou une navire, mais percer des pieces de bois, ou bien deſtremper du mortier. Et les Muſes ſe plaindroient merveilleuſement, & non ſans cauſe, de nous, ſi nous eſtimions que leurs ouvrages fuſſent des cithres ou des fluſtes, & autres tels inſtruments de muſique, non pas inſtruire les meurs & addoucir les paſ-

ſions de l'ame de ceux qui ſe delectent des chanſons, harmonies & accords de la muſique : Auſſi doncques faut-il que nous confeſſions, que l'œuvre de Venus n'eſt pas l'aſſemblée ny la meſlange des corps, ny de Bacchus l'yvreſſe ny le boire vin, mais bien la resjouïſſance, l'affection, l'amitié, & la familiarité qu'ils nous engendrent des uns envers les autres. C'eſt ce que Solon appelle œuvres divines, & c'eſt ce qu'il dit, qu'il aime, & qu'il deſire, & qu'il pourſuit eſtant devenu vieil : car certainement Venus eſt l'ouvriere de la concorde, & mutuelle bien-veuillance qui eſt entre les hommes & les femmes, meſlant & fondant enſemble, par le moyen de la volupté, les ames avec les corps : & Bacchus à pluſieurs qui paravant n'avoient pas grande familiarité enſemble, ny pas la cognoiſſance ſeulement les uns des autres, amolliſſant & humectant, en maniere de dire, la dureté de leurs meurs par le vin, ne plus ne moins que le fer s'amollit dedans le feu, leur donne un commancement de commixtion & incorporation des uns avec les autres.

XXXIX. Il eſt bien vray que quand tels perſonnages, comme ſont ceux que Periander a icy conviez, s'aſſemblent & conviennent enſemble, il n'eſt ja beſoing de couppe ny de verre pour les allier : car les Muſes apportans au milieu de la

compagnie, comme une couppe de ſobrieté, le devis, où il y a non ſeulement beaucoup de plaiſir, mais auſſi d'erudition, de doctrine & de profit, excitent, arroſent & reſpandent, par le moyen de ce diſcours, la joye & careſſe parmy les cœurs des aſſiſtans, en laiſſant bien ſouvent le pot au deſſus de la taſſe en repos, ſans en uſer: au contraire de ce que defend Heſiode [1] à ceux qui ſçavent mieulx boire, que diſcourir ne deviſer,

> Si lon bailloit à boire par meſure
> Aux autres Grecs à longue chevelure,
> Ta couppe eſtoit pleine & raiſe toujours [2].

Car j'entend meſme que les anciens appelloient ces provocations à boire, Dætron, comme Homere les appelle, & que chaſcun beuvoit à certaine meſure: & puis, ainſi que fait Ajax, en departoit une portion à celuy qui eſtoit plus prochain de luy à table.

XL. Après que Mneſiphilus eut ainſi parlé, le poëte Cherſias, qui n'agueres avoit eſté abſouls par Periander des crimes à luy impoſez, & eſtoit retourné en bonne grace avec luy, à la requeſte de Chilon: Je ſçaurois volontiers, dit-il, ſi Jupiter diſtribuoit à boire aux dieux par meſure,

[1] Le paſſage d'Héſiode eſt à la fin des Ouvrages & des Jours.

[2] Ces vers ſont du quatrieme livre de l'Iliade.

pource

pource qu'ils beuvoient les uns aux autres quand ils mangeoient avec luy, ne plus ne moins que faisoit Agamemnon aux princes Grecs quand ils estoient à sa table.

XLI. Et lors Cleodemus : S'il est vray, dit-il, amy Chersias, comme vous autres poëtes le dittes, que des coulombs volans à grande peine & grande difficulté par dessus les rochers qui s'appellent Planetes [1], apportent la viande de l'Ambrosie à Jupiter, n'estimez vous pas que le bruvage du Nectar luy soit aussi bien cher, bien rare, & difficile à recouvrer? de maniere, qu'il l'espargne & le donne à chascun par mesure.

XLII. Ouy, & par esgale mesure, respondit Chersias. Mais puis que nous sommes de rechef retombez sur les propos du mesnage, qui sera celuy de vous qui nous dira ce qui en reste à dire? car il nous reste, ce me semble, à definir la quantité de biens qui sera suffisante, & dont l'homme se devra contenter. Cleobulus adonc prenant la parole, Quand aux sages, dit-il, la loy leur en a prescript la mesure : mais quant aux fols, je leur diray un propos que j'ay autrefois ouy tenir par ma mere à un mien frere. Car elle disoit, que la lune un temps fut, pria sa mere de luy faire un petit surcot, qui luy joignist bien au corps : Et comment est-il possible, respondit la

[1] Voyez les Observations.

mere, que je t'en tisse un qui te joigne bien, veu que je te voy tantost toute pleine, puis après en croissant, & une autrefois en decours? Aussi, amy Chersias, on ne sçauroit definir mesure aucune certaine de biens à un fol, ny à un vicieux: car il a besoing tantost d'une chose & tantost d'une autre, à cause de ses diverses cupiditez & diverses adventures: comme le chien d'Æsope, qui l'hyver se resserrant & se pliant en rond, pource qu'il geloit de froid, proposa de se bastir une maison: mais au contraire, l'esté s'estendant tout de son long en dormant, il se trouva grand, & pensa que ce n'estoit point chose necessaire de bastir maison, avec ce qu'il luy sembla que ce ne feroit pas petite entreprise d'en bastir une assez grande pour luy. Ne vois tu pas aussi Chersias que ces gens-là sont tantost les petits, & se restraignent à bien peu de chose, comme se proposans de vivre fort estroittement & laconiquement, puis tout à un coup s'ils n'ont tout ce qu'ils voyent, & aux privées personnes, & aux princes & rois, ils se plaignent, comme s'ils estoient prests à mourir de faim.

XLIII. Cela dit, Chersias se teut: & Cleodemus adonc prenant la parole, voire-mais nous voyons, dit-il, que vous mesmes, messieurs les sages, avez les biens inegalement departis entre vous. Cleobulus respondit, c'est pour autant,

homme de bien, que la loy comme un bon tisſier, nous donne à chaſcun ce qui nous eſt bien ſeant, ſortable & convenant : Et toy de meſme, nourriſſant, gouvernant & medicinant avec la raiſon tes malades, ne plus ne moins qu'avec la preſcription d'une loy, ne leur bailles pas des ordonnances egales, mais bien convenables à un chaſcun.

XLIV. Ardalus ſuivant ce propos : Comment, dit-il, y a il doncques quelque loy qui commande à noſtre familier Epimenides, hoſte de Solon, de s'abſtenir de toute autre viande, & de prendre ſeulement en ſa bouche un petit de la compoſition, qui a puiſſance d'empeſcher la faim, qu'il ſe compoſe luy-meſme, & avec cela demourer tout un jour ſans boire, ny manger, ny diſner, ny ſoupper.

XLV. Ceſte parole ayant fait ouvrir les aureilles à toute l'aſſiſtance, Thales en ſe jouant reſpondit que c'eſtoit ſagement fait à Epimenides, de ne ſe vouloir pas travailler à moudre ny à peſtrir ſes vivres, comme fait Pittacus : Car j'ay moy-meſme ouy, eſtant en l'iſle de Lesbos, une eſclave eſtrangere, qui en tournant la meule chantoit, Mouls meule mouls, car auſſi bien meult Pittacus le roy de la grande Mytilene.

XLVI. Et Solon dit, qu'il s'esbahiſſoit d'Ardalus, s'il n'avoit pas leu dedans Heſiode la re-

cepte du regime de vivre, que gardoit ce personnage-là : car c'est celuy qui a premierement baillé les semences de telle nourriture à Epimenides, & qui luy a enseigné de chercher.

> Le grand profit qu'il y a en la mauve,
> Et le grand bien qui est en la guymauve.

XLVII. Comment estimez vous, ce dit Periander, que jamais Hesiode ait pensé à cela, & non pas qu'il ait tousjours haultement loué l'espargne & la sobrieté, & qu'il ne nous ait pas tousjours grandement incitez aux plus simples viandes, comme à celles qui estoient les plus plaisantes? car la mauve est bonne à manger, & l'aphrodile doulce au goust : & quant à ces choses là, que les medecins appellent Alima & Adipsa, c'est à dire, ostans la faim & la soif, j'entend que ce sont medecines, & non pas viandes, & qu'il y entre du miel & du fourmage barbaresque, & grand nombre de semences, qui sont fort aisées à recouvrer : & s'il est vray que telles drogues aient besoing de si peu d'appareil, comment ne faudroit il, ainsi que dit Hesiode,

> Pendre au foyer timon, soc, & charrue?
> Des puissans bœufs les travaux periroient,
> Les forts mulets labourer plus n'iroient.

Et m'esmerveille de ton hoste, Solon, si ayant n'a-

gueres fait ceste grande cerimonie de purification aux Deliens, il ne veit pas comme lon apportoit dedans le temple des enseignes & memoires de l'ancienne premiere nourriture des hommes, comme entre autres choses fort communes & qui naissent d'elles mesmes sans main mettre, la mauve & l'aphrodile, desquelles herbes il est vraysemblable que Hesiode nous presente & recommande la simplicité & utilité.

XLVIII. Ce n'est pas pour cela tant seulement, dit adonc Anacharsis, ains pource que l'une & l'autre de ces herbes là sont louées d'estre fort saines entre les autres hortulages. Et Cleodemus, Vous avez raison, dit-il, car Hesiode estoit entendu en medecine, comme lon peult cognoistre par ce qu'il escrit, non impertinemment ny negligemment, du regime de vivre, de la façon de tremper le vin, de la bonté de l'eau, de l'usage du baing, & des femmes, du temps qu'il se fault approcher d'elles, comment il fault poser les petits enfans qui viennent de naistre : mais à bien juger, Æsope se devroit plus tost & à meilleure raison advouer pour disciple d'Hesiode, que non pas Epimenides : car le propos qu'il fait que le rossignol tient à l'esparvier a donné à Æsope le commencement de ceste belle & variable sagesse, qui fait parler tant de langues : mais j'entendrois volontiers de Solon,

pource qu'il me femble qu'ayant vefcu & conversé familierement par longues années avec Epimenides à Athenes, il eft vrayfemblable que par plufieurs fois il luy a demandé, pour quel accident ou pour quel confeil il avoit eleu & fuivy cefte fi eftroitte façon de vivre.

XLIX. Et quel befoing eftoit il, refpondit Solon, de luy demander ? car il eft tout manifefte que fi le plus grand & le plus fouverain bien de l'homme eft, n'avoir aucun befoing de nourriture : le fecond après eft, de n'en avoir befoing que de bien peu.

L. Je ne confefferay pas cela quant à moy, ce dit Cleodemus, que le fouverain bien de l'homme foit de ne manger point, mefmement quand on eft à table : car en oftant la table, fur laquelle fe fert la viande, on ruine l'autel des dieux, d'amitié & d'hofpitalité : & comme Thales dit, que la terre eftant oftée de ce monde, il eft force qu'il s'en enfuive neceffairement une confufion de toutes chofes : auffi pouvons nous dire, que ofter la table, c'eft autant que ruiner la maifon totale, car vous oftez quant & quant le feu, garde domeftique, la deïté tutelaire de Vefta, l'amiable couftume de boire les uns aux auttres en une mefme couppe, de feftoyer fes amis, de recevoir les eftrangers & traitter fes hoftes, qui font les plus doulces & plus humai-

nes communications & converſations que les hommes ſçauroient avoir les uns avec les autres: ou pour mieulx dire en ſomme, toute la doulceur de la vie humaine. Er s'il y a occupation ou paſſetemps quelconque qui comprenne le diſcours des actions de l'homme, deſquelles le beſoing de nourriture, & la ſollicitude de l'appareiller, en produit & ſuſcite la plus grande partie : Auſſi eſt-ce encore une autre grande pitié, que la deſtruction & ruine de l'agriculture, car eſtant ruinée elle nous rendra & laiſſera de rechef la terre ſans forme non repurgée ny eſſartée d'arbres, & de broſſailles ne portans point de fruict, & pleine de ravages d'eaux courantes çà & là ſans ordre, à faulte d'eſtre diligemment cultivée : oultre ce qu'elle perd tous les arts & toutes les manufactures qu'elle met toutes en train, & leur donne à toutes fondement & matiere : de maniere qu'elles reviennent toutes à neant, ſi une fois la table s'en va oſtée.

LI. Auſſi vont periſſants les honneurs des dieux, car les hommes ne porteront plus que bien peu d'honneur au ſoleil, & encore moins à la lune, comme de la lumiere ſeulement & de la chaleur : car qui ſera celuy deſormais qui face dreſſer un autel à Jupiter pluvieux, ou Ceres favoriſant le labourage, ou à Neptune protecteur des arbres? qui leur fera plus de ſacrifices ? com-

ment sera Bacchus donneur de joye, si nous n'avons plus besoing de tout ce qu'il donne ? & puis que sacrifierons nous & qu'offrirons nous plus aux dieux ? dequoy leur presenterons nous les primices? Cela emporte quant & soy une subversion & confusion generale de toutes choses.

LII. Il est bien vray que prochasser toute sorte de voluptez, & en toutes sortes, seroit une folie : mais aussi les refuir toutes & en toutes sortes, seroit une sottise. L'ame jouïra bien d'autres voluptez qui seront plus nobles & meilleures, mais le corps n'en sçauroit trouver une à jouïr, qui soit plus honeste que celle du boire & du manger, dont il se nourrit, ce qu'il n'y a homme qui n'entende, & qui ne confesse : au moyen dequoy, les hommes dressent leurs tables en public à la lumiere, pour boire & manger joyeusement ensemble : là où pour jouïr du plaisir de Venus, ils mettent au devant la nuict & toutes les tenebres qu'ils peuvent, estimans que ce soit aussi bestialement & impudemment fait de jouïr en public de l'un, comme de non jouïr de l'autre.

LIII. Ayant Cleodemus en cest endroit entrerompu son propos, je le suivy, en disant, Ne voulez vous pas encore adjouster que nous chassons le dormir quant & la nourriture ? & s'il n'y a point de dormir, aussi n'y a il point de songes,

& par consequent s'en va aussi la plus ancienne sorte d'oracle & de divination que nous ayons : & sera la vie nostre toute d'une façon, & par maniere de dire, l'ame pour neant sera revestue du corps, veu que le plus grand nombre des parties d'iceluy & des principales ont esté faittes & preparées par la nature, pour servir d'instruments à la nourriture, comme la langue, les dents, l'estomach, le foye : car il n'y a rien en la structure du corps humain qui soit ocieux, ne qui soit ordonné à autre usage : tellement que celuy qui n'a point besoing de nourriture, il n'a point besoing de corps aussi : qui est autant à dire, comme il n'a point besoing de soy-mesme, car chascun de nous est composé de corps & d'ame. Voylà ce que nous contribuons quant à nous, pour la defense du ventre : au demourant si Solon ou quelque autre le veut accuser, nous sommes prests & dispozez à l'ouir.

LIV. Ouy certainement, respondit lors Solon, de peur que nous ne soyons de moindre entendement & jugement que les Ægyptiens, lesquels fendans le corps de l'homme quand il est mort, le monstrent au soleil, & en jettent les boyaux & entrailles dedans la riviere : puis quand il est ainsi nettoyé, ils se mettent à l'embaumer au reste. Car, à dire la verité, ces parties là interieures sont toute la pollution & inquination de

noſtre chair, & eſt proprement le vray enfer de noſtre corps, comme lon dit qu'il y a au lieu des damnez tout plein de je ne ſçay quelles villaines rivieres & vents meſlez enſemble avec du feu & des morts, car nulle creature vivante ne ſe nourrit d'autre choſe qui ſoit vifve : & en tuant les creatures qui ont ames, ou deſtruiſant les plantes, herbes, & fruicts, qui participent auſſi de vie, en tant qu'elles ſe nourriſſent & qu'elles croiſſent, nous pechons & faiſons mal, par ce que tout ce qui eſt tranſmué en un autre, perd ce qu'il eſtoit au paravant, & ſe corrompt entierement de toute ſorte de corruption pour devenir nourriture d'un autre : car de s'abſtenir ſeulement de manger chair, comme lon dit que faiſoit l'ancien Orpheus, c'eſt plus toſt une ſubtilité, qu'une entiere fuitte des pechez que lon commet en delices & ſuperfluité : mais le moyen de les fuir entierement, & de s'en tenir de tout point pur & net, ſe terminant en parfaite juſtice, c'eſt avoir tout en ſoy, & ne deſirer rien de dehors. Mais celuy que dieu a fait naiſtre de telle condition, qu'il luy eſt impoſſible de conſerver ſon eſtre ny ſon ſalut, ſans le dommage & la perte d'un autre, à celuy là a il baillé la nature qui le pouſſe à commettre injuſtice.

LV. Ne ſeroit ce doncques pas, mon bon amy, une belle choſe, que de retrencher avec

leur injuſtice le ventre, l'eſtomach, le foye, & toutes autres telles parties, leſquelles ne nous donnent ſentiment ny appetit de choſe quelconque qui ſoit honeſte, & qui reſſemblent les unes aux utenſiles de cuiſine, comme ſont couſteaux & marmites, les autres à ceux de moulin, ou à un four, ou à un puis, ou à une met à peſtrir : car certainement il ſe peult avec verité dire, que l'ame de pluſieurs eſt cachée & affublée de crainte d'avoir faute dedans leur corps, comme dedans un moulin, tournant tousjours comme à l'entour d'une meule après la pourſuitte de quelque nourriture, ainſi que nous l'avons n'agueres veu par experience en nous meſmes : car nous ne nous regardions, ny ne nous eſcoutions pas les uns les autres, ains chaſcun la teſte courbée contre bas ſervoit au beſoing de ſa nourriture : mais maintenant eſtans les tables oſtées comme tu vois, ayans chappeaux de fleurs deſſus noz teſtes, nous prenons plaiſir à deviſer d'honeſtes propos enſemble, nous jouïſſons de la compagnie, & paſſons noſtre temps à loiſir, après que nous ſommes arrivez à ce poinct de n'avoir plus d'appetit, ny de beſoing de nourriture. Si doncques nous pouvions toute noſtre vie demourer en ceſt eſtat, ſans avoir crainte de diſette, & ſans ſçavoir que c'eſt du deſir de richeſſe, n'aurions nous pas tousjours beau loiſir de hanter enſemble, & de

jouïr de la converſation les uns des autres ? car il faut que vous ſçachiez que la convoitiſe de ſuperfluité eſt tousjours conjoincte & ſuit de près le beſoing de la neceſſité.

LVI. Mais Cleodemus eſt d'advis qu'il eſt neceſſaire que lon mange, & qu'il y ait de la nourriture, afin que les tables ſoient où lon boit les uns aux autres, & ſacrifie lon encore à Ceres, & à ſa fille Proſerpine. C'eſt tout autant comme ſi un autre vouloit, que les guerres & les batailles fuſſent, à fin que nous ayons des murailles & fortifications de ville, des arcenaux à baſtir navires, & des armeureries, & que nous façions des ſacrifices pour rendre graces de cent hommes tuez, comme lon dit qu'il y en a un ſtatut en la ville des Meſſeniens : ou ſi quelque autre ſe courrouceoit à la ſanté, diſant que ce ſeroit grand pitié, ſi pource qu'il n'y auroit plus de malades, auſſi n'auroit on plus que faire de lict mol, ny de linceux de lin, & ne ſacrifieroit on plus à Æſculapius, ny aux dieux qui divertiſſent les malheurs : & puis la medecine avec tous ſes utils & toutes ſes drogues ſeroit jettée en arriere, ſans honneur ny credit : car quelle difference y a il entre cecy & cela, veu que lon prent la nourriture comme une medecine pour guarir la faim ? & diſent tous ceux qui ſe nourriſſent, qu'ils ſe penſent & ſe traictent, appliquans ce remede,

non comme plaisir agreable ou desirable, mais necessaire à la nature.

LVII. Et pourroit on compter plus de douleurs que de voluptez qui viennent à l'homme de sa nourriture, ou pour mieulx dire, la volupté du manger a bien peu de lieu, & dure bien petit de temps au corps de l'homme : mais l'occupation & la fascherie qu'il y a à l'apprester, il seroit malaisé à nombrer de combien de peines honteuses, & de combien de travaux penibles elle nous remplit. C'est pourquoy je pense qu'Homere regardant à toutes ces vexations là, a pris son argument pour prouver, que les dieux ne mouroient point, par ce qu'ils ne mangeoient point,

Ne jamais pain ils ne mangent les dieux,
Ny jamais vin ils ne boivent ès cieulx,
Aussi sont ils sans sang, qui est la cause
Que d'immortels le nom on leur impose.

Comme voulant donner à entendre, que le boire & manger sont non seulement entretenement de la vie, mais aussi cause de la mort : car de là s'amassent les maladies dedans noz corps, qui procedent non moins d'estre trop pleins que d'estre trop vuides, & bien souvent y a plus d'affaire à consumer & resoudre une viande, que lon a mis dedans le corps, qu'il n'y avoit pas eu à la recouvrer ny à l'amasser.

LVIII. Et tout ainsi comme si les Danaïdes estoient en doute de ce qu'elles feroient, & quelle vie elles meneroient, si elles estoient delivrées de la servitude de tascher à remplir un tonneau percé : aussi doubtons nous, si nous estions venus à ce poinct de cesser de plus jetter & fourrer dedans ceste nostre chair insatiable, & qui ne se peult jamais remplir, toutes sortes de viandes, & de la terre & de la mer, que c'est que nous ferions, nous contentans de prochasser toute nostre vie les choses necessaires, à faulte de cognoistre & sçavoir celles qui sont honestes.

LIX. Tout ainsi donques comme ceulx qui ont esté longuement serfs, quand ils viennent à estre delivrez de servitude, font à eux mesmes, & pour eux mesmes, les mesmes services qu'ils souloient faire à leurs maistres quand ils leur servoient : aussi l'ame maintenant nourrit le corps avec grands labeurs & grandes fascheries, mais si une fois elle se peult despestrer de ce joug de servage, quand elle se trouvera franche & libre, elle se nourrira elle mesme, & regardera à elle mesme & à la cognoissance de la verité, sans avoir rien qui plus la destourne ny divertisse.

LX. Voylà ce qui fut lors dit, amy Nicarchus, touchant la nourriture. Mais ainsi comme Solon parloit encore, Gorgias le frere de Periander entra, retournant de la ville de Tæna-

rus[1], où il avoit esté envoyé à cause je ne sçay quels oracles, pour y porter quelques offrandes à Neptune, & luy faire sacrifice. Nous le saluames tous, & Periander son frere l'approchant de luy le baisa, puis le feit seoir au près de luy sur le bord du lict, & il luy raconta quelques nouvelles à luy seul. Periander l'escoutoit, monstrant à son visage qu'il estoit bien diversement passionné de ce qu'il entendoit, & sembloit à son visage tantost qu'il en fust desplaisant, & tantost qu'il en fust courroucé, aucunefois qu'il n'en peust rien croire, & autrefois qu'il en fust fort esmerveillé. Finablement en se riant, il nous dit, Je voudrois bien tout presentement vous dire ce que mon frere me vient de rapporter, mais je fais doubte de le vous raconter, pour autant que j'ay quelquefois oy dire à Thales, « Qu'il falloit raconter » les choses vraysemblables, mais les impossibles » qu'il les falloit taire du tout ». Bias prenant la parole : « Mais aussi est, dit-il, ceste sage parole » de Thales, Qu'il ne fault pas croire ses en» nemis des choses mesmes qui sont croyables, » ny descroire ses amis des choses mesmes qui » sont incroyables » ; & quant à moy je pense qu'il estime ses ennemis les meschants & les fols, & ses amis les bons & les sages. Je suis doncques d'advis Gorgias, que tu le recites devant toute

[1] Ville & promontoire de la Laconie.

cefte compagnie, ou plus toft que tu le mettes en ce nouveau genre de vers que lon appelle maintenant Dithyrambes, pour le prononcer à haute voix, (* ainfi que tu me l'as recité.)

LXI. Gorgias donc commencea lors à parler en cefte maniere. Après que nous eufmes fait noftre facrifice l'efpace de trois jours durant, & le dernier y ayant eu une affemblée de fefte toute la nuict avec danfes & jeux au long de la marine, la lune reluyfoit au plein fur la mer, & ne tiroit vent du monde, ains y avoit un calme & une bonace grande, finon que de loing on appercevoit un peu de frizeure de la mer qui fe fronçoit le long de l'efcueil, & en approchant amenoit un peu d'efcume, avec un grand bruit pour la vehemence de la vogue, tellement que toute la multitude efmerveillée que ce pouvoit eftre, s'en courut à l'endroit du bord, où il fembloit que cela deuft arriver, & avant que lon peuft par conjecture deviner que c'eftoit, la viftesse fut telle, que lon apperçeut à l'œil que c'eftoient daulphins, les uns en foule environnans tout à l'entour, les autres guidans la trouppe au plus facile endroit & plus doulx abbord du rivage : les autres venans après à la cueuë, comme par honneur : au milieu de toute cefte trouppe apparoiffoit au deffus de la mer ne fçay quelle

* Ceci n'eft point dans le grec.

maffe

masse d'un corps flottant, que l'on ne sçavoit discerner ny deviner que c'estoit, jusques à ce que se serrans tous ensemble, & arrivans avec un elancement à bord, ils exposerent sur le rivage un homme vivant & mouvant, & cela fait s'en retournerent devers le promontoire saultans & culbutans de joye & de feste, comme il sembloit, plus qu'au paravant.

LXII. Ce qu'ayant veu la plus part de ceste trouppe s'en effroya si fort, qu'ils s'enfuirent à perte d'haleine arriere de la mer, sinon quelque petit nombre qui s'asseura d'approcher quand & moy : là où ils recogneurent que c'estoit Arion le joueur de cithre, qui luy-mesme disoit son nom, & estoit aisé à recognoistre, d'autant qu'il avoit le mesme accoustrement qu'il souloit porter quand il jouoit en public de sa cithre : si le prit on incontinent, & l'emporta lon dedans une tente, là où lon cogneut qu'il n'avoit mal du monde, sinon que pour la roideur & impetuosité dont on l'avoit apporté, il sembloit estre tout las & rompu : & là ouysmes de luy un propos incroyable à tout le monde, fors à nous qui en avons veu la fin : car Arion nous a raconté qu'ayant de long temps resolu de s'en revenir d'Italie, de tant plus mesmement que Periander luy avoit escript qu'il s'en revint : à la premiere occasion qui se presenta d'une carraque corin-

thiene qui faisoit voile, il monta dessus incontinent, & ne fut pas plus tost eslargy en mer, avec un petit vent, qu'il s'apperçeut que les mariniers conspiroient entre eulx de le tuer, dequoy le pilote mesme de la navire l'advertit depuis secrettement, qu'ils avoient arresté de le faire la nuit.

LXIII. Se trouvant donques ainsi destitué de tout secours, & ne sçachant qu'il devoit faire, il luy vint une inspiration divine, de parer son corps encore vivant des ornements, dont il avoit accoustumé de s'accoustrer quand il devoit sonner de sa cithre en un theatre, à fin qu'ils luy servissent d'ornements funeraux à sa mort, & de chanter une lamentation avant son trespas, pour ne se monstrer en cest endroit moins genereux que les cygnes : parquoy s'estant revestu de tous ses ornements, & ayant adverty les mariniers qu'il luy estoit pris une envie de chanter un cantique à Apollo Pythien pour le salut de luy, de la navire, & de tous ceulx qui estoient dedans, se dressant en pieds sur la pouppe le long du bord de la navire, & ayant premierement sonné quelque invocation des dieux marins, il chanta le cantique : & comme il fut presque au milieu, le soleil se coucha dedans la mer, & incontinent se commencea à descouvrir le Peloponese.

LXIV. Adonc les mariniers n'ayans pas la patience d'attendre la nuict toute noire, vindrent

à luy pour le tuer : luy voyant leurs eſpées nues, & le pilotte qui ſe couvroit la face pour n'en rien voir, ſe lancea & jetta le plus loing qu'il peut de la navire : mais avant que tout ſon corps plongeaſt dedans la mer, les daulphins accoururent qui le ſoubleverent, plein de frayeur & de perturbation d'eſprit : de maniere qu'il ne ſçavoit que c'eſtoit du commancement, mais peu à peu ſentant qu'il eſtoit porté bien à ſon aiſe, & voyant une grande flotte de ces daulphins qui l'environnoient amiablement, & ſuccedoient les uns après les autres à ceſte charge de le porter, comme eſtant un ſervice auquel ils eſtoient neceſſairement obligez, & qui appartenoit à tous : & davantage voyant que la carraque eſtant demourée bien loing derriere, luy donnoit argument de juger qu'il alloit fort legerement, il n'eut, ce dit il, pas tant ny de crainte de mourir, ny d'envie de vivre, comme d'ambition de pouvoir arriver à port de ſalut, à fin que le monde cogneuſt qu'il eſtoit en la grace des dieux, & que luy en priſt une certaine creance & ferme fiance en eux, voyant le ciel tout plein d'eſtoiles, & la lune ſe levant pure & nette avec une grande clarté, toute la mer à l'entour de luy platte & calme, ſinon que leur cours y traſſoit comme une routte & un ſentier, il penſa en luy meſme, que la juſtice n'avoit pas un œil tant ſeulement,

ains que avec autant d'yeux, comme il y avoit d'estoiles au ciel, dieu regardoit à l'environ tout ce qui s'y faisoit, tant en la terre qu'en la mer, lesquelles cogitations, dit-il, luy renforceoient & soustenoient le corps, qui autrement se laissoit ja aller au travail & à la lassitude : & finablement, quand ils vindrent à rencontrer le grand promontoire de Tænare haut & droict, se donnans bien dextrement garde d'y heurter, ains tournans tout doucement & nageans terre à terre au long de la coste, comme s'ils eussent voulu conduire une barque entiere à sauveté, en port de salut, il s'apperçeut bien evidemment que tout ce port avoit esté fait par la conduitte de la providence divine.

LXV. Après qu'Arion nous eut fait tout ce discours, ce dit Gorgias, je luy demanday là où il pensoit que la navire devoit arriver : je pense, respondit-il, qu'en toute sorte elle arrivera à Corinthe, mais qu'elle estoit encore beaucoup derriere : car s'estant jetté dedans la mer au soleil couchant, à son advis, il n'avoit pas fait depuis sur les dos des dauphins moins de chemin que de trente lieuës, & que depuis il y avoit eu tousjours grand calme en la mer : ce-neantmoins Gorgias dit, que s'estant diligemment enquis du patron de la navire, comment il avoit nom, & le pilote aussi, quelle enseigne portoit la navire,

il avoit envoyé par tout des batteaux, & des foudards en tous les endroits où elle pouvoit aborder, & qu'il avoit ce pendant amené quand & luy Arion caché, de peur que si les mariniers estoient premier advertis qu'il eust esté sauvé, ils ne s'enfuissent çà & là : de maniere qu'on ne les peust plus recouvrer : & qu'à la verité tout cest evenement estoit un vray miracle de dieu, pource qu'il n'estoit pas plus tost arrivé là, qu'il avoit entendu que la navire estoit entre les mains des soudards, & les mariniers & passagers qui estoient dedans, tous pris prisonniers. Periander adonc luy commanda qu'il se levast incontinent, & qu'il les allast faire mettre tous en bonne & seure prison, où personne n'allast parler à eux, ny leur declarer qu'Arion fust sauvé.

LXVI. Æsope adonc se prit à dire, Et puis vous vous mocquez de mes geays & de mes corbeaux qui parlent, & vous voyez que les dauphins font de si grandes prouësses. Nous en contons un autre (dis-je) semblable, Æsope, & y a plus de mille ans, dès le temps d'Ino & d'Athamas que ce conte-là est escript & passé en chose jugée & certaine. Solon adonc prenant la parole : Or quant à cela, dit-il, il approche des dieux, & surpasse nostre puissance, mais l'accident qui advint à Hesiode est humain, & non point trop esloigné de nous, car je croy que vous

en avez ouy faire le recit : Non pas moy, respondit-il : Si est-il bien digne d'estre entendu, poursuivit Solon : C'est qu'un certain Milesien, avec lequel il logeoit, beuvoit, & mangeoit ordinairement, en la ville de Locres, entretenoit secrettement la fille de leur hoste, & ayant esté surpris sur le faict avec elle, Hesiode fut souspeçonné d'avoir bien sçeu la forfaicture dès le commancement, & d'avoir aidé à la couvrir, sans que toutefois il en fust coulpable en sorte du monde, ains luy en sçavoit on mauvais gré, & l'en calomnioit on à grand tort, tant que les freres de la fille luy ayant dressé embusche auprès de Nemée en Locride, le tuerent, & quand & luy son serviteur, qui avoit nom Troïlus : les corps furent lancez dedans la mer, & celuy de Troïlus jetté dedans la riviere de Daphnus, qui le porta dehors sa bouche, où il rencontra un rocher battu des ondes, lequel apparoissoit un bien petit au dessus de la mer, & l'arresta, dont jusques aujourd'huy le rocher en est appellé Troïlus : mais celuy de Hesiode, au partir de là fut recueilly par une flotte de daulphins, qui le porterent jusques au chef de Rhion [1] près la ville

[1] Il y a deux caps ou promontoires de ce nom dans la Grèce, sur le golfe de Crissa, dont la largeur n'est que de mille pas entre deux. Le premier est dans l'Achaïe, l'autre dans l'Étolie. Excepté Thucydide, tous les autres écrivains, ce me semble, appel-

de [1] Molycrie. Or estoit ce au temps justement que les Locriens faisoient leur solennel sacrifice, qu'ils appellent Rhia, lequel ils observent encore jusques au jourd'huy fort magnifiquement, & y avoit une fort grande assemblée en cest endroit là : quand ils apperceurent le corps qui abordoit, s'en esmerveillans grandement, comme lon peut penser, ils accoururent sur le rivage, & le recognoissans, pour ce qu'il estoit tout freschement tué, ils n'eurent rien en plus grande recommandation que d'envoyer incontinent par tout enquerir de ce meurdre, pour le grand renom du poëte Hesiode, & firent si promptement diligence qu'ils trouverent ceux qui en estoient les meurdriers, lesquels ils jetterent tous vivans au fond de la mer, & raserent leurs maisons, & fut le corps de Hesiodus enterré auprès du temple de Nemée, & n'y a gueres d'estrangers qui sçachent où est ceste sepulture, ains leur est celé, à cause des Orchomeniens, comme lon dit, lesquels par ordonnance de quelques oracles le cherchoient pour l'enlever & l'inhumer en leur païs.

LXVII. Si doncques les dauphins sont ainsi amoureusement affectionnez envers les morts, il est bien à croire qu'ils le font encore davantage

lent celui-ci Antirrhium. La Corse a aussi un promontoire nommé Rhium.

[1] Molycrie, ville d'Étolie, proche du promontoire d'Antirrhium, à l'orient de Chalcis.

envers les vivans, & qu'ils cherchent à leur faire tout secours, mesmement quand ils y sont attirez par le son des flustes & d'autre harmonie : car il n'y a celuy qui ne sache maintenant cela, que ces animaux là prennent plaisir à ouir chanter, & suyvent & nagent au long des vaisseaux, où ils entendent de la musique, & où lon vogue au son des flustes, ou d'autre chant, quand le temps est doux, tant ils s'en delectent. Aussi prennent ils plaisir à veoir nager les petits enfans, & jouënt à plonger avec eux : & pourtant y a il une ordonnance non escripte, de franchise & immunité qu'ils ont par tout : car nul ne les prent, ny ne leur fait desplaisir, sinon que quelquefois quand on les trouve pris dedans les rets, où ils mangent les autres poissons, on les bat, comme lon feroit des enfans qui auroient failly. Et me souvient avoir ouy raconter bien à certes, aux habitans de Lesbos, qu'en leur païs il y eut jadis une pucelle sauvée par un daulphin du peril d'estre noyée en la mer : mais pource que Pittacus le doit mieux sçavoir, il seroit bien raisonnable que luy mesme nous en feist le conte.

LXVIII. Parquoy Pittacus commencea à dire : c'est un propos qui est assez notoire, & celebré de plusieurs, car ayant esté donné un oracle aux fondateurs, qui premier peuplerent l'isle de Lesbos, que quand en cinglant par la mer ils se-

roient arrivez à un escueil, qui s'appelleroit Mesogæon, que lors ils jettassent dedans la mer un taureau pour Neptune, & pour Amphitrite & les nymphes Nereïdes, une pucelle toute vive. Or y ayant sept conducteurs, & roys de la trouppe, qui devoit là habiter, & pour le huictieme Echelaus encore à marier, expressement nommé par l'oracle d'Apollo : les autres sept qui avoient des filles à marier, tirerent entre eux au sort, lequel tomba sur la fille de Smintheus. Si l'accoustrerent richement de belles robbes, & de joyaux d'or : & quand ils furent au lieu designé, après avoir fait leurs prieres & oraisons, ainsi qu'ils estoient prests à la jetter, il y eut un jeune homme de ceux de la navire, homme de gentil cœur, comme il apparut, nommé Enalus, lequel estant amoureux de la fille, prit soudainement une resolution de la secourir à ce besoing, encore qu'il veist bien qu'il estoit impossible, & l'embrassant estroittement se laissa jetter quand & elle dedans la mer. Or sur l'heure mesme il courut un bruit, qui n'avoit pas grand fondement, mais neantmoins qui fut creu de beaucoup de gens parmy l'armée, qu'ils avoient esté portez & sauvez : mais depuis on dit que ledit Enalus fut veu en l'isle de Lesbos, lequel dit qu'ils avoient esté portez sur le dos des daulphins à sauveté jusques en terre ferme.

LXIX. Nous pourrions bien reciter d'autres contes encore plus merveilleux, pour ravir en admiration, & entretenir un populaire : mais il seroit difficile de les prouver : comme qu'il se leva une grande & haute vague en l'air, ne plus ne moins qu'un rocher à l'entour de l'isle : tellement qu'il n'y eut homme qui en osast approcher, sinon luy seul qui alla vers la mer, & qu'une grande trouppe de poulpes le suivirent jusques au temple de Neptune, là où l'un de ces poulpes apporta une pierre, que Enalus prit, & la dedia en memoire de ce miracle dedans le temple : d'où vient qu'encore l'appellons nous jusques aujourd'huy Enalus : mais en somme, dit il, si lon entendoit bien la difference qu'il y a entre l'impossible & l'inusité, ou hors du commun usage, & entre ce qui est contre l'ordre du cours de nature, & contre la commune opinion des hommes, en ne croyant pas temerairement, ny aussi ne descroyant pas facilement, on observeroit de bout en bout ta regle de rien trop, seigneur Chilon, ainsi comme tu l'as commandée.

LXX. Après luy, Anacharsis parla, disant, qu'il ne se falloit pas esmerveiller, si les plus belles & plus grandes choses du monde se faisoient par la volonté & providence de dieu : attendu que selon la bonne & sage opinion de

Thales, en toutes les plus grandes & principales parties du monde, il y a une ame : car l'organe & util de l'ame c'est le corps, & l'ame est l'util de dieu : & comme le corps a de soy plusieurs mouvements, & la plus part mesmement les plus nobles, il les a de l'ame : aussi l'ame fait ne plus ne moins aucunes de ses operations, estant meuë d'elle mesme, ès autrès elle se laisse manier dresser & tourner à dieu, comme il luy plaist, estant le plus bel organe, & le plus adroict util qui sçauroit estre : car ce seroit chose estrange que le vent, l'eau, les nuées & les pluyes fussent instruments de dieu, avec lesquels il nourrit & entretient plusieurs creatures, & en pert aussi & desfait plusieurs autres, & qu'il ne se servit nullement des animaux à faire pas une de ses œuvres : ains est beaucoup plus vraisemblable, attendu qu'ils despendent totalement de la puissance de dieu, qu'ils servent à tous les mouvements, & secondent toutes les volontez de dieu, plus tost que les arcs ne s'accommodent aux Scythes, les lyres aux Grecs, ne les haubois.

LXXI. Après ces propos le poëte Chersias feit mention de plusieurs autres, qui avoient esté respitez de mort contre toute esperance, & entre autres de Cypselus, pere de Periander, pour lequel tuer lors qu'il ne faisoit que naistre, aucuns meurdriers ayants esté envoyez, le rencontrerent,

& s'en destournerent par pitié, & depuis s'en estans repentis, retournerent pour le chercher, & ne le trouverent plus, pource que sa mere l'avoit caché dedans un coffre, en memoire dequoy Cypselus depuis feit bastir une salle dedans le temple d'Apollo en Delphe, comme ayant ce dieu miraculeusement empesché, que lors il ne criast, de peur qu'il ne fust trouvé. Et lors Pittacus addressant sa parole à Periander, se prit à dire, Chersias m'a fait grand plaisir de mentionner ceste salle : car j'ay eu plusieurs fois envie de te demander que veulent dire tant de grenouilles qui y sont gravées à l'entour du pied du palmier, & qu'elles ont à faire ou avec le dieu, ou avec celuy qui a fait bastir & dedié la salle. Periander luy respondit en riant, qu'il le demandast à Chersias.

LXXII. Je n'en diray rien, respondit il, s'ils ne me disent premier que signifie, « Rien trop, » & Cognoy toy mesme » : & cest autre mot qui fait demourer plusieurs sans marier, plusieurs deffians, & quelques uns mesme muets, « Qui » respond paye ». Et quel besoing est il, dit Pittacus, que nous l'exposions, veu que tu louës des fables qu'Æsope a composées, qui declarent la substance de chascune de ces sentences. C'est quand Chersias se veut jouër avec moy, qu'il dit cela, respondit Æsope : mais quand il parle

à bon esciant il dit, qu'Homere en a esté le premier autheur, alleguant qu'Hector se cognoissoit soy mesme : car allant chercher & assaillir tous les autres capitaines Grecs,

Il refuyoit le fils de Telamon :

Et dit aussi qu'Ulisses approuvoit & louoit ceste sentence, Rien trop, quand il admonestoit Diomedes, en disant,

Diomedes par trop haut ne me prise,
Ny trop aussi ne me blasme & desprise.

Quant à la caution ou responce, les autres tiennent, qu'il la diffame & dissuade fort au lieu où il dit,

C'est bien un cas souvent calamiteux
Que de pleger des hommes souffreteux.

Et ce poëte icy Chersias dit que la fée Até, c'est à dire peste, ou malheur, fut par Jupiter jettée du ciel en terre, pour autant qu'elle s'estoit trouvée presente à la caution & responce qu'il avoit faitte de la naissance d'Hercules, où il avoit esté trompé.

LXXIII. Puis qu'ainsi est, dit adonc Solon, je suis doncques d'advis, que nous adjoustions foy au très sage Homere,

La nuict nous est ja venue surprendre,
Obeïssance il vaudra mieux luy rendre.

Ainsi après que nous aurons rendu graces, en leur offrant du vin, aux Muses, à Neptune, & à Amphitrite, mettons fin, si bon vous semble, à l'assemblée de ce festin. Voilà, amy Nicarchus, quelle fut lors la fin de ceste assemblée.

SOMMAIRE

DES PRECEPTES

D'ADMINISTRATION PUBLIQUE.

LES *philosophes ne donnent pas des leçons suffisantes sur la politique.* II. *Disposition essentielle à un homme qui entre dans l'administration.* III. *Motifs vicieux qu'il faut éviter.* V. *Ménager le caractère du peuple qu'on veut réformer. Caractère des Athéniens.* VI. *Des Carthaginois.* VII. *Les Thébains & les Lacédémoniens comparés avec les Athéniens.* VIII. *Étudier les mœurs du peuple pour les corriger.* IX. *Commencer par soi-même.* X. *Même dans sa vie la plus intérieure.* XI. *Belle réponse de Drusus.* XII. *Sentiment qu'inspire un administrateur vicieux.* XIV. *Joindre l'éloquence à la vertu.* XVI. *Exemples.* XVII. *C'est par les oreilles surtout qu'il faut prendre le peuple.* XVIII. *Genre d'éloquence propre à un administrateur.* XIX. *Bons mots convenables à un homme public.* XX. *Ceux qu'il doit éviter.* XXI. *Éloge de l'éloquence de Phocion.* XXII. *L'homme d'état doit s'exercer à parler sur le champ.* XXIII. *Exemple de Caton d'Utique.* XXIV. *Deux manieres différentes d'obtenir le*

crédit nécessaire à un homme d'état. XXV. *Exemples de la premiere.* XXVI. *Divers moyens d'acquérir d'obtenir promptement une grande considération.* XXVII. *Exemple de Solon.* XXVIII. *Exemples de la seconde.* XXIX. *A quels hommes on doit s'attacher en entrant dans la carriere d'homme d'état.* XXXI. *Conduite qu'on doit tenir à leur égard.* XXXII. *Choix des amis.* XXXV. *Précautions à garder vis-à-vis d'eux.* XXXVI. *Complaisance excessive d'Agésilas pour ses amis.* XXXVII. *Exemples contraires de Phocion & de Timoléon.* XXXVIII. *Faveur qu'on peut accorder à ses amis.* XXXIX. *Ce qu'il faut leur refuser, & comment.* XL. *Comment on peut aider ses amis à s'enrichir.* XLI. *Maniere de se conduire vis-à-vis de ses ennemis.* XLVII. *Il n'y a point d'emploi utile à la patrie qui soit déshonorant.* XLVIII. *Cependant il ne faut pas que l'homme d'état veuille tout faire par lui-même.* XLIX. *Exemple de Timésias.* L. *L'administrateur doit se contenter de présider à tout.* LII. *Exemples de Périclès, d'Eubule & d'Iphicrate.* LIII. *Concert qui doit régner entre ceux qui concourent à l'administration.* LIV. *Conduite à tenir par un homme sage relativement à la recherche ou à la gestion des charges de l'état.* LV. *Sentimens que doit conserver un administrateur, dont la patrie n'est pas indépendante.* LVI. *Il est ridicule & dangereux de proposer pour*

exemple

exemples de conduite à une république foible & sujette, les exploits qu'elle a faits dans les jours de sa liberté & de sa force. LVII. *Il faut tâcher d'avoir des amis parmi ceux qui ont le plus de crédit auprès de la puissance dont on dépend.* LVIII. *Il est plus honorable de leur faire la cour pour servir sa patrie, que pour obtenir des avantages personnels.* LIX. *Mais il faut le faire avec un zèle discret, qui n'aggrave pas le joug.* LX. *La conduite d'un administrateur doit être douce ou ferme, suivant les circonstances.* LXI. *Il doit savoir s'exposer & se sacrifier pour l'intérêt commun.* LXII. *Sentimens de vénération & d'amitié qu'on doit à ceux qui gouvernent l'état.* LXIII. *Il ne doit y avoir ni rivalité ni dissension entre ceux qui partagent l'administration.* LXIV. *Quelque rang qu'on ait dans une ville, on n'en doit pas moins la déférence aux magistrats.* LXV. *Dans quelles circonstances & comment un particulier peut s'élever au-dessus des régles générales pour le bien public.* LXVI. *Dans quelles occasions le magistrat doit savoir fermer les yeux, ou se relâcher de la rigueur des loix.* LXVII. *Condescendance.* LXVIII. *Adresse dont un administrateur peut user à propos.* LXX. *Du choix des coopérateurs, & de l'avantage résultant de leur union avec le magistrat qui les aura choisis.* LXXI. *Désintéressement absolument nécessaire à un administrateur.* LXXII. *Il doit éviter de même toute espèce d'ambition.*

LXXV. *Il doit se contenter d'honneurs ou d'autres récompenses très-modérées.* LXXVI. *Il faut rechercher, non des honneurs excessifs qui se détruisent d'eux-mêmes, mais le véritable honneur de l'estime & de la bienveillance.* LXXVII. *Elles sont également utiles à celui qui gouverne, & à ceux qui sont gouvernés.* LXXVIII. *Divers exemples d'amour ou de haine publiques.* LXXIX. *C'est par ses vertus qu'il faut acheter l'amour du peuple.* LXXX. *Celui qui l'achète à prix d'argent, se perd avec sa république.* LXXXI. *Les libéralités d'un administrateur doivent être gratuites & tournées vers des objets utiles & honnêtes.* LXXXII. *S'il est pauvre, il doit être éconôme & ne pas rougir d'avouer sa pauvreté.* LXXXIII. *Alors il doit s'attacher le peuple par sa seule vertu, par ses bons offices publics & particuliers.* LXXXV. *Par là il viendra à bout tôt ou tard de se faire préférer aux riches & aux flatteurs.* LXXXVI. *Comment il faut se conduire dans les dissensions civiles.* LXXXVII. *Combien il importe de les prévenir, & comment.* LXXXVIII. *Il faut prévenir ou appaiser les querelles particulieres, d'où naissent souvent les dissensions publiques.* LXXXIX. *Exemple à Delphes.* XC. *A Syracuse, & à Sardes.* XCI. *Vigilance & moyens à employer de la part de l'administrateur pour y pourvoir.* XCII. *Quand il n'y a point d'aigreur personnelle, les différends publics ne deviennent pas dangereux.*

INSTRUCTION

POUR CEULX

QUI MANIENT AFFAIRES D'ESTAT.

S'IL y a propos au monde, auquel on puisse proprement appliquer ces vers du poëte Homere,

> Il n'y aura entre tous les Grecs, ame
> Qui ton parler contre-die ny blasme
> Certainement, mais cela n'est pas tout.
> Car tu n'es pas allé jusques au bout :

veritablement, seigneur Menemachus[1], c'est à l'endroit des philosophes qui exhortent assez, & disent qu'il se faut entremettre des affaires publiques, mais ils n'enseignent pas comment, ny n'en donnent pas les preceptes & advertissements: & me semble qu'ils font tout ainsi que ceux qui mouchent bien les lampes, mais ils ne versent point d'huyle dedans. Voyant doncques que tu as avec bien bonne raison deliberé de te mesler des affaires de ton païs, & que tu desires, ainsi qu'il appartient à la noblesse du lieu dont tu es yssu,

> Sçavoir bien dire & encore mieux faire,

[1] Riche habitant de la ville de Sardes en Lydie.

& que tu n'as pas l'aage d'avoir peu contempler à descouvert la vie d'un homme sage, comme seroit un vray philosophe, en matiere de gouvernement, & considerer ses deportements en affaires d'estat, ny d'avoir esté spectateur de ses beaux exemples mis en œuvre par effect, & non pas en discours seulement : à raison dequoy tu me requiers de te donner des preceptes & advertissemens, pour sçavoir comment tu t'y dois gouverner : il m'a semblé que je ne pouvois honestement esconduire ta requeste, & desire que ce que je t'en ay recueilly, responde dignement & au zele de ton intention, & à la bonté de mon affection. J'ay accompagné les preceptes de plusieurs beaux exemples, ainsi que tu m'avois mandé.

II. En premier lieu doncques je dis, Qu'il faut que tout homme qui vient à s'entremettre du gouvernement de la chose publique, y apporte pour un asseuré & certain fondement, la bonne intention meuë de raison & de jugement, non point de passion ny de cupidité de vaine gloire, ny de jalousie d'un autre & d'æmulation, ny de faute d'autre occupation : car ainsi comme il y en a qui demeurent le plus du temps sur la place, encore qu'ils n'y aient que faire, pource qu'ils n'ont rien de bon en leur maison : aussi y en a il qui se jettent aux affaires publiques, d'au-

tant qu'ils n'ont que faire chez eux, prenans les affaires publiques pour autant d'amusement, & de passetemps. Il y en a d'autres qui s'y estans jettez par cas d'adventure, & s'en estans bien tost saoulez, ne s'en peuvent plus, au moins pas facilement, retirer, ressemblant proprement à ceux qui montent dessus quelque vaisseau en mer, seulement pour se branler, & puis sont emportez par le vent en haute mer : alors commanceant la teste à leur tourner, & leur estomach à se renverser sans-dessus-dessous, ils regardent vers la terre au dehors, mais toutefois ils sont contraincts de demourer dedans, & s'accommoder à ce qui se presente,

Les beaux amours leur sont passez
D'aller sur les bancs tapissez
De quelque fregatte legere,
Par une bonace bien claire,
Plaisamment sillonner le dos
De la mer aux terribles flots :

ce sont ceux là qui autant ou plus que nuls autres descrient le faict, d'autant qu'ils se repentent & se courroucent de ce qu'ils s'y sont mis, mesmement quand au lieu d'une gloire qu'ils s'estoient promise, ils se treuvent tombez en infamie, au lieu qu'ils s'attendoient d'estre formidables aux autres, par le moyen de leur credit

& authorité, ils se treuvent embrouillez eux mesmes en affaires pleins de troubles & de dangers.

III. Mais celuy qui y sera venu, & aura commancé par vray jugement de raison, comme à une très honeste vacation, de soy-mesme, & très convenable à son estat & à sa qualité : celuy là ne s'estonnera point de tous ces accidents là, ny ne changera point de resolution : car il ne faut pas venir au gouvernement de la chose publique, en intention d'y trafiquer, ny d'y faire bien ses besongnes, ainsi comme jadis à Athenes un Stratocles & un Democlides se convioient l'un l'autre d'aller à leur moisson d'or, appellans ainsi par maniere de mocquerie, la chaire & tribune aux harengues, de sur laquelle ils preschoient le peuple, ny par saisissement d'une soudaine passion violente, ainsi comme jadis feit Caius Gracchus [1], lequel sur l'heure que l'inconvenient de la mort de son frere estoit encore tout chaud, se retira en une vie solitaire & privée, bien loing de tout maniement d'affaires, & depuis s'estant tout soudain allumé de cholere, pour des outrageuses & injurieuses paroles que quelqu'un luy dit, il s'en alla par despit jetter au gouvernement des affaires, dont il fut tantost saoul, & son

[1] Il fut tué l'an de Rome 633.

ambition raſſaſiée : mais alors qu'il euſt bien voulu s'en departir & ſe repoſer, il ne peut trouver moyen de quitter ſon authorité & ſa puiſſance, tant elle eſtoit grande, & fut tué avant que de le pouvoir faire : mais ceux qui ſe compoſent comme pour aller jouër quelque jeu ſur un eſchaffault, ou à une contention de jalouſie contre quelques autres, ou à une convoitiſe de vaine gloire, il eſt force que ceux là ſe repentent de s'y eſtre mis quand ils voient qu'il faut qu'ils ſervent à ceux à qui ils ſe penſoient eſtre dignes de commander, ou qu'ils deſplaiſent à ceux à qui ils devroient complaire.

IV. Ne plus ne moins que ceux qui tombent par inconvenient dedans un puis, avant que l'avoir preveu, il eſt force qu'ils ſe treuvent bien eſtonnez & faſchez quand ils ſe voyent au fond: mais ceux qui de propos deliberé, & après y avoir bien penſé, y devallent, ceux là s'y portent modereement en repos d'eſprit, ſans ſe faſcher ny courroucer de rien, comme ceux qui dès leur entrée ſe ſont propoſé le devoir ſeulement, & non autre choſe, pour leur but : ainſi après que lon a bien fondé ſon intention en ſoy-meſme, & que lon l'a tellement aſſeurée & affermie qu'il eſt mal aiſé de la faire plus varier ny branler, alors il ſe faut mettre à diligemment conſiderer & cognoiſtre le naturel des citoyens, à qui lon a

affaire : au moins ce qui eftant compofé & meflé de tous en apparoift le plus, & a plus de force entre eulx.

V. Car de vouloir entreprendre de changer du premier coup ou de reformer à fa mode la nature de tout un peuple, il n'eft ny facile ny feur : par ce qu'il y faut un long temps & une grande authorité & puiffance : mais il faut faire ainfi que fait le vin en noftre corps, lequel au commancement eft vaincu & maiftrifé par le naturel de celuy qui le boit : mais puis après l'efchauffant petit à petit, & fe meflant dans fes veines, il vient à le tranfmuer & transformer en foy-mefme. Auffi faut il que le fage gouverneur, jufques à ce qu'il ait acquis par fiance que lon aura en luy, & par bonne reputation, tant d'authorité envers le peuple, qu'il le puiffe mener à fon plaifir, s'accommode à fes meurs, tels qu'il les rencontrera, & en face conjecture & jugement, en confiderant à quoy il prend plaifir, & dequoy il fe delecte : comme, pour exemple, le peuple d'Athenes eft aifé à mettre en cholere, & prompt auffi à tourner à mifericorde, voulant plus toft foufpeçonner & deviner promptement que d'avoir patience d'eftre informé & enfeigné à loifir longuement : & comme il eft plus enclin à vouloir fecourir les hommes bas & de petite condition, auffi aime il plus & treuve meilleurs

les propos joyeux, & dits par maniere de jeu & de risée, prent fort grand plaisir à ouïr ceux qui le louënt, & ne s'offense pas beaucoup de ceux qui se mocquent de luy : il est formidable jusques à ses magistrats mesmes, & toutefois humain jusques à pardonner, voire aux ennemis.

VI. Le naturel du peuple de Carthage tout au contraire, aspre, severe, & vindicatif, soupple à ses superieurs, rude & imperieux à ses subjects, très couard en sa peur, très cruel en son courroux, ferme en ce qu'il a une fois arresté, dur à esmouvoir à jeu, & à adoucir d'aucune guayeté : vous n'eussiez eu garde de veoir qu'à la priere d'un Cleon [1], qui leur eust dit publiquement, qu'il avoit sacrifié aux dieux, & qu'il devoit festoyer quelques uns de ses amis estrangers qui l'estoient venus veoir, ils se fussent levez du conseil, & eussent remis l'assemblée à un autre jour, en riant & battant des mains en signe de resjouïssance, ny qu'estant eschappée une caille à Alcibiades de dessous sa robbe, ainsi qu'il haranguoit, ils se fussent mis à courir après pour la reprendre, & qu'ils la luy eussent rebaillée, plus tost l'eussent ils tué luy-mesme sur la place,

[1] Homme très-insolent qui joua un rôle considérable à Athènes, pendant la guerre du Péloponnèse. Il fut long-tems le plastron des poëtes comiques. C'est contre lui qu'Aristophane composa sa comédie, intitulée *les Chevaliers*.

comme les mesprisant en cela, & se mocquant d'eux, attendu qu'ils chasserent en exil le capitaine Hanno, pource qu'il faisoit porter à un lion, comme à un sommier, partie de ses hardes à la guerre, disant que cela sentoit son homme qui brassoit quelque tyrannie.

VII. Et ne m'est pas advis que celuy de Thebes se fust jamais contenu d'ouvrir des lettres de son ennemy, si elles fussent tombées en ses mains, comme feirent les Atheniens, lesquels ayans surpris des courriers du roy Philippus, ne voulurent oncques souffrir qu'on ouvrist une missive qui estoit suscripte, à la royne Olympiade sa femme, ne descouvrir le secret des amours d'un mary absent escrivant à sa femme : ny celuy d'Athenes aussi à l'opposite n'eust pas, à mon jugement, supporté patiemment la hautesse de cœur, & le mespris d'Epaminondas, qui ne voulut oncques respondre à l'imputation qui fut proposée devant le peuple de Thebes à l'encontre de luy, ains se leva du theatre, auquel estoit assemblé le peuple, & passant à travers s'en alla au parc des exercices : & s'en eust aussi beaucoup fallu, que les Lacedæmoniens eussent enduré l'insolence & la mocquerie d'un Stratocles, lequel ayant persuadé aux Atheniens qu'ils sacrifiassent aux dieux, pour leur rendre graces de la victoire, comme s'ils eussent vaincu : & puis

après estant la nouvelle certaine venue de la desfaitte qu'ils avoient receuë, comme ils s'en courrouceassent à luy, il leur demanda, Hé bien, quel tort vous ay-je fait, si je vous ay tenu bien aises en feste l'espace de trois jours durant?

VIII. Or les flatteurs ès courts des princes sont comme les oyselleurs qui prennent les oyseaux à la pippée, en contrefaisant leurs voix, aussi pour s'insinuer en la bonne grace des roys, ils se rendent semblables à eux, les attrapans par ceste tromperie : mais à un bon gouverneur d'estat populaire, il n'est pas convenable d'imiter ny contrefaire les meurs ny le naturel de son peuple; mais de les cognoistre & user envers un chascun des particuliers, des moyens par lesquels il sçait qu'il se peut prendre & gaigner : car la faute d'avoir bien cogneu & sceu manier les hommes selon leurs humeurs, apporte & cause des rebuts & des reculements, aussi bien ès gouverneurs populaires, comme il fait aux mignons des roys.

IX. Mais après que lon a acquis authorité & foy grande envers le peuple, c'est alors que lon doit tascher à reformer son naturel s'il est vicieux, & le retirer petit à petit, & ramener tout doucement à ce qui est meilleur : car c'est chose bien laborieuse, & bien difficile de changer toute une commune, mais pour y parvenir il faut que tu

commances à toy-mesme le premier, en reformant ce qu'il y a de dereglé en ta vie, & en tes meurs, sçachant que tu as à vivre desormais, comme en un theatre ouvert, où tu es veu de tous costez. Et si d'adventure il est malaisé de retirer ton ame de toutes sortes de vices entierement, au moins en osteras & retrencheras tu ceux qui sont les plus apparents & qui plus se presentent au dehors : car tu oys comme Themistocles, quand il se voulut addonner au maniement des affaires, se retira des compagnies où lon ne faisoit que boire, danser, jouër & faire grand chere, & comme en veillant, jeunant, & estudiant, il disoit à ses familiers, que la victoire & le trophée de Miltiades ne le laissoient pas reposer. Pericles au cas pareil changea ses façons de faire, en sa maniere de vivre, & en sa personne, quant à marcher gravement, & parler posément, à monstrer tousjours un visage pensif, à contenir ses mains au dedans de sa robbe, sans jamais les monstrer dehors, à n'aller jamais par la ville ailleurs qu'au conseil, & à la tribune aux harengues : car ce n'est pas chose aisée à manier qu'une tourbe de populaire, ne qui se laisse prendre à toute personne d'une prise salutaire, & gaigne lon beaucoup si lon peult tant faire que comme une beste ombrageuse & souspeçonneuse, il ne s'effarouche & ne s'effroye

point de chose qu'il oye, ne qu'il voye, tant qu'on le puisse manier & gouverner.

X. Pourtant ne fault il pas mettre cela en nonchaloir, ny avoir peu de soing de ses meurs & de sa vie, en s'estudiant de faire autant qu'il est possible, qu'elles soient sans blasme & sans reproche : pour ce que ceulx qui prennent en main le gouvernement des affaires publiques, ne sont pas subjects à rendre compte & raison de ce qu'ils disent, & de ce qu'ils font en public seulement, ains recherche lon curieusement jusques à leurs licts, leurs mariages, & à tout ce qu'ils font en leur privé, soit en jeu, soit à bon escient. Car que dirons nous d'Alcibiades, lequel estant homme d'execution, autant ou plus que nul autre capitaine de son temps, & s'estant tousjours maintenu invincible, quant à luy, en ce qu'il mania du public, finit neantmoins ses jours malheureusement, pour la dissolution & le desbordement de sa vie domestique : de maniere qu'il frustra son païs du fruict de ses autres bonnes qualitez, par son intemperance, & sa somptueuse superfluité de despense. Ceulx d'Athenes reprenoient en Cimon, qu'il aimoit le vin : & les Romains ne trouvans autre chose à redire en Scipion, le blasmoient de trop dormir : & les malveuillans de Pompeius, ayans remarqué qu'il

grattoit quelquefois sa teste d'un doigt, luy reprochoient, & tournoient à injure cela. Car tout ainsi comme une lentille, un seing, une verrue en la face de l'homme font plus d'ennuy, que ne feroient une balafre, ou une cicatrice, ou une mutilation en tout le reste du corps : aussi les fautes petites & legeres de soy, apparoissent grandes ès vies des princes, & de ceulx qui ont le gouvernement de la chose publique entre leurs mains, pour l'opinion imprimée en l'entendement des hommes, touchant l'estat de ceux qui gouvernent, & qui sont en magistrat, estimans que c'est chose grande, & qui doit estre pure & nette de toutes faultes, & de toutes imperfections.

XI. Pourtant à bon droict fut grandement loué Julius Drusus [1], senateur Romain, de ce qu'il respondit à quelques ouvriers, qui luy promettoient de faire en sorte, s'il vouloit, que ses voisins qui descouvroient & voyoient en plusieurs endroits de sa maison, n'auroient plus nullement de veuë sur luy, & ne luy cousteroit que trois mille escus seulement : mais je vous en donneray six mille, dit-il, & faittes en sorte que lon voye dedans ma maison de tous costez, à fin que tous

[1] Il s'appelloit Marcus Livius Drusus. Fut consul, puis tribun du peuple; entreprit de grandes innovations, qu'il ne put faire réussir; & fut tué par une main inconnue, l'an de Rome 663.

ceux de la ville voient & ſçachent comment je vis : car c'eſtoit un perſonnage grave, honeſte & ſage : mais à l'adventure n'eſtoit-il ja beſoing que lon luy rendiſt ſa maiſon veuë de tous coſtez, pource que le peuple penetre juſques à voir au fond des meurs, des conſeils, des actions, & vies que lon penſe eſtre plus cachées & couvertes de ceulx qui gouvernent, non moins par ce à quoy ils s'adonnent en privé, qu'à ce qu'ils leur voient faire & dire en public, en aimant les uns, & les eſtimant pour cela, & en haïſſant, & meſpriſant les autres.

XII. Et quoy, me dira quelqu'un, les citez ne ſe ſervent elles pas quelquefois de gouverneurs, qu'elles ſçavent eſtre diſſolus & deſordonnez en leur maniere de vivre ? Je croy bien : mais c'eſt comme nous voyons que les femmes qui enchargent, & ſont enceintes, appetent bien ſouvent à manger des pierres, & ceux à qui le cœur fait mal ſur la mer demandent des ſaleures, & autres telles mauvaiſes viandes : mais un peu après que le mal leur eſt paſſé, ils les rejettent & les ont en horreur : auſſi les peuples quelquefois par une inſolence & un plaiſir deſordonné, ou à faute de meilleurs gouverneurs, ſe ſervent des premiers venus, combien qu'ils les meſpriſent & abominent : & puis après ils ſont bien aiſes quand ils oyent tenir d'eux de tels propos que le poëte

comique Platon[1] en une siene comædie, fait dire au peuple mesme,

> Prens moy la main, prens la moy vistement,
> Car j'esliray capitaine autrement
> Ægyrius:

& puis en un autre passage il demande le bassin & une plume pour mettre en sa gorge & se provocquer à vomir,

> Devant moy j'ay la tribune eminente
> Des harengueurs, Mantile se presente.

Et puis après,

> Il entretient une puante teste,
> Voire, je dis, infame & deshonneste.

XIII. Et le peuple Romain, comme Carbon luy promist quelque chose, en l'asseurant par un grand serment, avec une execration & malediction s'il n'estoit ainsi, tout d'une voix jura haultement à l'encontre, qu'il n'en croyoit rien. Et en Lacedæmone, comme un meschant homme dissolu, nommé Demosthenes, eust proposé un advis & conseil, qui estoit fort à propos, & utile pour la matiere dont il estoit question, le peuple le rejetta: & les ephores ayants choisy un

[1] Platon le poëte comique florissoit dans la quatre-vingt-unieme olympiade, vers l'an de Rome 299, aussi bien que Cratinus, autre poëte comique, & Aristarque poëte tragique.

des

des plus honorables ſenateurs du conſeil, luy commanderent de propoſer le meſme advis, ne plus ne moins que s'ils l'euſſent oſté d'un vaiſſeau ſale & ord, & remué en un autre pur & net, pour le rendre agreable à leur commune : tant a d'efficace pour gouverner un eſtat, la foy & l'aſſeurance de la preudhommie d'un perſonnage, & conſequemment auſſi tant a de force le contraire.

XIV. Ce n'eſt pas pourtant à dire, qu'il faille negliger la grace & ſcience de bien dire, en faiſant ſon total fondement de la vertu, mais eſtimer que l'eloquence n'eſt pas celle qui perſuade ſeule, ains qu'elle y aide & coopere, en rhabillant le dire du poëte Menander,

Les bonnes mœurs de celuy qui harengue
Croire le font, non pas ſa belle langue.

Car ce ſont les bonnes meurs & la parole enſemble : ſi d'adventure nous ne voulions dire, que c'eſt le timonier qui gouverne la navire, & non pas le timon, & que c'eſt le chevaucheur qui tourne le cheval, & non pas la bride : auſſi que la ſcience de gouverner une choſe publique uſe des meurs, & non pas de l'eloquence, comme d'un timon, ou d'une bride, pour manier & regir toute une ville, qui eſt, ainſi que dit Platon, l'animal le plus aiſé à tourner qui ſoit point,

prouveu qu'il soit conduit & mené en maniere de dire par la pouppe : car veu que les grands roys enfans de Jupiter, ainsi comme Homere les appelle, enfloient encore leur magnificence avec de grandes robbes de pourpre, avec des sceptres en leurs mains, avec des gardes & satellites, dont ils estoient environnez, avec des oracles des dieux en leur faveur, assubjettissants à eulx par ceste venerable apparence exterieure, la commune, en leur imprimant opinion qu'ils estoient quelque chose plus que hommes : & neantmoins vouloient encore apprendre à disertement parler, & ne mettoient point en nonchaloir d'acquerir la grace de bien dire,

> Et harenguer, pour estre plus parfaicts
> A soustenir de la guerre le faix :

& ne se recommandoient pas seulement à Jupiter conseiller, ny à Mars sanglant, ou à Minerve guerriere, ains reclamoient aussi la Muse Calliopé,

> Qui suit les roys, & les rend venerables :

adoulcissant par grace persuasive, & appaisant la violence & la fierté des peuples : veu, dis-je, que les grands princes se servent de tant d'aides & de subsides, seroit il bien possible que un homme privé, avec une simple cappette & une apparence

populaire, entreprenant de manier toute une cité à sa guise, en peust venir à bout & donter tout un peuple, s'il n'avoit l'eloquence qui lui aidast à ce faire pour les persuader & amener à sa devotion ? quant à moy, je croy que non.

XV. Or les patrons des galeres & des navires, ont d'autres officiers dessoubs eulx, comme les comites [1] qui font par toute la navire entendre leurs commandements : mais le bon gouverneur d'estat doit avoir dedans soy-mesme l'entendement qui manie le timon, & puis la parole qui fait entendre sa volonté, à fin qu'il n'ait point affaire à tout propos de la voix d'un autre, & à fin qu'il ne soit contrainct de dire comme faisoit Iphicrates quand il se trouvoit rabroué par l'eloquence d'Aristophon, Le joueur de mes adversaires est bien meilleur que le mien, mais mon jeu vault beaucoup mieulx que le leur : & qu'il ne luy faille souvent usurper ces vers d'Euripide,

> Que pleust à dieu que l'humaine semence
> Fust sans parole & sans point d'eloquence.

Et ces autres,

> O dieux que n'ont les affaires du monde
> Voix pour parler, à fin que la faconde
> Des harengueurs ne servist plus de rien.

car ces propos là, se pourroient à l'adventure conce-

[1] Grec, les Celeustes. V. le Tome IV. page 388.

der à un Alcamenes, ou un Nesiotes, ou un Ictinus [1], & à telle maniere de gens vivans de leurs bras, & gaignans leur vie à la sueur de leur corps, qui n'ont point d'esperance de jamais attaindre à ceste perfection de bien dire : comme lon escrit de deux architectes & maçons, que lon vouloit esprouver à Athenes, pour sçavoir lequel des deux seroit mieulx à propos pour entreprendre une grande fabrique & edifice publique : l'un, qui estoit afferté & sçavoit bien dire sa raison, recita une harengue qu'il avoit premeditée touchant celle fabrique, si bien qu'il emeut toute l'assistance du peuple : & l'autre qui entendoit bien mieulx l'architecture, & ne sçavoit pas si bien harenguer, se presentant au peuple ne feit que dire, seigneurs Atheniens, ce que cestuy cy a dit, je le feray. Et quant à ceulx là ils ne recognoissent que Minerve artisane & ouvriere, comme dit Sophocles,

> Qui dessus l'enclume massive
> Forment à grands coups de marteaux
> Une masse sans ame vive
> Obeïssante à leurs travaux.

Mais celuy qui est ministre & presbtre de la Minerve Poliade, c'est-à-dire gardiene des villes, & de justice conseillere,

[1] Ce sont peut-être des noms de bas personnages dans quelques comédies. Nésiote signifie habitant d'une île.

Qui aux confeils des hommes prefidente :
Ou à les rompre ou affembler regente.

Celuy là, dis-je, n'ayant qu'un feul inftrument dont il fe puiffe fervir, qui eft la parole, forme les uns à fon moule & les accommode, les autres qu'il treuve repugnans au deffeing de fon ouvrage comme feroient des nœuds en du bois, ou des feuilles & pailles en du fer, en les poliffant & applaniffant, il embellit toute une cité.

XVI. Par ce moyen le gouvernement de Pericles qui de nom & d'apparence eftoit populaire, à la verité & en effect eftoit principauté regie par un feul homme premier de fa ville, par le moyen & la force de fon eloquence : car au mefme temps Cimon eftoit bien homme de bien, fi eftoit Ephialtes,[1] & Thucydides[2] auffi, qui eftant un jour enquis par le roy de Lacedæmone Archidamus, lequel eftoit le plus adroit à la luicte de luy ou de Pericles : Cela, refpondit il, feroit bien mal-aifé à dire : car quand je l'ay porté par terre en luictant, luy en difant perfuade aux affiftans qui l'ont veu, qu'il n'eft pas tombé, & le gaigne : ce qui n'apportoit pas feulement gloire & honneur à luy, mais auffi falut à toute fa ville, laquelle fe laiffant perfuader à luy, mainteint &

[1] Ami de Periclès.

[2] Fils de Milefius, l'un des chefs du parti oppofé à Périclès. L'hiftorien Thucydide vivoit dans le même tems. Mais il étoit fils d'Olore.

garda très bien la richesse & l'estat qu'elle avoit, & s'absteint de vouloir conquerir l'autruy : là où le pauvre Nicias qui avoit bien la mesme intention, & non pas la mesme grace de persuader avec sa parole, qui estoit comme un mords trop doulx, tascha bien de refrener & arrester la cupidité du peuple, mais il n'en peut venir à bout, ains fut emporté malgré luy, & entrainné à col tors par la violence du peuple, jusques en la Sicile.

XVII. On dit communément par un ancien proverbe, Qu'il ne fault pas tenir le loup par les aureilles : mais c'est un peuple & toute une cité qu'il fault principalement prendre par les aureilles, non pas aller chercher d'autres prises lourdes & grossieres, pour attirer & gaigner une commune, ainsi que font ceulx qui ne sont pas suffisamment exercitez en cest art d'eloquence, les uns tirans le populaire par la panse, & en luy faisant des bancquets, les autres par la bourse, en luy donnant de l'argent, ou luy faisant voir des jeux, des danses, ou des combats d'escrimeurs à outrance, qui n'est pas tant mener que trainer par flatterie un peuple : car le mener proprement est le persuader par force d'eloquence, là où ces autres allechements de populace ressemblent proprement aux appasts que lon fait pour prendre les bestes bruttes.

XVIII. Puis qu'il eſt donc ainſi, que le principal inſtrument d'un ſage gouverneur eſt la parole, il fault tout premierement qu'elle ne ſoit point affettée, ny pompeuſe & fardée, comme ſeroit celle d'un jeune charlatan & triacleur, qui voudroit monſtrer ſon eloquence en pleine aſſemblée de foire, compoſant ſon oraiſon des plus beaux, plus doulx, & plus elegans termes qu'il pourroit choiſir : ny auſſi tant elabourée & travaillée, comme diſoit Pytheas, qu'eſtoit celle de Demoſthenes, luy reprochant qu'elle ſentoit l'huile de la lampe : ny pleine de trop de curioſité ſophiſtique, de raiſons trop aiguës & ſubtiles, ou de clauſes exactement meſurées à la regle & au compas, ne plus ne moins que les muſiciens veulent qu'au touchement des cordes il ſe ſente une affection doulce, non pas un rude battement : auſſi au langage du ſage gouverneur, ſoit qu'il conſeille, ou qu'il ordonne quelque choſe, qu'il apparoiſſe non une ruze, ny un artifice d'orateur, non une affectation de louange d'avoir parlé doctement, ſubtilement, & ingenieuſement, mais ſoit ſon parler plein d'une affection naïfve, d'une vraye magnanimité, d'une franchiſe de remonſtrance paternelle, qu'il ſente ſon pere du public, plein de bon ſens, de provoyance ſoigneuſe, ayant la grace attrayante conjoincte avec l'honeſte dignité, en termes graves, raiſons pertinentes

& vrayſemblables. Il eſt bien vray que le langage d'un homme de gouvernement reçoit plus que ne fait celuy d'un advocat plaidant en jugement, des ſentences, des hiſtoires, des fables, des tranſlations, leſquelles eſmeuvent fort une commune, quand celuy qui les allegue en ſçait uſer moderement, & en temps & lieu, comme feit celuy qui dit: Ne veuillez, ſeigneurs, rendre la Grece borgne, parlant de la ville d'Athenes que lon vouloit deſtruire: & comme parla Demades quand il dit qu'il n'avoit à gouverner que le naufrage de la choſe publique. Et Archilocus qui diſoit, Que la pierre de Tantalus ne ſoit pas tousjours ſuſpendue ſur ceſte iſle: & Pericles qui vouloit qu'on oſtaſt une petite iſle, qu'il diſoit eſtre une maille en l'œil du port de Pirée: & Phocion parlant de la victoire qu'avoit gaignée le capitaine Leoſthenes, que la carriere de ceſte guerre eſtoit belle, mais qu'il en craignoit le retour & le redoublement, c'eſt à dire, la longueur. En ſomme le parler tenant un peu du grave, & du hault & du grand, eſt mieulx ſeant à un gouverneur de ville: dequoy lon peut prendre pour exemple & patron les oraiſons que Demoſthenes a eſcriptes contre le roy Philippus, & entre les harengues & concions de Thucydides [1] celle de l'ephore Sthenelaïdas, & celle du roy Archida-

[1] L'hiſtorien.

mus en la ville de Platæes, & celle de Pericles après la grande pestilence d'Athenes. Mais quand aux longs preschements & grandes trainées de harengues que Theopompus, Ephorus, & Anaximenes [1] font dire aux capitaines, quand ils ont ja fait prendre les armes à leurs gens, & les ont rengez en bataille, on en peut dire ce que dit un poëte,

> Si follement on ne va langager
> Quand on est prest de l'ennemy charger.

XIX. Il est bien vray que l'homme de gouvernement troussera bien aucunefois quelque mot de rencontre, & quelque traict de risée, mesmement si c'est pour chastier & provoquer quelqu'un modestement, & avec utilité, non pas le taxer ne picquer outrageusement en son honneur avec gaudisserie : mais cela est principalement trouvé bon & loué, quand il se fait en repliquant & rendant le change à quelqu'un, car de commancer & le faire de propos deliberé & premedité, c'est à faire à un plaisant, qui cherche à faire rire la compagnie, outre ce que lon en encourt opinion de malignité, comme il y en avoit ès brocards de Ciceron & de Caton le vieil, &

[1] Anaximène, historien, de Lampsaque, l'ancien ou le rhéteur, disciple de Diogène le Cynique. Il vivoit avec Alexandre le Grand. Anaximène le jeune, autre historien, aussi de Lampsaque, florissoit peu après; au tems de Ptolemée, fils de Lagus.

d'un Euxitheus qui estoit familier d'Aristote, car ceux là ordinairement commancent les premiers à se mocquer : mais quand on ne fait que repliquer, la soudaineté de l'occasion donne à celuy qui fait la rencontre, pardon & bonne grace, tout ensemble, comme feit Demosthenes à un qui estoit souspeçonné d'estre larron, qui se mocquoit de ce que Demosthenes veilloit toute la nuict pour estudier & escrire : « Je sçay bien, dit-il, » que je te fasche fort de ce que je tiens la lampe » allumée toute la nuict » : & aussi quand il respondit à Demades qui crioit à pleine teste, « De» mosthenes me veult corriger : c'est bien ce » que lon dit en commun proverbe, La truye » veult enseigner Minerve », « Ceste Minerve» là, luy repliqua il, fut l'autre jour surprise en » adultere ». Aussi n'eut pas mauvaise grace ce que respondit Xenætus à ses citoyens qui se mocquoient de luy, de ce qu'estant leur capitaine il s'en estoit enfuy : « Avec vous, mes beaux amis », respondit il.

XX. Mais il se fault bien donner garde de passer une certaine mediocrité en matiere de ces rencontres & mots de risée, & d'offenser importunément les escoutans, ou de se ravaller & se monstrer lasche soy-mesme, en le disant, comme feit un Democrates, lequel un jour montant en la tribune aux harengues, dit au peuple assem-

blé, « Qu'il reſſembloit à leur ville, par ce qu'il » avoit peu de force, & beaucoup de vent » : & une autre fois du temps de la deffaitte & bataille perdue à Chæronée[1], ſe preſentant devant l'aſſemblée du peuple : « Je ſuis bien deſplaiſant, dit-il, » que la choſe publique ſoit ſi calamiteuſe, que » vous preniez la patience d'ouïr & recevoir mon » conſeil » : car l'un eſt acte d'homme bas & vil, & l'autre de fol & inſenſé : & à l'homme d'eſtat, ny l'un ny l'autre n'eſt bien convenable.

XXI. On a auſſi en admiration la brefveté du langage de Phocion : tellement que Polyeuctus faiſant jugement de luy, diſoit, que Demoſthenes eſtoit bien un très grand orateur, mais que Phocion ſçavoit mieulx dire, pource que ſon langage en peu de paroles contenoit beaucoup de ſubſtance : & Demoſthenes qui ne faiſoit compte de tous les autres orateurs de ſon temps, quand Phocion ſe levoit pour parler après luy : « Voylà, » diſoit il, le coupperet de mes paroles qui ſe » leve ».

XXII. Mets donc peine le plus qu'il te ſera poſſible, quand tu auras à parler devant le peuple de bien propenſer ce que tu auras à dire, pendant que tu le pourras faire ſeurement, & non pas uſer de paroles vaines & vuides de ſens,

[1] Par les Athéniens contre Philippe, la troiſieme année de la cent dixieme olympiade.

sçachant que Pericles mesme, ce grand gouverneur prioit aux dieux avant que de monter en chaire, qu'il ne luy eschappast de la bouche aucune parole, qui ne servist à la matiere dont il devoit traitter : toutefois encore se faut il exerciter à sçavoir respondre & repliquer promptement : car les occasions passent en un moment, & apportent beaucoup de cas soudains en matiere de gouvernement : au moyen dequoy Demosthenes, pour n'y estre pas bien fait, estoit reputé inferieur à plusieurs autres de son temps, pource que quand l'occasion se presentoit, bien souvent il se tiroit en arriere, & se cachoit s'il n'avoit bien premedité ce qu'il avoit à dire. Et Theophrastus escrit qu'Alcibiades voulant non seulement dire ce qu'il falloit, mais aussi ainsi qu'il le falloit, restivoit bien souvent en parlant, & quelquefois demouroit tout court, pendant qu'il cherchoit en luy mesme, & composoit les termes propres ès quels il devoit dire : mais celuy qui prent occasion de se lever pour parler des occurrences mesmes, & des temps qui se presentent soudainement, il estonne merveilleusement & méne comme il veult une commune : comme Leon Byzantin vint un jour à Athenes, envoyé par ceux de Constantinople pour faire des remonstrances de pacification aux Atheniens, lesquels estoient tombez en grandes dissentions

les uns contre les autres : or estoit il fort petit, de maniere que quand le peuple le veit sur la chaire aux harengues, chascun s'en prit à rire : dequoy luy s'appercevant, « Et que feriez vous » doncques, dit il, si vous voyez ma femme, » qui à peine me vient jusques au genouil » ? alors la risée fut encore bien plus grande de toute l'assemblée : « Et neantmoins tous petits que » nous sommes, dit il, quand nous entrons en » querelle l'un contre l'autre, la ville de By- » zance n'est pas assez grande pour nous contenir » tous deux ». Et Pytheas l'orateur, lors qu'il contredisoit aux honneurs que lon decernoit à Alexandre, comme quelqu'un luy dist, « Com- » ment, ozes tu bien parler de si grandes choses, » toy qui es si jeune? Et quoy, dit il, Alexandre » que vous faites un dieu par voz decrets, est » encore plus jeune que moy » : mais encore outre ceste parole bien exercitée, il faut apporter une forte voix, un bon & puissant estomach, & une longue haleine à ce combat de gouvernement qui n'est pas leger, ains où il fault que tout aille, de peur que si d'adventure sa voix se pert, ou se lasse, il ne viene souvent à estre gaigné & supplanté par quelque

Larron criart, ayant la voix d'acier [1].

[1] Grec, de Cycloborε. C'est le nom d'un torrent auprès d'Athènes.

XXIII. Et Caton le second, quand il sentoit que le senat ou le peuple estoit prevenu par brigues & menées, tellement qu'il n'esperoit pas pouvoir persuader ce qu'il pretendoit, il se levoit & parloit tout un jour, à fin d'empescher, que pour le moins il ne se feit rien de tout ce jour là, & faisoit ainsi couler le temps : mais à tant, quant à la parole du gouverneur, de quelle efficace elle est, & comment il la fault preparer, nous en avons desormais traitté suffisamment, pour ceux qui y sçauront bien d'eulx mesmes adjouster ce qui necessairement y est ensuyvant.

XXIV. Au surplus il y a deux advenues & deux chemins pour entrer en credit de gouvernement, l'un court & honorable pour bien tost acquerir gloire, mais il n'est pas sans danger : l'autre plus long & plus obscur, mais où il y a aussi plus de seureté : car les uns partans & faisans voile d'une roche assise en pleine mer, en maniere de dire, commancent à quelque entreprise grande & illustre, là où il est besoing de hardiesse, & se jettent de prim-sault au beau milieu des affaires de gouvernement, estimans que le poëte Pindare dit verité en ces vers,

A tout œuvre & acte naissant,
Ceux qui le vont encommanceant
Doivent donner un front illustre,
Qui de loing face voir son lustre :

Car certainement un peuple communément estant ja las & saoul des gouverneurs qu'il a de long temps accoustumez, reçoit plus volontiers ceulx qui commancent : ne plus ne moins que les spectateurs regardent plus affectueusement un nouveau champion qui vient tout frais sur les rencs, & les faveurs, credits & puissances, qui ont tout soudain un illustre accroissement, estonnent & esblouïssent l'envie : ne plus ne moins que le feu, disoit Ariston, ne fait point de fumée, quand il s'enflamme soudainement, aussi la gloire n'engendre point d'envie quand elle s'acquiert promptement : mais ceux qui croissent à loisir & petit à petit sont ceulx à qui l'on s'attache, l'un d'un costé, l'autre de l'autre : & pour ceste cause plusieurs avant que florir en matiere de credit au gouvernement, sont demourez tous amortis & fenez à l'entour de la tribune aux harengues : mais là où il y a, comme dit l'epigramme du coureur Ladas [1],

> Quand on oyoit le son de la barriere,
> Il estoit ja au bout de la carriere,
> Ayant le chef de laurier couronné,

[1] Il y a eu deux hommes de ce nom, l'un Achéen qui remporta le prix de la course du Stade, dans la cent-vingt-cinquieme olympiade; l'autre Lacédémonien, qui remporta celui de la longue course. La date de sa victoire est inconnue. C'est vraisemblablement celui dont il s'agit en ces vers, parce que Pausanias fait en plusieurs endroits l'éloge de sa vîtesse; & notamment en le comparant à l'autre.

quelqu'un qui fait une ambaſſade illuſtre, ou gaigne un triomphe, ou conduit une armée glorieuſement, ny les envieux, ny les malveuillans encontre ceulx là, n'ont pas pareille puiſſance.

XXV. Ainſi vint Aratus en grand credit dès ſon commancement, pour avoir deffaict & ruiné le tyran Nicocles : ainſi feit Alcibiades quand il prattiqua l'alliance des Mantiniens avec les Atheniens contre les Lacedæmoniens. Et Pompeius voulut entrer en triomphe dedans la ville de Rome, avant que d'eſtre reçeu au ſenat : & comme Sylla l'en vouluſt empeſcher, il ne feignit pas de luy dire, « Il y a plus d'hommes qui ado- » rent le ſoleil levant, que le ſoleil couchant » : ce que Sylla ayant ouy, ceda, ſans rien repliquer à l'encontre. Et ce que le peuple Romain eleut Cornelius Scipion tout ſoudain conſul contre la diſpoſition des loix, lors qu'il ne demandoit que l'office d'ædile, ne fut pas pour un vulgaire commancement & entrée telle quelle aux affaires, ains pour l'admiration qu'il eut de ſa grande vertu en ce qu'eſtant encore en ſon adoleſcence, il avoit combattu teſte à teſte en champ clos en Eſpagne, & avoit vaincu ſon ennemy, & pour autres pluſieurs grandes prouëſſes qu'il avoit faittes eſtant coulonnel de mille hommes de pied à l'encontre des Carthaginois pour

leſquels

lesquels beaux faicts d'armes le vieil Caton retournant du camp exclama,

> Luy seul se peut mettre au nombre des sages,
> Les autres tous sont comme umbres volages.

XXVI. Mais maintenant que les citez de la Grece sont reduites à tels termes, qu'elles n'ont plus d'armées à conduire, ny d'alliance à prattiquer, ny de tyrannies à ruiner, quelle noble & illustre entrée voulez vous que face un jeune homme en l'entremise de gouvernement ? Il reste encore les causes publiques à plaider, les ambassades devers l'empereur à negocier, où il est ordinairement besoing d'un personnage ardent à l'action, qui ait cœur & entendement pour en venir à chef : & si y a plusieurs honestes coustumes ancienes que lon a par negligence laissé abastardir, que lon pourroit remettre sus & renouveller, & plusieurs abus qui par mauvaise accoustumance se sont coulez dedans les villes, & y ont pris pied au grand deshonneur & grand dommage de la chose publique, qui se peuvent redresser & rhabiller. Il est plusieurs fois advenu qu'un grand procès jugé droittement, foy & diligence cognue en la cause d'un pauvre homme defendu librement & vertueusement contre l'oppression d'un puissant adversaire, une parole roide ditte hardiment à un grand seigneur mau-

vais pour le droit & la justice, ont donné entrées honorables au maniement des affaires publiques : plusieurs mesmes se sont mis en avant par les inimitiez qu'ils ont prises à l'encontre de quelques personnages, dont l'authorité estoit odieuse, suspecte & formidable au peuple : car tout premierement la puissance & l'authorité de celuy qui est ruiné accroist à celuy qui l'a deboutté avec meilleure reputation : non pas que je veuille dire, qu'il soit bon de s'attacher par envie à un homme de bien & d'honneur, qui par sa vertu tient le premier lieu de credit en son païs, comme Simmias feit à Pericles, Alcmeon à Themistocles, Clodius à Pompeius, & Meneclides l'orateur à Epaminondas : car cela n'est ny bon, ny honorable, & encore moins profitable: pource que quand le peuple par une soudaine cholere a offensé un homme de bien, & que puis soudainement il s'en repent, il n'estime point avoir de plus aisée ny plus juste defense & excuse envers luy, que de ruiner celuy qui a commancé le premier à les induire à ce faire : mais bien de se prendre à un meschant homme, qui par une audace temeraire & par ces ruzes & cautelles aura mis soubs luy toute une cité, comme estoient anciennement un Cleon & un Clitophon à Athenes, pour le ruiner & renverser : cela est un beau preambule, ne plus ne moins que d'une come-

die, pour entrer au gouvernement d'une chose publique.

XXVII. Je n'ignore pas aussi que quelques uns pour avoir un peu rongné les ailes à un senat trop imperieux & s'attribuant trop de souveraineté, comme feit un Ephialtes [1] à Athenes, & un Phormion en la ville des Eliens, en ont acquis honneur & credit en leur païs, mais cela est un dangereux commancement pour ceulx qui veulent venir au maniement des affaires : & semble que Solon commancea par une meilleure entrée, estant la ville d'Athenes divisée en trois parts, la premiere, des habitans de la montaigne : la seconde, de ceux de la plaine : la tierce, de ceux de la marine : car ne se meslant avec pas une des trois, ains se maintenant commun à toutes, & disant & faisant toutes choses pour les reünir & reconcilier ensemble, il fut eleu d'un commun consentement de toutes reformateur, pour faire loix nouvelles de pacification entre elles, & par ce moyen rasseura l'estat d'Athenes. Voyla donc comment on peut entrer au maniement d'affaires par honorables & glorieux commancemens.

XXVIII. Et quant à l'autre entrée qui est plus seure & plus lente aussi, il y a eu plusieurs hommes notables, qui anciennement l'ont mieux ai-

[1] Voyez le chapitre L.

mée, Aristides, Phocion, Pammenes [1] le Thebain, Lucullus à Rome, Caton, Agesilaus à Lacedæmone : car tout ainsi que le lierre s'entortille à l'entour des arbres plus puissans que luy, & se leve à mont quand & eux : aussi chascun de ces personnages là estant encore jeune & incogneu, se coupplant avec un autre ancien, qui desja estoit en credit, en se levant petit à petit soubs l'ombre de l'authorité de l'autre, & croissant avec luy, a fondé & enraciné son entremise au maniement des affaires. Ainsi Clisthenes poulsa en avant Aristides, & Chabrias Phocion, & Sylla Lucullus, Valerius Caton, Pammenes Epaminondas, & Lysander Agesilaus : mais ce dernier par une ambition hors de propos & une importune jalousie feit tort à sa reputation, en rejettant soudain arriere de soy celuy qui le guidoit en ses actions, mais tous les autres sagement & honestement ont tousjours reveré, recogneu & aidé de leur pouvoir à amplifier jusques à la fin les autheurs de leur avancement, ne plus

[1] M. Reiske, à qui je dois d'ailleurs beaucoup, veut que ce Pammène soit différent de celui dont Plutarque parle au premier livre des Symposiaques, & dont il est question dans Diodore de Sicile, L. XVII, p. 107, édit. Wessel.; dans Polien, Stratag. L. VI, ch. 16; & dans Frontin, L. III, ch. 3. Mais je ne vois pas le fondement de cette différence. C'est ce Pammène chez qui Philippe, depuis roi de Macédoine, fut élevé en qualité d'ôtage amené par Pelopidas, comme Plutarque le raconte dans la Vie de ce fameux Thébain, ch. XLVIII.

ne moins que les corps opposez au soleil en rebattant & renvoyant la lumiere qui les enlumine l'augmentent & l'esclarcissent encore davantage : de maniere que les mesdisants qui portoient envie à la gloire de Scipion, disoient qu'il n'estoit que le joueur des beaux faicts d'armes qu'il executoit, mais que l'autheur en estoit Lelius son familier : toutefois Lelius ne s'en eleva ny altera jamais pour tous ces langages là, ains continua tousjours à seconder & promouvoir la gloire & la vertu de Scipion. Et Afranius amy de Pompeius, encore qu'il fust de bien petit lieu, estoit neantmoins prest à estre eleu consul, mais sentant que Pompeius favorisoit à d'autres, il se deporta de sa poursuitte, disant qu'il ne luy seroit pas tant honorable d'estre promeu au consulat, comme il luy seroit moleste de l'avoir obtenu contre la volonté & sans le port & faveur de Pompeius : ainsi en differant & attendant un an seulement, il obtint ce qu'il demandoit, & si se conserva la bonne grace de son amy : par ce moyen il advient à ceux qui sont ainsi menez comme par le poing au chemin de la gloire par d'autres, qu'en gratifiant à un, ils gratifient ensemble à plusieurs, & que s'il arrive mal ils en sont moins haïs. C'est pourquoy Philippus admonestoit fort son fils Alexandre qu'il advisast bien à faire force serviteurs & amis pendant qu'il en

avoit le loisir, estant un autre en regne, & qu'il parlast gracieusement à un chascun, & caressast tout le monde.

XXIX. Mais il faut eslire pour son guide & conducteur, non simplement celuy qui est le plus puissant, & qui a plus de credit, ains celuy qui est tel par sa vertu. Car ainsi comme tout arbre ne reçoit pas, ou ne peut pas porter la vigne entortillée à l'entour de son tronc, & y en a quelques uns qui la suffoquent, & empeschent de croistre & de profiter: aussi ès gouvernements des villes ceux qui ne sont pas vrayement gens de bien, amateurs de la vertu seulement, ains ambitieux & convoiteux de l'honneur & des grandeurs, ils ne laissent point aux jeunes gens de moyens & occasions de faire de belles choses, ains par envie & jalousie les reculent & tienent loing le plus qu'ils peuvent, en les faisant languir, comme ceux qui leur ostent la gloire, laquelle ils estiment estre leur nourriture, ainsi que feit Marius en Afrique, & depuis en la Gaule, à l'endroit de Sylla duquel il avoit tiré beaucoup de beaux & bons services, & puis soudainement il ne s'en voulut plus servir, pource que à la verité il estoit marry de le veoir venir en avant, & acquerir reputation, prenant pour sa couleur le cachet qu'il avoit fait graver en un anneau, à fin d'avoir quelque occasion de le reculer: car Sylla

ayant la charge des finances soubs Marius, qui estoit capitaine general, fut envoyé par luy devers le roy Bocchus, dont il amena Jugurtha prisonnier : & comme jeune homme qu'il estoit, ne faisant que commancer à gouster la doulceur de la gloire, ne s'estoit pas porté trop modestement en ceste affaire, parce qu'il portoit en son doigt un anneau, sur lequel il avoit faict engraver ceste histoire, comme Bocchus luy livroit entre ses mains Jugurtha prisonnier : c'est dequoy Marius se plaignoit, & qu'il prenoit pour occasion coulorée de le reculer : au moyen dequoy Sylla se retirant devers Catulus & Metellus gens de bien, adversaires de Marius, en peu de temps chassa & ruina Marius par une guerre civile, qui fut bien près de renverser entierement tout l'empire Romain.

XXX. Sylla ne feit pas ainsi à l'endroit de Pompeius, car il l'avancea tousjours dès sa premiere jeunesse, se levant de sa chaire au devant de luy, & se descouvrant la teste quand il arrivoit : & semblablement departant aux autres jeunes gentils-hommes Romains les moyens de faire exploits de capitaines, & mesmes y poulsant ancuns qui n'y vouloient pas aller, de maniere qu'il emplit en ce faisant toutes ses armées de zele & d'emulation, à qui feroit le mieux, & vint par ce moyen au dessus de tous, en voulant estre non

seul, mais le premier & le plus grand entre plusieurs grands.

XXXI. Ce sont doncques tels hommes ausquels il se faut joindre, & par maniere de dire, attacher & incorporer, non pas comme le petit roytelet des fables d'Æsope, qui s'estant faict porter sur les espaules de l'aigle, quand il fut auprès du beau soleil s'envola soudainement, & y arriva devant l'aigle, aussi leur derober leur honneur & leur soubstraire leur gloire : ains au contraire la prenant & recevant d'eux avec leur consentement & bonne grace, en leur donnant à cognoistre qu'ils ne sçauroient pas bien commander s'ils n'avoient premierement appris d'eux à bien obeir, ainsi comme dit Platon.

XXXII. Après cela suit l'election que lon doit faire d'amis : en quoy il ne faut suivre ny la façon de Themistocles, ny celle de Cleon : car Cleon quand il voulut s'entremettre du maniement des affaires, assemblant tous ses amis ensemble, il leur declara qu'il renonceoit à l'amitié d'eux tous, parce qu'il disoit que l'amitié estoit bien souvent cause d'amollir les hommes, & de les devoyer de leur droitte intention en affaires de gouvernement : mais il eust bien mieux fait de chasser hors de son ame toute avarice & toute opiniastreté, & de nettoyer son cœur de toute envie & de toute malignité : car les gouverne-

mens des villes n'ont pas besoin d'hommes qui n'aient ne familiers ny amis, ains seulement qui soient sages & gens de bien : mais luy ayant chassé ses amis, avoit à l'entour de luy des flatteurs qui le lechoient ordinairement, ainsi que luy reprochoient les poëtes comiques, & se monstrant aspre & rude aux gens de bien, il se laissoit puis après aller à flatter & caresser une commune, en faisant & disant toutes choses à leur gré, & prenant argent à toutes mains, en se liguant avec tous les plus meschants & plus perdus hommes de toute la ville, pour courir sus & faire la guerre aux gens de bien & d'honneur.

XXXIII. Au contraire Themistocles respondit à un qui luy disoit, « Tu feras le devoir de bon » magistrat, si tu te monstres egal à tous : j'a- » dieu ne plaise que je seie jamais en siege pre- » sidial, où mes amis n'aient point plus d'avan- » tage, que ceux qui ne seront point mes amis » : ne faisant pas bien, non plus que l'autre, de promettre ainsi l'authorité de son gouvernement à ceux, avec lesquels il avoit amitié, & de soubmettre les affaires publiques à ses privées & particulieres affections : nonobstant qu'il eust bien mieux respondu à Simonides, qui le requeroit de quelque chose qui n'estoit pas juste, « Ny le » musicien, dit-il, ne seroit pas bon qui chante-

» roit contre mesure, ny le magistrat juste qui
» favoriseroit une partie contre les loix ».

XXXIV. Car ce seroit veritablement grande pitié & chose bien indigne, qu'en une navire le maistre & patron de la navire donnast ordre à recouvrer un bon pilote & timonnier, & que ce timonnier choisist de bons mattelots, & compagnons mariniers,

> Sçachans très bien le timon gouverner,
> Dresser la voile, ou soudain amener,
> Lors que le vent impetueux se leve:

Et qu'en un attelier le maistre sceust bien eslire des ouvriers & maneuvres soubs luy, qui ne luy gastent point son ouvrage, ains luy aident, & luy servent à le parachever, & que l'homme de gouvernement, qui est, comme dit Pindare,

> Le maistre ouvrier de la justice,
> Le directeur de la police,

ne sceust pas dès le commancement choisir des amis de mesme zele & mesme affection que luy, qui le secondent en ses entreprises, & qui soient comme luy espris du desir de bien faire, ains se laissast plier injustement, ores à faire un tort à l'appetit de l'un, ores à en faire un autre au gré d'un autre : car celuy là ressembleroit proprement à un charpentier ou maçon, qui par erreur

ou ignorance uſeroit d'eſquierre, ou de plomb & de regle, qui luy rendroient ſon ouvrage tortu.

XXXV. Car certainement les amis ſont les utils vivans & ſentans des hommes de gouvernement, & ne faut pas gliſſer avec eux, quand ils ſortent de la droitte ligne, ains avoir l'œil ſoigneuſement à ce, que ſans ſon ſceu meſme ils ne fourvoyent point : car ce fut cela qui deshonora & feit calomnier Solon envers ſes citoyens, parce qu'ayant intention d'abolir les debtes, & introduire ce que lon appelloit à Athenes Siſacthia, comme qui diroit allegement de charge, qui eſtoit un nom addoucy, pour ſignifier une abolition generale de toutes ſortes de debtes, il communiqua ſa conception à quelques ſiens amis, qui luy feirent un laſche & meſchant tour : car ils ſe haſterent d'emprunter çà & là le plus d'argent qu'ils peurent, & peu de temps apres l'edict de l'abolition generale des debtes eſtant venu en lumiere, il ſe trouva qu'ils avoient achepté pluſieurs belles maiſons, & grande quantité de terres, de l'argent qu'ils avoient emprunté : & fut Solon meſcreu & chargé d'avoir fait ce tort là, qui luy meſme l'avoit reçeu.

XXXVI. Et Ageſilaus s'eſt monſtré ès affaires & pourſuittes de ſes amis plus foible & plus failly de cœur, qu'en nulle autre choſe, comme le cheval Pegaſus en Euripide,

Qui se tapist à bas s'humiliant,
Plus qu'on ne veut son eschine pliant :

& portant ses familiers plus affectueusement que la raison ne vouloit, quand ils estoient appellez en justice pour aucunes forfaictures, il sembloit que luy mesme s'estoit entendu avec eux à les faire : car il sauva Phœbidas, qui estoit accusé d'avoir surpris d'emblée le chasteau de Thebes, appellé la Cadmée, sans commandement du senat, alleguant pour la defense d'iceluy, que telles entreprises se devoient executer de son motif propre, sans en attendre autre mandement : d'autre costé, il feit tant par son port & faveur, que Sphodrias, qui estoit attainct d'un meschant & malheureux acte, d'estre entré à main armée dedans le païs d'Attique, lors que les Atheniens estoient en paix & amitié avec les Lacedæmoniens, s'eschappa, & fut absouls en jugement, & ce estant amolly par les prieres amoureuses d'un sien fils. Lon trouve aussi une sienne missive qu'il escrivit à quelque seigneur en ces termes,

« Si Nicias n'a point forfait, delivre le pour la » justice : s'il a forfait delivre le pour l'amour de » moy : mais comment que ce soit, delivre le ».

XXXVII. Au contraire, Phocion ne voulut pas assister seulement en jugement à son gendre Charillus, qui estoit accusé d'avoir pris de l'argent dH'arpalus, ains s'en alla, en luy disant,

« Je t'ay fait mon allié à toutes choses justes,
» & raisonnables ». Et Timoleon le Corinthien après avoir fait tout ce qui luy fut possible par prieres envers son frere, pour le cuider divertir de vouloir estre tyran, voyant qu'il n'en pouvoit venir à bout, il se tourna contre luy avec ceux qui le tuerent: car il ne fault pas seulement estre amy jusques aux autels, c'est à dire, jusques à ne se vouloir point parjurer pour eux, ainsi que respondit un jour Pericles: mais aussi jusques à ne vouloir rien faire pour eux contre les loix, contre le droict, & contre l'utilité publique: car quand on met cela à nonchaloir, il est cause d'amener une grande perte & ruine, comme fut ce que Phœbidas & Sphodrias ne furent pas punits ainsi qu'ils avoient merité, car ils furent cause que les Lacedæmoniens tomberent en la guerre Leuctrique.

XXXVIII. Il est vray que le devoir de bon & vray administrateur du public, ne nous contrainct pas de vouloir severement punir jusques aux petites & legeres faultes de noz amis, ains nous permet après avoir mis en seureté le public, au surplus de donner secours à noz amis, leur assister, survenir, & secourir en leurs affaires, & y a des faveurs que lon peut faire sans envie, comme aider à un amy à parvenir à quelque office, ou bien luy faire tomber entre mains quelque honorable commission, ou quelque aisée legation,

comme d'aller saluer de la part de la ville quelque prince, ou de porter parole d'amitié, & de bonne intelligence à quelque autre ville, ou bien s'il est question de quelque affaire difficile, & de grande importance, alors prenant la principale charge sur soy, on peut bien choisir pour adjoint un sien amy, ainsi que fait Diomedes en Homere,

> Si vous voulez que moy-mesme j'elise
> Un compagnon qui soit mieulx à ma guise,
> Comme pourrois je, Ulysse, t'oublier
> Esprit divin, ny d'autres m'allier?

Ulysses aussi ne fault pas de luy rendre pareille louange,

> Les beaux coursiers desquels tu me demandes,
> Sage vieillard, arrivez en ces bandes
> Nouvellement de la grande Thrace sont,
> Et leur seigneur au combat perdu ont,
> Diomedes le vaillant chef de guerre,
> En combattant l'a rué mort par terre,
> Et avec luy douze de ses amis,
> Tous grands guerriers, à mesme fin a mis.

Ceste modestie dont on use envers ses amis n'honore pas moins ceux qui louent, que ceux qui sont louez : là où au contraire, l'arrogance qui n'aime rien que soy-mesme, comme dit Platon, demeure avec solitude, c'est à dire, elle est abandonnée de tout le monde. Davantage en ces honestes faveurs & plaisirs que lon peult faire ci-

vilement à ses amis, il y faut associer ses autres amis, & admonester ceux qui reçoivent telles graces, qu'ils les en louent & remercient, & leur en sçachent gré, comme en ayans esté cause en partie, & leur ayans conseillé.

XXXIX. Et si d'adventure ils nous font quelque requeste incivile & deraisonnable, ils les en fault très bien esconduire, mais non pas aigrement, ains tout doulcement, en leur remonstrant pour les consoler, que telles requestes ne sont pas dignes de leur bonne reputation, ny de leur vertu, comme feit Epaminondas mieulx que tous les hommes du monde, quand il refusa à Pelopidas de mettre hors de prison un tavernier, & peu d'heures après, à la requeste d'une sienne amie il le laissa aller, en luy disant, seigneur Pelopidas ce sont de telles graces & faveurs qu'il faut conceder à des concubines, & non pas à de grands capitaines : mais Caton au contraire, respondit brusquement & fierement à Catulus, qui estoit l'un de ses plus grands & plus familiers amis. Ce Catulus estant censeur requeroit à Caton, qui pour lors n'estoit que questeur, qui est comme general des finances, que pour l'amour de luy il voulust laisser eschapper un clerc de finances, auquel il faisoit faire le procès. « C'est » grand'honte, dit-il, à toy qui es censeur, c'est » à dire, correcteur & reformateur des meurs,

» & qui nous deusses reformer nous autres qui » sommes plus jeunes, d'estre chassé hors d'icy » par noz sergens » : car il pouvoit bien en luy refusant de faict sa requeste, oster ceste aspreté & ceste aigreur de paroles, luy donnant encore à entendre que la rudesse, dont il luy usoit de faict, luy desplaisoit, mais qu'il y estoit contrainct par le droict & la loy.

XL. Il y a d'avantage, que lon peult bien dignement quelquefois aider à ses amis, qui sont pauvres, à faire leurs besongnes, comme feit Themistocles après la bataille de Marathon, voyant un corps mort, qui avoit des chaines & carquants à l'entour du col, il passa outre quant à luy, mais se retournant devers un sien familier qui le suivoit, luy dit : « Amasse çela toy, car » tu n'es pas un Themistocles ». Les affaires mesme presentent bien souvent au sage gouverneur des occasions telles, de pouvoir enrichir ses amis: car tous ne peuvent pas estre riches & opulents, comme toy Menemachus. Donne donc à l'un une cause bonne & juste à defendre, où il y ait bien à gaigner : à l'autre recommande luy l'affaire de quelque personnage riche, qui ait besoing d'homme qui luy sçache dresser & procurer son faict : à un autre, sois luy favorable à avoir quelque marché de quelque œuvre publique, ou à luy faire estrousser quelque ferme à bon prix, où il

il y ait à profiter. Epaminondas feit bien plus, car il envoya un sien amy pauvre devers un autre riche bourgeois de Thebes, luy demander six cents escus en don, & luy dire que Epaminondas luy commandoit de les luy bailler. Le bourgeois esbahy de ceste demande vint devers Epaminondas, pour sçavoir à quelle occasion il luy mandoit de bailler ces six cents escus : « C'est pourautant, dit-il, » que cestuy cy estant homme de bien est pauvre: » & toy, qui as beaucoup desrobbé à la chose publi- » que es riche ». Et Agesilaus, ainsi comme escrit Xenophon, se glorifioit de ce qu'il enrichissoit ses amis, & luy ne faisoit compte aucun d'argent.

XLI. Mais pourautant que, ce dit Simonides, ainsi comme toutes alouettes ont la creste sur la teste, aussi tout gouvernement de chose publique apporte des inimitiez, envies & jalousies, c'est un poinct duquel l'homme d'estat & d'affaires, doit estre bien informé, & bien instruict. Pour commancer doncques à en traitter, Il y a plusieurs qui louent grandement Themistocles & Aristides, lesquels comme ils sortoient du païs d'Attique pour aller ou en ambassade, ou en guerre ensemble, ayans charge ils deposoient toutes leurs inimitiez & malveuillances sur les confins, & puis quand ils revenoient, ils les reprenoient arriere. Et y en a aussi à qui la façon d'un Cretin Magnesien agrée merveilleusement :

Il avoit pour concurrent & adverſaire au gouvernement un gentilhomme de ſa meſme ville nommé Hermias, qui n'eſtoit pas fort riche, mais convoiteux d'honneur, & de cœur magnanime, du temps de la guerre de Mithridates pour la conqueſte de l'Aſie : ce Cretin voyant ſa ville en danger, s'adreſſa à Hermias, & luy feit offre qu'il priſt la charge de capitaine general de leur ville, & luy cependant s'en iroit dehors, & ſe retireroit ailleurs, ou bien s'il aimoit mieux que luy priſt la charge des affaires de la guerre, qu'il ſe retiraſt cependant hors du païs, de peur que demourans tous deux enſemble, & s'entr'empeſchans l'un l'autre comme ils avoient accouſtumé, ils ne fuſſent cauſe de perdre & deſtruire leur ville. Ceſte ſemonce fut agreable à Hermias, lequel confeſſant que Cretin eſtoit plus expert au faict de la guerre que luy, ſortit de la ville avec ſa femme & ſes enfans, & Cretin le convoya en luy donnant de l'argent du ſien, qui eſt plus utile à ceux qui ſont hors de leurs maiſons qu'à ceux qui ſont aſſiegez dedans, & ayant très bien gouverné & defendu ſa ville, qui approcha bien près d'eſtre de tout poinct deſtruicte, la preſerva contre l'eſperance de tout le monde.

XLII. Car ſi c'eſt une parole genereuſe, & de cœur magnanime, de dire à haute voix,

Les miens enfans j'aime de bon courage,
Mais j'aime encor mon païs davantage,

comment & pourquoy ne sera il plus aisé à chascun d'eux de dire, Je hay celuy là, & desire luy faire desplaisir, mais j'aime plus mon païs? Car ne se vouloir reconcilier à un ennemy pour les causes qui nous doivent mesme faire abandonner nostre amy, seroit à faire à un cœur trop barbare & trop sauvage : toutefois à mon advis Phocion & Caton faisoient mieux, qui ne prenoient inimitié quelconque à l'encontre de leurs citoyens, pour different aucun qu'ils eussent avec eux à raison du gouvernement, ains se rendoient seulement implacables, & irreconciliables, où il estoit question d'abandonner ou d'offenser le public : au demourant en leurs privez negoces se portoient humainement, sans aucune haine ny rancune envers ceux contre qui ils avoient contesté en public.

XLIII. Car il ne fault estimer ny reputer aucun des citoyens ennemy, si d'adventure il n'estoit tel comme un Aristion [1], un Nabis [2], ou un Catilina, qui n'estoient pas tant citoyens, que bosses & pestes d'une cité : mais ceux qui seroient autrement un peu discordans, il les fault ramener à une bonne harmonie & accord, en les roidissant

[1] Voyez la Vie de Sylla.

[2] Voyez la Vie de Philopœmen.

ou relaſchant ainſi que feroit un bon muſicien, non pas en s'attachant en courroux avec outrageuſes injures à ceux qui faillent, ains plus gracieuſement, ainſi que fait Homere,

> O doulx amy, certes j'euſſe cuidé,
> Que ton ſens euſt tous autres excedé.

Et en un autre paſſage,

> Si tu voulois y penſer ſagement,
> Tu ferois bien un meilleur jugement:

& quand ils diſent ou qu'ils font quelque choſe de bon, ne ſe monſtrant point marry de les honorer, & n'eſpargnant point les paroles honorables à leur louange & avantage : car en ce faiſant on gaigne cela, que le blaſme qu'on leur donnera, quand ils faudront, en ſera plus toſt creu : & d'autant que nous exalterons leur vertu, d'autant deprimerons nous leur vice, quand ils viendront à faillir, en faiſant comparaiſon de l'un à l'autre, & monſtrant combien l'un eſt plus digne, & mieulx ſeant, que l'autre.

XLIV. Quant à moy, je trouverois fort honeſte, que l'homme de gouvernement portaſt teſmoignage en choſes juſtes à ſes adverſaires, voire qu'il les honoraſt en jugement, s'il advenoit qu'ils fuſſent travaillez en juſtice par des calomniateurs, & meſme qu'il meſcreuſt & ſe deffiaſt

des imputations qu'on leur mettroit ſus, quand il verroit qu'elles ſeroient malaccordantes avec l'intention qu'ils ſçauroient que ceux-là auroient : comme Neron ce cruel tyran, un peu devant qu'il feiſt mourir Thraſeas qu'il haïſſoit & craignoit plus que nul autre, comme quelqu'un le chargeaſt devant luy d'avoir donné une ſentence injuſte : « Je voudrois eſtre aſſeuré, dit-il, » que Thraſeas m'aimaſt, autant comme je ſuis » aſſeuré qu'il eſt bon juge » : & ne ſeroit pas mauvais pour eſtonner d'autres, qui ſeroient de nature meſchants, quand ils auroient fait de plus lourdes faultes, de faire quelquefois mention d'un ſien adverſaire, qui ſeroit plus modeſte, en diſant, « Un tel n'auroit en piece dit ne fait telle » choſe ». Auſſi faut il ramener en memoire à ceux qui faillent, leurs anceſtres qui ont eſté gens de bien, ainſi que fait Homere,

Certainement Tydeus a en toy
Semé un fils peu reſſemblant à ſoy.

Et Appius Claudius, eſtant concurrent de Scipion l'Africain en la brigue d'un magiſtrat, luy dit en le rencontrant par la rue, « O Paul Æmi» le, combien tu souſpirerois d'ennuy & de » courroux, ſi tu eſtois adverty, qu'un Philoni» cus banquier accompagne ton fils par la ville, » allant à l'aſſembée des elections, pour deman-

» der l'office de censeur » ! Ces manieres de reprehensions là admonestent celuy qui faulte, & honorent celuy qui l'admoneste : & Nestor en la tragedie de Sophocles, respond aussi civilement à Ajax qui l'injurie ;

Je ne me plains de toy Ajax, combien
Que parles mal, pource que tu fais bien.

Et Caton [1] qui avoit contesté vifvement à l'encontre de Pompeius, lors qu'estant en ligue avec Jules Cesar, il forceoit la ville de Rome, quand depuis ils furent en guerre ouverte l'un contre l'autre, il fut d'advis que l'on donnast la charge des affaires à Pompeius, disant, « Que ceulx » mesmes qui font les grands maux, sont ceux » qui les peuvent mieux rhabiller » : car un blasme meslé avec une louange, contenant non une injure, mais une libre & franche remonstrance, imprimant non un despit de courroux, mais un remors de conscience, & une repentance, semble gracieux & amiable : là où les injures ne sont jamais bien seantes en la bouche d'un homme de bien & d'honneur.

XLV. Voyez les reproches que fait Demostenes à Æschines, & Æschines à luy, & semblablement les injures atroces, que Hyperides [2] a es-

[1] D'Utique.
[2] Voyez les Vies des dix Orateurs.

criptes contre Demades [1], si Solon les eust jamais proferées, ny Pericles, ny Lycurgus le Lacedæmonien, ou Pittacus le Lesbien : encore n'use jamais Demostenes de ceste maniere de picquer injurieusement, sinon en cause criminelle : car ses oraisons Philippiques sont pures & nettes de toutes injures & toutes mocqueries : pource que telles choses diffament plus ceux qui les disent, que ceux à qui elles sont dittes, elles apportent confusion aux affaires, & troublent les assemblées de ville & de conseil : au moyen de quoy Phocion cedant à un qui luy disoit injures, le laissa dire, & cessa de parler, & après que l'autre en fin à toute peine se fut teu, remontant de rechef en la chaire, il continua son propos entrerompu, disant : « Je vous ay desja parlé des gens de che-
» val & des gens de pied pesamment armez,
» oyez maintenant de ceulx qui sont armez à la
» legere ».

XLVI. Mais pour autant que c'est chose bien mal aisée à plusieurs, de supporter & de se contenir, & que bien souvent on clost la bouche à ses injurieux là, & les fait on taire tout court par une petite replique, je voudrois qu'elle fust courte, en peu de paroles, ne monstrant point de courroux ny de cholere, ains une doulceur avec

[1] On verra vers la fin de la Vie de Phocion, pourquoi & comment Cassandre le fit mourir avec son fils.

une grave risée, mordante toutefois un petit, comme sont principalement celles qui se retournent contre celuy qui a dittes les premieres : car tout ainsi que les traicts qui rejalissent contre ceux qui les ont tirez, semblent estre rebattus & renvoyez par la force & fermeté solide de celuy qui en a esté frappé, aussi semble il que une parole picquante retorquée contre celuy qui l'a ditte, soit renvoyée par la force & vigueur d'entendement de celuy qui l'a receuë : comme fut la replique d'Epaminondas à Callistratus, qui reprochoit aux Thebains & aux Argiens le parricide d'Oedipus & celuy d'Orestes, l'un qui tua son pere, & l'autre sa mere, l'un natif de Thebes, & l'autre d'Argos : « Nous les avons, dit-il, » chassez de noz villes, & vous les avez receus » en la vostre ». Semblablement aussi la response d'Antalcidas Lacedæmonien, à un Athenien qui luy disoit par maniere de vanterie, « Nous vous » avons souvent chassez de la riviere de Cephi- » se : & nous, dit-il, ne vous avons jamais re- » chassez de celle d'Eurotas ». Et de Phocion, quand il repliqua plaisamment à Demades qui luy cryoit tout hault, « Les Atheniens te feront » mourir s'ils entrent une fois en leur folie : mais » bien toy, dit-il, s'ils entrent jamais en leur » bon sens ». Et Crassus l'orateur, quand Domitius luy demanda, « Lors que la lamproye que

» tu nourrissois en ton vivier mourut, ne ploras-» tu pas ? Il luy redemanda tout court, Et toy, » pour les trois femmes que tu as mises en terre, » en as tu jamais ploré » ? mais ces regles là sont utiles non seulement en matiere d'affaires de gouvernement, mais aussi à toute autre partie de la vie humaine.

XLVII. Au demourant il y en a qui se jettent & fourrent à toute sorte d'affaires publiques comme faisoit Caton, voulant que le bon citoyen ne refuye aucune charge ny administration publique, tant que son pouvoir se pourra estandre, & louent grandement Epaminondas de ce, que ses malveuillans par envie l'ayans fait elire superintendant des gabelles, pour luy cuyder faire injure, il ne mesprisa pas ceste office, ains disant que non seulement le magistrat monstre quel est l'homme, mais aussi l'homme monstre quel est le magistrat, il eleva en grande dignité & reputation cest office, qui n'estoit rien au paravant, ayant seulement charge de faire nettoyer les rues, emporter hors la ville les fumiers, & destourner les eaux. Et ne fais point de doute, que moy-mesme Plutarque n'appreste à rire à plusieurs de ceux qui passent par nostre ville, quand ils me voient souvent en public occupé & vacquant à pareilles choses : à l'encontre dequoy me sert ce que lon treuve escrit d'Antisthenes, car comme quelques

uns s'esmerveillassent de ce, que luy-mesme portoit en sa main à travers la place des saleures, comme des botargues qu'il venoit d'acheter : C'est pour moy, leur dit il, que je les porte : mais au contraire, je respons à ceux qui me reprennent quand ils me treuvent present à voir mesurer & compter la brique & la thuyle, ou les pierres, & le sable, & la chaux, que lon amene en la ville : ce n'est pas pour moy que je bastis, c'est pour la chose publique : car il y a plusieurs autres choses, que qui les exerceroit ou manieroit luy mesme, il pourroit sembler bas de cœur, sale & mechanique : mais si c'est pour le public, & pour le païs, ce n'est point acte de cœur bas ne petit, de se demettre jusques à prendre volontiers soing des moindres choses.

XLVIII. Les autres estiment la maniere de faire, dont usoit Pericles plus digne & plus grave, comme Critolaus[1] entre autres, lequel veult, que comme les deux galeres que lon nommoit à Athenes la Salaminiene & la Paralos ne se tiroient

[1] Critolaüs, écrivain Grec, qui s'étoit rendu fameux par une histoire d'Épire. Quelques savans le confondent avec le philosophe péripatéticien, qui vint à Rome dans la vieillesse de Caton le Censeur, avec Diogène le Stoïcien, & Carnéade l'Académicien, selon Macrobe, Saturn. L. I, ch. 5. Plutarque, dans la Vie de Caton, ne parle que des deux derniers, ch. XLVI, T. III. Il y a eu aussi un grammairien de ce nom, dont l'auteur du grand Diction. Étymol. parle au mot ἶδ' ἴς.

pas en mer indifferemment pour toutes occasions, ains seulement pour causes grandes & necessaires, ainsi que l'homme de gouvernement s'employe soy-mesme aux principales & plus grandes besongnes comme fait le roy du monde :

Dieu met la main aux choses seulement
Qui sont de poids & de grand mouvement,
Mais ce qui est de peu de conséquence,
A la fortune en laisse la regence,

ainsi que dit le poëte Euripides : car nous ne sçaurions louër la trop grande ambition & opiniastreté de Theagenes, lequel ne se contentant pas d'avoir vaincu le tour des jeux ordinaires, mais aussi en plusieurs autres combats extraordinaires : & non seulement à l'escrime generale, où lon fait de pieds & de mains le pis que lon peult, mais aussi à l'escrime simple des poings, à la course longue : finablement estant un jour au bancquet de l'anniversaire d'un demy-dieu, comme lon estoit ja servy, & la viande assize sur la table, il se leva pour aller encore combattre une autre escrime generale, comme s'il n'eust appartenu à homme du monde de vaincre en tels combats, là où il estoit present, de maniere qu'il assembla jusques à douze cens couronnes qu'il avoit gaignées à tels combats, dont la plus part estoient de nul ou de bien peu de prix : à celuy là ressem-

blent proprement ceulx qui se mettent en pourpoint, par maniere de dire, à toutes heurtes, quelque affaire qui se presente, saoulans le peuple d'eux, & se rendant odieux : de maniere qu'on leur porte envie quand ils font bien, & se resjouit on quand il leur arrive mal : Et ce que lon admiroit en eux à leur arrivée au gouvernement, à la fin se tourne en risée & mocquerie, telle comme ceste cy, « Metiochus est capitaine, » Metiochus dresse les chemins, Metiochus cuit » le pain, Metiochus moult la farine, Metio» chus fait tout, Metiochus aura mal an ». Cestuy estoit un des accoursiers & favoris de Pericles, qui abusoit excessivement de son authorité à se faire employer à toutes charges & toutes commissions publiques : car il fault que l'homme de gouvernement tiene tousjours le peuple en appetit de soy, & luy laisse tousjours un desir de le revoir quand il est absent, comme sagement faisoit Scipion l'Africain se tenant la plus part du temps aux champs, diminuant par ce moyen l'envie qui estoit à l'encontre de luy, & donnant ce pendant loisir de reprendre aleine à ceulx qui se sentoient offusquez & opprimez de sa gloire.

XLIX. Timesias Clazomenien estoit au demourant fort homme de bien, mais il ne sçavoit pas qu'il estoit fort envié & fort haï en sa ville, à cause qu'il y vouloit faire tout luy seul, jusques

à ce qu'il luy advint un tel accident : Il y avoit au milieu de la rue de jeunes garſons qui jouoient, ainſi comme il paſſoit, à faire ſortir à coups de baſton un oſſelet dehors d'une foſſette : les autres garſons maintenoient qu'il eſtoit encore dedans, & celuy qui avoit frappé dit, « Qu'euſſe-je auſſi » bien fait ſortir la cervelle de la teſte de Time- » ſias, comme ceſt oſſelet eſt ſorty de la foſſe ». Timeſias ayant entendu ceſte parole, & cognoiſ-ſant par là l'envie publique qui eſtoit imprimée au cœur du peuple, ſoudain qu'il fut en ſa mai-ſon raconta le faict à ſa femme, & luy comman-dant qu'elle trouſſaſt incontinent ſes hardes pour le ſuivre, s'en alla de ce pas hors de la ville de Clazomenes. Et ſemble que Themiſtocles, luy eſtant advenu à peu près un ſemblable cas, reſ-pondit aux Atheniens : « Dea, beaux amis, pour- » quoy vous laſſez vous de recevoir ſouvent du » bien de moy ».

L. Mais quant à ce propos, une partie en eſt bien ditte, & l'autre non : pource qu'il faut que le ſage entremetteur d'affaires quant au ſoing, à l'affection, & provoyance, ne ſe deporte d'au-cune charge publique, ains qu'il les eſpouſe toutes, & mette peine de les voir, entendre & cognoiſtre toutes particulierement, non pas qu'il ſe tiene en reſerve à part, comme l'ancre ſacrée en quelque coing de la navire, attendant l'extreme

beſoing & neceſſité de ſon païs pour s'employer. Mais comme les bons patrons de navire font une partie de la beſongne, eux meſmes avec leurs propres mains, & l'autre partie avec d'autres utils, & par d'autres hommes, eux eſtans aſſis, de loing ils tirent, tournent ou laſchent les cordages, & ſe ſervent des autres mariniers, les uns pour prouïers, les autres pour comites, & en appellent quelquefois un en la pouppe, auquel ils mettent le timon en la main: ne plus ne moins faut il auſſi, que le ſage gouverneur de choſe publique, cede aucunefois aux autres l'honneur de commander, qu'il les convie gracieuſement & amiablement à venir quelquefois harenguer & preſcher le peuple, non pas qu'il remue toutes choſes avec ſes propres harengues ny ſes propres decrets, comme avec ſes propres mains : mais qu'ayant des gens de bien fideles qui le ſecondent & s'entendent avec luy, il les employe par tout, les uns à une charge, les autres à autre, ſelon qu'il les verra eſtre plus aptes & plus propres, ainſi comme Pericles uſoit de Menippus aux expeditions de guerre, & deprima la court de Areopage par l'entremiſe d'Ephialte, & par Charinus il meit en avant & feit paſſer le decret contre les Megariens, il envoya Lampon pour peupler la ville de Thuries [1] : car

[1] Au lieu de l'ancienne Sibaris, mais non pas tout à fait à la même place.

en ce faiſant non ſeulement il diminue l'envie que lon a contre luy, d'autant qu'il ſemble que ſa puiſſance, & ſon authorité eſt diviſée & departie en pluſieurs, mais auſſi il fait plus commodément & mieux les affaires de la choſe publique: ne plus ne moins que la diviſion de la main en cinq doigts n'affoiblit pas la force de toute la main, ains la rend plus propre & plus commode à l'uſage de tout artifice.

LI. Auſſi celuy qui en matiere de gouvernement communique partie du maniement des affaires à ſes amis, rend par ceſte communication, les choſes mieux & plus aiſeement faittes: mais celuy qui par une cupidité inſatiable de monſtrer ſon credit, s'attribue tout, & veult tout faire ce qui ſe preſente à faire en une ville, ſe mettant bien ſouvent à une charge à laquelle il n'eſt pas bien né, ny aſſez exercité, comme Cleon à conduire une armée, & Philopœmen à mener une flotte de vaiſſeaux, Hannibal à harenguer, il n'a aucun moyen d'excuſer ſa faute s'il vient d'adventure à faillir, & leur reproche lon ce que dit Euripides,

Tu te meſlois auſſi d'autre meſtier
Que d'ouvrer bois, n'eſtant que charpentier.

Auſſi ne ſçachant pas bien harenguer, tu as entrepris une ambaſſade: eſtant pareſſeux, tu as

voulu avoir charge de recepte : ne ſçachant compter, tu as pris charge de threſorier : eſtant vieil & maladif, tu as voulu commander à une armée.

LII. Pericles feit bien mieux, car il partagea l'authorité du gouvernement avec Cimon, ſe retenant la puiſſance de commander dedans la ville, & laiſſant à Cimon le pouvoir d'armer les galeres pour aller ce pendant faire la guerre aux Barbares, pour ce que luy eſtoit plus propre à commander dedans la ville, & l'autre plus à propos pour la guerre. Auſſi louë lon grandement Eubulus Anaphlyſtien de ce que le peuple ſe fiant à luy, & luy donnant autant de credit qu'à nul autre, toutefois il ne ſe meſla jamais d'aucune guerre de la Grece, ny ne s'entremeit jamais de conduire armée, ains s'eſtant dès ſon commancement propoſé de vaquer aux finances, il augmenta grandement le revenu de la choſe publique, là où Iphicrates eſtoit mocqué de ce qu'il s'exercitoit en ſa maiſon, en preſence de pluſieurs, à faire des harengues : car encore qu'il euſt eſté excellent & non pas vulgaire harengueur, ſi valoit il mieux qu'il ſe contentaſt de la reputation qu'il avoit acquiſe par les armes d'eſtre bon guerrier, & qu'il cedaſt l'eſchole de bien dire aux orateurs, retoriciens & ſophiſtes.

LIII. Mais pour autant que toute commune de peuple naturellement eſt maligne meſmement

à

à l'encontre de ceulx qui gouvernent, prenant plaisir à les blasmer & les ouïr calomnier, & qu'ils soupçonnent ordinairement que plusieurs choses profitables que lon leur met en avant, si elles ne sont debattues & qu'il n'y ait de la contradiction, se facent par intelligence & conspiration : & est ce qui descrie principalement les amitiez & societez entre les personnes qui se meslent des affaires : il ne fault pas pour cela se laisser aucune inimitié, ou resistance veritable, comme feit jadis un gouverneur de Chio appellé Onomademus : après qu'en une sedition civile il fut venu au dessus de ses ennemis, il ne voulut pas chasser de la ville tous ceulx qui luy avoient esté adversaires, de peur, dit-il, que nous n'entrions desormais en discorde à l'encontre de noz amis après que nous n'aurons plus d'ennemis, car cela seroit une folie. Mais quand le peuple aura quelque proposition qui luy sera salutaire & de grande consequence, pour suspecte, il ne fauldra pas lors que tous, comme d'un complot, dient une mesme sentence, ains que deux ou trois s'y opposans contredisent sans violence à leur amy, & puis que comme estans convaincus par raisons ils reviennent à son opinion : car ils attirent par ce moyen le peuple avec eulx, quand il semble qu'ils soient tirez par le regard de l'utilité publique : vray est qu'ès choses legeres il n'est pas mauvais de souffrir que

noz amis mesmes discordent à bon esciant d'avec nous, & qu'ils suyvent chacun son jugement & son opinion, à fin que quand il viendra en affaire principal & de grande importance, il ne semble pas que ce soit par un complot proparlé entre eulx, qu'ils soient tous d'accord.

LIV. Or faut il penser que l'homme sage par nature est tousjours en authorité de magistrat en sa ville, comme le roy entre les abeilles, & sur ceste persuasion il faut qu'il ait tousjours le timon des affaires en la main, mais toutefois qu'il ne poursuive pas tousjours chaudement ne souvent les estats & offices que le peuple eslit par ses voix : car ceste convoitise de vouloir tousjours estre en office n'est point venerable ny agreable au peuple, aussi ne les faut il pas rejetter quand le peuple legitimement les donne, & nous y appelle, ains les faut accepter, encore que ce soient à l'adventure offices de moindre dignité que ne requerroit la reputation que nous aurions desja acquise, & s'y employer de bonne affection : car il est juste que comme nous avons esté honorez par les estats de plus grande dignité : aussi que reciproquement nous honorions ceulx de moindre qualité, & quand nous serons esleus aux magistrats supremes, comme à l'estat de capitaine en la ville d'Athenes, à l'estat de Pritanes à Rhodes, de Bœotarche en nostre païs de la Bœoce,

il ſera bien ſeant que par modeſtie nous cedions & rabbaiſſions un peu de la ſouveraine grandeur: & au contraire auſſi, que aux petits eſtats nous y adjouſtions un petit de dignité & d'apparence d'avantage, à fin que nous ne ſoyons ny enviez en ceulx là, ny meſpriſez en ceulx cy.

LV. Et aux premiers jours que nous entrerons en quelque magiſtrat que ce ſoit, il ne nous faut pas ſeulement ramener en memoire les diſcours que faiſoit Pericles quand il prenoit ſa robbe de magiſtrat pour ſortir en public, « Penſe à toy » Pericles, tu commandes à hommes libres, non » pas à des eſclaves: tu commandes à des citoyens » qui ſont pareils à toy, tu commandes à des » Atheniens »: ains nous faut d'avantage dire en nous meſmes, Tu commandes eſtant commandé & ſubject, tu commandes à une ville qui eſt ſoubs un proconſul Romain, ou ſoubs un procureur & lieutenant de l'empereur. Ce ne ſont plus, comme diſoit celuy là, icy les campaignes de la Lydie où lon puiſſe courrir la lance, ce n'eſt plus icy l'anciene cité de Sardis, ny la puiſſance qui fut au temps paſſé des Lydiens: il faut porter ſa robbe plus eſtroitte, & du palais de ville, où logent les magiſtrats, fault tousjours avoir l'œil au ſiege imperial, & ne prendre pas trop de cœur pour ſe voir une couronne ſur la teſte, regardans

des souliers (* cornus, marques des seigneurs Romains,) qui sont encore au dessus : ains faut en cela imiter les joueurs des tragedies, lesquels adjoustent bien du leur au rolle qu'ils jouënt, le geste, l'accent, & la contenance qui luy est convenable, mais toutefois ils escoutent tousjours leurs protecolles, à fin que nous ne passions, ny n'excedions point les mesures ny les bornes de la licence qui nous est baillée par ceulx qui ont la puissance de nous commander : car le sortir hors de ses termes, n'apporte pas quant & soy peril d'estre sifflé ny mocqué seulement, ains y en a desja eu plusieurs,

> Dessus le col desquels est ja monté
> Le fil trenchant de la hache acerée,
> Qui a du corps la reste separée:

comme il en est pris en nostre païs à Pardalas, pour estre un peu sorty des bornes : & tel autre y a, qui estant confiné en quelque meschante isle deserte, est devenu, comme dit Solon,

> Sicinirain ou Phelegandrien,
> Forpaïsant au lieu d'Athenien.

LVI. Nous nous rions bien quelquefois des petits enfants, quand nous voyons qu'ils taschent à chausser les souliers de leurs peres, ou qu'ils

* Ceci n'est point dans le grec.

veulent mettre ſur leurs teſtes leurs couronnes en ſe jouant : les magiſtrats des villes bien ſouvent, ramenans en memoire aux peuples ſolement les beaux faicts de leurs predeceſſeurs, la grandeur de leurs courages, & leurs deportements trop diſproportionnez aux temps, & aux qualitez de maintenant, les font quelquefois faire des choſes dignes de rire, mais il n'y a pas à rire puis après pour tous, ſi ce n'eſt qu'ils ſoient ſi bas & ſi petits, que pour leur baſſeſſe on ne face compte d'eulx. Il y a bien d'autres hiſtoires de l'ancienne Grece, que lon peult ramentevoir & reciter aux hommes de ce temps icy, pour adoulcir & moderer leurs meurs, comme à Athenes, faiſant ſouvenir au peuple non des prouëſſes de leurs anceſtres, mais pour exemple, du decret d'abolition & d'oubliance generale, qui fut jadis fait après que la ville fut delivrée de la captivité des trente tyrans, & de ce qu'ils condamnerent à l'amende le poëte Phrynichus, pour ce qu'il avoit fait jouër en une tragedie la priſe de la ville de Milet, & auſſi que par ordonnance publique ils porterent chappeaux de fleurs ſur leurs teſtes, quand ils ſceurent que Caſſander faiſoit rebaſtir la ville de Thebes : & comme quand ils entendirent la cruelle occiſion qui fut faitte en Argos, en laquelle les Argiens feirent mourir quinze cents de leurs citoyens, ils feirent en pleine aſſemblée de

ville apporter 'es ſacrifices d'expiation, à fin qu'il pleuſt aux dieux deſtourner une ſi cruelle penſée du cœur des Atheniens. Et du temps que lon recherchoit ceulx qui avoient pris ou argent ou preſent de Harpalus, en viſitant toutes les maiſons de la ville, ils ne voulurent pas permettre que lon fouillaſt celle d'un nouveau marié, & paſſerent celle là ſeule. Car en cela peuvent ils bien encore aujourd'huy enſuivre leurs majeurs, & ſe rendre ſemblables à eulx : mais la bataille de Marathon, & celle de la riviere de Eurymedon, & celle de Platæes, & autres tels exemples qui ne font qu'enfler & hauſſer le courage vainement à une commune, il les faut laiſſer aux eſcholes des ſophiſtes & des maiſtres de retorique.

LVII. Si ne faut pas ſeulement avoir l'œil à ſe maintenir ſi ſagement ſoy & ſa ville, que les ſeigneurs ſouverains n'aient aucune occaſion de ſe plaindre, ains faut donner ordre d'avoir touſjours quelqu'un des ſeigneurs, qui ont le plus d'authorité à Rome, & en la court de l'empereur, pour ſpecial amy, qui ſerve comme d'un rempart aſſeuré pour defendre toutes noz actions au gouvernement de noſtre païs : car tels ſeigneurs Romains ſe monſtrent ordinairement fort affectionnez aux affaires que pourſuivent leurs dependans & leurs amis, & le fruict que lon

peut tirer de l'amitié & bonne grace de tels seigneurs, il n'est pas honneste de le convertir à l'avancement & enrichissement de soy & des siens particulierement, mais l'employer, ainsi comme feirent jadis Polybius & Panætius, qui par le moyen de la bienveuillance que leur portoit Scipion, feirent beaucoup de bien à leur païs : au nombre desquels il fault aussi mettre Arrius, car quand Cesar Auguste prit la ville d'Alexandrie, il entra dedans tenant Arrius par la main, & devisant avec luy seul de toute sa suitte : puis il respondit aux Alexandrins, qui s'attendoient bien d'estre saccagez, & le suppioient de leur pardonner, qu'il leur pardonnoit, & les recevoit en sa bonne grace, premierement pour la beauté & grandeur de leur ville, secondement pour le fondateur Alexandre le grand, & tiercement pour l'amour de cestuy vostre citoyen, qui est mon amy.

LVIII. Pourroit on bien avec raison comparer ceste grace, avec les riches commissions de regir & administrer les provinces, que poursuivent aucuns à la court, avec servitude & subjection si obstinée, qu'il y en a qui vieillissent aux portes d'autruy à la poursuitte, en delaissant ce pendant les affaires de leur païs? ne vaudroit-il pas mieux corriger & changer le dire d'Euripides, en disant & chantant, « S'il est honeste de veiller & faire

» la court aux portes d'autruy, en ſe rendant ſub-
» ject à la ſuitte d'un ſeigneur, il eſt doncques
» honeſte de le faire pour l'amour & pour le bien
» de ſon païs » ? au demourant chercher & am-
braſſer amitiez pareilles, à conditions juſtes &
egales.

LIX. Mais auſſi en rendant ſa ville & ſon païs obeiſſant aux grands, il ſe faut bien garder que nous ne l'aſſubjections encore d'avantage qu'il ne l'eſt, ne qu'eſtant attaché par la jambe nous ne le lions encore par le col : comme font aucuns, qui rapportant toutes choſes, autant petites que grandes, à ces ſeigneurs, rendent leur ſervitude reprochable, ou pour mieux dire, ils oſtent à leur païs toute forme de gouvernement, en le rendant ainſi timide, & luy oſtant tout pouvoir. Car ainſi comme ceux qui ſe ſont accouſtumez à ne diſner, ne ſoupper, ny s'eſtuver jamais ſans le medecin, n'uſent pas de leur ſanté, autant que la nature leur permet : auſſi ceux qui à tout decret, à toute reſolution de conſeil, à toute grace, voire à toute adminiſtration publique de leur ville, veulent adjouſter le conſentement, jugement & gré des ſeigneurs, ils contraignent leſdits ſeigneurs d'eſtre plus maiſtres qu'ils ne veulent eux-meſmes : dequoy ſont ordinairement cauſe l'avarice, & la jalouſie & l'æmulation des premiers & principaux citoyens des villes, par

ce que voulans quelquefois oppreſſer ceux qui ſont moindres qu'eux, ils les contraignent d'abandonner leurs villes, ou bien ayans quelques differents avec leurs egaulx concitoyens, & ne voulans pas avoir du pire en la ville, ils ont recours aux ſeigneurs ſuperieurs, par où ils ſont cauſe de faire perdre au ſenat, au peuple, aux juges & officiers de leur ville, tout ce peu d'authorité & de puiſſance qui leur eſtoit demouré : là où il faut en entretenant ceux des bourgeois qui ſont hommes privez par egalité, & ceux qui ſont puiſſans par leur ceder reciproquement, contenir les affaires au dedans de la ville, & les y reſouldre & terminer, gueriſſans tels inconveniens, comme maladies ſecrettes des choſes publiques, avec une medecine civile, aimans mieux quant à ſoy eſtre vaincu entre ſes citoyens, que vaincre dehors, en faiſant tort à ſon païs, & eſtant cauſe de violer ſes droicts & privileges : & quand aux autres les priant, & leur remonſtrant particulierement à un chaſcun, de combien de maux eſt cauſe l'obſtination, que maintenant pour n'avoir voulu à leur tour s'accommoder en leurs maiſons, à leurs concitoyens, qui ſeront bien ſouvent d'une meſme lignée, à leurs voiſins & compagnons en charges & offices, avec honneur & bonne grace, ils vont deceler les ſecrettes diſſenſions & debats de leur ville, aux portes des

advocats, & ès mains des pratticiens de Rome, avec non moins de honte, de dommage & de perte.

LX. Les medecins ont bien accouſtumé de tourner & tirer au dehors à la ſuperfice du corps les maladies qu'ils ne peuvent du tout oſter du dedans : mais au contraire, l'homme de gouvernement, s'il ne peult contregarder ſa ville totalement paiſible, qu'il n'y ſurvienne tousjours quelques troubles, à tout le moins s'efforcera il de contenir au dedans d'icelle, ce qui s'y remue, & qui y eſmeut la ſedition, & en le tenant caché taſchera de le guarir & y remedier, à celle fin que s'il eſt poſſible, il n'ait beſoing de medecin, ny de medecines exterieures : car l'intention de l'homme d'eſtat & de gouvernement doit bien eſtre de proceder en ſes affaires ſeurement, & de fuir les violents & furieux mouvements de vaine gloire, comme nous avons desja dit, mais neantmoins ſon intention & ſa reſolution,

Qu'il ait au cœur une ferme aſſurance,
Sans vaciller, & virile conſtance,
Comme les preux guerriers, qui hazarder
Leurs vies vont pour leur païs garder :

& non ſeulement contre des hommes ennemis, mais auſſi contre des affaires perilleux, & des temps dangereux, aux quels il faut reſiſter &

faire teste : car il ne faut pas qu'il soit cause de mouvoir les tourmentes, mais aussi ne faut il pas qu'il abandonne son païs au besoing, quand il les sent venir : ne qu'il poulse sa ville en apparent danger, mais aussi quand elle y est une fois esbranlée, & qu'elle flotte en danger, c'est à luy à la secourir, en jettant la derniere ancre sacrée de soy-mesme, qui est la hardiesse de franchement parler, quand il est question de si grande chose que du salut de son païs : comme furent les affaires qui arriverent aux Pergameniens du temps de Neron, & nagueres, aux Rodiens du temps de Domitian, & au paravant aux Thessaliens du temps d'Auguste, pour avoir bruslé tout vif Petræus.

LXI. En telles occurrences vous ne verrez point que l'homme de gouvernement, s'il est digne d'un tel nom, face du restif, ne qu'il tire le pied arriere de peur, ou qu'il accuse les autres, & qu'il se tire luy mesme hors de la meslée du danger, ains le verrez aller en ambassade, s'embarquer sur mer, parler le premier, disant non seulement,

> Nous avons fait, Apollo, l'homicide,
> Fay que la peste hors notre païs vuide :

mais encore qu'il ne soit point coulpable du peché de la commune, si se mettra il en danger

pour eux, car c'eſt choſe très honeſte, & outre l'honeſteté du faict en ſoy, il eſt advenu pluſieurs fois, que la vertu & grandeur de courage d'un tel homme a tant eſté eſtimée, qu'elle a effacé le courroux qui eſtoit emeu contre toute une commune, & a diſſipé toute l'aigreur & la fureur d'une menaſſe, ainſi qu'il advint à un roy de Perſe à l'endroit de Bulis & de Sperchis [1] gentils hommes Spartiates, & comme feit auſſi Pompeius envers Sthenon ſon hoſte : car ayant propoſé de punir aigrement les Mamertins de ce qu'ils s'eſtoient rebellez contre luy, Sthenon luy dit qu'il ne feroit pas bien ne juſtement, s'il faiſoit mourir pluſieurs innocens au lieu d'un ſeul qui eſtoit coulpable, pource que c'eſtoit luy ſeul qui avoit fait rebeller toute la ville, y ayant induit ſes amis par amour, & ſes ennemis par force : ces paroles toucherent tellement au cœur de Pompeius, qu'il pardonna à la ville, & ſe porta humainement envers Sthenon. Et l'hoſte de Sylla ayant uſé de ſemblable vertu, mais non pas envers un ſemblable ſeigneur & capitaine, mourut genereuſement : car Sylla ayant pris la ville de Præneſte, condamna tous les habitans à mourir, excepté ſon hoſte, auquel il pardonna pour l'anciene alliance d'hoſpitalité qu'il avoit avec luy :

[1] Voyez les Obſervations.

mais ſon hoſte luy reſpondit qu'il ne vouloit point eſtre tenu de ſa vie au meurtrier de ſon païs, & ſe jetta parmy la trouppe de ſes citoyens que lon maſſacroit, où il fut meurtry quand & eux.

LXII. Or faut il bien prier aux dieux qu'ils nous gardent de tomber en ſi calamiteux temps, & en eſperer de meilleurs : mais au reſte il faut eſtimer tout magiſtrat public, & celuy qui l'exerce, choſe grande & ſacrée : à l'occaſion dequoy il le faut ſur tout honorer, & l'honneur qu'on doit au magiſtrat eſt de s'accorder avec luy, & aimer ceux qui ſont conſtituez pour l'exercer : ceſt honneur là eſt beaucoup plus digne que ne ſont pas les couronnes qu'ils portent ſur leurs teſtes, ny leurs grands manteaux de pourpre. Mais ceux qui prennent le commancement de leur amitié pour avoir eſté enſemble à la guerre, ou avoir paſſé les ans de leur adoleſcence enſemble : & au contraire prennent pour commancement de leur inimitié d'eſtre capitaines enſemble, & avoir quelque charge de la choſe publique enſemble, ils ne ſçauroient eviter que ce ne ſoit pour l'une de ces trois mauvaiſes cauſes, ou que eſtimans leurs compagnons ſemblables à eux, ils commancent les premiers à les embrouiller de diſſenſion, ou les eſtimans plus grands ils leur portent envie, ou plus petits & ils les meſpriſent, là où il faut courtiſer les plus grands, ho-

norer les egaulx, & avancer les petits, & les aimer & ambraſſer tous, comme ayans avec eux une amitié engendrée, non pour avoir mangé à une meſme table, ou diſné à un meſme feſtin, ains par une obligation commune & publique, comme ſi c'eſtoit une benevolence paternelle contractée pour l'affection commune envers la patrie.

LXIII. C'eſt pourquoy Scipion fut mal eſtimé à Rome de ce qu'en dediant le temple d'Hercules, ayant convié tous ſes amis au bancquet, il n'y feit point ſemondre ſon compagnon au magiſtrat Mummius : car encore qu'ils ſe ſentiſſent d'ailleurs n'eſtre pas amis, ſi eſt-ce qu'en telles occaſions ils ſe devoient honorer & careſſer l'un l'autre, à raiſon de leur commun magiſtrat. Si doncques Scipion, perſonnage au demourant grand & admirable, a encouru reputation d'eſtre fier & preſumptueux, pour avoir oublié & omis une ſi petite demonſtration d'humanité, comment eſt-ce que celuy qui s'efforcera de diminuer la dignité de ſon compagnon, ou qui taſchera à luy faire recevoir une honte, meſmement en choſe où il va de l'honneur, ou qui par une arrogance voudra tout faire, & s'attribuer tout à luy ſeul, comment le pourra lon eſtimer homme modeſte & raiſonnable ? Il me ſouvient qu'eſtant encore bien jeune, je fus envoyé, avec un autre, en ambaſſade devers le proconſul, & ce mien compa-

gnon estant ne sçay pourquoy demouré derriere, j'y allay seul, & feis ce que nous avions commission de faire : à mon retour, ainsi que je voulu rendre compte en public, & faire le rapport de ma charge, mon pere se levant seul, me defendit de dire, je suis allé, mais nous sommes allez : ny, j'ay parlé, mais nous avons parlé : & faire mon recit, en associant tousjours mon compagnon à ce que j'avois fait : cela est non seulement gracieux & humain, mais qui plus est, il oste de la gloire ce qui offense, l'envie. C'est pourquoy les grands capitaines atttibuent & ascrivent leurs beaux faicts à la fortune, & à leur bon ange, comme feit Timoleon, celuy qui ruina les tyrannies establies en la Sicile, lequel fonda un temple à la bonne fortune. Et Python estant hautement loué & prisé à Athenes, pour avoir occis de sa main le roy Cottys : C'est dieu, dit-il, qui pour le faire s'est voulu servir de ma main.

LXIV. Et Theopompus roy des Lacedæmoniens, à un qui luy disoit, que Sparte demouroit sur ses pieds, pourautant que les roys y sçavoient bien commander, mais plus tost, dit-il, pource que le peuple y sçait bien obeïr : ces deux choses là se font par le moyen l'une de l'autre : mais il y en a la plus part qui disent & estiment, que la meilleure partie de la science civile de gouverner, est, sçavoir rendre les hommes idoines à estre

bien commandez: car en chaſque ville il y a touſjours trop plus grand nombre de ceux qui ſont commandez, que de ceux qui commandent, & chaſcun en chaſcune commande à ſon tour, pour un peu de temps, au moins en un gouvernement populaire, & eſt puis après commandé tout le reſte de ſa vie, de maniere que c'eſt un très-honeſte, & très-utile apprentiſſage, que d'apprendre à obeïr à ceux qui ont authorité de commander, encore qu'ils ſoient de moindre eſtoffe, & de moindre credit que nous. Car il n'y auroit point de propos qu'un excellent & premier jouëur de tragedies, comme ſeroit un Theodorus, ou un Polus, marche bien ſouvent après quelque mercenaire, qui n'aura que trois mots à dire, & qu'il parle en toute humilité & reverence à ce mercenaire, pource qu'il a le bandeau royal du diadeſme à l'entour de la teſte, & le ſceptre en la main: & qu'en action veritable & non fainte, un riche & puiſſant homme contemne & meſpriſe celuy qui ſera en magiſtrat, d'autant qu'il ſera homme ſimple & de petit eſtat, oultrageant & ravallant la dignité publique, pour cuider faire paroiſtre la ſienne privée, là où il devroit plus toſt adjouſter de ſon credit, & de ſa puiſſance à celle du magiſtrat. Comme en la ville de Sparte, les roys ſe levoient de leurs chaires au devant des ephores, & de tous les autres citoyens, celuy qui

qui estoit mandé par eux n'y venoit pas le pas, ains courant à grande haste, pour monstrer à leurs citoyens comme ils estoient bien obeïssans, se glorifians de ce qu'ils honoroient leurs magistrats, non pas comme quelques sots glorieux, de mauvaise grace, & de pervers jugement, qui pour monstrer qu'ils ont grande authorité, feront quelque honte aux juges & directeurs des combats, ou diront injure aux entrepreneurs, qui font jouër les tragedies & comedies ès festes Bacchanales, ou se mocqueront des capitaines, ou de ceux qui president aux jeux & exercices de la jeunesse, n'entendans pas que l'honorer bien souvent est plus honorable, que non pas l'estre honoré : car à un homme d'honneur qui a grande suitte & grande authorité en une ville, ce luy est un ornement plus grand d'accompagner & costoyer le magistrat, que si le magistrat le convoyoit & l'accompagnoit : & pour mieux dire, cela cause un desplaisir & une envie aux cœurs de ceux qui le voyent, & cecy apporte une vraye gloire, qui procede de benevolence, quand on le voit quelquefois à l'huis d'un magistrat, quand il le saluë le premier, & quand il luy donne le lieu du milieu en se promenant, il adjouste cest ornement à la dignité de la ville, & ne diminue rien de la sienne : aussi est-ce chose, qui attrait grandement la grace du peuple, que d'endurer pa-

tiemment une injure ou une cholere de celuy qui commande, y repliquant ce que dit Diomedes en Homere,

Il m'en viendra cy après grande gloire :

ou le dire de Demostenes, que maintenant il n'est pas seulement Demosthenes, mais il est legislateur, il est president des jeux sacrez, il a une couronne sur la teste : & pourtant il en faut remettre la vengeance à un autre temps, car, ou nous luy courrons sus, après qu'il sera deposé de son magistrat, ou nous gaignerons cela à differer, que nostre cholere en sera passée.

LXV. Bien faut-il tousjours faire à l'envy des magistrats en diligence, soing & provoyance du bien public, s'ils sont personnes de bonne sorte, en leur allant declarer, & exposer ce qui se presentera bon à faire, en leur baillant à executer ce que nous aurons meurement deliberé, & leur donnant moyen de se faire honorer en profitant par mesme conseil à la chose publique : mais si ce sont personnes, qui ou par crainte & faute de cœur, ou par malignité restivent à entendre à ce que nous leur mettrons en avant, alors il fault que nous mesmes allions le declarer publiquement au peuple, non pas negliger, dissimuler, ou passer soubs connivence aucune chose qui appartienne au bien public, soubs couleur de dire,

qu'il n'appartient à autre, qu'au magiſtrat, d'eſtre curieux, ny de s'entremettre du maniement des affaires : car la loy generale donne tousjours le premier lieu du gouvernement à celuy qui fait ce qui eſt juſte, & qui cognoiſt ce qui eſt profitable, comme lon peut comprendre par l'exemple de Xenophon, lequel eſcrit de ſoy-meſme, « Il » y avoit en l'armée un appellé Xenophon, qui » n'eſtoit ne capitaine, ny lieutenant, mais qui » pour entendre ce qu'il falloit faire, & l'oſer » entreprendre, ſe meit à commander, ſi bien, » qu'il fut cauſe de ſauver les Grecs ». Et le plus glorieux faict d'armes que feit jamais Philopœmen, fut, que quand il eut nouvelles comme le roy Agis avoit ſurpris la ville de Meſſene, & que le capitaine general des Achæiens ne la vouloit pas aller ſecourir, ains reſtivoit de peur, luy avec une trouppe des plus gaillards & plus deliberez y alla, ſans aucun mandement public, & oſta la ville d'entre les mains d'Agis : non pas qu'il faille pour choſes legeres & vulgaires attenter rien de nouveau, ains ſeulement pour choſes neceſſaires, comme feit lors Philopœmen : ou belles & honeſtes, comme Epaminondas, lequel eſtendit & allongea le temps de ſon magiſtrat de Bœotarche, quatre mois plus qu'il n'eſtoit permis par la loy du païs, durant leſquels il entra en armes dedans le païs de la Laconie, & feit

N 2

rebastir & repeupler Messene, à fin que si d'adventure il en advenoit puis après quelque plainte ou accusation, nous ayons pour responce à l'accusation l'excuse de la necessité, ou pour reconfort du peril auquel nous nous serons exposez, la grandeur & beauté de la chose entreprise.

LXVI. On recite & remarque une sentence de Jason, celuy qui jadis fut tyran de la Thessalie, laquelle il disoit & repetoit souvent, toutes & quantes fois qu'il forceoit ou outrageoit quelques uns des particuliers habitans du païs, « Qu'il est » force de faire injustice en petites choses, qui » veut venir à chef de faire justice ès grandes : » & qu'il est necessaire de faire tort en destail, » qui veut faire droict en gros ». Mais quant à ceste sentence là, il est aisé à veoir de prime face, que c'est une instruction propre pour un qui se veut faire seigneur & usurper la tyrannie. Ceste regle est bien plus civile, « Qu'il faut laisser » aller plusieurs choses legeres pour gratifier au » peuple, à fin de pouvoir en choses grandes » luy resister & le garder de faillir » : car celuy qui veut estre en toutes choses regardant de trop près, & trop vehement, sans jamais rien ceder ny lascher, ains est tousjours aspre & inexorable, il accoustume le peuple à estriver opiniastrement, & se courroucer contre luy,

Mais un peu la ſcote lente
Contre l'onde violente
Sçavoir à propos laſcher,

partie en ſe relaſchant un peu ſoy-meſme, & ſe jouant gracieuſement avec eux, comme à faire ſacrifices, à veoir les jeux des combats, à aſſiſter aux theatres, partie en ne faiſant point ſemblant de les veoir ny ouir, comme nous faiſons aux fautes des petits enfans en la maiſon, à fin que l'authorité de les reprendre & de parler franchement à eux, comme la force d'une drogue non ſus-année ny paſſée, ains eſtant en ſa vertu & vigueur, ait plus d'efficace & plus de foy pour les toucher & aſſener au vif, quand il ſera queſtion de choſe de grande conſequence. Alexandre ayant entendu que ſa ſœur avoit eu accointance d'un beau jeune gentilhomme, il ne s'en courroucea point autrement, ains dit qu'il luy falloit auſſi bien à elle permettre de ſe ſentir & jouïr un peu de la royauté : ne faiſant pas en cela ſagement, de luy conceder cela qui faiſoit honte à ſa grandeur : car il ne faut pas eſtimer jeu ne plaiſir ce, qui eſt la ruine ou le deshonneur d'un eſtat.

LXVII. Et pourtant le ſage homme de gouvernement ne permettra point, tant qu'il luy ſera poſſible, que le peuple face une injure aux particuliers habitans, comme feroit en confiſquant

leur bien, en leur laiſſant departir entre eux les deniers communs, ains y reſiſtera de tout ſon pouvoir en les preſchant, menaſſant & intimidant, il combattra contre tous tels appetits deſordonnez d'une commune : à l'oppoſite de ce que feit Cleon à Athenes, qui nourriſſant & augmentant tels fols deſirs du peuple, fut cauſe de faire naiſtre en la ville pluſieurs frelons & mouches gueſpes, comme dit Platon, qui veulent vivre ſans rien faire que poindre & picquer tantoſt ceſtuy cy, & tantoſt celuy là. Mais ſi le peuple d'adventure prent une feſte ſolennelle du païs, ou bien l'honneur de quelque dieu pour occaſion de faire quelques jeux, ou quelque donnée legere, ou quelque gracieuſeté honeſte, ou magnificence publique, il eſt raiſonnable, que leur permettant telles choſes on les laiſſe jouïr aucunement & de leur liberté & de leur opulence : car au gouvernement de Pericles & de Demetrius Phalereus, il y a pluſieurs éxemples de choſes ſemblables. Cimon meſme embellit la place d'Athenes de pluſieurs belles allées de plantains, qu'il y feit planter à la ligne : & Caton voyant au temps de la conjuration de Catilina, que le menu peuple de Rome eſtoit tout eſmeu par les menées de Jule Ceſar, & qu'il ne falloit gueres de choſe pour faire changer tout l'eſtat, il perſuada au ſenat d'ordonner, qu'il ſe feroit quelque petite

donnée & diſtribution de deniers aux pauvres citoyens : & cela fait à propos appaiſa tout le tumulte, & reprima la ſedition & ſoublevation qui eſtoit toute preſte à ſe faire.

LXVIII. Tout ainſi que le ſage & diſcret medecin, après qu'il a tiré à ſon patient beaucoup de ſang corrompu, luy donne un peu de bonne nourriture : auſſi l'adviſé gouverneur d'eſtat populaire, après avoir oſté à la commune quelque grande choſe, qui eſtoit pour leur apporter honte & dommage : au contraire, par quelque legere grace & doulceur qu'il leur concede, il les reconforte & engarde de ſe faſcher & de ſe plaindre. Et n'eſt pas mauvais quelquefois pour les deſtourner d'une folie à quoy ils ont affection ſans propos, de les ramener à autres choſes qui ſont utiles: ainſi que feit Demades lors qu'il avoit la ſuperintendance des finances & de tout le revenu de la choſe publique, eſtant le peuple d'Athenes en volonté d'envoyer des galeres au ſecours de ceux qui s'eſtoient rebellez contre Alexandre le grand, & luy commandant de fournir argent pour ceſt effect : Il leur dit, vous avez bien de l'argent tout preſt, car j'en avois fait proviſion pour vous diſtribuer à ceſte feſte des Bacchanales, ſi que chaſcun de vous euſt peu avoir environ demy marc d'argent[1], qui euſt eſté environ cinq

[1] Grec, une demi-mine, 38 liv. 18 ſ. de notre monnoie.

efcus pour te^e : fi vous aimez mieux que ces deniers foient employez à ceft ufage, je m'en rapporte à vous, ufez ou abufez en, comme de chofe voftre : par cefte ruze les ayant deftournez de vouloir plus armer la flotte de vaiffeaux qu'ils vouloient envoyer, de peur de perdre la diftribution qu'il leur promettoit, il les engarda d'offenfer griefvement Alexandre.

LXIX. Il y a beaucoup de telles volontez dommageables & dangereufes qu'il feroit impoffible de rompre de droit fil, mais il y faut ufer de deftour & de torfe, comme feit un jour Phocion quand les Atheniens vouloient à toute force qu'il allaft hors de temps & de faifon dedans le païs de la Bœotie, car il feit incontinent crier à fon de trompe, que tous citoyens, depuis l'aage de l'adolefcence jufques à foixante ans, euffent à le fuivre avec leurs armes : à raifon duquel cry s'eftant elevé un grand bruit des vieillards, qui fe mutinoient de ce qu'on les faifoit aller à la guerre en tel aage : « Quel mal y a il, leur dit il : J'ay bien » quatre vingts ans, & feray avec vous comme » voftre capitaine ». Par tels moyens on pourra rompre beaucoup d'ambaffades importunes, en y commettant ceux que lon verra les plus mal difpos à faire voyages, plufieurs entreprifes de grands baftiments inutiles, en commandant de contribuer doncques argent, & plufieurs procès inci-

vils, en leur disant, qu'ils aillent doncques eux mesmes à la court pour les solliciter : à quoy faire, il y faut attirer & associer les premiers ceux qui mettent telles choses en avant, & qui incitent le peuple à les vouloir : car s'ils reculent, il semblera qu'ils rompent eux mesmes ce qu'ils auront proposé, & s'ils l'acceptent, ils porteront partie de la fascherie & de la peine qu'il y aura.

LXX. Mais là où il sera question de quelque affaire de grande consequence & de grande utilité pour le public, où il faudra grandement travailler & chaudement s'y employer, alors regarde à choisir de tes amis ceux qui auront le plus d'authorité, & mesmement entre les autres, ceux qui seront de plus doulce nature : car ceux là te resisteront le moins, & te secourront le plus, ayans le sens bon, & point de jalousie ny d'opiniastreté : toutefois en cela faut il encore que chascun cognoisse bien sa nature, & qu'entendant ce à quoy il est moins apte, il eslise pour adjoincts plus tost ceux qu'il sentira valoir en ce qui est requis pour ce qui se presente, que ceux qui luy seront plus semblables : comme Diomedes estant deputé pour aller recognoistre le camp des ennemis, choisit pour son compagnon le plus advisé, & laissa les plus vaillans : par ce moyen les actions en seront mieux contrepesées, & ne s'engendrera pas si facilement la jalousie & l'æmulation entre

ceux qui desirent faire cognoistre leur valeur en vertus differentes. Si doncques tu as une cause à plaider, ou une ambassade à faire, choisy pour ton adjoinct quelque homme bien eloquent, si tu te sens mal idoine à bien parler, ainsi comme Pelopidas choisit Epaminondas : Si tu te sens mal propre à caresser une commune, & avoir le cœur en trop bon lieu pour t'abaisser à faire la court, comme estoit Callicratidas capitaine Lacedæmonien, choisis en un qui ait grace à entretenir les gens, & qui soit bon courtisan : Si tu as le corps foible, & mal dispos pour porter beaucoup de peine, eslis en un qui soit plus robuste, & qui aime à travailler, comme Nicias choisit Lamachus. C'est ainsi que Geryon estoit esmerveillable, que ayant plusieurs jambes, plusieurs bras, & plusieurs yeux, le tout estoit regy & gouverné par une seule ame : mais les sages hommes de gouvernement s'ils s'entre-entendent, peuvent bien conferer ensemble non seulement leurs corps & leurs biens, mais aussi leurs fortunes, leurs credits, & leurs vertus en un mesme affaire : de sorte qu'ils viendront tousjours mieux à bout de quelque execution qu'ils entreprennent à faire, que ne fera un autre qui qu'il soit. Non pas comme les Argonautes, qui, après avoir delaissé Hercules, furent contraincts d'avoir recours aux sorcelleries & enchantements d'une

femme [1] pour se sauver, & derober la toyson d'or.

LXXI. Or y a il des temples, aux quels ceulx qui entrent laissent l'or dehors, s'ils en ont sur eux : & quant au fer, on n'en porte presque en maniere de dire dedans pas un : & d'autant que la tribune aux harengues, & le siege presidial est un temple commun à Jupiter conseiller & garde des villes, & à justice & equité, avant que d'y mettre le pied dès à present despouille ton ame de toute avarice, de toute convoitise d'avoir, comme si c'estoit du fer, ou bien une maladie pleine de rouille, & la rejette en la halle des marchands, des revendeurs, bancquiers & usuriers, & t'en esloigne le plus arriere que tu pourras, estimant que celuy qui s'enrichit du maniement des affaires publiques, est un sacrilege qui deroberoit jusques sur le maistre autel, jusques dedans les sepultures des morts, dedans les coffres de ses amis, s'enrichiroit de trahison & de faulx tesmoignage : qu'il est conseiller infidele, juge parjure, magistrat concussionnaire, brief contaminé de toutes les meschancetez que l'homme peult commettre : & pour ceste cause n'est il ja besoing de plus amplement en parler.

LXXII. Au demourant l'ambition, encore qu'elle soit de plus belle apparence que l'avarice,

[1] Médée.

apporte neantmoins des pestes non moins dangereuses ne moins pernicieuses qu'elle, au gouvernement de la chose publique : car elle est ordinairement accompagnée d'audace & de temerité, d'autant qu'elle ne s'engendre point ès natures basses, ny foibles ou paresseuses, mais principalement ès fortes, actives, & vigoureuses : & la vogue des peuples qui l'enleve & la poulse bien souvent par louanges qu'on leur donne, rend son impetuosité bien malaisée à retenir, à manier & regir. Comme doncques Platon escrit, qu'il faut accoustumer les jeunes garçons dès leur enfance à ouir dire, qu'il ne leur est pas loisible, ny de porter de l'or à l'entour de leur corps, pour ornement, ny mesme en avoir & posseder, pource qu'ils en ont un autre propre interieur meslé avec leur ame, voulant donner à entendre soubs paroles couvertes, à mon advis, la vertu derivée de leurs ancestres, par la descente & continuation de leur race : ainsi pouvons nous reconforter & addoulcir la cupidité de l'ambition, en remonstrant aux esprits ambitieux, qu'ils ont en eux de l'or qui ne se peut ternir, gaster ne contaminer par l'envie, ne par Momus mesme le repreneur des dieux, qui est l'honneur lequel ira tousjours croissant & augmentant, tant plus on discourra, considerera & rememorera les choses par eux faittes & accomplies au gouver-

nement de la chose publique : & pourtant qu'ils n'auront pas besoing de ces autres honneurs qui se moulent, qui se taillent, ou qui se paignent, ne qui se fondent en bronze, attendu que bien souvent, ce que plus on y prise appartient à autre qu'à eux.

LXXIII. Car la statue que feit Polycletus du trompette, & celle du hallebardier sont louées, pour le regard de celuy qui les a faittes, non pour le regard de ceux en faveur de qui elles furent faittes. Et Caton lors que la ville de Rome commanceoit desja à se remplir toute d'images & de statues, ne voulut pas permettre qu'on en feist aucune pour luy[1], disant, qu'il aimoit mieux que lon demandast pourquoy on ne luy en avoit point fait, que pourquoy on luy en avoit fait : car ces choses-là, apportent envie, & si pensent les peuples estre redevables à ceux, à qui ils n'ont point baillé de telles fumées : & au contraire, ceux qui les ont receuës, leur sont ennuyeux & fascheux : comme ayant recherché d'avoir les affaires de la ville en main, à fin d'en recevoir un tel salaire.

LXXIV. Ainsi donc comme celuy qui auroit navigué sans peril tout le long du gouffre de Syrtis, & puis se seroit venu perdre & noyer à

[1] On lui en éleva cependant une. Voyez sa Vie, ch. XXXVIII, T. III.

l'entrée du port, n'auroit pas fait rien de grand, ny de fort recommandable : aussi celuy qui se seroit sauvé du tresor, & auroit eschappé les fermes publiques, c'est-à-dire, qui n'auroit point souillé ses mains du larrecin des deniers communs, ny de mauvaise intelligence avec les fermiers des impositions & gabelles publiques, & puis se seroit laissé prendre à la cupidité de vouloir presider au palais, & d'estre le premier au conseil de la ville : celuy-là auroit bien donné contre une plus haulte roche, mais il seroit allé à fond, & se seroit noyé aussi bien que les autres : ainsi seroit-ce de beaucoup le meilleur, n'appeter ny convoitter point ces honneurs là, ains les fuir & refuser du tout.

LXXV. Toutefois si d'adventure il est malaisé de rebouter de tout poinct une grace & une demonstration d'amitié que le peuple a quelquefois envie de faire à ceux qui combattent en ce champ de gouvernement, non à un jeu de prix d'argent, ny de riches presents, ains à un jeu veritablement sainct & sacré, & digne d'estre couronné, il suffise de se contenter de quelque honorable inscription, ou de quelque tableau, ou quelque decret publique, quelque rameau de laurier ou d'olive, comme Epimenides [1] en eut un de l'olive sacrée du chasteau d'Athenes, pour

[1] Voyez les Observations.

avoir nettoyé & purifié la ville : Anaxagoras, refusant tous autres honneurs qu'on luy vouloit decerner, demanda seulement, que le jour qu'il mourroit, les enfants eussent congé de jouër, & n'allassent point à l'eschole pour ce jour-là : & aux sept gentils hommes Persiens, qui tuerent les Mages tyrans, on leur donna privilege de porter le chappeau pointu Persien, penchant sur le devant de la teste, à eulx & à ceulx qui descendroient d'eux : car c'estoit le signal qu'ils avoient pris entre eux, quand ils allerent pour executer leur entreprise. Aussi eut de la civilité & modestie grande, l'honneur que lon feit à Pittacus : car comme ses citoyens luy eussent permis & commandé de prendre de la terre qu'il avoit conquise sur les ennemis, autant comme il en voudroit pour luy, il en prit seulement autant, que contenoit le ject de son javelot qu'il lancea : & le Romain Cocles [1] eut autant de terre comme il en peut labourer en un jour, estant boitteux : car il ne fault pas qu'un honneur civil soit salaire d'un acte vertueux fait pour le public, ains marque pour la souvenance seulement, à fin que la memoire en demeure plus longuement, comme ont fait ceux que nous avons recitez.

LXXVI. Là où les trois cents statues de Deme-

[1] Horatius Coclès, qui défendit seul le pont du Tibre contre l'armée de Porsenna. V. Tite-Live, L. II, ch. 10 & suiv.

trius le Phaletien [1] n'engendrerent jamais rouille, ny craſſe & ordure, ains furent toutes de ſon vivant meſmes abbatues, & celles de Demades furent fondues, & en feit on des urinaux, & baſſins à ſelles percées, & pluſieurs autres tels honneurs ont eſté de meſme effacez, ayans deſpleu & faſché au monde, non ſeulement pour la mauvaiſtié de ceux qui les recevoient, mais auſſi pour la grandeur de ce qu'on leur donnoit: & pourtant la plus honeſte & plus ſeure garde de l'honneur pour le faire longuement durer, c'eſt la ſobrieté, & ſimplicité, pource que les honneurs exceſſifs & demeſurez en grandeur, ſont ne plus ne moins que les ſtatues mal contrepeſées & mal proportionnées, leſquelles ſe ruinent & tombent par terre d'elles meſmes, j'appelle maintenant honneurs ces choſes exterieures, comme fait le vulgaire, en tant qu'il eſt loiſible, comme dit Empedocles: toutefois j'afferme auſſi bien que les autres, que le ſage homme d'eſtat & de gouvernement ne doit point meſpriſer le vray honneur, qui giſt en la benevolence & bonne affection de ceulx qui ont ſouvenance des ſervices & biens qu'ils ont receuz, ny ne doit point contemner la gloire, fuyant le plaire à ſes prochains, ainſi que vouloit Democritus, car ny les eſcuyers ne doivent pas rejetter les careſſes de leurs

[1] Pline en compte trois cent ſoixante, L. XXXIV, ch. 6.

chevaux,

vaux, ny les veneurs les festes de leurs chiens, ains les doivent plus tost chercher, pource que c'est chose utile & plaisante de pouvoir imprimer à tels animaux, qui nous sont familiers, & vivent avec nous, une telle affection en nostre endroit, comme le chien de Lysimachus monstra envers son maistre, & que le poëte Homere recite des chevaux d'Achilles envers Patroclus.

LXXVII. Et quant à moy j'estime, qu'il en prendroit mieux aux abeilles, si elles vouloient caresser, & laisser amiablement approcher d'elles ceux qui les nourrissent, & qui les traittent & ont soing d'elles, plus tost que de les picquer, & de s'aigrir si aspremente contre eux: mais maintenant les hommes aussi les chastient avec de la fumée, & dontent les chevaux farouches avec des mords de bride, & les chiens subjects à s'enfuir, ils les attachent à des billots de bois: là où il n'y a rien qui rende l'homme libre volontairement obeïssant, & se soubmettant à un autre homme, que la fiance qu'il a en luy pour l'amour qu'il luy porte, & l'opinion qu'il a conceuë de sa bonté & de sa justice. C'est pourquoy Demosthenes dit bien, que les citez libres n'ont point de meilleur moyen pour se garder & preserver des tyrans, que de se deffier d'eux: car celle partie de l'ame qui croit & qui se fie, est celle qui est la plus aisée à prendre. Tout ainsi

donc comme le don de prophetie qu'avoit Cassandra, ne servoit de rien à ses citoyens, d'autant qu'ils ne luy croyoient point,

Dieu n'a voulu que ma voix prophetique
Portast effect à la chose publique:
Car quand ils ont receu quelque meschef,
Tant que le mal leur poise sur le chef,
Je suis par eux alors sage appellée,
Mais au surplus folle & ecervellée:

Ainsi la foy & bienveuillance des citoyens d'Archytas [1] & de Battus [2] envers eux apporterent de grands profits aux uns & aux autres qui se voulurent servir d'eux, & suivre leur conseil, pour la bonne opinion qu'ils en eurent: aussi est-ce le premier & principal bien qui soit en la reputation des hommes de gouvernement, la foy & confiance que lon a en eux, laquelle leur ouvre la porte à faire toutes bonnes actions: le second bien est l'amitié & bienveuillance du peuple, qui est aux bons un bouclier & un rempar grand à l'encontre des envieux & des meschants,

Comme la mere empesche que la mousche
Son fils dormant de doux sommeil ne touche,

[1] Philosophe pythagoticien, de la ville de Tarente, contemporain de Platon.

[2] Battus, ou Aristote, surnommé Battus, parce qu'il étoit bégue, conduisit de Théra sa patrie une colonie à Cyrène en Libye, où il fonda un nouvel empire, la troisieme année de la trente-septieme olympiade, 630 ans avant J. C.

destournant l'envie qui peult sourdre à l'encontre d'eux : & quant au credit egalant celuy qui sera né de bas & petit lieu aux plus nobles, le pauvre aux riches, & le privé au magistrat : brief quand vertu & verité sont conjoinctes à ceste benevolence populaire, c'est comme un vent fort & gaillard en pouppe, qui les poulse à toute entremise de gouvernement.

LXXVIII. A l'opposite aussi peult on voir quels effects produit la disposition contraire ès cœurs du peuple, par tels exemples : car ceux d'Italie ayans surpris la femme & les enfans du tyran Dionysius [1], après les avoir forcez & violez honteusement, les feirent mourir, & puis en ayant bruslé les corps, en jetterent les cendres dedans la mer. Au contraire, un Menander ayant regné doucement sur les Bactriens, & estant à la fin mort en la guerre, les villes de son obeissance feirent bien ensemble, & par commun accord, les funerailles & obseques : mais quand ce vint à sçavoir où lon en logeroit les reliques, elles en vindrent en très grande contention les unes contre les autres, qu'elles pacifierent à la fin à grande peine, soubs condition que ses cendres seroient partagées egalement entre elles, & qu'en chascune y auroit une sepulture de luy. A l'opposite, ceulx d'Agrigente après qu'ils furent deli-

[1] Voyez les Observations.

vrez du tyran Phalaris, feirent une ordonnance, que de là en avant il ne fust loisible à aucun de porter robbe de couleur bleuë, pource que les satellites de ce tyran avoient porté des hoquetons bleus : Et les Persiens, pource que Cyrus avoit le nez aquilin, jusques aujourd'huy aiment encore ceux qui l'ont tel, & les estiment les plus beaux.

LXXIX. C'est l'amour le plus sainct, & le plus puissant de tous, que celuy que les villes & peuples portent à quelqu'un de leurs citoyens pour sa vertu : les autres honneurs, ainsi nommez à faulses enseignes & demonstrations de bienveuillance, que les peuples donnent à ceulx qui leur font bastir des theatres, jouër des jeux, distribuer de l'argent, ou d'autres presens, ou de leur donner le passetemps de voir combattre des gladiateurs & escrimeurs à outrance, ressemblent proprement aux caresses & flatteries des putains, qui rient tousjours à celuy qui leur donne & qui leur fait plaisir, qui est une reputation qui ne dure gueres, ains se passe en bien peu de temps.

LXXX. Celuy qui dit le premier, « Que le » premier qui donna de l'argent au peuple, en» seigna le vray moyen de ruiner l'estat populai» re », entendit bien, qu'un peuple pert son authorité, quand il se rend subject à corruption : mais aussi faut-il bien que ceux qui le corrom-

pent entendent, qu'ils se ruinent & destruisent eux-mesmes, achettans leur reputation à si grands frais & si grands despens, & rendent la commune plus hautaine & plus arrogante, d'autant qu'elle presume qu'il est en sa puissance de donner ou oster une chose grande.

LXXXI. Ce n'est pas à dire, que je veuille que l'homme d'estat, ès despenses ordinaires & liberalitez accoustumées, se monstre chiche & mechanique, quand ses affaires luy en donneront le moyen, par ce qu'un peuple prend en plus grande haine le riche, qui ne luy communique pas de ses biens en telles occasions, que le pauvre qui desrobbe du public, pource qu'ils estiment que l'un procede de mespris & de contemnement, & l'autre de necessité. Parquoy je voudrois que telles largesses premierement se feissent gratuitement & pour neant, d'autant que faittes en ceste sorte, elles font admirer & obligent davantage ceux qui les reçoivent : & puis je voudrois que ce fust tousjours pour occasion belle, bonne & honeste, comme pour l'honneur de quelque dieu, ce qui attire tousjours de plus en plus le peuple à devotion, pource que tout ensemble il s'imprime au cœur du peuple une vehemente opinion & apprehension, que la divinité & majesté des dieux doit estre grande & venerable chose, quand ils voient ceux qu'ils honorent, &

qu'ils reputent grands personnages, si affectionnez à despendre liberalement pour les servir & honorer. Tout ainsi donc comme Platon defend aux jeunes qui apprennent la musique, l'harmonie Lydiene & la Phrygiene, d'autant que l'une excite en nostre ame toutes affections plaintives & lamentables, & l'autre augmente l'inclination à la volupté & lubricité : ainsi quand aux largesses & despenses publiques, chasse hors de ta ville tant que tu pourras celles qui provoquent les affections bestiales, barbares & sanglantes en nostre ame, ou les dissoluës & lubriques, ou si tu ne les peux du tout chasser & oster, pour le moins fais devoir d'en contester tant que tu pourras contre le peuple, qui te demandera de tels spectacles, & fais que le subject de ta despense soit tousjours honeste & pudique, & la fin & intention bonne & necessaire, ou pour le moins que le plaisir de joyeuseté qui y sera, soit sans insolence ny dommage.

LXXXII. Mais si d'adventure tes biens sont mediocres, & que le centre de la circonference d'iceux ne contiene ny n'embrasse pas plus qu'il ne te fault necessairement, sçache que ce n'est ny lascheté, ny vileté & bassesse de cœur, de ceder ces ambitieuses despenses, & laisser faire ces liberalitez à ceux qui ont bien dequoy, en confessant franchement sa pauvreté, non pas en s'en-

debtant & prenant argent à uſure , ſe faire regarder en pitié, & mocquer tout enſemble, en telles commiſſions : par ce que ceux qui le font ne peuvent ſi ſecrettement faire, que lon ne penſe bien qu'ils entreprennent plus qu'ils ne peuvent, & qu'ils ſont contraincts de moleſter d'emprunts leurs amis, ou de flatter & courriſer des uſuriers , tellement qu'ils n'acquierent ny honneur ny credit, ains plus toſt honte & meſpris par telles deſpenſes : & pourtant ſeroit il bon, que lon euſt tousjours en telles choſes Lamachus & Phocion devant les yeux, car Phocion un jour comme les Atheniens en un ſacrifice luy criaſſent qu'il leur donnaſt quelque argent pour faire les frais : « J'aurois honte, ce leur dit-il, » de vous donner, & ce pendant ne payer pas » ceſtuy-cy ». En leur monſtrant Callicles l'uſurier, duquel il avoit emprunté. Et Lamachus ès comptes de ſa charge , quand il avoit eſté capitaine de l'armée d'Athenes en quelque voyage, il y mettoit tousjours en ligne de compte de la deſpenſe, pour une paire de pantoufles, & pour une robbe à ſon uſage. Et les Theſſaliens ordonnerent à Hermon, qui refuſoit d'eſtre leur capitaine general, par ce qu'il eſtoit pauvre, un poinſon de vin par chaſque mois, & un minot de bled de quatre en quatre jours : ainſi n'eſt-ce point honte de confeſſer ſa pauvreté , & n'ont

pas les pauvres moins de moyen d'acquerir credit & authorité au gouvernement des villes, que ceulx qui despendent beaucoup à faire des festins & des jeux publiques, pour acquerir la bonne grace de la commune, prouveu que par leur vertu ils ayent acquis foy & liberté de franchement parler au peuple.

LXXXIII. Pourtant se fault il bien sagement maistriser & moderer en telles choses, & ne descendre pas à pied en campagne rase, pour combatre contre des gens à cheval, ny entrer en carriere pour faire jeux, ou sur un eschaffault, ny en salle de festin, estant pauvre, pour faire à l'envy des riches à qui se monstrera plus magnifique, ains fault essayer de manier le peuple par vertu, par gentillesse de cœur, bon entendement conjoinct avec une sage parole : en quoy il n'y a pas seulement une honesteté venerable, mais aussi une grace attrayante & favorable,

Plus que tout l'or de Crœsus desirable :

car pour estre bon il n'est pas necessaire d'estre fascheux ne presumptueux,

Pour estre chaste & bien moriginé
On n'est pourtant severe & rechigné,
Ne par la ville on ne monstre une trongne
Hydeuse à voir, tant elle se renfrongne :

au contraire, l'homme de bien est premierement

de facile accès, affable à tous, tenant ſa maiſon ouverte, comme un port de refuge pour tous ceulx qui ſe veulent ſervir de luy.

LXXXIV. Et puis il ne monſtre pas ſa debonnaireté ſoigneuſe aux negoces & affaires de ceux qui l'emploient, mais auſſi en ce qu'il ſe va reſjouïr avec ceux à qui il ſera arrivé quelque bonne adventure, & condouloir auſſi avec ceux auſquels il ſera eſcheut quelque meſadventure, ne ſe rendant point moleſte ny faſcheux à perſonne par un grand nombre de valets qu'il menera quand & ſoy aux eſtuves, ny à retenir places aux theatres quand on y jouëra des jeux, ny remarquable par aucuns ſignes exterieurs de delices & de ſumptueuſe ſuperfluité : ains eſtant egal & ſemblable au commun des autres en habillements, en deſpenſe de table, en la nourriture de ſes enfans, ſuitte, eſtat & veſtements de ſa femme : & brief ſe voulant comporter en toutes choſes, comme un ſimple homme & ſimple citoyen, n'ayant rien plus d'apparence que l'un des autres, conſeillant au reſte chaſcun amiablement en ſon affaire, defendant leurs cauſes, comme un advocat gratuitement ſans prendre aucun ſalaire, reconciliant gracieuſement le mary avec la femme, les amis les uns avec les autres, n'employant pas une petitte partie du jour à la tribune aux harengues, ou au parquet de l'audience pour

le public, & puis tout le reste de sa vie tirant à soy tous affaires & tous moyens de mesnager de tous costez pour son particulier profit, ainsi que lon dit que le vent de Cæcias[1] attire à soy les nues, ains ayant tousjours l'esprit tendu au soing du public, en faisant par effect apparoir, que la vie d'un sage homme de gouvernement, est une continuelle action & function publicque, non pas une oysiveté comme le vulgaire pense.

LXXXV. Par ces façons & autres semblables il gaigne & attire à soy la commune, laquelle en fin vient à cognoistre que toutes les flatteries, attraicts & allechements des autres, ne sont que faulx appasts & amorses bastardes, au près & à comparaison de la prudence, bonté & diligence de luy. Les flatteurs qui estoient à l'entour de Demetrius ne vouloient pas qu'il appellast les autres princes de son temps roys, ains disoient qu'il falloit que lon nommast Seleucus, le capitaine des elephans : Lysimachus, garde des tresors : Ptolomeus, general de la marine : Agathocles, gouverneur des isles : mais le peuple encore que du commancement à l'adventure ils eussent rejetté le sage & prudent homme de gouvernement, toutefois à la fin après qu'ils auront cogneu sa verité, sa preudhommie & bonté de son naturel, ils le reputeront seul populaire, seul gouverneur,

[1] Voyez les Observations.

& seul magistrat : & quant aux autres, ils en appelleront l'un le defrayeur, l'autre le festoyant, l'autre le president des jeux, & les tiendront pour tels seulement. Et puis tout ainsi que aux festins dont un Alcibiades ou un Callias faisoient la despense, il n'y avoit que Socrates qui parlast, & estoient les yeux de tous les conviez tournez sur luy seul : ainsi ès villes saines & bien ordonnées Ismenias fait des largesses, Lichas donne à soupper, Niceratus defraye les jeux, mais un Epaminondas, un Aristides, un Lysander, sont ceulx qui tiennent les magistrats, qui gouvernent & qui commandent aux armées. Ce consideré il ne se fault point lascher de courage ny s'estonner pour la reputation qu'acquierent envers une commune, ceulx qui leur bastissent des theatres, qui leur font des festins, & qui tienent grandes maisons, pource que c'est une gloire qui dure bien peu, & qui se dissoult & s'esvanouit en fumée quand & la fin de ces combats de gladiateurs, & avec les jeux de leurs theatres, n'ayans en soy rien de venerable ny de grand.

LXXXVI. Or ceulx qui font mestier de nourrir & gouverner des ruches d'abeilles disent, que les exaims qui resonnent le plus, & qui font plus grand bruit sont les meilleurs, les plus fructueux, & les plus sains : mais celuy, à qui dieu a donné la charge & le soing de l'exaim raison-

nable & civil des hommes, jugera celuy heureux qui ſera le plus doulx & le plus paiſible, & approuvera bien les ordonnances & ſtatuts de Solon en pluſieurs autres choſes, taſchant à les enſuyvre & obſerver à ſon pouvoir : mais il doutera & s'esbahira à quoy il penſoit quand il eſcrivoit, que ceux qui en une ſedition de ville ne ſe rengeroient à l'une ou à l'autre des parties, fuſſent notez d'infamie : car en un corps naturel malade, le commancement de mutation à recouvrement de ſanté, ne luy vient pas des membres gaſtez ny des parties malades, mais quand la temperature des fortes, ſaines & entieres, eſt ſi puiſſante qu'elle chaſſe ce qui eſt en tout le reſte du corps contre la nature : auſſi en un peuple tumultuant en ſedition non dangereuſe ny mortelle, ains qui ſoit pour ſe terminer & prendre fin, il fault qu'il y ait beaucoup de ſain & entier, & qu'il y demeure, & ſe maintiene enſemble : car il flue & decoule des ſages ce qui guarit & penetre à travers de ce qui eſt malade : mais les villes qui ſont entierement troublées, & toutes ſans deſſus deſſoubs, periſſent de fond en comble, s'il ne leur ſurvient de dehors quelque contraincte & quelque chaſtiement qui les face ſages par force. Non pas que je veuille dire qu'il faille en ſedition & diſſenſion civile, demourer inſenſible & impaſſible, ſans ſentir aucune paſſion du mal pu-

blic, en chantant son repos & sa tranquillité, & sa vie heureuse & paisible, ce pendant que les autres se battront, en s'esjouïssant de la follie d'autruy : car c'est là principalement, où il fault chausser le brodequin de Theramenes[1] qui servoit à l'un & à l'autre pied, & parler à toutes les deux parties sans se joindre ny aux uns ny aux autres : par ce moyen tu ne sembleras pas estre adversaire, en estant prest à offenser, ains commun à tous en aidant aux uns & aux autres, & ne t'apportera point d'envie ce que tu ne te sentiras point du malheur, si tu te monstres avoir compassion egalement de tous.

LXXXVII. Mais le meilleur est de procurer & prouveoir que jamais ils ne viennent à ouverte sedition, & doit on estimer, que cela est la cyme & le poinct principal de toute la science civile de gouverner : car il est tout evident que c'est la cause des plus grands biens que les villes sçauroient desirer de la paix, de la liberté, de la fertilité, de multitude de peuple, & d'union & concorde : & quant à la paix pour le temps qui court aujourd'huy, les peuples n'ont pas grand besoing de sage gouverneur pour la leur maintenir, pource que toutes guerres, & contre les Grecs & contre les Barbares, s'en sont fuïes arriere de nous : & quant à la liberté, les peuples

[1] Voyez les Observations.

en ont autant qu'il plaift aux princes & fuperieurs leur en departir : & le plus, à l'adventure, ne feroit pas le meilleur pour eux : quant à la fertilité de la terre & abondance des fruicts, & la bonne difpofition & temperature des faifons de l'année,

Que les enfans des ventres de leurs meres
Sortent à temps femblables à leurs peres,

l'homme de bien priant pour le falut d'iceulx enfans nouvellement nez, le demandera en fes prieres aux dieux pour tous fes citoyens. Il refte donc à l'homme de gouvernement de tous les ouvrages propofez, celuy qui eft un bien non moindre que pas un des autres, c'eft de faire qu'il y ait tousjours amitié, union & concorde entre fes citoyens, & chaffer hors de fa ville toutes diffentions, toutes querelles & toutes malveuillances, comme entre communs amis, en reconfortant premierement la partie qui femblera eftre plus offenfée, & monftrant de s'en fentir offenfé auffi bien comme eux, & qu'il luy en fait auffi grand mal comme à eux : & puis petit à petit tafcher à les adoucir & à leur donner à entendre, que ceulx qui flefchiffent & qui chalent la voile un petit, furmontent ordinairement ceux qui s'opiniaftrent à vouloir gaigner à toute force, & furmontent non feulement en douceur & bonté

de nature, mais aussi en grandeur de courage & en magnanimité : & qu'en pliant & cedant en quelques petites choses, ils gaignent en de très belles & très grandes : & puis après en remonstrant en particulier à chascun, & en public à tous, & leur declarant la petitesse & foiblesse des affaires de la Grece, & qu'il est beaucoup plus expedient aux hommes de bon & sain jugement, jouïr du fruict & du bien qu'il y a en ceste imbecilité, en vivant en paix & en concorde les uns avec les autres, attendu que la fortune ne leur a laissé au milieu, aucun grand & digne prix à gaigner pour tous leurs efforts. Car quelle gloire, quelle authorité, ne quelle puissance demourera à ceux qui gaigneront & qui demoureront les maistres, que le proconsul avec un simple mandement ne renverse & ne transporte en un autre toutes & quantesfois qu'il luy plaira, encore que quand elle demoureroit, elle ne meritast pas que lon en feist autrement grand cas.

LXXXVIII. Mais comme le plus souvent les grands embrasements de feu ne commancent pas aux edifices saincts & sacrez ny publiques, ains sera par le moyen d'une lampe que lon aura laissé tomber, sans y penser, en quelque pauvre & petite maison, ou bien quelque paille que lon bruslera, qui jettera soudain une grande flamme, dont il advient après une grande & publique

perte de plusieurs bastiments : aussi n'est ce pas tousjours par les contentions & dissensions touchant les affaires publiques que les seditions des villes s'allument, ains bien souvent les querelles & riottes yssues de negoces particuliers, & procedées jusques au public, ont mis sans dessus dessoubs toute une ville. Au moyen dequoy il appartient à l'homme politique autant que nulle autre chose, d'y prouveoir & remedier, à fin que tels differents ou ne naissent point du tout, ou qu'ils soient bien tost assopis, & qu'ils ne croissent point, ou pour le moins qu'ils ne touchent point au public, ains demeurent entre ceux qui les auront emeus : en considerant luy mesme & le donnant à entendre aux autres, que les privez debats sont à la fin cause des publiques, & les petits des grands, quand on les neglige, & que lon n'y use pas de remedes convenables dès le commancement.

LXXXIX. Comme lon tient que le plus grand mouvement de sedition civile qui fut oncques en la ville de Delphes, advint par le moyen de Crates, duquel Orgilaüs fils de Phalis estant près à espouser la fille, il arriva par cas d'adventure que la couppe, de laquelle on devoit premierement faire les effusions de vin en l'honneur des dieux, & boire puis après l'un à l'autre par les ceremonies nuptiales, se rompit en deux pieces d'elle mesme : ce que ledit Orgilaüs prenant à mauvais présage,

presage, abandonna l'espousée, & s'en alla sans rien achever avec son pere : peu de jours après, ainsi comme ils faisoient un sacrifice aux dieux, Crates leur feit supposer quelque vase d'or, de ceulx qui estoient sacrez & dediez au temple, & ainsi feit precipiter du haut en bas de la roche de Delphes, sans autre jugement ny forme de procès, comme sacrileges manifestes, Orgilaus & son frere : & depuis encore feit mourir aucuns de leurs parents & amis, bien qu'ils suppliassent qu'on les laissast jouïr de la franchise du temple de Minerve providente, dedans lequel ils s'en estoient fuis, & s'estants commis plusieurs tels meurtres, les Delphiens à la fin feirent mourir ce Crates & ceulx qui avec luy avoient emeu la sedition, puis de l'argent procedé de la confiscation des excommuniez, ainsi qu'on les appelle, ils feirent bastir les temples qui sont au bas de la ville.

XC. Et à Syracuse de deux jeunes hommes qui avoient grande familiarité ensemble, l'un s'en allant hors du païs laissa en garde à l'autre une siene concubine jusques à ce qu'il fut de retour : l'autre en l'absence de son amy la corrompit, & son compagnon à son retour l'ayant sçeu, feit tant qu'il desbaucha & adultera la femme de l'autre : & y eut lors un des plus anciens senateurs qui meit en avant au conseil, que lon les

bannist de la ville tous deux, devant qu'ils fussent cause de la mettre en combustion & de la perdre en la remplissant de haines & d'inimitiez, ce qu'il ne peut pas persuader tellement que le peuple entrant en sedition, par grande calamité ruina un très bon gouvernement. Tu as aussi des exemples domestiques de Pardalus[1] & de Tirrhenus qui cuiderent destruire & ruiner la cité de Sardis, pour causes legeres & privées, l'ayant jettée en guerres & rebellions par leurs factions & inimitiez particulieres.

XCI. Pourtant faut il que l'homme de gouvernement soit tousjours au guet, & qu'il ne mesprise pas non plus qu'en un corps naturel les commancements des maladies, les petites hargnes, qui courent aiseement de l'un à l'autre, ains qu'il les arreste, en y remediant de bonne heure : car en y ayant bien l'œil, ce qui estoit premierement grand devient petit, & ce qui estoit petit se reduit à neant : or pour les bien induire & persuader à ce faire, il n'y a point de meilleur artifice ny de plus grand moyen, que de se monstrer soy-mesme facile à pardonner, & aisé à reconcilier en semblables differents, demourant en ses premieres causes & raisons sans rancune, & n'adjoustant à pas une ny opiniastreté,

[1] Il faut écrire Pardalas comme à la page 180, où le grec porte : votre Pardalas.

ny cholere, ny autre passion qui puisse engendrer une aspreté & une aigreur ès disputes necessaires & que lon ne sçauroit eviter.

XCII. Car aux combats & escrimes des poings que lon fait par plaisir nud à nud, on a accoustumé de munir les mains de moufles rondes, à fin que quand les combattans vienent à s'eschauffer il n'en puisse arriver aucun maling accident, estans les coups mols, & ne pouvans faire grande douleur : aussi ès procès & differents qui surviennent entre les citoyens d'une mesme ville, le meilleur est de combattre, en deduisant ses moyens, raisons & arguments tout simplement & nuement, sans aigrir ny envenimer les affaires, comme les traicts, en y faisant des incisures, ou en les empoisonnant par injures, par obstinations malignes, & par menasses, pour rendre le mal incurable, & l'augmenter, de sorte qu'il vienne à toucher jusques au public : car celuy qui se portera ainsi en ses propres affaires envers ses parties, viendra facilement à bout aussi des autres : & depuis que lon a une fois osté les occasions particulieres des malveillances privées, les picques & discordes, que lon a à cause du public, sont faciles à pacifier, & n'apportent jamais inconvenients irremediables ny malings.

SOMMAIRE

DU VIEILLARD CONSIDÉRÉ

PAR RAPPORT A L'ADMINISTRATION.

PRÉTEXTES *dont on se sert pour autoriser la vieillesse à ne point se mêler des affaires publiques.* II. *Il est beau de mourir, non sur le trône de la tyrannie, mais au sein d'une activité patriotique.* III. *Beau mot de Caton sur la vieillesse.* IV. *Il ne faut pas faire l'apprentissage du gouvernement public dans la vieillesse.* V. *Raisons qui écartent les jeunes gens de l'administration.* VI. *Exemples.* VII. *Éloge de la vieillesse d'Agésilas par Xénophon.* VIII. *Exemples de poëtes composant avec succès dans leur vieillesse.* X. *Il est honteux à un homme d'état de finir sa vie dans l'oisiveté, ou dans des occupations méchaniques.* XI. *Plus encore dans les délices & la volupté.* XII. *Les vieillards sont inhabiles aux plaisirs des sens.* XIII. *Ils doivent chercher dans la bienfaisance un plaisir digne des dieux.* XV. *Sentiment de plaisir que la vertu nous fait éprouver.* XVI. *Il ne faut pas laisser ternir sa*

réputation. XVII. *Elle est difficile à acquérir, facile à conserver.* XVIII. *L'envie attaque moins les vieillards que les jeunes gens.* XIX. *L'envie comparée à la fumée, qui diminue à mesure que le feu s'allume.* XX. *La déférence pour la vieillesse est fondée sur l'espérance que chacun a d'y parvenir.* XXI. *Il ne faut donc pas abandonner le combat, quand la victoire est en quelque sorte gagnée.* XXII. *Exemples tirés d'Homère.* XXIII. *La foiblesse d'un vieillard n'est pas si nuisible aux affaires, que sa prudence leur est utile.* XXIV. *Voilà pourquoi, dans les circonstances critiques, les républiques recherchent des vieillards expérimentés.* XXV. *Sage réponse de Timothée aux orateurs d'Athènes.* XXVI. *La vieillesse affranchit l'homme de beaucoup de passions pernicieuses au bien public.* XXVII. *S'il ne faut pas entrer trop vieux dans la carriere de l'administration, il ne faut pas en sortir, parce qu'on y a vieilli.* XXVIII. *Le soldat a besoin de force, l'administrateur de prudence.* XXIX. *Le sénat de Lacédémone & de Rome appellé d'un nom qui désigne la vieillesse.* XXX. *Priere d'Agamemnon demandant aux dieux dix Nestors.* XXXI. *Quelqu'embarrassante que soit la royauté, un roi ne la quitte pas quand il est vieux.* XXXII. *Si les vieillards abandonnent l'administration, elle sera livrée aux jeunes gens, qui ne peuvent avoir l'expérience*

nécessaire. XXXIV. *Au moins faudroit-il que les vieillards restassent pour donner des leçons & des exemples aux jeunes gens.* XXXV. *Exemples.* XXXVI. *La prudence des vieillards tempère la fougue des jeunes gens.* XXXVII. *Il faut toujours s'occuper du bien public, comme il faut toujours être juste.* XXXVIII. *Il y a beaucoup de jeunes gens foibles & de vieillards robustes.* XXXIX. *La vertu s'affoiblit & s'anéantit dans l'oisiveté.* XL. *L'habitude est nécessaire dans toutes les sciences, sur-tout dans celle de la politique.* XLI. *On ne doit pas plus cesser de servir sa patrie que son pere.* XLII. *On ne conseilleroit pas à Plutarque de quitter le sacerdoce de Jupiter, parce qu'il y a long-temps qu'il l'exerce.* XLIII. *Un vieillard doit choisir les parties de l'administration les plus convenables à son âge.* XLIV. *Il faut que le vieillard sur-tout ne cherche pas à s'entremettre dans un trop grand nombre d'affaires.* XLV. *Il doit se réserver pour les plus importantes.* XLVI. *Encore ne faut-il pas qu'il les recherche.* XLVII. *Mais qu'il les accepte.* XLVIII. *Ménagemens qu'il doit observer dans les occasions peu considérables; vigueur qu'il doit déployer dans celles qui sont décisives.* XLIX. *Comment il doit louer, ou reprendre, ou encourager les jeunes gens.* LI. *Le jeune homme doit apprendre, & le vieillard doit enseigner la politique.* LII. *Le*

vieillard doit être, plus que tout autre, exempt d'envie. LIII. *Ce n'est pas seulement par l'exercice de telle ou telle charge, mais par ses leçons, ses exemples, qu'un vieillard doit se mêler de l'administration publique.* LV. *Exemples.* LVII. *La foiblesse de l'âge enfin peut lui ôter l'action.* LVIII. *Mais non pas le bon conseil.*

SI L'HOMME D'AAGE

SE DOIT ENCORE ENTREMETTRE

ET MESLER DES AFFAIRES PUBLIQUES.

NOUS sçavons bien, seigneur Euphanes, que tu es assez coustumier de louër hautement le poëte Pindare, & que tu as souvent en la bouche ces paroles sienes, comme estans à ton advis bien assises & veritablement dittes,

> Quant le combat est presenté
> Qui restive en cherchant excuse,
> Jette en profonde obscurité
> Le bruyt de sa vertu confuse.

Mais pour autant que lon allegue ordinairement plusieurs causes & pretextes pour couvrir la paresse & faute de cœur de s'entremettre des negoces & affaires de la chose publique, & entre autres pour la derniere, comme par maniere de dire celle de la ligne sacrée, on nous amene en jeu la vieillesse, & pense lon avoir bien trouvé un suffisant argument pour reboucher & attiedir le desir de se faire honneur par le moyen d'iceluy, en nous disant, qu'il y a un certain but,

& fin limitée, non seulement à la revolution du temps que lon est propre pour les combats & jeux de prix, mais aussi pour les affaires & negoces publiques : Il m'a semblé qu'il ne seroit point hors de propos, si je t'envoyois & communiquois les discours que je fais quelquefois à par moy, sur l'entremise des vieilles gens au gouvernement de la chose publique, à fin que nul de nous deux n'abandonne le long pelerinage que nous avons longuement continué en cheminant tous deux ensemble jusques à present, ny ne rejette la vie civile au maniement des affaires, non plus qu'il voudroit faire un vieil compagnon de son aage, ny un ancien familier amy, pour en prendre une autre non accoustumée, & pour à laquelle se familiariser & accoustumer il n'auroit pas du temps assez : ains demourons fermes & constans en la maniere de vivre que nous avons dès le commancement choisie, tellement que la fin de nostre vivre soit aussi de bien vivre, si nous ne voulons pour ce peu de temps qui nous reste à vivre diffamer le beaucoup que nous avons desja vescu, comme ayant esté despendu vainement à nulle bonne & louable intention.

II. Car la domination tyrannique n'est pas un beau monument pour y estre ensepveli, ainsi comme quelqu'un jadis dit au tyran Dionysius,

mais à luy ceste principauté acquise & jouïe par voye si injuste & si meschante, plus elle duroit sans danger de faillir, plus elle luy estoit grande & parfaitte calamité, & comme Diogenes depuis voyant son fils devenu pauvre homme privé, de seigneur & prince qu'il estoit : « O, dit-il, Dio-
» nysius que tu es indigne de l'estat auquel tu es
» reduit maintenant! car tu ne meritois pas de
» vivre icy en liberté, sans doute quelconque
» avec nous, ains devois demourer par delà com-
» me ton pere, emmuré & confiné dedans une
» forteresse, pour toute ta vie, jusques à la vieil-
» lesse ». Mais un gouvernement populaire, juste & legitime, auquel un homme de bien a accoustumé de se monstrer tousjours, non moins en obeïssant qu'en commandant, utile & profitable au public, est à la verité un beau sepulchre pour y estre en tel exercice honorablement inhumé, en adjoustant à sa mort la gloire de sa vie, c'est le dernier qui descend soubs terre, comme dit Simonides, sinon à ceux en qui l'honneur & la bonté meurent premier, & en qui le zele du devoir se lasse & default devant que la convoitise des choses necessaires à ceste vie, comme si les parties divines de nostre ame, & qui dirigent les actions, estoient plus fresles, & s'amortissoient plus tost que les sensuelles & corporelles : ce qui n'est ny honeste à dire, ny bon à croire,

non plus que ceux qui disent, que nous ne nous lassons jamais de gaigner, ains plus tost faut redresser en mieux, & ramener le dire de Thucydides à la verité, en ne croyant pas ce qu'il dit, qu'il n'y ait que l'ambition seule qui ne vieillisse point en l'homme, ains plus tost qu'il y ait aussi la socialité de vouloir verser & vivre en compagnie, & la civilité de vouloir entendre & se mesler des affaires : ce qui persevere tousjours jusques à la fin aux fourmis & aux abeilles, car jamais homme ne veit qu'une abeille par vieillesse devint frelon, comme il y a des gens qui veulent que ceux qui ont esté toute leur vie nourris aux affaires, quand la vigueur de leur aage est passée demeurent assis, & se retirent en leurs maisons à ne rien faire, laissant estaindre & consommer la vertu active par paresse, ne plus ne moins que la rouille gaste le fer.

III. Car Caton disoit très sagement, que la vieillesse d'elle mesme avoit assez de laideurs, sans que volontairement nous y adjoustissions encore la villanie & laideur du vice : or n'y a il entre tous les vices un qui plus diffame l'homme vieil, que fait la paresse, la delicatesse & voluptuosité, le faisant sortir d'un palais où s'exerce la justice, ou d'une court où se tient le conseil, pour s'aller cacher en un coing de maison, ne plus ne moins qu'une femme, ou en quelque

terre aux champs, pour avoir l'œil à ce que font les moissonneurs & les glaneuses.

> Mais où est or' Oedipus, & où sont
> Ses tant prisez ænigmes?

ainsi comme il y a en Sophocles.

IV. Car de vouloir commancer en la vieillesse à s'entremettre des affaires, & non pas devant, comme lon dit que Epimenides s'estant allé coucher jeune, se resveilla vieillard, cinquante ans après: ainsi quittant & laissant un repos si long & si fort collé avec soy par longue accoustumance, s'aller jetter tout d'un coup en des travaux & des occupations laborieuses, sans y estre duit, dressé, ny exercité en façon quelconque & sans avoir hanté personnes entendues en matiere d'estat, ny prattiqué affaires du monde, celuy qui le feroit, donneroit à l'adventure occasion à qui l'en reprendroit, de luy mettre au devant ce que la prophetisse Pythia respondit un jour à quelqu'un qui enqueroit Apollon de semblable chose,

> Tu es venu bien tard me demander
> Estat qui puisse au peuple commander:
> Tu vas à heure indeuë & incivile
> Frapper à l'huys de la maison de ville,

comme feroit un mal appris qui arriveroit au festin, ou un estranger, la nuict toute noire: tu

ne changes pas de lieu ny de place, mais de vie que tu n'as jamais essayée. Car quant à ceste sentence de Simonides,

La ville enseigne & rend habile l'homme,

elle est bien vraye en ceux qui ont encore du temps assez pour estre enseignez, & pour apprendre une science qui ne s'apprent qu'avec beaucoup de travaux, longues & laborieuses occupations à toute peine, prouveu encore qu'elle rencontre une nature patiente de labeur, & qui puisse aisément supporter toutes adversitez de fortune.

V. Ces raisons là pourroient sembler bien à propos alleguées contre ceux qui commanceroient en leur vieillesse à se vouloir mesler des affaires: & toutefois nous voyons au contraire, des hommes de grand jugement qui divertissent les adolescents & les jeunes gens du gouvernement de la chose publique: à quoy se rapporte le tesmoignage des loix, par ordonnances desquelles à Athenes le crieur publique à haute voix appelle à la tribune pour harenguer aux assemblées de ville devant le peuple, non les jeunes gens de gaillarde cervelle, comme un Alcibiades, ou un Pytheas les premiers, ains ceux qui ont passé cinquante ans, les enhortans de venir dire & conseiller au peuple ce qu'ils verront estre bon à faire: *

* Icy y a faute de quelques lignes en l'original grec. *Amyot.*

VI. Et Caton ayant esté accusé après l'aage de quatre vingts ans, en plaidant luy mesme sa cause, dit : « Il est bien malaisé, seigneurs, rendre » compte de sa vie, & la justifier devant d'autres » hommes, que devant ceux avec lesquels on a » vescu ». Et n'y a personne qui ne confesse que les actes que feit Auguste Cesar, qui desfeit Antonius, un peu avant que de mourir, ne soient trop plus royaux, & plus profitables à la chose publique, que nuls autres qu'il ait oncques faits. Et luy mesme refrenant severement par bonnes coustumes & ordonnances la dissolution des jeunes gens, comme ils s'en mutinassent, il ne leur feit que dire : « Escoutez jeunes hommes un » vieillard, que les vieillards escoutoient bien » quand il estoit jeune ». Et le gouvernement de Pericles eut sa plus grand'vogue & vigueur en sa vieillesse, lors qu'il persuada aux Atheniens de hardiment entrer en la guerre Peloponesiaque ; mais comme importunément ils voulussent à toute force sortir de la ville, pour aller combattre soixante mille hommes de pied armez, qui fourrageoient & saccageoient leur plat païs, il s'y opposa & l'empescha, en arrachant, par maniere de dire, les armes au peuple, & scellant les serrures des portes.

VII. Mais il vaut mieux coucher les propres termes que met Xenophon quand il escrit du roy

Agesilaus : « Quelle jeunesse, dit-il, est plus » gaillarde que n'estoit sa vieillesse? Qui fut ja- » mais en sa plus grande fleur & vigueur plus » formidable aux ennemis, que fut Agesilaus, » estant tout au bout de son aage ? De la mort » de qui demenerent oncques les ennemis plus » grande joye, qu'ils feirent de celle d'Agesilaus, » encore qu'il fust vieil quand il mourut ? Qui » estoit celuy qui asseuroit les alliez & confede- » rez, sinon Agesilaus, combien qu'il fust desja » sur le bord de sa fosse, & près de la fin de » ses jours ? Quel jeune homme regretterent onc » les siens plus amerement que luy mort, quel- » que vieil qu'il fust » ?

VIII. Le long temps que ces grands personnages avoient vescu ne les empeschoit pas de faire de si belles & si honorables choses : & maintenant nous autres faisons les delicats au gouvernement des villes, où il n'y a ny tyrannie à combatre, ny guerre à conduire, ny siege à soustenir, ains seulement des debats & contentions civiles entre des citoyens, & quelques æmulations, lesquelles se vuident pour la plus part par la loy, avec paroles, & par la justice, nous tirons le pied arriere de peur, en nous monstrant plus lasches & faillis de cœur, je ne diray pas que ces anciens capitaines là & gouverneurs du peuple, mais aussi que les poëtes, les sophistes, & les joueurs

de comedies & tragedies du temps passé, s'il est vray, comme il est, que Simonides en sa vieillesse emporta le prix d'avoir le mieux ordonné sa danse, ainsi que tesmoignent ces derniers vers d'un epigramme qui en fut fait,

Quatre vingts ans avoit Simonides
Athenien, fils de Leoprepes,
Quand il gaigna l'honneur de la carolle.

IX. Aussi dit on que Sophocles estant appellé en justice par ses propres enfans, qui luy mettoient sus qu'il radottoit, & estoit retourné en enfance pour son grand aage, à fin que par authorité de justice il luy fust baillé curateur, leut devant les juges l'entrée du chorus de sa tragedie, que lon surnomme Oedipus en Colone, qui se commance ainsi:

Estranger tu as faict entrée
En ceste fertile contrée
Par le bourg Colone nommé,
Pour ses bons chevaux renommé,
Là où le gracieux ramage
Du rossignol fait le boccage
Des vaux verdoyans resonner
Plus qu'ailleurs on ne l'oyt sonner.

Et pource que le cantique en pleut merveilleusement à l'assistance, chascun se leva, l'accompagna, & le renvoya jusques en sa maison, avec grandes acclamations de joye, & battements de mains

mains à son honneur, comme lon faisoit au sortir du theatre, quand il avoit fait jouër quelqu'une de ses tragedies. Il est bien certain que ce petit epigramme est de luy,

> Quand Sophocles ce cantique escrivoit
> Pour honorer Herodote, il avoit
> Desja vescu cinquante & cinq années.

Philemon [1] & Alexis [2] tous deux poëtes comiques, la mort les prit qu'ils faisoient encore jouër sur la scene leurs comedies, & en gaignoient le prix. Et Pôlus le joueur de tragedies, Eratosthenes, & Philochorus [3] escrivent, qu'il avoit soixante & dix ans qu'il joüa encore huict tragedies, en l'espace de quatre jours, un peu au paravant qu'il mourust.

X. N'est-ce doncques pas une grande honte, que les vieillards qui ont faict profession de ha-

[1] Philémon de Syracuse commença à être célèbre dans la cent treizieme olympiade, & mourut à près de cent ans dans la cent vingt-neuvieme. Son fils, qui porta le même nom, composa aussi des comédies.

[2] Alexis de Thurium, oncle paternel de Ménandre, selon Suidas, ce qui fixe son époque, puisque Ménandre naquit la troisieme année de la cent neuvieme olympiade, 342 ans avant notre ère. Il eut un fils nommé Étienne, aussi poëte comique.

[3] Philochore, Athénien, célèbre par un grand nombre d'ouvrages, vivoit du tems des rois d'Égypte Philopator & Épiphane. Il vit dans sa jeunesse Ératosthène déja vieux. Antiochus le grand le fit mourir, selon Vossius, qui corrige le passage de Suidas, où on lit Antigonus. Voyez Voss. de Hist. Gr.

renguer au peuple de dessus une tribune, de seoir en chaire de judicature pour exercer la justice, se monstrent moins genereux, & moins magnanimes que ceux qui ont fait toute leur vie mestier de jouër des jeux sur un eschaffaut, & que quittant les jeux & combats qui sont veritablement sacrez, ils despouillent la personne civile d'homme d'honneur se meslant du gouvernement de la chose publique, pour en prendre je ne sçay quelle autre ? car de vouloir quitter la dignité royale pour prendre le personnage d'un laboureur, c'est chose trop basse & trop mechanique : & veu que Demosthenes dit que la galere sacrée de Paralos [1] estoit indignement & ignominieusement traittée : quand on s'en servoit à apporter à Midias du bois, des eschalats, & des moutons : si un personnage d'estat venoit à quitter l'honneur de superintendant des festes publiques de gouverneur de la Bœoce, & de president en l'assemblée des estats des amphictyons, & puis après qu'on le veist s'amuser à faire mesurer de la farine, du marc de raisin, ou bien à peser des toisons de laine, ne seroit ce pas proprement cela qu'on dit en commun proverbe, la vieillesse d'un cheval, sans que personne l'y contraigne ? Mais encore de se mesler d'aucune manufacture mechanique, ny d'aucune traffique de marchandise,

[1] Voyez les Observations.

après avoir eu office de gouvernement en la chose publique, ce seroit autant comme despouiller une dame honeste & de bonne maison de ses beaux vestements, & luy bailler quelques haillons pour couvrir sa vergogne, la faisant tenir en un cabaret : car toute la dignité, toute la grandeur & honesteté de la vertu politique se pert quand on la ravalle jusques à des mesnageries, espargnes & traffiques si basses & privées.

XI. Mais si (qui est le seul poinct qui reste) ils appellent vivre doucement, & jouïr de ses biens, que se laisser aller aux delices & aux voluptez, & qu'ils convient l'homme politique à se laisser aneantir peu à peu, en vieillissant en icelles, je ne sçay auquel des deux tableaux & exemples, tous deux villains & deshonestes, ceste sienne vie seroit plus tost comparable, ou à des mariniers qui voudroient tout le reste de leur vie solenniser la feste de Venus, n'estant pas encore leur navire dedans le port, ains l'ayant laissée cinglant en haute mer, ou bien à Hercules que d'aucuns paintres en se jouant, mais mal & irreveremment pourtant, paignent, comme s'il estoit au palais royal de la royne de Lydie Omphale, vestu d'une cotte de damoiselle, se laissant soufflettter & tresser aux filles & femmes de la royne : ainsi nous despouillans l'homme d'estat de sa peau de lion, c'est à dire, de son courage magnanime,

de vouloir tousjours profiter au public, & le mettans bien à son aise à table, le traitterons magnifiquement, & luy remplirons les aureilles du son des fluftes & autres instruments de musique, n'ayants pas au moins honte de l'honeste reprimende que donna jadis Pompeius le grand à Lucullus, lequel après ses guerres & conduittes d'armées s'estoit adonné à baings, estuves, festins, à entretenir femmes, & faire l'amour sur jour, & plusieurs autres telles dissolutions & superfluitez, à bastir de somptueux edifices, reprochant cependant à Pompeius, qu'il estoit ambitieux & convoiteux de dominer, oultre ce que son aage ne le comportoit : car Pompeius luy respondit, « Je croy qu'il est plus hors d'aage à un homme » vieil d'estre dissolu & superflu en delices, que » non pas de vouloir commander ». Et comme estant un jour tombé malade le medecin luy eust ordonné de manger d'une grive, n'en estant pas la saison, on n'en pouvoit recouvrer pour argent, quelqu'un dit qu'il y en avoit bon nombre chez Lucullus que lon y nourrissoit toute l'année : il n'y voulut pas envoyer ny en prendre, disant, « Si Lucullus n'eust esté friand & deli» cat, Pompeius doncques n'eust pas sceu vivre ».

XII. Car encore que la nature requiere & recherche en toute sorte de s'esgayer & de se delecter & resjouir, si est-ce que le corps des vieilles

perſonnes ne peut plus prendre fruition des voluptez, excepté bien peu des neceſſaires. Et n'eſt pas Venus ſeule courroucée aux vieillards, ainſi que dit Euripide, mais encore ont ils les cupiditez du boire & du manger fort mouſſes, & par maniere de dire edentées, de ſorte qu'ils ne font que toucher un petit par le deſſus, ſans penetrer ny enfondrer au dedans.

XIII. Et pourtant faut il qu'ils ſe preparent des plaiſirs & voluptez non baſſes ne laſches en l'ame, comme diſoit Simonides à ceux qui luy reprochoient l'avarice, qu'eſtant privé de toutes autres voluptez corporelles à cauſe de ſa vieilleſſe, il y en avoit encore une qui l'entretenoit, c'eſtoit la volupté qu'il prenoit à gaigner : mais la vie politique de ceux qui ſe meſlent d'affaires a de très grandes & très honeſtes voluptez, deſquelles ſeules ou principales il eſt vrayſemblable que les dieux meſmes ſe delectent, ce ſont celles qui procedent de la beneficence de faire bien à beaucoup de gens, & de la gloire des grandes & honeſtes actions.

XIV. Car ſi le paintre Nicias [1] ſe plaiſoit ſi fort en ſes ouvrages, & y eſtoit ſi affectionné,

[1] Athénien, contemporain de Praxitèle. Il vivoit dans la cent douzieme olympiade; il fut diſciple d'Euphranor, qui floriſſoit dans la cent quatrieme. C'eſt lui qui a employé le premier, ſelon Pline, la céruſe brûlée. Pl. L. XXXV, ch. 6 & 11.

que bien souvent il demandoit à ses serviteurs s'il s'estoit lavé, & s'il avoit disné : & Archimedes estoit si fort attaché à son tableau, sur lequel il traßoit ses figures geometriques, que ses serviteurs l'en retiroient & ostoient par force, & l'huiloient : & encore ce pendant qu'on l'huiloit, il traßoit de nouvelles figures sur son corps : & Canus le joüeur de flustes que tu cognois, disoit, que les hommes n'entendoient pas qu'il se donnoit à luy mesme plus de plaisir de son jeu, qu'il ne faisoit à ceux qui l'escoutoient, & qui [1] voudroient plus tost avoir que bailler salaire pour le venir ouyr : ne voulons nous pas imaginer en nous mesmes, combien les vertus apportent de grandes voluptez, des belles & louables actions qui cedent au bien public, & tournent au profit de tout un peuple ? non qu'elles grattent ne qu'elles flattent, comme font ces doulx & gracieux mouvements de la chair, car celles là apportent une demangeaison impatiente, & un chattouillement inconstant & meslé d'une inflammation fiévreuse : mais celles qui procedent des beaux & louables faicts, comme sont ceux dont est ordinaire ouvrier celuy qui se mesle du gouvernement de la chose publique droittement, ainsi qu'il appartient, eslevent l'ame en une grandeur & hautesse de courage accompagnée de joye,

[1] Grec, autrement qu'ils voudroient.

non avec les æles d'or d'Euripides, mais avec les æles celestes que dit Platon.

XV. Et qu'il soit vray, ramene toy en memoire ce que tu as souventefois entendu d'Epaminondas, qu'estant un jour enquis, quelle plus grande aise il avoit jamais sentie en toute sa vie: « Il respondit, que c'estoit d'avoir gaigné la bataille de Leuctres, son pere & sa mere estans » encore vivans ». Et Sylla comme il arriva la premiere fois à Rome, après avoir nettoyé l'Italie des guerres civiles, il ne dormit point un seul moment de toute la nuict, tant son ame estoit ravie d'aise & de joye, comme d'un grand & violent vent, ainsi que luy mesme l'escrit en ses Commentaires: Car je veux bien conceder à Xenophon, ce qu'il dit, « Qu'il n'y a audition » qui tant resjouisse l'ouye de l'homme, que » d'ouïr reciter ses louanges » : mais aussi faut il que lon me confesse, qu'il n'y a ny spectacle, ny rememoration, ny pensement au monde qui tant apporte de plaisir & de contentement à l'ame, comme fait la contemplation des belles & louables choses que lon a faittes pendant que lon a esté en l'administration d'offices & de charges, comme en lieux clairs & publiques.

XVI. Il est bien vray que le gré & la grace amiable que lon en acquiert accompaignant tousjours les actes vertueux & la louange du peuple

faisant à l'envy à qui en dira plus de bien, guide qui l'achemine à une juste benevolence, adjouste comme un lustre & une polissure resplendissante à la joye de la vertu, & ne faut pas par negligence laisser comme fener & secher en vieillesse la gloire de ses faicts ne plus ne moins qu'une couronne que lon auroit acquise & gaignée aux jeux sacrez, ains faut en produisant tousjours quelque nouveau & recent merite, resveiller la grace des precedents, & la rendre de tant plus grande & plus asseurée : car ainsi comme les charpentiers & ouvriers qui avoient charge d'entretenir entier le galion Deliaque [1], subrogeans tousjours d'autres pieces de bois, & les clouans au lieu de celles qui estoient gastées, l'ont conservé sain & entier depuis le temps qu'il fut premierement fabriqué : ainsi faut il faire de la reputation, & n'est pas malaisé d'entretenir une gloire, non plus que une flamme, en y mettant tousjours dessoubs de petits soustenements, mais depuis qu'elles sont une fois du tout estaintes & refroidies, alors ce n'est pas peu d'affaire, que de les r'allumer & l'une & l'autre.

XVII. Et comme Lampis [2] ce riche marchand, enquis comment il avoit gaigné ses biens, respondit, « Les grands, bien tost & facilement : » & les petits, à grand peine & en long temps » :

[1] Voyez les Observations.

[2] Voyez les Observations.

aussi n'est il pas bien aisé au commancement d'acquerir la reputation, le credit & l'authorité civile au maniement des affaires, mais l'augmenter depuis que le fondement en est posé, & la conserver & entretenir grande avec peu de moyen, il n'est pas malaisé, ne plus ne moins que un amy, depuis qu'il est une fois acquis ne requiert pas plusieurs & grands plaisirs & offices d'amitié pour demourer amy, ains par petits signes la continuation conserve tousjours la benevolence: aussi l'amitié d'un peuple, & la foy & creance qu'il a une fois prise d'un personnage, encore qu'il ne puisse pas tousjours exercer ses largesses envers luy, ny defendre sa cause, ny tenir un magistrat, s'entretient neantmoins quand le personnage se monstre seulement avoir bonne volonté, & qu'il ne se lasse point de prendre peine & solicitude pour le bien public: car les expeditions mesmes de guerre n'ont pas tousjours des batailles rengées, ny des combats & escarmouches ordinaires, ny des sieges de villes, ains ont quelquefois aussi parmy des sacrifices, des festins en compagnie, & beaucoup de loysir à vacquer à jeux & passe-temps.

XVIII. A plus forte raison doncques, pourquoy doit on craindre s'entremettre du gouvernement de la chose publique, comme si c'estoit une charge insupportable, pleine de travaux innu-

merables sans aucune consolation, veu qu'il y a parmi des jeux, des theatres, des processions, des monstres, des données & largesses publiques, des danses, de la musique, des festes, & tousjours l'honneur de quelque dieu, qui resoult & dissipe tout le soucy & toute l'austerité d'un palais, & d'un senat & conseil, rendant beaucoup plus de plaisir & de contentement, que lon n'y reçoit de travail, & de desplaisir : pour le moins, le mal qui est le plus à craindre, & le plus fascheux en telles administrations, c'est à sçavoir l'envie, s'attache beaucoup moins à la vieillesse qu'à nul autre aage : car comme souloit dire Heraclitus, les chiens mesmes abbayent ceux qu'ils ne cognoissent point, aussi l'envie combat à l'encontre de celuy qui commance à venir au gouvernement, à l'entrée de la tribune & du siege presidial, & tasche de luy en empescher le passage : mais depuis qu'elle a accoustumé la gloire d'un homme, & qu'elle a esté nourrie avec elle, elle la porte doucement, & ne s'en fasche ny ne s'en tourmente plus.

XIX. C'est pourquoy quelques uns comparent l'envie à la fumée, car elle sort grosse & espesse du commancement que le feu commance à prendre, mais après qu'il est tout allumé & clair, elle s'en va : & en toutes autres precedences les hommes coustumierement en debattent & que-

rellent, comme de vertu, de noblesse, de diligence, ayans opinion qu'ils s'en ostent autant à eux-mesmes comme ils en cedent aux autres, mais la precedence du temps qui proprement s'appelle Presbion[1], comme qui diroit l'honneur de vieillesse, il n'y a personne qui en soit jaloux, & qui ne le cede volontiers à son compagnon.

XX. Et n'y a sorte d'honneur à qui conviene mieulx ceste qualité, qui honore plus celuy qui le defere, que celuy à qui il est deferé, que fait l'honneur qu'on donne aux vieilles gens : davantage tous n'esperent pas d'avoir quelquefois le credit des richesses, ou la force de l'eloquence, ou de sapience là où il n'y a pas un de ceux qui se meslent des affaires publiques qui desespere de parvenir un jour à celle gloire & reverence, à laquelle la vieillesse conduit l'homme.

XXI. Parquoy celuy qui après avoir combattu longuement à l'encontre de l'envie, se retireroit à la fin de l'administration publique, quand elle seroit appaisée, & presque toute amortie & estaincte, feroit ne plus ne moins que un pilote, qui en tourmente ayant vent & marée contraire, auroit cinglé & navigué en grand danger, & puis quand le beau temps & le doulx vent seroit venu, chercheroit à se mettre à l'abry & à l'ancre, abandonnant avec les actions publiques, les compai-

[1] C'est le mot grec.

gnies, alliances, & intelligences qu'il avoit avec ſes amis : car plus il y a eſté de temps, & plus il y doit avoir fait d'amis & de compagnons, leſquels il ne peult pas tous emmener quand & luy, comme fait un maiſtre [1] de carolle tous ſes baladins, ny n'eſt pas auſſi raiſonnable qu'il les abandonne : ains comme il n'eſt pas aiſé d'arracher un arbre vieil & ancien, auſſi n'eſt il pas une vie civile en adminiſtration publique, laquelle doit avoir fait pluſieurs grandes racines, & s'eſt entrelaſſée en pluſieurs grands affaires, leſquels donnent plus de troubles & de harraſſements à ceulx qui s'en retirent, qu'à ceulx qui y demeurent : & là où il ſeroit bien encore demouré quelque reſte d'envie ou d'æmulation des combats precedents en l'adminiſtration civile, il eſt bien meilleur de l'eſtaindre par puiſſance, que non pas donner le dos, en s'en allant tout nud & tout deſarmé : car les envieux & malveillans n'aſſaillent pas tant par envie ceux qui leur font teſte, & qui tienent bon, comme ils font par meſpris ceulx qui ſe retirent : à quoy s'accorde ce que dit jadis le grand Epaminondas aux Thebains : car comme les Arcadiens les conviaſſent d'entrer dedans leurs villes, durant l'hyver, & ſe loger à couvert, il ne leur voulut pas permettre : car maintenant, dit il, qu'ils vous voient exercer &

[1] Le chef d'un chœur.

luicter tous armez, ils vous ont en grande admiration, comme vaillants hommes : mais s'ils vous voyoient au long du feu brayans des febves, ils vous reputeroient semblables à eulx : aussi veux-je inferer, que c'est une chose venerable que de veoir un vieillard parlant en public, depeschant affaires, honoré d'un chascun : mais celuy qui ne bouge tout le jour d'un lict, ou bien d'un coing de galerie à cacquetter, ou à cracher & moucher, celuy là est facile à estre mesprisé.

XXII. Homere mesme le nous enseigne, à qui bien considere ce qu'il escrit : car le vieillard Nestor estant à la guerre devant Troye, estoit en honneur & reputation, & au contraire Peleus & Laërtes qui demourerent à la maison, furent rejettez & mesprisez. Car l'habitude de prudence ne demeure pas semblable ny pareille en ceulx qui se laschent, ains par nonchalance & oysifveté se diminue, & se dissoult petit à petit, ayant tousjours besoing de quelque exercitation de soing qui luy resveille l'esprit, aguise & esclarcisse son discours de raison à demesler affaires :

Comme le fer est clair & reluisant
Tant que la main de l'homme en va usant,
Et la maison où ne se tient personne
Avec le temps du toict en terre donne.

XXIII. Et n'est pas la foiblesse & imbecilité du corps un si grand mal pour le gouvernement

de ceulx qui hors d'aage montent en la tribune aux harengues, au siege presidial ou au palais des capitaines, comme est le bien que la vieillesse leur apporte, à sçavoir la circonspection retenue & la prudence, & le non s'estre jetté à l'estourdie au maniement des affaires, abusé en partie de faulte d'experience, & en partie de vaine gloire tout ensemble, & puis y tirer la commune, comme une mer troublée & agitée des vents, ains traitter & negocier doulcement avec ceulx qui ont affaire à eux.

XXIV. Voylà pourquoy les villes, quand elles ont receu quelque mauvaise secousse, ou bien qu'elles la craignent, alors elles demandent estre regies & gouvernées par hommes vieux & experimentez, tellement que bien souvent elles ont tiré par force de sa maison des champs un bon vieillard qui ne pensoit ny ne demandoit rien moins, & l'ont contrainct de mettre la main au timon pour remettre les affaires en seureté, rejettants ce pendant arriere des beaux harengueurs qui sçavoient crier bien hault, & prononcer de longues clauses tout d'une halenée sans respirer, voire & des capitaines qui eussent à la verité bien peu aller vaillamment affronter & combattre les ennemis.

XXV. Comme un jour à Athenes les orateurs despouillans devant Timotheus & Iphicrates qui

estoient desja vieux, un nommé Chares fils de Theochares estant en fleur d'aage, & fort & robuste de la personne, disoient qu'ils desireroient que celuy qui avoit à estre capitaine general des Atheniens fust tel & d'aage & de corpulence : Non pas, dit Timotheus : dieu nous en garde : mais ouy bien son valet qui auroit à porter son mattelas après luy : & quant au capitaine general, qu'il falloit que ce fust un personnage, qui sçeust regarder & devant & derriere les affaires, & qui ne se laissast emporter, ny troubler les conseils & resolutions qu'il auroit prises pour le bien public par aucune passion.

XXVI. Car Sophocles estant ja devenu vieil, disoit qu'il estoit bien aise d'estre eschappé de l'amour, comme de la subjection d'un maistre furieux & enragé : mais en l'administration de la chose publique, il ne fault pas seulement fuir une sorte de maistres, comme l'amour des femmes ou des filles, ains plusieurs autres qui sont encore plus forcenez, comme l'opiniastreté, la convoitise de vaine gloire, la cupidité de vouloir estre tousjours & par tout le premier & le plus grand, vice qui engendre beaucoup d'envies, de jalousies, & de conspirations, desquels maistres la vieillesse en esmousse & relasche les uns, & en refroidit & estainct du tout les autres, ne diminuant pas tant de l'inclination & affection

de bien faire, comme elle retrenche des passions trop impetueuses & trop ardentes, à fin de pouvoir appliquer le discours de la raison sobre, reposé & rassis, au pensement & sollicitude des affaires.

XXVII. Toutesfois soit à la verité, & au jugement encore des lecteurs, allegué ce propos de Sophocles,

> Demeure quoy miserable en ton lict :

pour dissuader & distraire celuy qui voudroit avec la barbe grise & les cheveux chenus, commancer encore à s'esgaillardir, & pour picquer & reprendre un vieillard, qui d'un long repos en sa maison, dont il ne feroit jamais bougé, ne plus ne moins que d'une longue maladie, se voudroit lever pour s'en aller tout de primsault prendre un office de capitaine, ou une charge de gouverneur de ville. Mais celuy qui voudroit distraire un qui auroit usé toute sa vie, & seroit rompu aux administrations politiques & maniement d'affaires, ne luy voulant pas permettre de tirer oultre jusques au bout de la vie, & jusques à se saisir du flambeau de victoire, ains le rappelleroit d'une longue course, pour luy faire prendre un autre chemin : celuy là, dis-je, seroit totalement desraisonnable, & ne resembleroit son discours de rien au precedent : car ainsi comme celuy, qui pour

pour divertir un vieillard ja couronné de chapeau de fleurs, & perfumé pour s'aller marier, luy diroit & allegueroit ce qui en une tragedie est dict à Philoctetes,

> Qui est la femme, & qui est la pucelle
> Qui pour mary te voulust auprès d'elle ?
> Vrayement tu es, malheureux, bien de l'aage,
> Pour maintenant entrer en mariage :

il ne feroit pas hors de propos ny impertinent, car les vieillards mesmes par jeu disent beaucoup de telles railleries d'eux mesmes:

> Autant vieillard à la barbe fleurie
> Pour ses voisins que pour luy se marie.

Mais qui voudroit persuader à un mary de laisser sa femme, avec laquelle il auroit vescu en mariage, & habité longuement sans plainte ny reproche, pource que luy seroit devenu vieil avec elle, & luy conseilleroit de vivre à part, ou bien de prendre quelque garçe au lieu de sa legitime femme, il me semble que celuy là seroit un sot en toute perfection : aussi y auroit il bien quelque raison d'admonestet un vieillard qui sur le bord de sa fosse commenceroit à se vouloir approcher du peuple, ou un Chlidon qui auroit esté laboureur toute sa vie, ou un Lampon, qui n'auroit fait autre chose qu'exercer marchandise, ou quelqu'un des philosophes du verger d'Epicu-

rus, qui veulent vivre sans rien faire, & luy conseiller de demourer en son accoustumé exercice, loing de tous affaires publiques : mais qui prendroit un Phocion, ou un Caton, ou un Pericles par la main, & luy diroit, amy estranger, Athenien ou Romain, qui que tu sois estant ja arrivé à ta seche vieillesse, fais divorce & quitte d'ores en avant toute administration publique, toutes occupations, & tous soucis, tant du conseil que de la guerre & de l'estat de capitaine, & te retire habilement en ta maison des champs, pour y vivre le reste de tes jours, avec ta chambriere [1] l'agriculture, ou ton valet, mesnage, & avec des comptes que tu examineras de tes recepveurs, il luy suaderoit choses iniques, & exigeroit d'un homme d'estat choses indignes de luy.

XXVIII. Comment, me dira quelqu'un, n'oyons nous pas en une comedie un vieil soldat qui dit,

> Les cheveux blancs m'excusent de m'aller
> Desormais faire à la guerre enroller.

Il est bien vray, respondray-je, mon amy : car il est requis que les serviteurs de Mars soient en la fleur & la vigueur de leur aage, comme ceux

[1] Le grec signifie simplement : retire-toi à la campagne avec une servante, pour vaquer à l'agriculture, ou t'occuper désormais d'économie & de comptes.

qui font profession des laborieux ouvrages de Mars, ès quels encore que la salade[1] cache les cheveux chenus, toutesfois au dedans les membres sont aggravez des ans passez, & la force default à la bonne volonté, mais aux ministres de Jupiter conseiller, harengueur & conservateur des villes, nous ne demandons point l'œuvre des pieds ny des mains, mais de conseil, de prudence & d'eloquence, & encore non pas de celle qui soit pour exciter un bruit, ny un cry de joye[2] parmy le peuple, mais qui soit pleine de sens, meure de conseil soigneusement propensé & seurement digeré, en laquelle apparoissent la barbe blanche dont lon se mocque, & les rides du front tesmoings de longue experience, qui luy adjoustent reputation servant beaucoup à persuader & à tourner les cœurs des auditeurs à sa volonté: car la jeunesse est faitte pour suivre & obeïr, & la vieillesse pour guider & commander: & est ce qui maintient & conserve les villes & estats en leur entier, quand les conseils des vieux, & les prouësses des jeunes y ont les premiers lieux : c'est pourquoy on louë grandement ces vers d'Homere,

En premier lieu joignant la haulte nave
Du bon Nestor, il assembla le grave
Conseil des vieux capitaines vaillants.

[1] Le casque.

[2] Grec, ni frémissement.

XXIX. Pour la mesme raison aussi l'oracle d'Apollo Pythique appelle le conseil qui fut adjoinct aux roys en l'institution du gouvernement de Lacedæmone, les Anciens : & Lycurgus mesme tout ouvertement les appella, les vieillards : & jusques aujourd'huy le conseil de Rome s'appelle le senat, comme qui diroit l'assemblée des vieillards ; & comme la coustume & la loy donne aux princes le diadesme, c'est à dire, le bandeau ou frontal, & la couronne sur la teste, pour la marque honorable de dignité & authorité royale : aussi fait la nature, les cheveux & la barbe blanche, pour marque du droit de presider & de commander. Et pense quant à moy que ce mot γέρας, qui signifie prix d'honneur, & γεραίρειν, qui vault autant comme remunerer d'honneur, ont esté ainsi usitez, à cause de l'honneur, qui est proprement deu aux vieilles gens [1], non pource qu'ils se lavent d'eau chaude, ne pource qu'ils couchent mollement : mais pource qu'ès villes bien ordonnées ils tiennent le rang des roys à cause de leur prudence, de laquelle la nature ne nous laisse veoir le propre & parfaict bien, comme d'un arbre dont le fruict n'est meur jusques en l'arriere saison, sinon à peine en la vieillesse.

XXX. Et pourtant n'y eut il pas un des martiaux & plus fiers capitaines Acheïens, qui reprist

[1] Qui s'appellent en grec, γέροντες.

le grand roy des roys Agamemnon d'avoir fait une telle priere aux dieux,

> Que pleust aux dieux que de toute la Grece
> Dix conseillers j'eusse egaux en sagesse
> Au vieil Nestor.

Ains confessoient tous par leur silence, que non seulement en police & gouvernement, mais encore en la guerre, la vieillesse estoit de très grande efficace : car comme tesmoigne l'ancien proverbe,

> Un bon conseil vaut mieux que plusieurs mains :

& une sentence fondée en raison & prononcée avec grace persuasive, vient à bout de toutes les plus grandes & plus belles actions publiques : & s'il y a quelque peine, il ne s'en fault pas rebuter pour cela.

XXXI. Car la royauté, qui est la plus grande & plus parfaitte espece de gouvernement qui soit au monde, a de très grands soucis, travaux & rompements de teste, & en grande quantité : tellement que lon escrit que Seleucus disoit souvent, « Si les hommes sçavoient combien il est labo- » rieux seulement de recevoir & escrire tant de » lettres, comme il en fault recevoir & escrire » aux roys, ils ne daigneroient pas seulement » amasser un diadesme, quand ils le trouveroient

» en leur chemin ». Et Philippus estant prest de se camper en un beau lieu, comme il fut adverty que là n'y avoit point de fourrage pour les bestes : « O Hercules, dit il, quelle doncques est nostre » vie, puis qu'il nous la fault accommoder, jus» ques à avoir soing des asnes » ! Il fauldra doncques maintenant persuader à un roy, quand il sera devenu vieil, qu'il quitte le diadesme, & qu'il pose la robbe de pourpre, & se vestant d'un simple habillement, & prenant une baguette tortue en sa main, qu'il s'en aille demourer aux champs, de peur qu'il ne semble estre trop curieux hors d'aage & de saison, de vouloir regner avec des cheveux blancs : & si cela seroit impertinent & indigne d'estre dit à un Agesilaus, à un Numa, & à un Darius, roys : pourquoy tirerons nous non plus un Solon hors du conseil d'Areopage, ny un Caton hors du senat, à cause de sa vieillesse ?

XXXII. Ne conseillons doncques point aussi à un Pericles d'abandonner le gouvernement populaire : car autrement encore n'y auroit il point de propos, qu'ayant monté en ses jeunes ans dedans la chaire & tribune aux harengues, après avoir de là versé en public sur le peuple toutes les furieuses ambitions & emotions impetueuses de la jeunesse, quand l'aage meur, qui a accoustumé d'apporter le bon sens, & la prudence par

experience, eſt arrivé, quitter & repudier comme une femme legitime le gouvernement, après en avoir abuſé longuement. Le renard d'Æſope ne vouloit pas que le heriſſon luy chaſſaſt ſes mouſches, ne luy oſtaſt ſes tiques qui le mangeoient: « Car ſi tu oſtes, dit il, ceulx qui ſont desja » ſaouls, il en viendra d'autres qui ſeront affa- » mez » : ainſi qui chaſſeroit tousjours de l'adminiſtration publique les vieillards, il ſeroit force qu'elle ſe rempliſt de jeunes gens qui auroient une ſoif très ardente de gloire & d'authorité, & point de ſens politique : car d'où l'auroient ils, s'ils n'ont eſté ny diſciples ny ſpectateurs d'aucun vieillard maniant les affaires ?

XXXIII. Les cartes qui monſtrent l'artifice de naviguer & de gouverner les vaiſſeaux en mer, ne peuvent rendre un marinier bon pilote, s'il n'a ſouvent eſté en la poupe luy meſme, combattant à l'encontre des vagues, des vents, & de la tenebreuſe tourmente :

> Lors que le marinier tremblant
> Deſire veoir eſtincellant
> Le feu des jumeaux Tyndarides.

Et comment doncques pourra un jeune homme bien gouverner une cité, donner bon conſeil à un peuple, & dire une bonne ſentence en un ſenat, pour avoir leu un livre traittant du gouver-

nement politique, ou en avoir escrit une declamation en l'eschole de Lyceum, si par avoir souvent tenu luy mesme les resnes en la main, & manié le timon plusieurs fois auparavant, en oyant estriver les orateurs & les capitaines les uns contre les autres, & inclinant selon les experiences & les accidents, tantost en une part, & tantost en l'autre, en dangers & grands affaires, il n'en a de longue main acquis la suffisance? Il n'y auroit point de propos de le dire.

XXXIV. Mais quant il n'y auroit autre esgard, à tout le moins fauldroit il que le vieillard se meslast des affaires pour instruire & enseigner les jeunes : car ainsi comme ceux qui enseignent aux enfans les lettres ou la musique, eulx mesmes entonnent premierement les chants, & lisent les lettres, pour leur monstrer comment il faut faire: aussi l'homme d'aage politique addresse & enseigne le jeune, non seulement en parlant, protecollant, & advertissant de dehors, mais aussi en maniant mesme & administrant les affaires, & le formant & moulant vifvement, non seulement de paroles & de preceptes, mais aussi d'exemples & d'œuvres : car celuy qui est nourry & exercité en ceste maniere, non point aux escholes des sophistes bien disans, comme en des salles de luicte, où lon oinct les corps d'une composition d'huyle & de cire ensemble, sans aucun danger,

mais bien aux vrays jeux publiques, Olympiaques ou Pythiques, en la veuë de tout le monde: celuy là, dis-je, suit la trace de son maistre,

Comme un poulain suit la jument qu'il tette,

ce dit Simonides.

XXXV. Ainsi fut Aristides soubs Clisthenes, & Cimon soubs Aristides, Phocion soubs Chabrias, & Caton soubs Fabius Maximus, Pompeius soubs Sylla, & Polybius soubs Philopœmen : car tous ces personnages estans jeunes se sont approchez des autres vieux, & ayans pris racine, par maniere de dire, au près d'eulx, sont creus & elevez quand & eux en leurs actions & administrations, dont ils ont acquis experience & accoustumance à se mesler d'affaires avec honneur & reputation.

XXXVI. Voylà pourquoy Æschines le philosophe academique[1], comme quelques sophistes envieux de son temps luy imposassent qu'il se vantoit d'avoir esté disciple & auditeur de Carneades, mais qu'il ne l'avoit jamais esté : Je vous dis, respondit-il, que je l'ouïs alors que son parler abandonnant le bruit & le tumulte du peuple, à cause de sa vieillesse, se resserra à profiter en privée com-

[1] De la ville de Naples, disciple de Melanthius de Rhodes, florissoit vers l'an de Rome 630, ayant entendu les leçons de Carnéade, qui mourut l'an de Rome 626. V. Corsini, Fast. Att. T. IV, p. 112 & suiv. Diogène Laërce L. II, & les Rem. de Ménage.

munication : aussi au gouvernement d'un homme d'aage, non seulement la parole, mais encore les faicts estans esloignez de toute pompe affectée, & de toute vaine gloire ; ne plus ne moins que lon dit que la cicoigne noire Ibis [1], quand elle est devenue vieille a exhalé tout ce qu'elle avoit de forte & puante haleine, & commance à l'avoir douce & aromatique : aussi n'y a il plus rien de leger ny d'esventé ès conseils & opinions d'un homme vieil, ains y est tout grave, constant & reposé : & pourtant faut il en toute maniere, quand ce ne seroit que pour le regard des jeunes gens, que les vieux se meslent des affaires de la chose publique, à fin que, comme Platon dit, parlant du vin que lon mesle avec de l'eau, que c'est faire sage un dieu furieux, en le chastiant par un autre sobre, la prudence retenue de la vieillesse meslée avec la jeunesse bouillante devant un peuple, & transportée de convoitise d'honneur & d'ambition, luy oste & retrenche ce qu'il y a de trop furieux, trop vehement & trop impetueux.

XXXVII. Mais outre toutes ces raisons là, ceux qui pensent que verser au maniement des

[1] Il n'est pas question de cicogne noire dans le texte. On y lit à la vérité le mot Ibis ; mais je ne doute pas que ce ne soit une faute, comme Xylander l'a conjecturé, & qu'il ne faille lire Iberis, espèce de plante aromatique dont Pline parle en plusieurs endroits, comme employée utilement par la médecine.

affaires publiques soit autant comme naviguer pour son traffique, ou aller en quelque voyage de guerre, s'abusent grandement : car le naviguer, & le guerroyer se font à certaine fin, & cessent aussi tost que lon a attaint la fin où lon pretend, mais le verser aux affaires n'est point une commission ou office qui ait l'utilité pour son but & pour sa fin, ains est une vie d'animal doux, paisible & compagnable, né pour vivre tant qu'il plaist à la nature civilement, honestement, & au bien public de la societé humaine. Et pour ceste cause faut il que l'homme verse tousjours aux affaires, & non pas y ait versé, comme il faut qu'il soit veritable, & qu'il soit juste, non pas qu'il l'ait esté, & qu'il aime son pays & ses citoyens, non pas qu'il l'ait aimé : car la nature mesme nous guide à cela, & nous chante ceste leçon là, je dis à ceux qui ne sont pas du tout corrompus de lascheté & de paresse :

> Ton pere t'a en ce monde fait naistre
> Pour grandement utile aux hommes estre.

Et cest autre,

> Ne nous lassons jamais de faire bien
> Au genre humain.

XXXVIII. Au demourant quant à ceux qui alleguent pour excuse la foiblesse & l'impuissance, ceux là accusent la maladie & l'indisposition,

non pas la vieilleſſe : car il y a beaucoup de jeunes hommes maladifs, & beaucoup de vieux gaillards : tellement qu'il ne faut pas donc divertir les vieux de l'adminiſtration publique, mais les impuiſſants : ny auſſi y appeller & convier les jeunes, mais ceux qui en peuvent porter la peine : car Aridæus [1] eſtoit bien jeune, & Antigonus vieil : mais ceſtuy cy ne laiſſa pas tout vieil qu'il eſtoit, de conquerir toute l'Aſie, & celuy là n'eut jamais que le nom de roy ſeulement, comme s'il en euſt joué le rolle ſur un eſchaffault, de mine, ſans parler, eſtant tousjours vilipendé & mocqué par ceux qui eſtoient les plus forts. Comme doncques celuy qui voudroit ſuader à Prodicus le ſophiſte, ou à Philetas le poëte [2], qui eſtoient tous deux jeunes, mais greſles, & foibles & maladifs, & la plus part du temps attachez au lict pour leur maladie, qu'ils s'entremeiſſent des affaires publiques, ſeroit une beſte ſans jugement : auſſi ſeroit celuy qui defendroit à tels vieillards, comme eſtoient un Phocion, un Maſſiniſſa [3] Africain, & un Caton Romain, d'exercer office publique, ou de prendre charge de capitaine general : car Phocion un jour que les

[1] Arrhidée, frere d'Alexandre, qui fut nommé roi après la mort de ce conquérant. Mais Olympias le fit tuer dans la cent quinzieme olympiade, & ſa femme Euridice ſe pendit de déſeſpoir. Diod. de Sic. T. II, 326, édit. Weſſel.

[2] Voyez les Obſervations.

[3] Il mourut l'an de Rome 606.

Atheniens importunément vouloient à toute force aller à la guerre, il commanda que ceux qui auroient jusques à soixante ans prissent les armes & suivissent : dequoy eux se courrouceans, il leur respondit : « Vous n'avez dequoy vous plaindre, » car moy qui ay quatre vingts ans passez seray » avec vous, vostre capitaine » : & de Massinissa Polybius escrit qu'il mourut en l'aage de quatre vingts dix ans, & qu'il laissa mourant un fils qui n'avoit que quatre ans, & que un peu avant que de mourir après avoir deffaict les Carthaginois en une grosse bataille, le lendemain on le veit devant sa tente mangeant du gros pain bis, & respondit à quelques uns qui s'esmerveilloient pourquoy il faisoit cela,

Comme le fer est clair & reluysant
Tant que la main de l'homme en va usant,
Et la maison où ne se tient personne,
Avec le temps du toict en terre donne,

ainsi que dit le poëte Sophocles : autant en est il de ce lustre, de celle splendeur & lumiere de l'ame, de laquelle nous discourons, nous entendons & rememorons.

XXXIX. C'est pourquoy lon tient aussi que les roys ès guerres & expeditions militaires deviennent bien meilleurs que quand ils demeurent oyseux en leurs maisons : tellement qu'on dit,

que Attalus le frere d'Eumenes, enervé d'une longue paix & lasche paresse, se laissoit mener par le nez à l'un de ses favoris Philopœmen, qui le menoit à l'engrais proprement, ne plus ne moins que une beste : de maniere que les Romains demandoient par moquerie à chasque coup à ceux qui retournoient de l'Asie, « Si le roy Attalus avoit bon credit envers Philopœmen ». Lon ne trouveroit pas facilement beaucoup de capitaines Romains plus suffisans en toute sorte de guerre que fut Lucullus, ce pendant que par l'action il maintenoit son bon sens en son entier : mais depuis qu'il se laissa une fois aller à la vie oyseuse, & à demourer casanier en sa maison, sans se plus mesler d'affaires, il devint tout hebeté & amorty, ne plus ne moins que les esponges, par un long calme : & puis il bailla sa vieillesse à paistre & à penser à un sien affranchy nommé Callisthenes, par lequel on tient qu'il fut ensorcelé d'un breuvage amatoire, & autres charmes, jusques à ce que son frere Marcus chassant ce serviteur le voulut gouverner & conduire luy mesme le reste de sa vie, qui ne fut pas longue. « Mais Darius le pere de Xerxes au contraire disoit, qu'aux temps perilleux & affaires dangereux il devenoit de plus en plus sage ». Æleas[1]

[1] Grec, Atéas. Justin le nomme Athéas. Il régnoit du tems de Philippe, pere d'Alexandre. V. Just. L. IX, ch. 2.

un roy de Scythie disoit luy sembler, qu'il ne differoit de rien de son palefrenier quand il estoit oisif. Dionysius l'ancien enquis un jour, s'il estoit jamais oisif, respondit : « Dieu me garde que cela » jamais m'adviene » : par ce que l'arc, comme dit le commun proverbe, pour estre trop tendu se gaste & se rompt, & l'ame pour estre trop laschée.

XL. Car les musiciens mesmes s'ils discontinuent trop longuement à ouïr des accords, & les geometres à prouver des propositions, & les arithmeticiens à s'exercer aux comptes, ordinairement, avec les actions, ils viennent à diminuer aussi par l'aage les habitudes qu'ils avoient acquises en leurs arts, encore qu'elles ne soient pas actives, ains speculatives : mais l'habitude politique qui est une prudence, un sens rassis, une justice, & outre cela, une experience qui sçait bien en toutes occurrences choisir & prendre le poinct de l'occasion, une suffisance de pouvoir par bonnes paroles persuader ce qu'il faut : ceste habitude & science là, dis-je, ne se peut entretenir qu'en parlant souvent en public, en faisant affaires, en discourant, & en jugeant : & seroit bien estrange, si en quittant tous ces beaux exercices là, elle laissoit escouler de son ame tant de belles & de si grandes vertus : car il est vraysemblable qu'en ce faisant l'humanité, la sociale courtoisie, & la gratitude avec le temps par des-

accoustumance s'aneantissent & s'esvanouissent.

XLI. Si doncques tu avois pour ton pere Thitonus [1], qui fust bien immortel, mais qui pour sa grande vieillesse eust besoing d'estre tousjours bien soigneusement pensé & traicté, voudrois tu bien fuir les moyens de te lasser de luy faire service, de l'entretenir, de le secourir, soubs couleur de dire que tu luy aurois servy bien longuement? Et nostre patrie, ou nostre matrie, ainsi que les Candiots la nomment, qui est encore plus vieille, qui a sur nous de plus grands droicts & de plus estroictes obligations que n'ont ny le pere ny la mere, bien qu'elle soit de longue durée, si n'est elle pas neantmoins sans vieillir, ny ayant en soy tout ce qu'il luy faut, ains a tousjours besoing d'un grand œil sur elle, de grand secours & de grande vigilance, elle tire à soy & retient l'homme d'honneur politique;

En le tirant par la robbe derriere,
Et le gardant qu'il ne s'en aille arriere.

Tu sçais qu'il y a ja plusieurs Pythiades (* c'est à dire, plusieurs termes de cinq années) que j'exerce la presbtrise d'Apollo Pythien, toutefois

[1] Tithon, mari de l'Aurore.

* Ceci n'est point dans le grec. Les jeux pythiques se célébroient la troisieme année des olympiades. Une pythiade n'est donc qu'un espace de quatre ans, comme une olympiade.

je

je croy que tu ne me voudrois pas dire : Plutarque, tu as assez sacrifié, tu as assez faict de processions, tu as assez mené de danses : maintenant que tu es vieil & ancien, il est temps que tu quittes la couronne que tu as sur la teste, & que tu abandonnes l'oracle, à cause de ta vieillesse : aussi ne faut il pas que tu penses, qu'il te soit loisible maintenant, à cause de ton grand aage, abandonner le sainct service de Jupiter, garde des villes & president aux assemblées de conseil de ville, toy qui es souverain presbtre & grand prophete des sainctes cerimonies de la religion politique, en laquelle tu as de si longue main faict profession.

XLIII. Mais laissant à part, si tu me crois, tous ces arguments qui pourroient distraire & retirer l'homme vieil de l'administration publique, considerons & discourons un petit sur cecy, que nous ne façions entreprendre à la vieillesse aucun travail qui luy soit trop grief ou indigne d'elle, attendu qu'au gouvernement universel de la chose publique, il y a beaucoup de parties bienseantes & convenables à l'aage, auquel toy & moy de present sommes arrivez : car ainsi comme si le devoir nous commandoit de continuer de chanter toute nostre vie, il ne faudroit pas qu'estans devenus vieux nous suyvissions les tons les plus aigus & les plus efforcez, attendu qu'il

y a plusieurs diverses tensions & differentes sortes de voix, que les musiciens appellent harmonies : ains voudroit la raison que nous prinsions celuy des tons qui seroit le plus facile à nostre aage, & plus sortable à noz meurs : aussi puis que le parler & le manier affaires, est aux hommes plus selon nature toute leur vie, que non pas aux cygnes le chanter jusques à la fin, il ne nous faut pas abandonner l'action comme une lyre qui seroit trop hautainement montée, mais il la faut un peu relascher en prenant les charges moins laborieuses, plus moderées, & mieux accordantes aux forces & meurs des vieilles gens : car nous ne laissons pas les corps mesmes sans exercice & sans mouvement quelconque, pource que desormais nous ne pouvons plus manier ny la marre à labourer la terre, ny les plombées [1] à sauter, ny lancer la barre, ou jetter la pierre au loing, ou escrimer avec l'espée & rondelle, comme nous avons fait autrefois, mais les uns s'exercitans à des branloires ou à se promener en devisant doucement, resveillent les esprits & soufflent pour allumer la chaleur naturelle : parquoy ne nous laissons pas refroidir ny glacer du tout par paresse, ny aussi par nous trop charger de tous offices, ny vouloir mettre la main à toute administration, ne contraignons pas la vieillesse

[1] Voyez les Observations.

convaincue d'impuissance de venir jusques à ces paroles,

> O droicte main combien tu aurois cher
> Prendre la lance & en escarmoucher,
> Mais la foiblesse empesche ceste envie.

XLIV. Car on ne trouve pas bon que celuy mesme qui le peut faire, & qui est en la fleur de son aage, mette sur ses espaules tous les affaires de la chose publique, sans en vouloir laisser aller rien qui soit aux autres, ainsi comme les stoïques disent que fait Jupiter, se foutrant par tout & se meslant de tout par une insatiable cupidité de gloire, ou par envie qu'il porte à ceux qui en quelque sorte que ce soit veulent avoir leur part de l'honneur & de l'authorité en la chose publique. Mais à un homme vieil, encore que vous ostiez le decriement qu'il y a, ce seroit une ambition fort penible & fort laborieuse de se vouloir trouver à toute election & sortition d'office, & une curiosité miserable d'espier l'heure de tout jugement & de toute assemblée de conseil, & une convoitise d'honneur insupportable de ravir toute occasion d'ambassade, & de porter la parole en defension publique : car encore qu'on le peust faire avec la grace & bienveuillance d'un chascun, si est il grief & outre la puissance de l'aage : mais il leur en advient tout le contraire, car ils sont

haïs des jeunes, pource qu'ils ne leur laissent eschapper aucune occasion ne moyen de rien faire, ny de se poulser en avant : & envers leurs egaux, ceste convoitise de vouloir tenir le premier lieu par tout, & d'avoir l'authorité de toutes choses, n'est pas moins diffamée & hayë que l'avarice ou la dissolution en voluptez des autres vieillards.

XLV. Parquoy ainsi comme lon dit, qu'Alexandre le grand ne voulant pas charger son cheval Bucephale, quand il fut un peu vieil, montoit sur d'autres chevaux devant le combat, pour aller revisiter son armée en bataille, & après qu'il l'avoit toute rengée en ordonnance de combattre, & qu'il avoit donné le mot, il remontoit sur luy, & tout aussi tost faisoit marcher droit contre les ennemis, & hazardoit la bataille : aussi l'homme politique, s'il a bon jugement, se regentera soymesme quand il se sentira vieil, tenant les resnes en la main, & s'abstiendra des charges qui ne seront point necessaires, & laissera manier aux jeunes gens la chose publique en affaires de petite importance, mais en ceux de grand poids & de grande consequence, luy mesme y mettra la main à bon esciant, au contraire de ce que font les champions des jeux de prix publiques, qui contregardent leurs corps sans toucher aucunement ny travailler aux labeurs necessaires,

pour les employer aux ſuperflus & inutiles : mais nous au contraire, laiſſans paſſer les petites & legeres charges, nous reſerverons aux ſerieuſes & grandes : car à un jeune homme, comme dit Homere, egalement tout luy advient bien, tout le monde luy rit, tout le monde l'aime : s'il entreprent de petits affaires & beaucoup, on dit qu'il eſt populaire & laborieux : s'il en entreprent de grands & honorables, on l'appelle genereux & magnanime : & y a des occurrences, où la temerité meſme & l'opiniaſtreté ont grace & bienſeance en ceux qui ſont frais & jeunes.

XLVI. Mais un homme d'aage, qui en l'adminiſtration publique a bien le cœur de prendre des commiſſions baſſes & viles, comme feroit de bailler à ferme des peages, ou de faire curer un port, ou d'accouſtrer une place publique & outre d'aller en poſte en des ambaſſades & voyages devers des ſeigneurs & des princes, où il n'y a rien de neceſſaire ny de grave à traitter, ains ſeulement pour les aller ſaluër & leur faire la court : quant à moy, à te dire la verité, mon bon amy, je treuve cela plus toſt digne de compaſſion, que d'imitation : mais aux autres à l'adventure ſemblera il faſcheux, odieux & importun : car ce n'eſt pas l'aage auquel l'homme ſe doive empeſcher d'offices, ſinon de ceux où il y a dignité & grandeur, comme eſt celuy que tu exerces main-

tenant à Athenes, la presidence du senat d'Areopage : & certes aussi la dignité de conseiller en l'assemblée des estats generaux de toute la Grece qui s'appellent amphictyons, que ton païs t'a deferée pour toute ta vie, où il y a un doux labeur, & un travail fort aisé à supporter : encore ne faut il pas poursuivre tels honneurs, mais bien en les fuyant les exercer : ny comme les demandans, ains comme refusans les accepter, ny recevoir telles charges comme pour s'en honorer, ains plus tost comme se donnans soy-mesme pour honorer les charges.

XLVII. Car ce n'est pas honte ainsi que disoit Tiberius Cæsar, à homme qui a passé soixante ans de tendre son poulx à taster au medecin, mais bien plus grande honte est ce de tendre sa main au peuple en le priant de donner sa voix & son suffrage à l'election d'offices : car cela est trop vil & trop bas. Comme au contraire il y a de la grandeur venerable, & de la dignité honorable, quand le peuple a eleu un personnage, qu'il l'appelle & qu'il l'attent sur la place, de descendre alors & sortir de sa maison, en faisant honneur & caresse à l'assistance du peuple, ambrasser & recevoir son present, digne veritablement d'une honorable vieillesse.

XLVIII. Ainsi faut il semblablement que l'homme vieil use de sa parole en assemblée de

ville, ne fautant pas à tout propos sur la tribune aux harengues, ny ne contredisant pas ordinairement comme un coq qui contrechante quand il en oit chanter d'autres, à tous ceux qui harengueront, ny ne debridant pas la reverence que les jeunes gens ont envers luy, en estrivant & s'attachant souvent de paroles à eux, & leur donnant luy mesme matiere de s'exerciter & accoustumer à luy desobeïr, & à ne le vouloir plus ouïr, ains faut qu'il passe outre quelquefois, ne faisant pas semblant de rien voir, ny ouir, leur permettant un petit de braver & de secouër le mords, sans s'y trouver present, ny trop curieusement rechercher tout ce qui s'est ou fait ou dit, quand le danger ny est pas grand, & qu'il n'est question ny du salut, ny de l'honneur & de la reputation du païs : car là il ne faut pas attendre qu'on l'appelle, ains y faut de soy mesme aller courant outre la puissance de l'aage, en se faisant plus tost soustenir soubs les bras, ou bien porter dedans une chaire, ainsi comme on lit que feit anciennement le vieil Appius Claudius, lequel entendant que le senat Romain, après une grosse bataille que le roy Pyrrhus avoit gaignée sur eux, se laissoit aller à recevoir propos de paix, ne le peut supporter, combien qu'il eust perdu la veuë des deux yeux, ains se feit porter à travers la place jusques dedans la salle du senat, & entré

qu'il fut, se dressa sur ses pieds au milieu des senateurs, en leur disant, que paravant il avoit eu regret d'estre privé des yeux, mais que lors il souhaitteroit mesme de ne rien ouïr, à fin qu'il n'entendist point les villains conseils qu'ils prenoient, & les lasches exploicts qu'ils faisoient: & après, partie en les reprenant aigrement, partie en leur remonstrant & les excitant, il feit en sorte qu'il leur persuada de remettre promptement la main aux armes pour combattre à l'encontre de Pyrrhus pour l'empire & seigneurie de l'Italie. Et Solon, comme les flatteries de Pisistratus, dont il abusoit le peuple d'Athenes, fussent apertement descouvertes ne pretendre à autre fin qu'à usurper la tyrannie, & que personne n'osast entreprendre de luy faire teste, & de l'en empescher, luy seul tirant ses armes dehors, & les mettant en la rue devant la porte de sa maison, crioit à ses citoyens qu'ils luy voulussent aider: ce qu'entendant Pisistratus envoya devers luy, demander sur quoy il fondoit son asseurance de faire telles choses: Il respondit, sur sa vieillesse.

XLIX. Les occurrences si necessaires & si belles, comme celles là, rallument & resuscitent les vieillards ja tous estaincts, prouveu qu'ils respirent encore: mais en autres moindres l'homme vieil fera sagement de s'excuser aucunefois, & refuser les charges petites & basses, où il y a plus

d'occupation pour ceux qui les font que de necessité ny utilité pour ceux qui les font faire. Et quelquefois attendant qu'on l'appelle, qu'on le desire, & qu'on l'envoye querir jusques en sa maison, il en aura plus de foy & d'authorité envers ses citoyens, quand il descendra à leur requeste. Et quand bien il sera present, il laissera dire la plus part aux jeunes gens, comme estant juge d'une contention & æmulation civile entre eux, prouveu qu'elle ne passe point un certain moyen : car alors il les reprendra doucement, leur ostant, avec une façon amiable, toutes opiniastres contentions, toutes injures & tous courroux. Et s'il est question de dire & recueillir les advis & opinions, reconfortant celuy qui faudra, sans le vituperer ny blasmer, enseignant & louant hardiment celuy qui aura bien rencontré, & se laissant vaincre volontairement, en leur quittant le gaigner & surmonter souventefois, à fin que le cœur leur croisse, & qu'ils s'asseurent, & suppleant à quelques uns, en les louant, ce qui sera defectueux en leur opinion, ainsi comme fait le bon vieillard Nestor en Homere,

Il n'y aura de tous les Grejois ame
Qui ton parler contredie ny blasme
Certainement : mais cela n'est pas tout,
Car tu n'es pas allé jusques au bout :

Aussi es tu jeune à veoir ton visage,
Estre mon fils tu pourrois quant à l'aage.

L. Mais encore sera ce plus civilement fait de ne les reprendre point ouvertement, ny publiquement avec une aigre picqueure qui abbat & ravalle fort le cœur aux jeunes gens, mais plus tost à part en privé, mesmement ceux que lon cognoistra bien nez pour le maniement des affaires, en les instruisant & les mettant amiablement sur les erres de quelques bons propos & quelques bonnes opinions & inventions qu'ils pourroient mettre en avant, en les incitant tousjours à toutes entreprises honestes, en leur eslevant le courage, & leur rendant le peuple du commancement doux & maniable : comme ceux qui monstrent aux jeunes gens à piquer les chevaux, leur en baillent un qui soit facile au montouer, & si d'adventure quelqu'un estoit tombé à l'entrée, ne le laissant pas desesperer ny perdre le courage, ains le relevant & reconfortant, comme jadis Aristides feit Cimon, & Mnesiphilus Themistocles que le peuple du commancement ne pouvoit gouster, & qui avoient mauvais nom en la ville pour estre desbauchez & dissolus : & ces gens de bien là les releverent & les encouragerent. Aussi dit on que Demosthenes à son entrée fut rebuté par le peuple, dont il estoit desesperé, jusques à ce que l'un des anciens de la ville, qui avoit autre-

fois ouy Pericles harenguant au peuple, le prit & luy dit qu'il ressembloit du tout en sa façon de faire & de dire à ce personnage là, & que pour ceste occasion il avoit grand tort de se desesperer & de perdre courage. Semblablement aussi Euripides tout de mesme reconforta Timotheus le musicien, qui à sa premiere arrivée fut sifflé par le peuple, comme violant & corrompant la musique par la nouvelleté qu'il y introduisoit, luy disant qu'il ne se descourageast point pour cela, & qu'il ne passeroit pas gueres de temps qu'il auroit tous les theatres à sa devotion.

LI. Brief, tout ainsi que le temps prefix aux vierges vestales à Rome est divisé en trois parties, la premiere pour apprendre ce qu'il faut faire en leur religion, la seconde pour le faire, & la tierce pour le monstrer aux jeunes : & semblablement en la ville d'Ephese chascune de celles qui sont vouées au service de Diane, s'appelle premierement Mellieren, comme qui diroit novice qui doit devenir presbtresse : & puis après Ieren, c'est à dire presbtresse : & pour le troisieme, Parieren, comme qui diroit oultre presbtresse : aussi celuy qui est parfaitement politique du commancement apprent à manier affaires, & se rend profès, par maniere de dire, en celle religion : & puis à la fin il enseigne les autres, regente les novices, & leur monstre les secrets :

car preſider, & eſtre comme parrein à ceux qui combattent, n'eſt pas combattre : mais celuy qui enſeigne & dreſſe un jeune homme aux affaires publiques, luy monſtrant comme dit Homere,

A bien parler, & auſſi à bien faire,

eſt utile & profite à la choſe publique, non en petit ſervice, mais en miniſtere de conſequence grande, & auquel premierement & principalement viſa & tendit Lycurgus, c'eſt à ſçavoir à accouſtumer les jeunes gens dès leur enfance à porter honneur & obeïr à tout vieillard, ne plus ne moins qu'à leur maiſtre & legiſlateur: car à quelle intention auroit dit Lyſander, qu'il n'y a lieu au monde, auquel il feiſt ſi bien vieillir qu'en Lacedæmone, eſt-ce pource qu'il ſoit là permis aux vieillards plus qu'aux autres de labourer la terre, de preſter à uſure, de joüer aux dez, aſſis (* en un berlan), & de boire en joüant? Je croy que perſonne ne le dira, mais pource qu'ils n'ont pas l'œil ſur ce qui eſt du public ſeulement, ains particulierement auſſi ſur les jeunes gens, prenans garde ſoigneuſement, & non point par acquit en paſſant, comment ils exercent leurs perſonnes, comment ils ſe jouënt, comment ils vivent enſemble, en ſe monſtrant terribles à ceux qui faillent, venerables & deſi-

* Ceci n'eſt pas dans le grec.

tables aux bons : car les jeunes les vont chercher par tout, & leur font la court, pource que les vieux les rendent tousjours de plus en plus honestes, & leur accroissent la generosité de leur courage sans envie quelconque.

LII. Car ceste passion n'estant convenable à nulle partie de l'aage de l'homme, encore a elle des noms beaux & honestes ès jeunes gens, par ce qu'on l'appelle emulation, jalousie & desir d'honneur, là où ès vieilles gens elle seroit de tout point importune, sauvage, & signe de cœur lasche : pourtant faut-il que l'homme vieil politique soit fort esloigné de toute passion d'envie, & ne face pas comme les vieux troncs d'arbres qui manifestement ostent & empeschent la naissance & croissance des petits arbrisseaux qui germent à l'entour & dessoubs : ains au contraire faut qu'il reçoive amiablement, & qu'il s'offre & s'exhibe à ceux qui se prennent, & qui s'entrelassent par frequentation avec luy, en les adressant & conduisant comme par la main, & les nourrissant, non seulement de bonnes instructions & sages conseils & advertissements, mais aussi en leur laissant & cedant les moyens de faire quelques actes de gouvernement, dont il leur viene de l'honneur & de la gloire, & des commissions qui ne soient point dommageables au public, & soient bien aggreables & plai-

ſantes au commun peuple : mais celles où il y a d'entrée de la dureté rebourſe & de la difficulté dangereuſe (comme ès medecines qui donnent des trenchées ſur le poinct qu'on les prent) & l'honneur & profit en vient après, il ne fault pas mettre les jeunes gens d'arrivée à ces charges là, ny les expoſer aux troubles & crieries d'une commune mutine & mal aiſée à contenter avant qu'ils y ſoient accouſtumez, ains plus toſt doit l'homme de bien prendre ſur ſoy les malveuillances du peuple pour le bien public : car cela luy rendra les jeunes gens plus affectionnez & plus prompts à entreprendre tous autres ſervices.

LIII. Mais oultre tout cela il ſe fault ſouvenir, que adminiſtrer la choſe publique n'eſt pas ſeulement exercer un magiſtrat, aller en ambaſſade, & crier bien hault en une aſſemblée de conſeil, ny ſe tourmenter le cœur & le corps en une tribune aux harengues, à force de preſcher le peuple, mettre en avant force decrets & force edicts, en quoy le commun eſtime que conſiſte toute l'entremiſe du gouvernement, comme ils penſent que philoſopher ſoit ſeulement diſcourir & diſputer de la philoſophie deſſus une chaire en une eſchole, ou bien en eſcrire & compoſer des livres : & ce pendant ils ne cognoiſſent point l'adminiſtration civile ny la philoſophie continuelle qui ſe voit ès œuvres & actions quoti-

dianes : c'eſt comme diſoit Dicæarchus [1], que lon eſtime communement que faire des tours & retours, allées & venues dedans une galerie, ſoit ſe promener, non pas aller aux champs, ny veoir un ſien amy. Or fault il croire que gouverner la choſe publique & philoſopher, c'eſt tout un : de ſorte que Socrates ne philoſophoit pas ſeulement quand il avoit fait appreſter des bancs, & qu'il ſe mettoit en ſa chaire, ou qu'il obſervoit l'heure de la lecture & de la conference, ou du promenouer, qu'il avoit aſſignée à ſes familiers : mais auſſi quand il ſe joüoit aucunefois, quand il beuvoit & mangeoit, quand il eſtoit au camp, ou quand il marchandoit [2] avec eux : & finablement alors qu'il eſtoit en priſon & qu'il beuvoit le poiſon de la ciguë, ayant le premier monſtré & fait veoir, que la vie de l'homme en tout temps, en toute partie, en toutes paſſions, & toutes affaires univerſellement reçoit l'uſage de la philoſophie.

LIV. Autant en fault il ſemblablement penſer de l'adminiſtration civile, que les fols & meſchants n'adminiſtrent point la choſe publique, ne quand ils ſont capitaines generaux d'armées, ne quand ils ſont chanceliers, ny quand ils harenguent au peuple, mais qu'ils flattent la com-

[1] Philoſophe péripatéticien, diſciple d'Ariſtote. V. Ménage ſur Diogène Laërce, L. I, 40, & III, 4.

[2] Grec, ou au marché.

mune pour s'insinuer en sa bonne grace, qu'ils declament par ostentation, qu'ils brassent quelque sedition, ou qu'ils font quelque charge à laquelle ils sont contraints par force. Mais au contraire, le bon & vray policien qui aime ses citoyens, qui aime sa patrie, qui a soing & amour du bien public, encore que jamais il ne veste le manteau & habit de capitaine & gouverneur, si est-ce que tousjours il fait office de gouverneur & d'administrateur publique, en exhortant & incitant ceux qui le peuvent faire, en instruisant ceux qui ne le sçavent pas, en assistant à ceux qui luy demandent conseil, en destournant ceux qui ont mauvaise volonté, confirmant & encourageant ceux qui l'ont bonne, & en monstrant clairement par effect en toutes ses actions, que ce n'est point par forme d'acquit qu'il s'entremet des affaires publiques, ny là où il y a quelque interest pour luy ou pour les siens, ou qu'il y est nommeement appellé, qu'il va le premier au theatre & qu'il se trouve le premier en la salle du conseil, ny que ce n'est point par maniere d'esbattement comme s'il y alloit pour y voir jouer des jeux, ou pour ouïr quelque plaisante musique quand il est là, ains au contraire quand il n'y peult estre present de corps qu'il y soit de l'esprit, & par soigneusement s'en enquerir, en approuvant

approuvant aucunes des choses qui s'y feront faittes, & se malcontentant des autres.

LV. Car ny Aristides à Athenes, ny Caton à Rome, ne furent par plusieurs fois en magistrat[1], & toutefois ils ne laisserent pas d'estre toute leur vie en action pour le bien & service de leur païs. Et Epaminondas feit bien de grands actes & plusieurs durant qu'il fut capitaine general de la Bœoce, mais on en recite un de luy n'estant ny general, ny ayant charge quelconque, qu'il feit en la Thessalie, lequel n'est pas moindre que pas un des autres : quand les capitaines de Thebes ayans jetté l'armée en des lieux aspres & malaisez se trouverent chargez par les ennemis qui les pressoient fort, tellement qu'ils estoient en grand trouble & en grand effroy : luy qui estoit devant entre les gens de pied, fut rappellé, là où à son arrivée premierement il appaisa tout le trouble & l'effroy, en les asseurant de sa presence, puis il remeit en ordre, & rengea en battaille l'armée qui estoit toute confuse & esbranlée, & la tirant facilement hors de ce mauvais passage, la presenta en teste aux ennemis, qui en furent si esmerveillez qu'ils changerent d'advis, & se retirerent.

LVI. Et Agis le roy de Lacedæmone, comme il menoit desja son armée toute rengée en battaille pour combattre les ennemis au païs d'Ar-

[1] Archonte ou consul.

cadie, il y eut quelqu'un des anciens de Sparte qui luy cria, sire roy, tu penses remedier à un mal par un autre : voulant entendre la trop facile retraitte & departement de la ville d'Argos, laquelle il cuidoit couvrir par la presente importune promptitude de combattre, ainsi comme dit Thucydides[1] : ce qu'ayant Agis entendu, le creut, & se retira lors, mais depuis il gaigna.

LVII. Il faisoit tous les jours mettre sa chaire près la porte du palais : & bien souvent les ephores se levans de leur parquet s'en alloient devers luy pour avoir son advis & prendre son conseil sur les plus importans affaires : car il estoit tenu pour homme de fort bon sens, & le renomme lon pour un grand sage homme. Et pourtant un jour que la force de son corps estoit desja toute aneantie, tellement qu'il ne bougeoit presque plus du lict, les ephores luy manderent qu'il s'en vint en la place : il se leva du lict, & se meit bien en devoir d'y aller : mais ayant marché un petit à grande peine & grande difficulté, il rencontra de petits garsons en son chemin, auxquels il demanda, s'ils sçavoient rien plus fort que la necessité d'obeir à son maistre : ils luy respondirent, le non pouvoir : ainsi faisant compte que son impuissance devoit estre la fin & borne de son obeïssance, il s'en retourna en

[1] Voyez les Observations.

sa maison : car il ne faut pas que la bonne volonté faille devant la puissance : mais quand elle est faillie, aussi ne la doit-on pas forcer.

LVIII. Aussi dit on que Scipion se servoit tousjours & à la guerre, & en la ville, du conseil de Caius Lælius : de maniere qu'il y en avoit de ce temps là qui disoient, des haults faicts d'armes qu'il executoit, que Lælius en estoit l'autheur, comme d'une comedie, & Scipion le joueur qui les jouoit. Et Ciceron luymesme confesse, que les plus grands & plus honorables conseils qu'il exploita en son consulat, moyennant lesquels il preserva son païs, il les consulta avec le philosophe Publius Nigidius. Ainsi n'y a il rien qui empesche les vieilles gens de pouvoir servir & profiter au public en plusieurs sortes de gouvernement, soit de bonne parole, de bon conseil, de liberté & authorité de franchement parler, & de sage soing, comme disent les poëtes : car ce ne sont pas les pieds, ny les mains, ny toute la force du corps seulement qui sont parties & biens de la chose publique, ains sont premierement & principalement l'ame & les beautez d'icelle, comme la justice, la temperance, & la prudence, lesquelles venans tard à leur perfection, il n'y auroit point de propos, qu'elle [1] jouist d'une maison, d'une terre, & de tous au-

[1] La patrie.

tres biens & heritages de ses citoyens, & que d'eux mesmes elle n'en peust plus tirer aucun profit en commun pour le bien public du païs, à cause de leur long temps, lequel ne leur oste pas tant des forces de pouvoir servir, comme il leur adjouste de suffisance aux facultez requises pour commander & regir. Voyla pourquoy lon figure les hermes, c'est à dire les statues de Mercure, en vieil aage, n'ayans ne pieds ny mains, mais les parties naturelles tendues, donnant par là couvertement à entendre, que lon n'a pas beaucoup affaire du labeur corporel des hommes vieux, prouveu qu'ils ayent la parole active & feconde ainsi comme il appartient.

SOMMAIRE

DES APOPHTHEGMES

DES ANCIENS ROIS ET CAPITAINES.

PLUTARQUE *offre son ouvrage à Trajan.* II. *Ce traité est plus court, & présente en quelque sorte la substance & le germe de ce qui est contenu dans les Vies des Hommes illustres.* III. *Apophthegmes de Cyrus.* IV. *De Darius.* V. *Double inscription du tombeau de Sémiramis.* VI. *Divers traits de Xerxès.* VII. *d'Artaxerce Longuemain.* VIII. *Paroles de Cyrus le jeune.* IX. *D'Artaxerce Memnon.* X. *De Parisatis.* XI. *D'Oronte.* XII. *De Memnon.* XIII. *Serment que les rois d'Égypte exigeoient des Juges en les installant.* XIV. *Belle réponse de Poltys.* XV. *Apophthegme de Térès.* XVI. *Trait singulier de Cotys.* XVII. *Anecdote d'Idathyrse.* XVIII. *Différens traits d'Atéas.* XIX. *Emblême d'union proposé par Scilure à ses enfans.* XX. *Plusieurs traits de Gélon.* XXI. *D'Hiéron & de sa femme.* XXII. *De Denys l'ancien.* XXIII. *Apophthegmes de Denys le jeune.* XXIV. *D'Agathocle.* XXV. *De Dion.* XXVI. *D'Archélaüs.* XXVII. *De Philippe.* XXVIII. *D'Alexandre.*

XXIX. *De Ptolémée.* XXX. *D'Antigonus.* XXXI. *De Démétrius.* XXXII. *D'Antigonus second.* XXXIII. *De Lysimachus.* XXXIV. *D'Antipater.* XXXV. *D'Antiochus III.* XXXVI. *D'Antiochus l'Épervier.* XXXVII. *D'Eumène.* XXXVIII. *De Pyrrhus.* XXXIX. *D'Antiochus.* XL. *De Thémistocle.* XLI. *De Myronide.* XLII. *D'Aristide* XLIII. *De Périclès.* XLIV. *D'Alcibiade.* XLV. *De Lamachus.* XLVI. *D'Iphicrate.* XLVII. *De Timothée.* XLVIII. *De Chabrias.* XLIX. *D'Hégesippe.* L. *De Pythéas.* LI. *De Phocion.* LII. *De Pisistrate.* LIII. *De Démétrius de Phalère.* LIV. *De Lycurgue.* LV. *De Charilaüs.* LVI. *De Teleclus.* LVII. *De Théopompe.* LVIII. *D'Archidame.* LIX. *De Brasidas.* LX. *D'Agis.* LXI. *De Lysandre.* LXII. *D'Agésilas.* LXIII. *D'Archidame, fils d'Agésilas.* LXIV. *D'Agis le jeune.* LXV. *De Cléomène.* LXVI. *De Pédarète.* LXVII. *De Damonidas.* LXVIII. *De Nicostrate.* LXIX. *D'Eudamonidas.* LXX. *D'Antiochus.* LXXI. *D'Antalcidas.* LXXII. *D'Épaminondas.* LXXIII. *De Pélopidas.*

LES DICTS NOTABLES
DES ANCIENS ROYS,
PRINCES ET GRANDS CAPITAINES.

ARTAXERXES le roy de Perse, ô très puissant empereur Cæsar Trajan, estimoit que c'estoit acte de magnanimité, & bonté royale, non moins prendre en gré & recevoir avec bon visage de petits presens, que d'en donner de grands. Et pourtant comme quelquefois en passant chemin, un pauvre manœuvre gaignant sa vie à la sueur de son corps, n'ayant autre chose que luy presenter, luy eust offert de l'eau qu'il venoit de puiser en la riviere avec ses deux mains, il la reçeut joyeusement, & s'en prit à soubrire, mesurant la grace de l'offre, non à la valeur du present, mais à la bonne volonté de celuy qui le presentoit: & suivant ce propos, Lycurgus ordonna en la cité de Sparte les sacrifices de la moindre despense qu'il peut, à fin, ce disoit il, que ses citoyens eussent moyen tousjours & en tous lieux, d'honorer promptement & facilement les dieux, de ce qu'ils auroient à la main. Et pourautant, sire, que de mesme volonté & intention je vous offre de petits presens, comme les premices,

par maniere de dire, les plus communes de la philosophie, je vous supplie de recevoir en gré avec ma bonne affection, l'utilité de ces beaux dicts notables que je vous ay recueillis, pource qu'ils vous peuvent servir à cognoistre quelles ont esté la nature & les meurs de ces grands personnages du temps passé, attendu qu'elles apparoissent mieux bien souvent, & se descouvrent plus clairement en leurs dicts, que non pas en leurs faicts.

II. Il est bien vray que nous avons en une autre œuvre compilé les vies des plus illustres personnages, tant en armes qu'en conseil, comme capitaines, legislateurs, roys & empereurs, qui aient oncques esté entre les Romains & entre les Grecs : mais en la plus part de leurs faicts & gestes la fortune y est ordinairement meslée : là où ès paroles qu'ils ont dittes & aux propos qu'ils ont tenus, sur l'heure mesme de leurs faicts, de leurs passions & de leurs accidents, on apperçoit plus clairement & plus nettement, comme dedans des miroirs, quel estoit le cœur & la pensée de chascun d'eux : au moyen dequoy Siramnes gentilhomme Persien respondit à quelques uns qui s'esmerveilloient comme ses entreprises ne succedoient heureusement, veu que ses propos estoient si sages : « C'est, dit il, pource que je » suis seul maistre de mes propos, mais des ef- » fects, c'est la fortune & le roy ». Or en l'au-

tre œuvre des Vies, les dicts notables de ces grands personnages sont accompagnez de la narration de leurs faicts bien au long escrits, tellement qu'ils requierent un homme de grand loysir, & qui prenne plaisir à ouïr & à lire : mais en ce livre cy, n'y ayant que les eschantillons, par maniere de dire, ou les semences extraictes à part de leurs vies, la lecture d'iceluy, à mon advis ne vous occupera point le temps que vous devez à vos affaires, attendu qu'en peu de paroles vous y verrez le naturel dépaint au vif de plusieurs personnages dignes de memoire [1].

III. Les Perses aiment ceux qui ont le nez aquilin, c'est à dire, courbé comme le bec d'un aigle, & les estiment les plus beaux, pour autant que Cyrus, celuy de leurs roys, qu'ils ont le plus aimé, avoit le nez ainsi faict. Or disoit ce roy là, « Que ceux qui ne vouloient faire du bien à eux » mesmes, estoient contraincts d'en faire aux » autres : disoit aussi, qu'il n'appartenoit à nul » de commander qu'il ne fust meilleur que ceux » à qui il commandoit ».

Et comme les Perses voulussent changer de païs, & au lieu du leur qui estoit aspre & bossu, en prendre un autre qui estoit doulx & plain, il ne le voulut pas permettre, disant, que les semences des plantes, & les meurs des hommes

[1] Voyez les Observations.

deviennent à la fin semblables aux lieux & contrées où ils demeurent.

IV. Darius pere de Xerxes, se louant soy-mesme, souloit dire, « Que ès batailles & perils de » la guerre il devenoit plus sage ».

Et ayant une année taxé les tailles & subsides qu'il vouloit lever sur ses subjects, il envoya querir les principaux hommes de chasque province, & leur demanda si les tributs qu'il leur avoit imposez estoient point griefs à supporter : Ils luy respondirent, que moyenement : adonc il ordonna, que nul ne payeroit que la moitié de sa cotte seulement.

Et comme un jour il eust ouvert une pomme de grenade belle & grosse à merveilles, & que quelqu'un des assistans luy demandast de quelle chose il voudroit avoir autant, comme il y avoit de grains dedans ceste pomme, Il respondit, de Zopyres : ce Zopyre estoit un vaillant capitaine & fidele amy, lesquel s'estant luy mesme deschiré le corps à coups de fouët, & coupé le nez & les aureilles, abusa tellement par ceste ruze les Babyloniens, qu'ils se fierent en luy du gouvernement de leur cité, laquelle depuis il livra entre les mains de Darius, qui par plusieurs fois depuis asseura qu'il aimeroit mieux avoir Zopyrus entier de tous ses membres, que gaigner cent telles citez comme estoit celle de Babylone.

V. La royne Semiramis ayant fait construire sa sepulture, feit engraver dessus ceste inscription : Le roy qui aura affaire d'argent face demolir ceste sepulture, & il en trouvera autant comme il en voudra. Darius la feit ouvrir, & n'y trouva point d'argent, mais bien rencontra il d'autres lettres qui disoient, « Si tu n'eusses esté mauvais hom- » me, & d'une avarice insatiable, tu n'eusses » point remué les sepultures des trespassez ».

VI. Arimenes, frere de Xerxes fils de Darius, querellant à l'encontre de son frere le royaume de Perse, descendit de la province Bactrienne où il se tenoit : son frere luy envoya des presens au devant, & commanda à ceux qui les luy presentoient de sa part, de luy dire, Ton frere Xerxes t'honore de ces presens pour ceste heure, mais il t'asseure que si une fois il est declaré roy, tu seras le plus grand homme qui soit auprès de luy : & de faict Xerxes ayant esté jugé roy, Arimenes fut le premier qui luy feit hommage, & luy meit le diadesme royal à l'entour de la teste, aussi le roy son frere luy donna le second lieu d'honneur & d'authorité après luy, en tout son royaume.

Et estant indigné à l'encontre des Babyloniens pour autant qu'ils s'estoient rebellez contre luy, après les avoir reconquis, il leur defendit de porter plus armes, & leur commanda de danser,

chanter, jouër des haubois, paillarder, & taverner, & porter de longs ſayes à plein fond.

Et comme on luy euſt apporté des figues ſeiches à vendre, du païs de l'Attique, il dit, qu'il n'en mangeroit point qu'il n'euſt conquis la region qui les portoit.

Ayant ſurpris quelques eſpions de nation Grecque dedans ſon camp, il ne leur feit aucun deſplaiſir, ains après leur avoir fait monſtrer à ſeureté tout ſon camp, leur permeit de s'en retourner.

VII. Artaxerxes fils de Xerxes, celuy qui fut ſurnommé Longuemain, pource qu'il avoit une main plus longue que l'autre, ſouloit dire, «Que » c'eſtoit plus choſe royale d'adjouſter que d'oſter»: & fut le premier qui permeit à ceux qui chaſſoient avec luy, de frapper les premiers la beſte quand ils pourroient & voudroient.

Auſſi fut-ce luy qui ordonna le premier, que les ſeigneurs qui auroient failly en leur eſtat (au lieu qu'on les ſouloit fouetter eux meſmes) fuſſent deſpouillez, & leurs veſtemens fouettez pour eux: & au lieu qu'on leur ſouloit arracher les cheveux de la teſte, qu'on leur oſtaſt leur hault chappeau ſeulement.

Il avoit un chambellan nommé Satibarzanes, qui luy demandoit quelque choſe qui n'eſtoit ny juſte ny raiſonnable, & eſtant adverty qu'il faiſoit ceſte pourſuitte en faveur de quelque autre,

qui luy en avoit promis trente mille escus de Perse, qui s'appelloient dariques, il commanda au tresorier de son espargne, de luy apporter trente mille dariques: & en les luy donnant, luy dit: « Pren cest argent Satibarzanes, car pour te l'avoir donné, je n'en seray pas plus pauvre : là » où si j'eusse fait ce dont tu me requerois, j'en » eusse esté plus injuste ».

VIII. Cyrus le jeune, pour esmouvoir les Lacedæmoniens à faire alliance & entrer en ligue avec luy, disoit, qu'il avoit le cœur plus gros que son frere le roy Artaxerxes, qu'il beuvoit plus de vin sans eau que luy, & le portoit mieux: & que son frere estant à la chasse, à peine se pouvoit tenir à cheval, & en temps de danger, non pas en son throsne mesme: & pour les convier à luy envoyer de leurs hommes de guerre, il promettoit à ceux qui viendroient à pied, qu'il leur donneroit des chevaux : & à ceux qui auroient des chevaux, qu'il leur donneroit des chariots : & à ceux qui auroient des metairies, qu'il leur donneroit des villages : à ceux qui auroient des villages, qu'il leur donneroit des villes : & au reste, quant à l'or & l'argent, qu'il leur en bailleroit tant, qu'il le faudroit peser, non pas compter.

IX. Artaxerxes le frere de ce jeune Cyrus, qui fut surnommé Grande-memoire, non seulement donna libre accès & audience à tous ceux

qui eurent affaire à luy, mais qui plus eſt commanda encore à ſa femme legitime, qu'elle oſtaſt les tapiſſeries qui couvroient & bouſchoient ſon chariot, à celle fin que ceux qui voudroient, peuſſent parler à elle meſme par les chemins.

Et comme un pauvre païſan luy euſt fait preſent d'une belle & groſſe pomme, en la recevant avec un bon viſage, il dit : Par le ſoleil (qui eſtoit le ſerment des Perſes) il me ſemble que ceſt homme feroit d'une petite ville une groſſe cité qui la luy bailleroit à gouverner.

Et comme en une deffaitte ſon bagage luy euſt eſté tout pillé, eſtant contrainct de manger pour toute viande un peu de figues ſeiches avec du pain d'orge, « O dieux, dit il, quelle volupté je n'a- » vois jamais eſſayée » !

X. Paryſatis la mere de Cyrus & d'Artaxerxes diſoit, « Que celuy qui vouloit faire quelque » remonſtrance à un roy, devoit uſer de paroles » de ſoye, c'eſt à dire, les plus doulces qu'il pour- » roit choiſir ».

XI. Orontes le gendre du roy Artaxerxes, ayant eſté par un courroux du roy, condamné & privé de ſon eſtat, diſoit, que les mignons des roys & des princes reſſembloient proprement aux doigts de ceux qui comptent : car ainſi comme ils les font valoir tantoſt un, & tantoſt dix mille : auſſi ceux qui ſont à l'entour des princes peuvent

üne fois tout, & une autre fois peu ou rien du tout.

XII. Memnon capitaine Grec, qui feit la guerre pour Darius contre Alexandre, comme l'un de ses soudards vint en sa presence dire tout plein de villaines & outrageuses paroles à l'encontre d'Alexandre, luy donna sur la teste d'une lance qu'il tenoit en sa main, en luy disant : « Je » te soudoye pour guerroyer, & non pas pour » injurier Alexandre ».

XIII. Les roys d'Ægypte suivant une ancienne ordonnance de leur païs, faisoient jurer les juges, quand ils les installoient en leurs offices, « Que » quand bien le roy leur commanderoit de juger » injustement, ils ne le feroient pas pourtant ».

XIV. Du temps de la guerre de Troye, il y avoit en la Thrace un roy nommé Poltys, devers lequel tant les Grecs que les Troyens envoyerent pour avoir de luy secours : il leur feit responfe, qu'il estoit d'advis que Paris rendist Helene, & qu'au lieu d'elle, il luy bailleroit deux belles femmes.

XV. Teres le pere de Sitalces souloit dire, que quand il estoit de loysir, & qu'il ne faisoit point la guerre, il luy estoit advis qu'il n'y avoit point de difference entre luy & son palefrenier.

XVI. Cotys rendit un lyon à celuy qui luy avoit fait present d'un leopard : & pour autant

qu'il estoit prompt à se courroucer, & aspre à punir ses serviteurs domestiques, quand ils avoient failly en leurs services : comme un sien amy, chez lequel il estoit logé, luy eust fait present de plusieurs vases & vaisselles de terre fort tenus & aisez à rompre, mais au demourant singulierement bien ouvrez & labourez, il donna bien de riches dons à celuy qui les luy avoit presentez, mais il les rompit & cassa tous entierement, de peur que par une soudaine cholere il ne chastiast trop aigrement ses serviteurs qui viendroient à les rompre.

XVII. Idathyrsus roy des Tartares, contre lequel Darius mena son armée, manda aux seigneurs des Pæoniens qu'ils rompissent le pont que Darius avoit fait faire sur la riviere de Danube pour passer en ses païs, à fin qu'en ce faisant ils se delivrassent de toute servitude : ce qu'ils ne voulurent pas faire, pource qu'ils vouloient garder leur foy à Darius : au moyen dequoy il les appelloit esclaves de bien, qui n'avoient point de volonté de s'enfuir.

XVIII. Ateas escrivit à Philippus roy de Macedoine, « Tu commandes aux Macedoniens » qui sçavent bien combattre contre des hom» mes : mais moy je commande aux Tartares, » qui peuvent combattre & la faim & la soif » : & comme luy mesme frottast & estrillast son cheval,

val, il demanda aux ambassadeurs de Philippus, si leur maistre faisoit pas le semblable.

Ayant en une rencontre pris prisonnier de guerre Ismenias excellent joueur de flustes, il luy commanda d'en jouer devant luy : & comme tous les autres assistans s'esmerveillassent de son excellence, il jura qu'il prenoit plus de plaisir à ouir un cheval hennir.

XIX. Scilurus laissant quatre vingts enfans masles, quand il fut prest à mourir se feit apporter un faisceau de javelots, qu'il presenta de reng à chacun de ses enfans, leur commandant de tascher à le rompre : & comme chascun d'eulx se fust efforcé de ce faire en vain, sans en pouvoir venir à bout, luy prenant chasque javelot à part, les rompit tous facilement l'un après l'autre : leur enseignant par ceste similitude qu'en se tenant bien joincts ensemble ils demoureroient forts & invincibles, mais s'ils se divisoient, & qu'ils entrassent en querelles les uns contre les autres, qu'ils se trouveroient foibles & faciles à desfaire.

XX. Gelon après avoir desfait les Carthaginois près la ville d'Himere, faisant paix avec eulx les contraignit de mettre entre les articles du traicté, qu'ils ne sacrifieroient plus leurs enfans à Saturne.

Il menoit souvent les Syracusains aux champs,

autant pour labourer & planter, comme pour guerroyer, à fin que leurs terres en valussent mieux estans bien labourées, & eux ne devinssent pires à faute de travailler.

Demandant un jour de l'argent à ses citoyens, ils commancerent à s'en mutiner : il leur dit, que c'estoit en intention de leur rendre, & de faict leur rendit après la guerre.

Et comme en un festin on presentast de reng la lyre à tous les conviez pour chanter dessus selon la coustume, & que tous les autres s'accommodassent à leur tour & chantassent, luy commandant qu'on luy amenast son cheval, voltigea & monta dessus aiseement & dispostement.

XXI. Hieron, celuy qui fut tyran de Syracuse après Gelon, disoit que ceux qui parloient à luy franchement & librement ne le faschoient & ne l'importunoient point : mais que ceux qui reveloient un propos qu'il leur auroit dit en secret, faisoient tort non seulement à luy, mais aussi à ceux à qui ils le disoient, pource que coustumierement nous haïssons non seulement ceux qui rapportent, mais aussi ceux qui escoutent ce que nous ne voudrions pas estre sceu.

Quelqu'un luy reprocha un jour qu'il avoit l'haleine puante, à l'occasion dequoy il tensa sa femme de ce qu'elle ne luy en avoit jamais rien dit : elle luy respondit, « Je pensois que

» l'haleine de tous les autres hommes sentist ainsi ».

Xenophanes natif de Colophone se plaignoit un jour à luy, de ce qu'il estoit si pauvre qu'il n'avoit pas le moyen d'entretenir deux serviteurs, & il luy respondit : Et comment, Homere que tu reprens & que tu blasmes ordinairement, tout mort qu'il est en nourrit plus de dix mille.

Il condamna Epicharmus poëte comique en quelque amende, d'autant qu'en la presence de sa femme il avoit dit quelques paroles villaines & deshonestes.

XXII. Dionysius le pere, comme les orateurs qui devoient harenguer devant le peuple tirassent au sort des lettres, pour sçavoir l'ordre, auquel ils auroient à parler, & que la lettre M luy fust escheutte, quelqu'un des assistans luy dit, « Ceste M signifie Marotte (Dionysius) pource » que tu diras de grandes folies : Mais bien, dit » il, que je seray monarque » : & de faict, après qu'il eut fait sa harengue, le peuple de Syracuse l'eleut capitaine general.

Et comme tout au commancement de sa tyrannie les Syracusains soubslevez à l'encontre de luy, le teinssent assiegé dedans son chasteau, ses amis luy conseilloient que volontairement il quittast & se demeist de ceste domination violente, s'il ne vouloit mourir honteusement, après qu'il seroit pris : mais luy ayant veu assommer un bœuf

à un boucher, & obſervé qu'il eſtoit au premier coup tombé ſoudainement roide mort, « Et dea » dit il, ne feroit-ce pas grand deſplaiſir, que » pour crainte de la mort qui dure ſi peu, & » paſſe ſi viſtement, je quittaſſe une ſi belle & ſi » grande ſeigneurie ».

Ayant entendu que ſon propre fils, auquel il devoit laiſſer ſa ſeigneurie, avoit violé & forcé la femme d'un des bourgeois de la ville : il luy demanda en cholere, quelle choſe ſemblable il luy avoit jamais veu faire : le jeune homme luy reſpondit, « Auſſi n'as tu pas eu un pere qui fuſt » tyran : il luy repliqua tout promptement, auſſi » n'auras tu point de fils qui le ſoit, ſi tu ne te » deportes de commettre de tels actes ». Une autrefois eſtant allé veoir ſon fils en ſon logis, & y voyant quantité grande de vaſes d'or & d'argent, il dit tout haut, « Il n'y a rien de ſeigneur » & de prince en toy : veu que d'un ſi grand » nombre de vaiſſelle d'or & d'argent que tu as » eu de moy, tu n'en as pas ſçeu faire un amy ».

Il demandoit un jour de l'argent à ceux de Syracuſe, & eux ſe plaignoient & lamentoient, en le priant de les vouloir excuſer, diſans qu'ils n'en avoient point : luy au contraire leur en feit demander encore d'autre : ce qu'il feit juſques à deux ou trois fois, coup ſur coup. Et comme il continuaſt à leur en exiger encore davantage, il en-

tendit qu'ils ne s'en faisoient plus que rire & gaudir, en se promenant parmy la place: adonc il commanda à ses receveurs de ne les plus presser, « Car c'est signe, dit il, qu'ils n'ont plus rien, » puis qu'ils ne font plus compte de nous ».

Sa mere estant desja vieille & hors d'aage de se marier, vouloit neantmoins à toute force estre mariée à un beau jeune homme : Il luy respondit, qu'il estoit bien en sa puissance de violer les loix de Syracuse, mais les loix de nature, non.

Et punissant aspremenr tous autres malfaitteurs, il pardonnoit aux voleurs, qui ostoient les robbes & manteaux à ceux qu'ils rencontroient la nuict parmy les rues : à fin que les Syracusains pour ceste occasion desistassent de faire festins & assemblées les uns avec les autres.

Il y eut une fois un estranger qui luy promit tout haut de luy enseigner à part en secret, à quoy il pourroit cognoistre ceux qui conspiroient & machinoient contre luy : Dionysius le pria bien fort de luy dire : & l'autre allant devers luy, Donne moy, dit il, un talent [1] (six cens escus) à fin qu'il semble à ceux de Syracuse que tu aies appris de moy les signes ausquels tu pourras descouvrir ceux qui conjureront à l'encontre de toy : il le luy donna, & feit semblant d'avoir appris & entendu de luy ces moyens, louant grandement

[1] 4,668 livres 15 s. de notre monnoie.

la subtile façon de tirer argent que cest homme avoit inventée.

Quelque autre luy demanda un jour, s'il estoit point quelquefois oisif, « Ja dieu ne plaise, dit » il, que cela jamais m'advienne ».

Estant adverty que deux jeunes hommes de la ville beuvans ensemble avoient dit plusieurs oultrageuses & injurieuses paroles de luy & de sa tyrannie à la table, il les envoya convier tous deux de venir soupper avec luy, & voyant que l'un après qu'il eut un peu de vin en teste, disoit & faisoit tout plein de folies, & au contraire que l'autre estoit fort retenu, & beuvoit peu souvent, il pardonna à l'un comme estant yvrongne & insolent de nature, & qui par yvrongnerie avoit mesdit de luy, mais il feit mourir l'autre, comme luy voulant mal en son cœur, & luy estant ennemy de propos deliberé.

Aucuns de ses familiers le reprenoient de ce qu'il honoroit & avançoit un homme meschant & mal voulu des Syracusains, & il leur respondit, « Je veux qu'il y ait en Syracuse quelqu'un qui » soit encore plus haï que moy ».

Il envoya une fois des presens à quelques ambassadeurs de Corinthe, qui estoient venus devers luy : eux les refuserent, à cause de quelque statut & ordonnance de leur chose publique, qui defendoit aux ambassadeurs de prendre, ny rece-

voir aucuns dons ne presens de seigneur ou prince quelconque. Il en fut mal content, & leur dit, qu'ils faisoient mal d'oster le seul bien qu'il y a ès tyrannies, de pouvoir donner, enseignans aux hommes que mesme le recevoir aucun bien des tyrans est chose que lon doit redouter & fuir.

Estant adverty, que l'un des habitans de Syracuse avoit caché un tresor dedans la terre en sa maison, il luy feit commandement de le luy apporter : ce qu'il feit, non pas tout pourtant, car il en reteint une partie, avec laquelle il s'en alla demourer en une autre ville, là où il en achetta quelque heritage : quoy entendant, il le renvoya querir & luy rendit tout son or & argent : puis que tu sçais, dit il, maintenant user de la richesse, & non pas rendre inutile ce qui est fait pour l'usage de l'homme.

XXIII. Son fils que lon appelle Dionysius le jeune, disoit, qu'il nourrissoit & entretenoit plusieurs hommes de lettres, non qu'il les estimast, mais pource qu'il vouloit estre estimé pour l'amour d'eux : entre lesquels un dialecticien nommé Polyxenus, luy dit une fois en disputant avec luy, « Je te tiens convaincu : Ouy bien de paro-
» les, luy respondit-il soudainement, mais moy
» je te convains toy-mesme de faict, pource
» qu'abandonnant ta propre maison, tu me viens
» faire la court & servir en la miene ».

Après qu'il euſt eſté chaſſé de ſa ſeigneurie, comme quelqu'un luy demandaſt, « Que t'a maintenant ſervy Platon & toute ſa philoſophie » ? « Elle m'a ſervy de ce que je porte patiemment la mutation & le changement de ma fortune ».

On luy demanda une fois, comment ſon pere eſtant homme pauvre & privé avoit acquis la domination de Syracuſe : & luy à qui ſon pere l'avoit laiſſée toute acquiſe, & qui eſtoit fils d'un ſi grand tyran, l'avoit laiſſée perdre : pource, dit-il, que mon pere vint à prendre les affaires en main lors que le gouvernement populaire eſtoit haï, & moy lors que la tyrannie eſtoit enviée. Une autre fois il reſpondit à quelque autre qui luy faiſoit ceſte meſme demande : « Mon pere m'a bien laiſſé ſa tyrannie, mais non pas ſa fortune ».

XXIV. Agathocles eſtoit fils d'un potier de terre, & s'eſtant fait ſeigneur de la Sicile, & en ayant eſté declaré roy, il faiſoit en ſon ſervice meſler de la vaiſſelle de terre parmy celle d'or & d'argent, & la monſtroit aux jeunes gens en leur diſant : Je faiſois au commancement de telle vaiſſelle, en leur monſtrant celle de terre : & maintenant j'en fais de celle cy, en leur monſtrant celle d'or, par ma diligence & vaillance.

Ainſi qu'il tenoit le ſiege devant une ville, quelques uns de ceux de dedans luy cryoient de

deſſus la muraille pour luy penſer faire injure, « Hô potier dequoy payeras tu la ſoulde à tes » gens » ? & luy ſans s'eſmouvoir tout doucement en riant leur reſpondit, « Du ſac de ceſte ville, » quand je l'auray priſe » : & de fait l'ayant emportée d'aſſault, il vendit à l'encan tous les habitans comme eſclaves, en leur diſant, « Si vous me » dittes plus d'injures deſormais, je m'en plain- » dray à voz maiſtres ».

Et comme les habitans de l'iſle d'Ithaque ſe plaigniſſent à luy, diſans, que ſes mariniers eſtans deſcendus en leur iſle avoient emmené de leurs moutons : il leur reſpondit, Et comment, voſtre roy eſtant jadis deſcendu en la Sicile, non ſeulement en emmena des moutons, mais qui pis eſt, y creva les yeux au berger.

XXV. Dion, celuy qui chaſſa Dionyſius hors de ſa tyrannie, eſtant adverty que Callippus, auquel il ſe fioit plus qu'à nul autre de ſes hoſtes ny amis, eſpioit les moyens de le faire mourir, n'eut jamais le cœur d'en informer pour le convaincre, diſant, qu'il aimoit mieux mourir que vivre en ceſte peine, d'avoir à ſe garder non de ſes ennemis ſeulement, mais auſſi de ſes amis.

XXVI. Archelaus roy de Macedoine, comme un jour à ſa table quelqu'un de ſes familiers, homme qui ſçavoit peu de bien & d'honneur, luy demandaſt en don une couppe d'or dont on

servoit à sa table, le roy commanda à l'un de ses gens de la porter en don au poëte Euripides : ce que l'autre trouvant estrange, il luy dit : Ne t'en esbahy point, car tu merites de demander, & luy d'avoir encore qu'il ne demande point.

Et comme son barbier, qui estoit un grand babillard, luy demandast : « Comment voulez » vous que je vous fasse la barbe, sire » ? Il luy respondit, « Sans dire mot ».

Et comme Euripides en un festin ambrassast & baisast le bel Agathon devant tout le monde : Ne vous en esbaïssez point, dit-il aux autres assistans, car des beaux l'arriere saison mesme en est encore belle.

Et comme Timotheus joueur de cithre, qui s'estoit promis que le roy luy feroit un bon gros present, en eust eu beaucoup moins qu'il n'esperoit, & s'en monstrast fort mal content, de sorte qu'en chantant sur sa cithre ces paroles, L'argent fils de la terre tu l'as en estime grande, faisant signe de la teste que c'estoit du roy qu'il l'entendoit : il luy repliqua tout sur le champ, Mais toy tu en fais demande.

Une autre fois, comme il passoit par la rue, on respandit de l'eau sur luy, à raison dequoy ceux qui se trouverent auprès, l'irritans à l'encontre de celuy qui avoit versé l'eau, disoient, qu'il le devoit bien faire chastier : « Voire mais,

» dit-il, il n'a pas versé ceste eau sur moy, mais » sur celuy qu'il pensoit que je fusse ».

XXVII. Philippus de Macedoine pere d'Alexandre le grand, ainsi que tesmoigne Theophrastus, a esté plus grand que nul autre des roys de Macedoine, non seulement en prosperité de fortune, mais aussi en bonté & moderation de meurs : Il faignoit de reputer les Atheniens bien heureux, en ce mesmement qu'ils trouvoient tous les ans en leur ville dix capitaines à elire : car luy au contraire en plusieurs années n'en avoit peu trouver qu'un seul, qui estoit Parmenion.

Et comme on luy eust apporté en un mesme jour les nouvelles de plusieurs prosperitez qui luy estoient advenues toutes ensemble : « O fortune, » s'escria il, ne m'envoye qu'un peu de mal à » l'encontre de tant & de si grands biens ».

Après qu'il eut vaincu les Grecs, plusieurs luy conseillerent de mettre de bonnes & grosses garnisons dedans les villes, pour plus seurement les tenir en bride : mais il leur respondit, « J'aime » mieux estre appellé par long temps debonnaire, » que peu de temps seigneur ».

Et comme ses familiers luy conseillassent de chasser de sa court un mesdisant qui ne faisoit que detracter de luy : Il leur respondit, qu'il n'en feroit rien, de peur qu'il n'allast par tout ailleurs semer sa maledicence.

Smicythus accusoit souvent Nicanor envers luy, disant qu'il ne faisoit autre chose que detracter de luy, tellement que ses plus familiers estoient d'advis qu'il l'envoyast querir, & qu'il le feist chastier ainsi qu'il le meritoit : « Voire mais, » Nicanor, ce dit-il, est l'un des hommes de bien » de la Macedoine, ne vault il pas doncques » mieux s'enquerir si la faute en vient point de » nous » ? Et de faict, ayant fait diligence d'enquerir dont venoit ce mescontentement de Nicanor, il trouva qu'il estoit oppressé d'extreme pauvreté, & qu'on n'avoit tenu compte de le secourir en sa necessité : parquoy il commanda incontinent qu'on luy portast un bon present, qu'il luy envoya : depuis Smicythus luy vint r'apporter que Nicanor faisoit merveilles d'aller preschant ses louanges par tout. « Voyez vous doncques, » dit alors Philippus, comme il depend de nous, » que lon parle bien ou mal de nous » ?

Il souloit aussi dire, « Qu'il estoit bien tenu » aux harengueurs des Atheniens, pource que » mesdisant de luy, ils estoient cause de le ren» dre plus homme de bien & de parole & de » faict : car je m'efforce, disoit-il, tous les jours » & en mes dicts & en mes faicts de les faire » trouver menteurs ».

Il renvoya, sans leur faire payer rençon, tous les prisonniers Atheniens qui avoient esté pris

en la bataille de Chæronée, mais eux demandoient encore d'avantage leurs licts, leurs vestements, & leurs hardes, & se plaignoient des Macedoniens de ce qu'ils ne les leur rendoient pas : Philippus, quand il l'entendit, s'en prit à rire, & dit à ceux qui estoient autour de luy, Ne vous semble il pas, que ces Atheniens pensent avoir esté par nous vaincus au jeu des osselets ?

Il eut d'adventure en une bataille l'os rompu, qui joinct par devant les deux espaules : cest os s'appelle en langage grec, la clef : & le chirurgien qui le pensoit luy demandoit tous les jours quelque argent : Philippus luy respondit, « Prens » en tant que tu voudras, car tu as la clef entre » tes mains ».

Il y avoit en sa court deux freres dont l'un s'appelloit Hecateros [1], qui signifie en grec, l'un & l'autre : l'autre frere se nommoit Amphoteros, qui signifie, tous les deux : & voyant que Hecateros estoit homme diligent & advisé, & Amphoteros sot & pareffeux, il disoit que Hecateros estoit Amphoteros, c'est à dire, qu'il en valoit deux : & que Amphoteros estoit Oudeteros, comme qui diroit neant & homme de nulle valeur.

[1] L'allusion des mots ne se peut trouver en la langue françoise *Amyot.*

Il disoit aussi, que ceux qui luy conseilloient de se porter aigrement à l'encontre des Atheniens estoient hommes de mauvais jugement, de conseiller à un prince qui faisoit & enduroit toutes choses pour la gloire, de destruire le theatre de gloire, que la ville d'Athenes, à cause des lettres.

« Estant juge entre deux meschants hommes, » il ordonna que l'un s'en fuist hors de Mace- » doine, & que l'autre courust après » !

Il vouloit un jour loger son camp en un beau lieu, mais entendant qu'il n'y avoit point de fourrage pour les bestes, il fut contrainct de s'en partir, en disant : « Quelle est nostre vie, puis » qu'il faut que nous ayons le soing d'accommo- » der jusques aux asnes »?

Desirant forcer quelque chasteau, devant lequel il vouloit mettre le siege, il envoya devant pour recognoistre la place : ceux qu'il y avoit envoyez luy feirent rapport qu'elle estoit si malaisée à approcher, qu'il n'estoit possible de plus, & le luy depaignirent de tout point imprenable. « Il » leur demanda, s'il estoit si fort inaccessible, » que un petit asne chargé d'or n'en peust ap- » procher ».

Lasthenes Olynthien qui luy avoit aidé à s'emparer de la ville d'Olynthe, se plaignit un jour à luy, disant que quelques uns de ses mignons

qu'il avoit autour de luy, l'appelloient traistre : « Il luy respondit, que les Macedoniens de leur » naturel estoient hommes rudes & grossiers, & » qui appelloient une marre[1] une marre, & tou- » tes choses par leur nom ».

Il conseilloit à son fils Alexandre de parler gracieusement & courtoisement aux Macedoniens pour acquerir leur bienveillance, pendant qu'il luy estoit loisible d'estre gracieux, regnant un autre : comme s'il eust voulu dire, que quand il seroit roy, il faudroit qu'il leur teint gravité de maistre & seigneur, & qu'il feist justice. Aussi luy conseilloit il de tascher à acquerir l'amitié de ceux qui avoient credit & authorité ès bonnes villes, autant des mauvais comme des bons, pour puis après user des bons, & abuser des meschants.

Philon gentilhomme Thebain luy avoit faict beaucoup de plaisir du temps qu'il demoura ostager en la ville de Thebes : car il estoit logé en sa maison, & depuis ne voulut oncques recevoir dons ne presens de luy : au moyen dequoy Philippus luy disoit, « Ne m'oste point le tiltre & » l'honneur d'invincible, estant vaincu de cour- » toisie & de liberalité par toy ».

Il avoit esté pris grand nombre de prisonniers en une bataille, & estoit present à les veoir ven-

[1] Un hoyau.

dre à l'encan, seant dedans sa chaire, ayant sa robbe rebourſée un peu plus haut qu'il n'estoit honeste, & y eut un des prisonniers que lon vendoit qui luy cria tout haut : « Je te supply, sire, » de me pardonner, que je ne sois point vendu : » car je te suis amy de pere en fils » : Philippus luy demanda, « De quel costé, & comment est » venue ceste amitié entre nous » ? Je te le veux dire tous bas en l'oreille, respondit le prisonnier : Philippus commanda que lon luy amenast : & lors le prisonnier s'approchant de près luy dit tout bas, Abbaisse un petit le devant de ton manteau, sire : car estant ainsi assis tu monstres ce qu'il n'est pas honeste de descouvrir. Lors Philippus dit tout haut à ses gens, « Delivrez le, & » le laissez aller, car il est voirement de mes amis, » & de ceux qui me veulent bien, mais il ne » m'en souvenoit pas ».

Il y eut quelquefois un sien hoste qui le convia d'aller soupper chez luy, il y alla : mais par le chemin il rencontra plusieurs qu'il y mena aussi quand & luy, dont il apperceut que son hoste se troubla tout, pource qu'il n'avoit pas apresté assez à soupper pour tant de gens : ce qu'ayant Philippus apperceu, envoya secrettement dire en l'oreille à tous ceux qu'il avoit amenez, « Qu'ils gardas» sent en leur estomach lieu pour la tarte » : les autres cuydans qu'il le dist à bon esciant, s'abs-
teindrent

teindrent de manger, de maniere que la viande vint à estre suffisante pour tous.

Quand il entendit la mort d'Hipparchus natif de l'isle d'Eubœe, il fut fort desplaisant : & comme quelqu'un des assistans luy dist, « Si estoit il » desormais meur pour mourir : Ouy bien, dit il, » quant à luy, mais non pas quant à moy, à qui » il est mort trop tost : car il est mort avant que » d'avoir receu de moy recompense digne de l'a» mitié qu'il me portoit ».

Estant adverty que son fils Alexandre trouvoit mauvais & se plaignoit de ce qu'il engendroit enfans de plusieurs femmes, il luy dit : « Puis » que tu vois donc que tu auras plusieurs concur» rens & competiteurs du royaume après ma » mort, mets peine d'estre homme de bien, à » fin que tu parvienes à la couronne, non tant » par moy pour estre mon heritier, que par toy» mesme pour en estre digne ». Il l'admonestoit fort d'estudier soigneusement sous Aristote en la philosophie, à fin, dit-il, « Que tu ne faces plu» sieurs choses que j'ay faittes, dont je me repens».

Il avoit une fois donné quelque office de judicature à un qui luy estoit recommandé par Antipater : mais depuis ayant entendu qu'il se paignoit les cheveux & la barbe, il la luy osta, disant, que celuy qui en ses cheveux estoit faulsaire, mal aiseement en bon affaire seroit loyal.

Machetas quelquefois plaidoit une cause devant luy qui sommeilloit, de maniere qu'à faute d'avoir bien compris & entendu le faict, il le condamna à tort : parquoy Machetas se prit à crier tout haut, qu'il en appelleroit. Philippus indigné de cela, luy demanda incontinent, devant qui il appelleroit de luy, « Devant toy-mesme, » sire, respondit-il, quand tu seras bien esveillé, » & que tu voudras plus attentivement compren» dre mon faict ». Philippus picqué de ces paroles, se leva en pied, & pensant mieux à soy, cogneut qu'il avoit fait tort à Machetas par sa sentence, & neantmoins ne voulut point revoquer ne casser son jugement, mais luy mesme paya de son argent, autant comme pouvoit valoir la chose dont il estoit question au procès.

Harpalus avoit un sien parent & amy nommé Crates, attaint & convaincu de grands crimes : il pria Philippus qu'il payast bien l'amende, mais que sa sentence ne fust point prononcée contre luy, pour en eviter la honte & le deshonneur : mais Philippus luy feit responsе : « Il vaut mieux » que luy mesme porte le deshonneur de sa faute, » que non pas moy pour luy ».

Ses familiers se courrouceoient de ce que les Peloponesiens, qui avoient receu beaucoup de biens de luy, le siffloient en la feste & assemblée des jeux Olympiques : « Et que feroient ils

» au pris, leur respondit il, si nous leur eussions » fait desplaisir » ?

Estant en son camp, il dormit un matin plus haute heure qu'il n'avoit accoustumé, & s'estant à la fin esveillé & levé, il dit, « Je pouvois bien » dormir seurement, puis que Antipater veilloit ».

Un musicien joueur d'instruments avoit sonné devant luy durant son soupper, Philippus le voulut reprendre de quelque passage & commencea à entrer en dispute contre luy de la musique des instruments : « J'a dieu ne plaise, sire, luy dit » adonc le musicien, qu'il t'advienne jamais » tant de mal, que tu entendes ces choses là » mieux que moy ».

Une autre fois il s'estoit endormy sur jour : au moyen dequoy les Grecs qui avoient affaire à luy, estoient contraincts d'attendre longuement à sa porte, tellement qu'ils s'en faschoient & courrouceoient : « Antipater leur respondit, seigneurs » Grecs, ne vous esbahissez pas si Philippus dort » maintenant, car quand vous dormiez il veilloit ».

Il fut quelque temps en mauvais mesnage avec sa femme Olympiade, & son fils Alexandre, durant lequel different Demaratus gentilhomme Corinthien l'alla visiter : Philippus luy demanda, comment vivoient les Grecs les uns avec les autres : « Vrayment, respondit Demaratus, Tu te » soucies bien de l'union & concorde des Grecs

» les uns avec les autres, veu que les personnes » qui te touchent de plus près, & que tu dois » avoir les plus cheres, sont en tel divorse avec » toy ». Ce mot l'y feit penser si bien, que depuis il appaisa son courroux, & se reconcilia avec eux.

Une pauvre vieille ayant procès vouloit qu'il en fust juge, & l'en pressoit ordinairement : il respondoit, qu'il n'avoit pas loisir d'y vacquer & entendre : & la vieille se prit à crier tout haut, « Ne veuilles donc pas estre roy ». Et luy estonné & touché au vif de ceste parole, ne l'ouyt pas seulement elle, mais aussi tous les autres de reng.

XXVIII. Alexandre estant encore enfant ne se resjouissoit point quand il oyoit dire que son pere gaignoit & conqueroit tout, & disoit aux enfans d'honneur qui estoient nourris avec luy, « Mon pere ne me laissera rien à faire ny à con- » querir ». Et comme les enfans luy respondissent, « Voire-mais c'est pour toy qu'il acquiert » : » Que me profitera il, dit-il, d'avoir beaucoup » de biens & de n'avoir rien à faire » ?

Il estoit fort dispos de sa personne, & viste à merveilles, tellement que son pere le voulut une fois induire à courir en la carriere avec les autres coureurs qui couroient pour gaigner le prix ès jeux Olympiques : « Je le voudrois bien, respon- » dit-il, prouveu que ce fussent roys qui courus- » sent avec moy ».

Un feoir bien rard on luy amena quelque jeune garfe pour coucher avec luy, il luy demanda pour quelle caufe elle eftoit venue fi tard : elle refpondit qu'elle attendoit que fon mary fuft couché : & lors il tanfa bien afprement fes gens : « Pour ce, dit il, qu'il ne s'en a gueres fallu, » que par vous je n'aye commis adultere ».

Son gouverneur Leonidas le reprit un jour, de ce que faifant facrifice de parfum aux dieux, il y mettoit trop d'encens à fon gré, & y retournoit trop fouvent à en prendre à pleins poings, pour mettre fur le feu, en luy difant : « Quand » tu auras conquis la province qui produit l'en» cens, alors tu en mettras dedans le feu tant » que tu voudras ». Parquoy depuis, après qu'il euft conquis l'Arabie, il luy efcrivit une lettre de telle fubftance : « Je t'envoye cinq cens quin» taux d'encens & de cinnamome, à fin que tu » apprennes à n'eftre plus chiche envers les dieux, » t'avifant que pour le jourd'huy nous fommes » feigneurs de la province qui porte les drogues » aromatiques & fenteurs ».

Le jour de devant qu'il donnaft la bataille du Granique, il enhorta les Macedoniens de faire bonne chere & de defpendre tout ce qu'ils avoient de provifion de vivres, pour ce que le lendemain ils difneroient aux defpens de leurs ennemis.

Un nommé Perillus luy demanda de l'argent pour

marier ses filles : il luy feit bailler cinquante talents [1], qui sont environ trente mille escus : l'autre luy dit, que c'estoit bien assez de dix seulement : Alexandre luy repliqua, « Si c'est assez » à prendre pour toy, ce n'est pas assez à donner » pour moy ». Il commanda aussi à ses tresoriers de donner au philosophe Anaxarchus tout ce qu'il leur demanderoit : les tresoriers luy rapporterent, qu'il demandoit une somme excessive, de cent talents : & Alexandre leur respondit, « Il fait » bien, s'asseurant qu'il a en moy un amy qui » peut & veut luy en donner autant ».

En la ville de Milet il trouva plusieurs grandes statues des champions, qui anciennement avoient emporté le prix ès jeux Olympiques & Pythiques : « Et où estoient, dit-il aux Milesiens, ces grands corps icy, quand les Barbares » assiegeoient & prenoient vostre ville » ?

La royne de la Carie nommée Ada, luy envoyoit soigneusement tous les jours des confitures & de la patisserie qui estoit fort exquisement faitte par des ouvriers & patissiers fort excellents : mais Alexandre luy manda, qu'il avoit bien d'autres patissiers & cuisiniers encore plus singuliers que ceux là, à sçavoir pour le disner, le lever matin, & cheminer la nuict avant jour : & pour le soupper, le peu manger à disner.

[1] 233,437 livres de notre monnoie.

Son armée estant toute preste pour donner la bataille à Darius, les capitaines luy vindrent demander, s'il avoit plus rien à leur commandet : « Non, dit-il, sinon que vous faciez razer les » barbes aux Macedoniens ». Parmenion s'esmerveilla de ce commandement, & Alexandre luy dit, « Ne sçais tu pas qu'il n'y a point de meil- » leure prise en combattant, que de saisir son » ennemy à la barbe ».

Darius luy envoya offrir dix mille talens[1], qui sont six millions d'or comptant, & de partir egalement par moitié toute l'Asie avec luy: tellement que Parmenion luy dit, « J'accepterois » ceste offre là, quant à moy, si j'estois Alexandre: » & moy aussi certainement, respondit Alexandre, » si j'estois Parmenion : mais au demourant il feit » response à Darius, que la terre ne pouvoit porter » deux soleils, ny l'Asie endurer deux roys ».

Et comme il estoit prest à donner la derniere bataille qui devoit decider tout, près le village d'Arbelles contre un million d'hommes en armes, il vint quelques uns de ses mignons à luy, accuser les soudards de ce qu'ils tenoient propos en leurs loges, & conspiroient entre eux de ne porter rien du butin au logis du roy, & le retenir tout pour eux : Alexandre s'en prit à rire, & leur dit : « Vous m'apportez de bonnes nouvelles,

[1] 46,687,508 livres de notre monnoie.

» car ce sont propos d'hommes deliberez de vain-» cre & non pas de fuir ». Plusieurs des soudards mesmes venoient à luy qui luy disoient, sire, ayez bon courage, & ne craignez point le grand nombre de voz ennemis : car ils ne pourront pas supporter l'odeur seulement qui sort de noz aixelles. Mais ainsi que lon dressoit l'armée en bataille, il apperceut un soudard qui raccoustroit l'attache avec laquelle il dardoit son javelot, il le cassa sur le champ, & le chassa des bandes comme soudard inutile & indigne d'en estre, veu qu'il accoustroit encore ses armes à l'heure propre qu'il en falloit user.

Une fois comme il lisoit des lettres missives de sa mere Olympiade, dedans lesquelles y avoit plusieurs choses secrettes & plusieurs charges à l'encontre d'Antipater, Hephestion s'approchant de luy les leut aussi quant & luy, ainsi qu'il avoit accoustumé de faire. Alexandre ne l'en engarda point, mais après qu'il eut achevé de lire, tirant son cachet de son doigt il le luy meit dessus les levres.

Estant au temple du dieu Hammon, il fut nommé par le grand presbtre du lieu, fils de Jupiter: à quoy il respondit, « Ce n'est pas de merveille, » car Jupiter par nature est pere de tous, mais » il adopte & advouë pour siens particulierement » ceux qui sont les plus gens de bien ».

Il fut en quelque rencontre blecé d'un coup de

flesche à la cuisse, si accoururent soudain à luy plusieurs de ceux qui par flatterie avoient accoustumé de l'appeller dieu : & lors avec un visage riant il leur dit, en leur monstrant sa playe : « C'est du vray sang, comme vous pouvez veoir,

» & non de l'humeur telle
» Qui coule aux dieux de nature immortelle ».

Comme quelques uns louassent devant luy la simplicité d'Antipater, disans qu'il vivoit austerement, sans superfluité ne delices quelconques, il leur respondit, « Antipater est voirement blanc » au dehors, mais soyez asseurez qu'il est tout » rouge comme pourpre au dedans ».

Un de ses amis luy donnoit à soupper en son logis au cœur d'hyver, qu'il faisoit grand froit, & feit apporter en la salle un petit foyer, sur lequel n'y avoit que bien peu de feu. Alexandre luy dit, « Fais apporter du bois ou de l'encens ». Voulant dire, que si c'estoit pour eschauffer sa salle, il y falloit du bois davantage : & que s'il n'y vouloit point plus de feu, que ce n'estoit que pour faire du parfum aux dieux.

Antipatrides feit venir en un festin où il estoit, une belle jeune garse baladine, qui chanta & balla si bien, qu'Alexandre s'affectionna un peu à la voir, mais premier il demanda à Antipatrides qui l'avoit amenée, s'il en estoit point amoureux:

il luy confessa que ouy : adonc Alexandre luy dit, « O malheureux que tu es, ne l'emmeneras tu » doncques pas vistement hors d'icy » ? Une autre fois Cassander s'efforcea de baiser malgré luy un jeune garson nommé Python, duquel estoit amoureux un Evius excellent joueur de flustes : Alexandre voyant que cest Evius en estoit fort marry, se leva en cholere contre Cassander, en criant, « Comment? il ne sera doncques pas desormais » loysible par nostre insolence d'aimer qui voudra ».

Ainsi comme il renvoyoit de son camp les malades & estropiez vers la mer, pour les reconduire en leurs maisons, on luy vint rapporter qu'un nommé Antigenes s'estoit faict escrire entre les malades & estropiez, qui n'estoit ne l'un ne l'autre, il le feit venir devant luy, là où le soudard luy confessa rondement qu'il faignoit voirement estre malade, & qu'il ne l'estoit pas, pour l'amour qu'il portoit à une jeune femme nommée Telesippa, qui s'en retournoit vers la marine : Alexandre luy demanda à qui il falloit parler pour la faire demourer, & ayant entendu qu'elle n'estoit point esclave, mais de libre condition, il luy dit, « Taschons doncques par » quelques bons moyens à la gaigner, tant qu'elle » se contente de demourer avec nous : car de re- » tenir par force une femme libre, je ne le fe- » rois jamais ».

Après la bataille gaignée contre Darius, ayant en sa puissance les Grecs, qui avoient esté à la soude de son ennemy, il commanda que lon gardast aux fers les prisonniers d'Athenes, d'autant qu'ayants moyen de vivre du public de leur ville, ils alloient neantmoins à la soude des Barbares: & les Thessaliens aussi, d'autant qu'ayants un gras & fertile païs, ils ne s'arrestoient pas à le labourer, & aimoient mieux aller servir les Barbares: mais il commanda que lon laissast aller les Thebains où ils voudroient, pource, dit il, que nous ne leur avons laissé ne ville à habiter, ny terre à labourer.

Ayant pris prisonnier un Indien, que lon disoit & qui estoit de faict excellent à tirer de l'arc, de sorte qu'il ne failloit jamais de donner d'une flesche dedans un petit anneau, il luy feit commander de tirer devant luy, à fin de voir la preuve de son art. L'Indien ne le voulut pas faire, dequoy Alexandre s'indigna si fort, qu'il commanda qu'on le fist doncques mourir: mais ainsi qu'on le menoit il dit à ceux qui le conduisoient, qu'il y avoit desja plusieurs jours qu'il ne s'estoit point exercité, & que pour ceste occasion il avoit eu peur de faillir. Ce qu'Alexandre ayant entendu l'en estima davantage, & commanda qu'on le laissast aller, & luy donna encore un present, d'autant qu'il avoit monstré en cela une grande

magnanimité, ayant mieux aimé mourir, que d'estre trouvé indigne de la reputation que lon luy donnoit.

Taxiles estoit un des roys des Indes qui luy vint au devant, & le pria qu'ils n'eussent point de guerre ensemble : « Mais si tu es, dit il, » moindre que moy, reçoy des bienfaicts de » moy : & si tu es plus grand, que j'en reçoive » de toy ». Alexandre luy feit response : « Pour » le moins faut il que nous combattions de cela, » à sçavoir lequel de nous deux fera plus de bien » à son compagnon ».

Entendant ce que lon disoit d'une place des Indes assise dessus un rocher, que lon appelloit Aorne, qu'elle estoit de tout poinct imprenable, mais que celuy qui la tenoit estoit homme lasche & couard : « La place, dit il, est doncques pre- » nable ». Un autre qui tenoit un chasteau que lon estimoit semblablement imprenable se rendit à luy, & se meit luy & sa place entre ses mains. Alexandre luy rendit son païs, voulant qu'il le teint comme il faisoit au paravant : & si luy adjousta encore d'autres terres qu'il luy donna, disant, « Cest homme a faict sagement de se fier » plus tost à un prince homme de bien, qu'à une » place forte ». Après la prise de la place forte d'Aorne, aucuns de ses mignons luy disoient, qu'il avoit surmonté Hercules par la gloire de ses

faicts : il leur respondit, « Vous direz ce que » vous voudrez, mais quant à moy je n'estime » pas tous mes faicts, avec tout mon empire, » dignes d'estre contrepesez à une seule parole » d'Hercules ».

Estant adverty que quelques uns de ses familiers jouoient aux dez, non pas pour jouer & passer le temps, mais excessivement pour se destruire, il les condamna en une amende.

Entre ceux qui approchoient plus près de luy, il honoroit le plus Craterus, & aimoit le plus Hephestion : « Car Craterus, disoit il, aime le » roy, & Hephestion aime Alexandre : » voulant dire, que Craterus, homme sage & vaillant, aimoit la grandeur de son maistre : & Hephestion, homme de bonne compagnie, aimoit la personne propre de son prince.

Il envoya quelquefois en don cinquante talens [1], qui font trente mille escus, au philosophe Xenocrates : qui les refusa, & n'en voulut rien prendre, disant qu'il n'en avoit point affaire. On le rapporta à Alexandre, qui demanda : « Et » comment, Xenocrates n'a il pas un amy ? » car quant à moy, dit il, la chevance du roy » Darius à peine m'a peu suffire à departir entre » mes amis ».

Porus un roy des Indes fut par luy pris en ba-

[1] Voyez ci-devant page 326.

taille, après laquelle Alexandre luy demanda, « Comment veux tu que je te traicte » ? Porus luy respondit, « Royalement ». Alexandre luy repliqua, « S'il vouloit rien dire davantage »: « Non, dit il, pource que tout est compris soubs » ce mot de royalement ». Alexandre estimant beaucoup son bon sens & sa vaillance, non seulement luy rendit son royaume, mais luy adjousta encore beaucoup d'autre païs.

On luy rapporta un jour, qu'il y avoit quelqu'un qui ne faisoit que mesdire de luy : il respondit, « C'est acte de roy de souffrir patiemment d'estre blasmé pour bien faire».

En mourant il dit à ses familiers qui estoient autour de luy, « Je voy bien que j'auray un grand » epitaphe après ma mort » : (* c'est à dire, des jeux funebres que lon faisoit au trespas des grands personnages.)

Après qu'il fut decedé, Demades orateur Athenien voyant son armée demourée sans chef qui y commandast, dit, qu'elle ressembloit à son advis au geant Polyphemus cyclops, après qu'Ulysses luy eut crevé son œil.

* Ceci n'est point dans le grec, & le reste est mal rendu. Il falloit traduire : je vois que j'aurai de grands jeux funèbres. Il désignoit sous cette expression les combats de ses capitaines pour la succession ou le partage de son empire, par allusion aux jeux funèbres, qu'on étoit dans l'usage de célébrer pour honorer la mémoire des héros.

XXIX. Ptolomeus fils de Lagus roy d'Ægypte, le plus ſouvent couchoit & ſouppoit au logis de ſes amis : & s'il leur donnoit à ſoupper, il ſe ſervoit de leurs meubles, envoyant emprunter de la vaiſſelle, des tables, des licts, pource qu'il n'en avoit chez luy jamais plus qu'il en falloit pour le ſervice de ſa perſonne : Et diſoit, « Qu'enrichir les autres luy ſembloit plus royal » que de s'enrichir ſoy meſme ».

XXX. Antigonus levoit groſſe ſomme d'argent ſur ſes ſubjects avec groſſe rigueur : à raiſon dequoy quelqu'un luy dit, « Voire mais Alexandre » ne faiſoit pas ainſi » : « Ce n'eſt pas de merveille, » dit il, car il moiſſonnoit l'Aſie, & je ne fais » que la glaner ».

Il veit un jour emmy ſon camp des ſimples ſoldards qui jouoient à la boule, ayants leurs corſelets ſur le dos, & leurs morrions en teſte : il y prit plaiſir, & feit appeller leurs capitaines, en intention de les en louër : mais quand il ſçeut, qu'ils eſtoient en une taverne où ils beuvoient, il leur oſta leurs compagnies, & les donna aux ſimples ſoudars.

Quand il fut devenu vieux, il commancea à ſe monſtrer plus doulx & plus gracieux envers un chaſcun qu'il n'avoit jamais fait, & ſe comportoit plus humainement en toutes choſes, dont tout le monde s'esbahiſſoit : & il reſpondoit à

ceux qui luy en demandoient la cause, « C'est » pour autant, dit il, que paravant je cherchois » de me faire grand en toute puissance : mais » maintenant que je l'ay acquise, je n'ay plus » besoing que de gloire & de benevolence ».

Un sien fils nommé Philippus luy demanda un jour en presence de beaucoup de gens, quand partiroit le camp : il luy respondit, « As tu peur » de n'ouïr pas le son de la trompette » ? Ce mesme fils avoit un jour procuré qu'on luy feist son logis chez une femme veufve, laquelle avoit trois belles filles. Le roy son pere en estant adverty, envoya querir le mareschal des logis, & luy dit, « Ne me deslogeras tu point mon fils de » ce logis si estroit » ?

Il fut quelquefois malade d'une maladie longue : depuis estant retourné en convalescence, « Nous n'en vaudrons pas pis, dit il, d'avoir esté » malades, car cela nous a admonestez de ne » nous enorgueillir point ; attendu que nous » sommes mortels ».

Hermodotus poëte en quelques compositions sienes poëtiques l'appelloit fils du soleil : & luy à l'encontre disoit, « Celuy qui vuide ma selle » percée sçait bien avec moy qu'il n'en est rien ». Quelqu'un disoit en sa presence que toutes choses estoient justes & honestes aux roys : « Oui » bien, dit il, aux roys des Barbares : mais à » nous

» nous cela ſeulement eſt juſte & honeſte, qui » par nature l'eſt de ſoy meſme ».

Marſias ſon frere avoit un procès devant luy, & le prioit qu'il fuſt plaidé & jugé à huys clos en ſon logis : « Mais bien, reſpondit il, au beau » milieu de la place, à la veuë de tout le mon-» de, ſi nous ne voulons faire tort à perſonne ».

Il fut une fois en hyver contrainct de loger ſon camp en lieu, où il n'y avoit commodité quelconque pour la vie de l'homme : à l'occaſion dequoy, quelques ſoudards ne ſçachans pas qu'il fuſt ſi près d'eux, le maudiſſoient, & luy diſoient injure : & luy entreouvrant avec ſon baſton la toile de ſon pavillon, leur dit, « Si vous n'allez » plus loing meſdire de moy, je vous en feray » bien repentir ».

On eſtimoit que un Ariſtodemus, l'un de ſes familiers, fuſt fils d'un cuyſinier : au moyen dequoy, comme il luy conſeillaſt de retrencher ſa deſpenſe ordinaire, & de reſtraindre ſes dons, il luy reſpondit, « Tes propos, Ariſtodemus, » ſentent fort leur devanteau de cuyſinier ».

Les Atheniens donnerent droict de bourgeoiſie de leur ville à un ſien eſclave, comme s'il euſt eſté perſonne libre, pour luy faire honneur : mais il leur dit, « Je ne voudrois pas fouetter un » Athenien ».

Il y eut un jeune homme diſciple du retoricien

Anaximenes, qui prononcea par cœur devant luy une harengue composée de longue main : après qu'il eut achevé, le roy luy demanda quelque chose qu'il vouloit sçavoir. Le jeune homme qui ne sçeut que respondre, se teut tout quoy : & adonc le roy luy dit, « Que dis tu ? n'y a il » que cela escript en tes tablettes » ?

Un autre affetté retoricien harenguant devant luy vint à dire, « La saison jette-nege avoit fait » faillir l'herbe aux champs » : Il ne se peut tenir de luy dire, en rompant son propos, « Ne » cesseras tu aujourd'huy de parler à moy, com» me si tu parlois à une tourbe populaire, sans » jugement » ?

Thrasyllus philosophe cynique luy demanda un jour une drachme d'argent [1] en don, qui sont trois souls & quatre : Il luy respondit, « Cela » n'est pas un don de roy ». « Donne moy donc » un talent [2], dit le philosophe » : & le roy luy respondit, « Cela n'est pas prise de philosophe » cynique ».

Envoyant son fils Demetrius avec grosse flotte de vaisseaux en la Grece pour delivrer les Grecs de servitude, comme il disoit, il en rendoit la cause par ce qu'il disoit, que sa gloire reluiroit de dessus la Grece par toute la terre habitable,

[1] 77 liv. 16 s. 3 den. de notre monnoie.

[2] 4,668 livres 15 s. de notre monnoie.

ne plus ne moins que feroit un brandon de feu que lon mettroit au dessus d'une haulte tour.

Le poëte Antagoras estoit en son camp, qui faisoit bouillir un congre dedans une poille, & secouoit la poille luy mesme : Antigonus le regardant faire derriere luy, se prit à luy dire : « Antagoras, penses tu qu'Homere descrivant » les haults faicts du roy Agamemnon s'amusast » à faire cuire un congre » ? Antagoras se retournant luy repliqua, « Mais penses tu, sire, que » le roy Agamemnon faisant ces grandes choses » que descrit Homere, allast curieusement re- » chercher parmy son camp, s'il y avoit quelqu'un » qui feist bouillir un congre » ?

Il luy fust une nuict advis en songeant, qu'il voyoit Mithridates moissonnant un bled aux espics d'or, à raison dequoy il resolut en soy mesme de le faire mourir : & ayant communiqué à son fils Demetrius ceste siene deliberation, il luy feit jurer qu'il n'en diroit jamais rien : mais neantmoins Demetrius tirant à part Mithridates, & se promenant le long de la marine avec luy, il escrivit du bout de sa javeline dedans le sable, « Fuy t'en Mithridates ». Mithridates ayant soudain entendu ce qu'il vouloit dire, s'en fuit au royaume de Pont, là où il regna toute sa vie.

XXXI. Demetrius ayant mis le siege devant la ville de Rodes, y trouva en l'un des faulx-

bourgs le tableau de la ville d'Ialyſus[1] que paignoit Protogenes. Les Rodiens l'envoyerent prier par un herault, de vouloir pardonner à ceſte excellente painture : il luy feit reſponſe, qu'il gaſteroit plus toſt les pourtraićts & images de ſon propre pere, que celle painture. Ayant accordé avec les Rodiens, il leur laiſſa ſa grande machine de batterie qui s'appelloit Helepolis[2], c'eſt à dire, engin à prendre villes, pour teſmoigner au temps advenir la grandeur de ſes ouvrages, & la valeur de leur courage.

Les Atheniens s'eſtans rebellez contre luy, il reprit leur ville qui avoit ja grande faulte de vivres : Si feit incontinent proclamer une aſſemblée de ville, en laquelle il declara, qu'il leur donnoit en pur don grande quantité de bleds, mais en ſa harengue il luy advint de commettre une incongruité : ſoudain l'un de ceux de la ville qui eſtoit aſſis pour eſcouter, le releva, prononceant tout hault le mot ainſi comme il le devoit avoir dit : « Et pour ceſte correćtion là, dit il » adonc, je vous donne encore davantage autres » cinq mille mines de bled ».

XXXII. Antigonus le ſecond, comme Demetrius ſon pere ayant eſté pris priſonnier luy euſt envoyé dire par un de ſes familiers qu'il n'adjouſtaſt point de foy, ny ne feiſt aucun

[1] Voyez les Obſervations. | [2] Voyez les Obſervations.

compte de chose qu'il luy escrivist, si d'adventure il estoit forcé de ce faire par Seleucus qui le tenoit prisonnier, & que pour cela il ne luy rendist aucune des villes qu'il tenoit : au contraire il escrivit à Seleucus, qu'il luy cederoit toutes les terres qu'il avoit en son obeissance, & se mettroit soy-mesme en ostage, s'il vouloit delivrer son pere.

Sur le poinct qu'il estoit prest à donner une battaille par mer aux lieutenans & capitaines de Ptolomeus, le pilote de sa galere luy vint dire, que leurs ennemis avoient bien plus grand nombre de vaisseaux qu'eux : « Et moy, dit-il, qui » suis icy en personne, pour combien me comp- » tes-tu » ?

Se retirant une fois de devant ses ennemis qui le venoient assaillir, il dit qu'il ne fuyoit pas, mais qu'il alloit après l'utilité qui estoit derriere luy.

Et comme un jeune homme fils d'un fort vaillant pere, mais au demourant n'estant pas tenu pour gueres bon soudard quant à luy, prochassast d'avoir la soude de son pere : « Voire mais, » dit-il, jeune fils mon amy, je donne bien bon » appointement & fais des presents à ceux qui » sont eux mesmes vaillants, non pas à ceux qui » ne sont qu'enfans de vaillants hommes ».

Estant Zenon le Citieien trepassé, celuy qu'il

estimoit le plus entre tous les philosophes, il dit que le theatre de ses gestes luy estoit osté comme celuy que pour sa gloire il desiroit plus avoir spectateur & approbateur de ses faicts.

XXXIII. Lysimachus ayant esté surpris au païs de Thrace par le roy Dromichætes, en un destroict où il fut contraint par la soif de se rendre luy & toute son armée à la mercy de son ennemy : après qu'il eut beu, estant prisonnier, « O » dieux comment pour peu de plaisir je me suis » fait esclave, au lieu de roy que j'estois ».

Devisant un jour avec Philippides poëte comique, qui estoit son familier & amy, il luy dit : « Que veux-tu que je te communique de ce qui » est à moy », « Ce qu'il te plaira, sire, luy res- » pondit le poëte, pourveu que ce ne soit point » de tes secrets ».

XXXIV. Antipater ayant entendu comme le roy Alexandre le grand avoit fait mourir Parmenion, dit en s'esbahissant, « Si Parmenion a at- » tenté à la vie d'Alexandre, à qui se faut il plus » fier? sinon, que faut il plus faire » ?

Il disoit de l'orateur Demades, quand il fut devenu vieil, qu'il ne luy estoit demouré que le ventre & la langue, non plus que d'une hostie que lon a toute consommée.

XXXV. Antiochus [1] le troisieme escrivit aux

[1] C'est le grand. Mais Xylander croit qu'il faut écrire Antigonus.

villes de ſon obeiſſance, que ſi d'advanture il leur mandoit de faire aucune choſe qui fuſt contraire aux loix, elles n'y obeiſſent point, comme ayans eſté les lettres deſpeſchées par ſurpriſe.

Ayant trouvé la religieuſe de Diane belle par excellence, il ſe partit incontinent de la ville d'Epheſe, de peur que l'amour ne le forceaſt de commettre contre ſa volonté choſe qui ne fut pas loiſible.

XXXVI. Antiochus ſurnommé le Sacré [1] faiſoit la guerre à ſon frere Seleucus, à qui demoureroit roy : & neantmoins après que Seleucus euſt eſté deffait en battaille par les Galates, tellement que lon eſtimoit qu'il euſt eſté luy meſme taillé en pieces, à cauſe qu'il ne comparoiſſoit point, & ne ſçavoit on qu'il eſtoit devenu, Antiochus poſant ſon accouſtrement royal de pourpre, prit un habillement noir : & un peu après ayant eu nouvelles qu'il eſtoit ſain & ſauf, il ſacrifia aux dieux pour leur rendre graces de ſon ſalut, & commanda aux villes de ſon obeiſſance d'en faire feſte, en portant chapeaux de fleurs ſur leurs teſtes.

XXXVII. Eumenes eſtant tombé dedans les

[1] Le grec dit: Ierax, c'eſt à dire l'Épervier. C'étoit le frere de Seleucus Callinicus. Voyez la chronologie des rois de Syrie parmi mes Obſervations ſur le T. XIV, ou le II des Morales, p. 482 & 483.

embuſches que luy avoit dreſſées Perſeus, le bruit courut incontinent par tout qu'il y eſtoit mort : tellement que la nouvelle en ayant eſté apportée juſques en la ville de Pergamum, Attalus ſon frere ſe meit auſſi toſt le frontal royal, autrement appellé diadeſme, à l'entour de la teſte, & qui plus eſt eſpouſant ſa femme, ſe porta pour roy : mais peu après eſtant adverty que ſon frere eſtoit ſain & ſauf, & qu'il s'en venoit en ſa maiſon, il s'en alla au devant de luy comme il avoit accouſtumé auparavant avec les gardes du corps du roy, portant luy meſme une javeline de barde en ſa main, comme les autres. Eumenes le ſalua & l'ambraſſa amiablement, luy diſant ſeulement tout bas à l'oreille, « Une autre fois ne te haſte pas tant d'eſpouſer » ma femme que tu ne me ayes veu mort » : ſans que jamais depuis en toute ſa vie, il luy diſt ne luy feiſt choſe aucune, dont il ſe deuſt deſfier, ains qui plus eſt en mourant luy laiſſa ſon royaume & ſa femme : en recompenſe dequoy ſon frere ne voulut jamais faire nourrir ny elever aucun de ſes enfans, combien qu'il en euſt pluſieurs de ſa femme, ains rendit de ſon vivant le royaume au fils de ſon frere Eumenes, après qu'il fut parvenu en aage de regner.

XXXVIII. Pyrrhus roy des Epirotes eut pluſieurs fils, leſquels eſtans encore enfans, luy de-

manderent un jour, à qui d'eux il laisseroit son royaume après sa mort : il leur respondit, « A » celuy de vous qui aura l'espée la mieux tren- » chante ».

On luy demanda une fois, quel estoit le meilleur joueur de flustes, à son advis, Pithon ou Cephisius : « Polyperchon, dit-il, est le meilleur » capitaine ».

Ayant desfait les Romains en deux rencontres, mais avec grande perte de ses meilleurs capitaines, & de ses meilleurs serviteurs : « Si nous gai- » gnons, dit-il, encore une autre battaille contre » ces Romains, nous sommes perdus ».

En montant sur mer au partir de la Sicile, d'autant qu'il voyoit bien qu'il ne viendroit jamais à bout de la gaigner, en se tournant devers ses amis : « O la belle carriere, dit-il, à luitter » que nous laissons aux Romains & aux Cartha- » ginois » !

Ses soudards le surnommoient l'Aigle : & il leur respondoit, « Pourquoy non, quand vos » armes sont les æles qui m'enlevent au ciel » ?

Estant adverty que quelques jeunes hommes en beuvant avoient tenu à la table plusieurs propos outrageux & injurieux de luy, il commanda que lon les luy amenast tous le lendemain : quand ils furent venus il demanda au premier, s'il estoit vray qu'ils eussent tenu tels propos de luy : « Ouy,

» sire, respondit il, mais nous en eussions bien dit
» encore davantage, si le vin ne nous eust failly ».

XXXIX. Antiochus[1], celuy qui feit deux voyages contre les Parthes, estant à la chasse poursuivit si longuement sa proye, qu'il s'esgara de tous ses amis, & tous ses serviteurs, tant qu'il fut contrainct pour la nuict de se loger en la cabane de bien pauvres païsans : là où en souppant il leur demanda que c'est que lon disoit du roy : il luy fut respondu, « Que le roy estoit un bien bon
» prince au demourant, mais que pour ne vou-
» loir pas prendre peine à faire ses affaires luy
» mesme, il se remettoit de beaucoup de choses
» à ses mignons qui ne valloient rien, & qu'il
» passoit beaucoup d'affaires de grande impor-
» tance en nonchalloir, pour estre trop affectionné
» à la chasse », il ne respondit rien sur l'heure : mais le lendemain au poinct du jour, comme ses gardes fussent arrivez en ceste loge, estant descouvert, en reprenant son habit royal de pourpre, & le frontal du diadesme à l'entour de sa teste : « Depuis que je vous pris premierement à
» mon service, jusques à hier au soir, jamais je
» n'avois, dit-il, entendu une seule parole veri-
» table de moy ».

Ainsi comme il tenoit le siege devant la ville de Hierusalem, les Juifs luy demanderent sur-

[1] Voyez les Observations.

feance d'armes pour fept jours feulement, à fin qu'ils peuffent folennifer leur plus grande fefte : ce que non feulement il leur ottroya, mais auffi ayant fait apprefter bon nombre de taureaux aux cornes dorées, & grande quantité de drogues & efpeces odorantes à faire parfums, il les conduifit luy mefme en proceffion jufques à la porte de leur ville, & ayant livré tout ceft appareil de facrifice entre les mains de leurs presbtres, s'en retourna dedans fon camp : parquoy les Juifs efmerveillez de fa religieufe liberalité, incontinent après leur fefte fe rendirent à luy.

XL. Themiftocles en fa premiere jeuneffe ne faifoit que yvrongner & paillarder, mais depuis que Miltiades capitaine general des Atheniens eut desfaićt les Barbares en la plaine de Marathón, jamais on ne le veit faifant aucun defordre : & refpondoit à ceux qui s'esbahiffoient de voir en luy une fi grande mutation, « Le tro-» phée de la vićtoire de Miltiades ne me laiffe » point dormir ny repofer ».

On luy demanda quelquefois, lequel il aimeroit mieux eftre Achilles ou Homere : « Mais toy » mefme, dit-il, lequel aimerois tu mieux eftre, » ou celuy qui gaigne le prix ès jeux Olympi-» ques, ou le crieur qui à fon de trompe le pro-» clame vićtorieux ».

Quand le roy Xerxes defcendit en la Grece

avec celle grande flotte de vaisseaux, craignant qu'un orateur Epicydes, qui avoit credit envers le peuple à cause de son eloquence, mais qui au demourant estoit lasche de cœur, & fort subject à l'avarice, ne parvint par les voix du peuple à estre capitaine general d'Athenes en ceste guerre, & ne fust cause de perdre la ville, il le gaigna par argent, tant qu'il se deporta de la poursuitte d'estre capitaine.

Eurybiades le general de toute l'armée n'avoit pas le cœur de conclurre à la battaille par mer, à quoy Themistocles faisoit tout ce qu'il pouvoit pour emouvoir & inciter les Grecs : tellement que l'autre luy dit en plein conseil. « Ceux qui se » levent avant que ce soit à leur reng ès com- » bats publiques des jeux sacrez, sont tousjours » fouëttez ». « Il est vray, respondit Themisto- » cles, mais aussi ceux qui demeurent derriere, » ne sont jamais couronnez ». Eurybiades adonc le capitaine general leva le baston, comme pour le » frapper : & Themistocles luy dit, « Frappe si » tu veux, pourveu que tu escoutes ».

Voyant qu'il ne pouvoit mettre en la teste de ce general Eurybiades qu'il voulust combattre dedans le canal & destroict de Salamine, il envoya secrettement soubs main advertir le roy Barbare qu'il ne laissast pas echapper les Grecs qui ne pensoient qu'à s'enfuir : à quoy ce roy

ayant adjousté foy donna la battaille, qu'il perdit, pource qu'il combattit en un bras de mer long & estroict, qui estoit à l'advantage des Grecs : & sur l'heure Themistocles renvoya de rechef vers luy l'admonester de s'enfuir vers le pas de l'Hellespont le plus tost qu'il pourroit, pource que les Grecs estoient en propos de luy rompre le pont de navires qu'il avoit fait bastir sur ce destroict, à fin que ce qu'il faisoit pour sauver les Grecs, il le semblast faire pour le salut de luy.

Un habitant de la petite isle de Seriphe luy dit un jour par maniere de reproche qu'il estoit renommé pour la gloire de la ville d'Athenes, dont il estoit, non pas pour luy mesme. « Tu dis » verité, luy respondit Themistocles, mais ny » moy si j'eusse esté Seriphien, ny toy si tu eusses » esté Athenien, n'eussions jamais esté renom- » mez ».

Antiphates le beau fils, du commancement mesprisoit & fuyoit Themistocles qui estoit amoureux de luy, mais depuis quand il le veit parvenu à grande authorité & grande reputation, il le vint rechercher, flatter & courtiser : « O jeune fils mon amy, dit il alors, nous som- » mes bien tard, mais au moins à la fin devenus » sages tous deux ensemble ».

Simonides le poëte luy requeroit en jugement quelque chose qui estoit injuste, auquel il res-

pondit : « Ny toy Simonides ne ferois pas bon » muficien, fi tu chantois contre mefure : ny » moy bon magiftrat, fi je jugeois contre les » loix ».

Il difoit que fon fils qui faifoit faire ce qu'il vouloit à fa mere, eftoit le plus puiffant homme de la Grece : « Pour ce, difoit il, que les Athe- » niens commandent au demourant de la Grece, » je commande aux Atheniens, fa mere à moy, » & luy à fa mere ».

Il y avoit deux qui demandoient fa fille en mariage, defquels il prefera l'honefte au riche, difant, « Qu'il aimoit mieux avoir un homme qui » euft affaire de biens, que des biens qui euffent » affaire d'un homme.

Vendant un fien heritage, il feit proclamer au crieur qui le crioit à vendre, « Qu'il avoit bon » voifin ».

Comme les Atheniens eftans faouls de luy priffent plaifir à le tondre & rebuter en fes pourfuittes : « O pauvres gens, difoit il, pourquoy » vous laffez vous de recevoir fouvent de mefmes » perfonnes de bons fervices » ?

Il difoit qu'il eftoit femblable aux grands platanes, foubs la rameure defquels les paffans fe retirent quand ils font furpris de la pluye : puis quand le beau temps eft venu, ils leur arrachent leurs branches & les defchirent.

Se mocquant des Eretriens, il disoit qu'ils ressembloient aux casserons [1], parce qu'ils avoient bien des espées, mais ils n'avoient point de cœur.

Estant fugitif de la ville d'Athenes premierement, & puis de toute la Grece, il se retira devers le grand Roy de Perse, là où luy estant audience donnée, il dit, que la parole de l'homme ressembloit proprement aux tapisseries de haute lice figurées & historiées : car en l'un & en l'autre, quand elles sont desployées & estandues bien au long, se descouvre à clair les figures : là où quand elles sont pliées & empacquetées, les pourtraicts y sont cachez, & n'y cognoit on rien : au moyen dequoy il demanda terme de certain temps, dedans lequel il peust apprendre la langue Persienne, à fin que de là en avant il peust par luy mesme se descouvrir, & donner à entendre ses conceptions au roy, non point par un truchement.

Luy ayant doncques le roy faict plusieurs grands presens, & estans soudain devenu fort riche, il disoit à ses gens, « Enfans nous estions » perdus, si nous n'eussions esté perdus ».

XLI. Myronides capitaine general des Atheniens se meit aux champs, pour aller faire la guerre aux Bœotiens, ayant commandé à ceux d'Athenes qu'ils le suyvissent avec leurs armes :

[1] L'os des casserons s'appelle espée. *Amyot.*

mais sur le point qu'il falloit mener les mains, les centeniers luy vindrent dire que leurs gens n'estoient pas encore tous venus : Tous ceux, dit-il, qui ont envie de combattre, sont venus : & ainsi les menant en deliberation de bien faire, gaigna la battaille contre les ennemis.

XLII. Aristides surnommé le juste faisoit tousjours ses affaires à part au gouvernement de la chose publique, fuyant toutes ligues & partialitez, d'autant qu'il avoit opinion que l'authorité & le credit qui estoit ainsi acquis par pratiques & menées d'amis, incitoit & poulsoit les hommes à faire beaucoup de choses injustes.

Et comme les Atheniens fussent assemblez en conseil de ville pour proceder au bannissement qu'ils appelloient l'ostracisme, il y eut un païsan qui ne sçavoit ne lire ny escrire, qui tenant une coquille en sa main le pria d'éscrire dedans le nom d'Aristides : & il luy demanda, « Et com- » ment, cognois tu bien Aristides » ? Le païsan luy dit « Que non, mais qu'il luy faschoit de » l'ouïr appeller le juste ». Aristides ne luy respondit rien, & escrivant son nom dedans la coquille la luy rebailla.

Estant ennemy de Themistocles, & envoyé en quelque ambassade quant & luy, arrivez qu'ils furent aux confins de l'Attique, il luy dit, « Veux » tu Themistocles que nous laissions icy sur les » limites

» limites du païs, noſtre inimitié, & puis quand
» nous ſerons retournez de noſtre ambaſſade, nous
» la reprendrons ſi bon nous ſemble » ?

Après avoir faict le departement de la taille ſur toute la Grece, & taxé combien chaſque ville devroit payer, il en retourna plus pauvre qu'il n'y eſtoit allé, d'autant comme il avoit deſpendu par le chemin : parquoy ayant le poëte Æſchylus fait ces vers en une ſiene tragedie touchant Amphiaraus,

> Il ne veut pas ſembler juſte, mais l'eſtre,
> Gardant juſtice en penſée profonde :
> Dont nous voyons tous les jours apparoiſtre
> Sages conſeils, où tout honneur abonde :

quand on vint à les reciter en plein theatre, toute l'aſſiſtance jetta les yeux ſur Ariſtides.

XLIII. Pericles toutes les fois qu'il eſtoit eleu capitaine, en prenant ſon manteau ducal ſouloit dire en ſoy-meſme, « Pericles prens garde à
» toy, tu t'en vas pour commander à des hom-
» mes libres, & à des Grecs, & à des Athe-
» niens ».

Un ſien amy le requeroit de porter faux teſmoignage pour luy, où il falloit encore jurer : il luy reſpondit, « Je ſuis ton amy juſques à l'au-
» tel : c'eſt à dire, juſques à n'offenſer point les dieux ».

Il ſuadoit aux Atheniens d'oſter l'iſle d'Ægine ; comme une maille ou une chaſſie, qui eſtoient en l'œil de leur port de Piræe.

Eſtant près à rendre ſon ame il dit, qu'il ſe reputoit heureux de ce que nul Athenien ne portoit [1] robbe noire par ſon moyen.

XLIV. Alcibiades eſtant encore jeune garſon, en luittant contre un autre fut ſaiſy d'une priſe, de laquelle il ne pouvoit pas bien ſe desfaire : ſi prit à belles dents la main de celuy qui le tenoit : & l'autre ſe prit à crier, comment Alcibiades tu mords comme une femme : « Non pas » comme une femme, reſpondit-il, mais bien » comme un lion ».

Ayant un fort beau chien qui luy avoit couſté ſept cens eſcus [2], il luy couppa la cueuë, à fin (dit-il) que les Atheniens comptent cela de moy, & ne s'amuſent point à me rechercher curieuſement plus avant.

Il entra en une eſchole, où il demanda au maiſtre l'Iliade d'Homere. Le maiſtre luy dit, qu'il n'avoit rien des œuvres d'Homere : il luy donna un ſoufflet, & paſſa oultre.

Il vint un jour battre à la porte de Pericles, où lon luy dit, qu'il n'eſtoit pas de loyſir, & qu'il eſtoit bien empeſché à regarder comment il

[1] Grec, n'avoit porté.

[2] Sept mille drachmes, 5,446 liv. de notre monnoie.

rendroit compte aux Atheniens de leur argent : « Et ne vaudroit-il pas mieux, dit-il, qu'il s'em-» peschast à regarder comment il ne leur en ren-» droit point » ?

Estant rappellé de la Sicile par les Atheniens qui luy vouloient faire son procès, il se cacha, disant, que qui est accusé de crime capital est un sot de chercher à se faire absoudre, quand il s'en peut fuir, & comme quelqu'un luy dist, « Comment ne te fies tu pas à ton païs de te ju-» ger » ? « Non pas, dit-il, à ma propre mere, » de peur qu'en n'y pensant pas, elle ne jettast par » erreur la febve noire au lieu de jetter la blanche ».

Estant adverty que luy & ses compagnons avoient esté condamnez à la mort : « Monstrons, » leur dit-il, que nous sommes vivans ». Et se retirant devers les Lacedæmoniens, suscita la guerre qui fut appellée Decelique [1].

XLV. Lamachus reprenoit un capitaine de gens de pied de quelque faute qu'il avoit commise en son estat : l'autre luy disoit, qu'il ne le feroit plus : « Mais on ne peut pas, repliqua » il, faillir deux fois à la guerre ».

XLVI. Iphicrates estoit mesprisé d'autant qu'on le tenoit pour fils d'un cordonnier, mais il acquit reputation d'homme de valeur, alors premier que tout blecé qu'il estoit, il saisit son ennemy au

[1] Voyez les Observations.

corps, & l'emporta tout vif avec ses armes, de la galere ennemie dedans la sienne. Estant en terre d'amis & alliez, il fortifioit neantmoins son camp fort soigneusement de tranchée & de rempart tout à l'entour. Il y eut quelqu'un qui luy dit, « Dequoy avons nous peur »? auquel il respondir, que la pire parole qui sçauroit sortir de la bouche d'un capitaine est, « Je ne me fusse ja-» mais douté de cela ».

Dressant son armée en bataille pour combattre des peuples Barbares, il dit, qu'il ne craignoit autre chose sinon que les Barbares n'eussent point cognoissance d'Iphicrates, qui estoit ce qui effroyoit ses autres ennemis.

Estant accusé de crime capital, il dit au calomniateur qui l'accusoit : « O pauvre homme regarde » que tu fais, ores que la ville est environnée de » guerre, suadant au peuple de consulter de moy, » & non pas avec moy ».

Harmodius qui estoit descendu de l'ancien Harmodius[1], luy reprochoit un jour qu'il estoit extraict de race vile & roturiere : « La noblesse de ma » race, luy respondit-il, commance à moy, & » celle de la tienne acheve à toy ».

Un orateur harenguant devant le peuple en pleine assemblée de ville, luy demanda, « Qu'es

[1] Celui qui avoit conjuré avec Aristogiton contre les enfans de Pisistrate.

» tu, à fin que lon ſache de quoy tu te glorifies » tant? Es tu homme d'armes, ou archer, ou » homme de pied & picquier » ? « Je ne ſuis, » reſpondit-il, rien de tout cela, mais je ſuis » celuy qui ſçait commander à tous ceux là ».

XLVII. Timotheus eſtoit eſtimé capitaine plus heureux que habile homme ne vaillant, & quelques uns luy portans envie luy paignoient des villes qui venoient d'elles meſmes ſe prendre dedans une naſſe, pendant qu'il dormoit : & luy diſoit, « Or penſez ſi je prens de telles villes en » dormant, que c'eſt que je feray quand je feray » eſveillé ».

Un des capitaines hazardeux & adventureux monſtroit aux Atheniens par une maniere de gloire, quelque playe qu'il avoit deſſus ſa perſonne : mais luy au contraire, « J'eus, dit-il, » grande honte un jour que j'eſtois capitaine ge» neral, devant la ville de Samos, quand un » traict d'engin de batterie vint tomber tout au» près de moy ».

Et comme les harengueurs louaſſent grandement & recommandaſſent le capitaine Chares, diſans, « Voylà un tel homme qu'il faudroit » pour en faire un capitaine general des Athe» niens » : Timotheus reſpondit tout haut, « Ne » dittes pas capitaine, mais un bon gros valet » pour porter le lict du capitaine ».

XLVIII. Chabrias disoit que ceux qui sçavoient mieux les affaires de leurs ennemis, estoient ceux qui mieux faisoient l'office de capitaines.

Estant accusé de trahison avec Iphicrates, il ne laissoit pas d'aller à l'esbat au parc des exercices, & de disner à son heure accoustumée, dequoy Iphicrates le tansoit : & luy respondoit, « S'il » advient que les Atheniens ordonnent de nous » autre chose que bien à poinct, ils te feront » mourir, dit il, tout sale & à jeun, & moy lavé, » oinct, & bien disné ».

Il souloit dire que une armée de cerfs conduitte par un lion estoit plus à craindre, qu'une armée de lions conduitte par un cerf.

XLIX. Hegesippus que lon surnommoit Crobylus [1], incitoit les Atheniens à prendre les armes contre Philippus roy de Macedoine, & quelqu'un de l'assemblée luy crya tout hault, « Com» ment, nous veux tu introduire la guerre » ? « Ouy certainement, dit il, & les robbes de deuil, » & les convoys de funerailles publiques, & les » harengues funebres, si nous voulons demourer » libres, & non pas nous assubjectir aux Macedo» niens ».

L. Pytheas estant encore fort jeune se presenta un jour pour contredire en pleine assemblée, aux

[1] Le frisé. Crobule est un mot grec qui signifie boucle de cheveux.

decrets publiques que lon paſſoit par les voix du peuple à l'honneur de Alexandre : quelqu'un luy dit, « Comment, oſes tu bien entreprendre, » eſtant ſi jeune, de parler de ſi grandes choſes »? « Pourquoy non, dit il, veu qu'Alexandre que » vous faittes un dieu par voz ſuffrages eſt encore » plus jeune que moy » ?

LI. Phocion Athenien eſtoit ſi conſtant, que jamais on ne le veit ne plorer ne rire : & comme en une aſſemblée de ville, quelqu'un luy diſt, « Tu es tout penſif, Phocion, il ſemble que tu » eſtudies quelque choſe » : « Tu conjectures bien, » reſpondit il, car j'eſtudie voirement, ſi je pour- » ray point retrencher quelque choſe de ce que » j'ay à dire aux Atheniens ».

Les Atheniens eurent un oracle qui les advertiſſoit qu'il y avoit en la ville un perſonnage qui eſtoit contraire aux conſeils & advis de tous les autres : & comme ils feiſſent par tout enquerir qui eſtoit celuy là, & criaſſent en grande furie contre luy, « Phocion dit franchement tout haut » que c'eſtoit luy, pour ce qu'à luy ſeul rien ne » plaiſoit de tout ce que le peuple faiſoit & di- » ſoit ».

Ayant un jour dit ſon advis en pleine aſſemblée du peuple, il pleut à toute l'aſſiſtance, & veit que tous egalement approuvoient ſon dire, il en fut ſi esbahy qu'en ſe tournant devers ſes

amis, il leur demanda, « Ne m'eſt il point eſ-
» chappé de dire quelque choſe de travers, ſans
» y penſer »?

Les Atheniens voulurent quelquefois faire un grand & ſolennel ſacrifice, pour à quoy fournir, ils demandoient à chaſcun quelque contribution d'argent : chaſcun des autres donnoit liberalement, & Phocion eſtant nommeement appellé par pluſieurs fois pour donner auſſi, leur dit à la fin : « J'aurois honte de vous donner, & ne ren-
» dre pas à ceſtuy-cy » : monſtrant au doigt un uſurier, à qui il debvoit.

Et comme Demades luy diſt, « Les Atheniens
» te tueront ſi une fois ils entrent en leur fureur»:
« Si feront certes, luy reſpondit il, ils me tue-
» ront voirement, s'ils entrent en leur fureur :
» mais toy, s'ils entrent en leur bon ſens ».

Ariſtogiton le calomniateur eſtant condamné à mort pour calomnie, & preſt à executer en la priſon, envoya prier Phocion de venir juſques là parler à luy. Ses amis ne vouloient pas qu'il y allaſt, pour parler à un ſi meſchant homme : « Et
» en quel lieu, dit il, pourroient les gens de bien
» plus volontiers parler à Ariſtogiton » ?

Les Atheniens eſtoient courroucez à ceux de Byzance de ce qu'ils n'avoient pas voulu recevoir dedans leur ville le capitaine Chares, qu'ils leur envoyoient pour les ſecourir à l'encontre de Phi-

lippus : Phocion leur remonstra, que ce n'estoit pas à leurs confederez, s'ils se deffioient, qu'il s'en falloit prendre, mais aux capitaines dont on se deffioit, à ceux là s'en falloit il courroucer.

Sur l'heure il fut luy mesme eleu capitaine : & s'estans les Byzantins fiez à luy, & mis entre ses mains, il les defendit si bien contre Philippus, qu'il le contraignit de se retirer sans rien faire.

Le roy Alexandre le grand luy envoya presenter en don cent talents, qui sont soixante mille escus. Il demanda à ceux qui luy apportoient cest argent, pourquoy le roy luy en envoyoit à luy seul, veu qu'il y avoit tant d'autres Atheniens. Ils luy respondirent, que c'estoit pour ce qu'il l'estimoit seul homme de bien & vertueux : « Qu'il me laisse doncques, leur dit il, & sembler & estre tel ». Alexandre leur demanda des galeres, & le peuple nommeement appella Phocion pour en dire son advis, & leur conseiller ce qu'ils en avoient à faire. Il se leva & leur dit, « Je vous conseille de trouver moyen que vous soyez vous mesmes les plus forts par armes, ou bien amis de ceux qui le sont ».

Estant venu une nouvelle incertaine sans autheur, qu'Alexandre estoit decedé, les harengueurs ne faillirent pas incontinent de monter à l'envy les uns des autres en la tribune aux haren-

gues, & de conseiller que sur l'heure mesme sans plus attendre, lon devoit prendre les armes. Phocion au contraire estoit d'advis que lon attendist jusques à ce que lon en fust plus certainement asseurez : « Car s'il est aujourd'huy mort, disoit » il, il le sera aussi demain & encore après ».

Et comme Leosthenes eust jetté la ville en une forte & grosse guerre, elevant le cœur au peuple soubs grandes esperances de recouvrer leur liberté & la principauté de la Grece, Phocion accomparoit ses propos aux cyprès : « Car ils » sont, disoit il, beaux, droicts & hauts, mais » ils ne portent point de fruict ». Et comme neantmoins les premieres rencontres en eussent esté heureuses, & la ville en feist sacrifices aux dieux pour les bonnes nouvelles, quelqu'un luy demanda : « Et bien Phocion, es tu content que » cecy ait esté faict » ? « Bien suis-je content, » dit il, que cecy soit ainsi advenu, mais je ne » me repens point d'avoir conseillé cela ». Les Macedoniens incontinent feirent descente au païs d'Attique, & commancerent à courir & piller toute la coste de la marine, pour à quoy remedier, il meit aux champs les jeunes hommes de la ville en aage de porter armes : plusieurs y accoururent à la foule qui luy conseilloient les uns de se saisir de ceste motte là, les autres de mettre icy ses gens en bataille : « O Hercu-

» les, dit il, combien je voy de capitaines, & » peu de ſoudards » ! ce neantmoins il leur donna la bataille, qu'il gagna, & tua ſur le champ Nicion capitaine des Macedoniens.

Peu de temps après les Atheniens demourez vaincus en ceſte guerre, & eſtans contraincts de recevoir garniſon d'Antipater, Menyllus, capitaine de ceſte garniſon, luy envoya de l'argent en don : dequoy il ſe courroucea, diſant, que ny Menyllus n'eſtoit meilleur qu'Alexandre, ny la cauſe ſi bonne pour laquelle il en deuſt prendre de luy maintenant, en ayant lors refuſé d'Alexandre : auſſi diſoit Antipater, « Qu'il » avoit deux amis à Athenes, à l'un deſquels il » n'avoit jamais rien ſçeu faire prendre, ny à » contenter & aſſouvir l'autre aſſez deſpendre ». Et comme Antipater le rechercheaſt de faire quelque choſe qui n'eſtoit pas juſte, « Tu ne ſçau» rois, luy dit il, ſeigneur Antipater, avoir Pho» cion pour amy & pour flatteur tout enſemble ».

Après la mort d'Antipater les Atheniens, ayans recouvré leur liberté du gouvernement populaire, Phocion fut condamné à la mort par le peuple en pleine aſſemblée de ville, & ſes amis auſſi, leſquels s'en alloient plorans & ſe lamentans au ſupplice, mais Phocion marchant gravement ſans mot dire, trouva par le chemin l'un de ſes ennemis qui luy cracha au viſage : & luy

ſe retournant devers les magiſtrats leur dict ; « N'y aura il perſonne qui reprime l'inſolence & » villanie de ceſt homme icy » ? L'un de ceux qui devoient mourir avec luy ſe courrouceoit & ſe tourmentoit, & Phocion luy dit, « Ne te » reconfortes tu pas Evippus de ce que tu t'en » vas mourir en la compagnie de Phocion » ? Et comme on luy tendoit la couppe où eſtoit le breuvage de la ciguë, on luy demanda s'il vouloit plus rien dire : alors adreſſant ſa parole à ſon fils, « Je te commande, dit il, & te prie de ne porter point de rancune pour ma mort aux Atheniens ».

LII. Piſiſtratus tyran d'Athenes, adverty que quelques uns de ſes amis s'eſtans rebellez contre luy, avoient occupé le chaſteau de Phyle, s'en alla devers eux portant luy meſme ſur ſon col un fardeau de ſon lict & de ſes hardes. Ils luy demanderent, que c'eſtoit qu'il vouloit : « Je viens, » dit il, expreſſément en intention de vous per» ſuader de retourner avec moy, ou bien de de» mourer icy avec vous :& pourtant ay-je apporté » mes hardes quant & moy ».

On luy rapporta que ſa mere aimoit un jeune homme qui couchoit ſecrettement avec elle, mais en grand crainte, & la refuſoit ſouventefois : il l'envoya convier à ſoupper, & après ſoupper il luy demanda comment il avoit eſté traitté : fort

bien, dit il, « Tu le feras ainsi tous les jours, » dit il, si tu fais plaisir à ma mere ».

Thrasybulus estoit amoureux de sa fille, laquelle il baisa, la trouvant de rencontre devant luy en son chemin : dequoy sa femme fut fort courroucée, & sollicitoit son mary d'en faire demonstration : mais il luy respondit tout doucement, « Si nous haïssons ceux qui nous aiment, » que ferons nous à ceux qui nous haïssent » ? & la bailla en mariage à ce Thrasybulus.

Quelques jeunes gens après bien boire, allans masquer & faire les fols par la ville, rencontrerent sa femme, à laquelle ils feirent & dirent plusieurs choses dissolües & peu honestes : & puis le lendemain recognoissans la faute qu'ils avoient faitte, vindrent plorer devant Pisistratus, & luy demander pardon : & il leur respondit, « Donnez » ordre que vous soyez d'ores en avant plus sages : » au demourant je vous advise, que ma femme » ne sortit ny n'alla du tout hier nulle part ».

Estant prest à espouser une seconde femme, ses enfans du premier lict luy demanderent, s'il estoit point en quelque chose malcontent d'eux, pourquoy il espousast par despit d'eux ceste seconde femme : « Rien moins, leur respondit il : » ains c'est au contraire, pour ce que je me louë » de vous, & que je desire avoir encore d'autres » enfans qui soient semblables à vous ».

LIII. Demetrius surnommé le Phalerien conseilloit au roy Ptolomæus d'achetter & lire les livres qui traictent du gouvernement des royaumes & seigneuries : « Car ce que les mignons » de court n'ozent dire à leurs princes, est escrit » dedans ces livres là ».

LIV. Lycurgus celuy qui establit les loix aux Lacedæmoniens accoustuma ses citoyens à porter cheveux, disant que les cheveux rendoient ceux qui estoient beaux d'eux mesmes encore plus beaux, & ceux qui estoient laids, hydeux & effroyables.

Sur les entrefaittes qu'il estoit après à reformer l'estat de Lacedæmone, quelqu'un luy conseilloit d'y establir l'estat du gouvernement populaire, où l'un a autant d'authorité que l'autre : il luy respondit, « Commance toy-mesme à establir ce » gouvernement là en ta maison ».

Il ordonna que lon ne bastiroit plus les maisons qu'avec la sçie & la coignée seulement : pource, dit il, que lon auroit honte de porter dedans une maison simple, de la vaisselle d'or ou d'argent, ny des meubles precieux ou des tables riches & sumptueuses.

Il defendit à ses citoyens de combattre ny à l'escrime des poings, ny à l'escrime generale de pieds, de dents, & de mains, à fin qu'ils ne s'accoustumassent point, non pas en jouant mes-

me, à se rendre ny à se lasser jamais. Aussi leur defendit il de combattre souvent contre mesmes ennemis, de peur qu'ils ne les rendissent plus belliqueux : au moyen dequoy, depuis le roy Agesilaus ayant esté rapporté fort griefvement blecé d'une bataille, Antalcidas luy dit, « Tu » rapportes un beau salaire & escholage tel que » tu l'as merité des Thebains, de ce que tu leur » as enseigné à combattre malgré eux ».

LV. Charillus [1] estant enquis, pourquoy Lycurgus avoit faict si peu de loix, il respondit, que ceux qui usoient de peu de paroles, n'avoient pas besoing de beaucoup de loix.

Un des esclaves qu'ils appelloient Elotes se portoit un peu trop insolentement & audacieument envers luy : « Par les dieux, dit il, si je » n'estois courroucé, je te ferois tout à ceste » heure mourir ».

A un qui luy demandoit pourquoy les Lacedæmoniens portoient cheveux : « C'est pource » que de toutes les sortes de parements, c'est » celuy qui couste le moins ».

LVI. Teleclus roy de Lacedæmone, respondit à son frere qui se plaignoit à luy, de ce que les citoyens de Sparte se portoient en son endroict plus iniquement & plus indignement qu'envers luy : « Ce n'est pas cela, dit il, mais c'est

[1] Charilaüs, nevou & pupille de Lycurgue.

» que tu ne ſçais pas endurer que lon te face » tort ».

LVII. Theopompus eſtant en quelque ville, l'un des habitans d'icelle luy monſtroit les murailles, & luy demandoit ſi elles ne luy ſembloient pas belles & hautes. « Belles ? [1] non, » dit il, quand il n'y auroit que des femmes ».

LVIII. Archidamus reſpondit aux alliez & confederez de Lacedæmone qui le prioient de leur taxer leur cotte d'argent, qu'ils auroient à contribuer & fournir pour la guerre Peloponeſiaque, « La guerre ne s'entretient pas à prix » fait & certain ».

LIX. Braſidas trouva une ſouris parmy des figues ſeiches qui le mordit, tellement qu'il la laiſſa aller, & dit aux aſſiſtans : « Voyez vous, » dit il, comment il n'y a rien ſi petit qui ne » puiſſe ſauver ſa vie, prouveu qu'il ait le cœur » de ſe defendre contre ceux qui l'aſſaillent » ?

En une battaille il fut blecé d'un coup de parthiſane, qui faulſa & percea ſon eſcu : il arracha la parthiſane de ſa playe, & du meſme baſton en tua ſon ennemy : & eſtant enquis comment il avoit ainſi eſté blecé : « Par ce que mon eſcu, » dit il, m'a trahy ».

[1] Belles, n'eſt point dans le grec. J'aimerois mieux l'autre leçon : il n'y manque pas de femmes ; ce qui reproche d'une maniere piquante, une grande lâcheté à des hommes qui mettoient l'eſpérance de leur défenſe dans des murs.

Il

Il mourut au païs de Thrace, là où il avoit esté envoyé pour affranchir & remettre en liberté les Grecs qui estoient habitans en celle marche. Les ambassadeurs, qui depuis furent envoyez par le païs en Lacedæmone, vindrent visiter sa mere : laquelle leur demanda premierement, si Brasidas son fils estoit mort vaillamment & en homme de bien : les ambassadeurs alors le louërent bien haultement, jusques à dire, qu'il n'en seroit plus jamais de tel : « Vous vous abusez, leur dit » elle : il est vray que Brasidas estoit bien homme » de bien, mais Lacedæmone en a plusieurs au- » tres, qui valent encore mieulx que luy ».

LX. Le roy Agis souloit dire, que les Lacedæmoniens ne demandoient point combien estoient leurs ennemis, mais seulement où ils estoient.

On luy defendit à Mantinée de combattre, pource que les ennemis estoient plusieurs contre un : « Il est force, dit il, que celuy qui veult » commander à plusieurs, en combatte plusieurs » aussi ».

A ceux qui hault-louoient les Eliens de ce qu'ils gardoient grande legalité en la feste des jeux Olympiques : « Quelle si grande merveille » est ce, dit il, si en quatre années les Eliens usent » un jour de la justice » ? & comme ils perseverassent encore en leurs louanges : « Quelle si » grande merveille est ce, dit il, si les Eliens

» uſent bien d'une choſe bonne, qui eſt la juſ-
» tice » ?

A un meſchant homme qui luy rompoit la teſte en luy demandant ſouvent, qui eſtoit le plus homme de bien des Spartiates : « C'eſt, dit il, » celuy qui te reſſemble le moins ».

A un autre qui demandoit, combien en nombre eſtoient les Lacedæmoniens : « Aſſez, dit il, » pour chaſſer les meſchants » : & à un autre qui luy demandoit le meſme, « Ils te ſembleroient » beaucoup, dit il, ſi tu les voyois combattre ».

LXI. Lyſander ne voulut pas accepter des robbes ſumptueuſes & riches que Dionyſius le tyran envoyoit à ſes filles, diſant, « Je craindrois que ces » robbes ne les feiſſent trouver plus laides ».

Quelques uns le reprenoient & blaſmoient de ce qu'il faiſoit la plus part de ſes geſtes par ruze & tromperie, comme eſtant choſe indigne d'un qui ſe diſoit de la race d'Hercules : il leur reſpondoit, « Que là où la peau du lion ne pouvoit ſuf-» fire, il y falloit coudre un petit de celle du re-» gnard ».

Les Argiens avoient quelque different à l'encontre des Lacedæmoniens touchant leurs confins, & sembloit que les Argiens alleguaſſent de meilleures & plus pertinentes raiſons touchant la terre qui eſtoit entre eux en diſpute : mais luy deſguainnant ſon eſpée : « Ceux, dit il, qui ſe-

» ront les plus vaillants avec ceste cy, seront ceux » qui plaideront le mieux de leurs confins ».

Les Lacedæmoniens faisoient difficulté d'assaillir les murailles des Corinthiens, & sur ces entrefaittes il saillit un grand lievre de dedans les fossez : alors prenant ceste occasion : « Comment, » dit il, faittes vous doute d'assaillir les murailles » de gens qui sont si paresseux, qu'ils laissent dor- » mir les lievres dedans l'enceinte mesme de leurs » murs » ?

Il y eut un Megarien, qui en publique assemblée des estats de la Grece luy parla fort hardiment & franchement : il luy respondit, « Tes » paroles auroient besoing d'une cité », voulant dire, que Megare, dont il estoit, avoit trop peu de puissance pour maintenir ce qu'il disoit.

LXII. Agesilaus disoit que les habitans de l'Asie, pour hommes libres ne valoient rien, mais qu'ils estoient bons esclaves.

Ces Asiatiques avoient accoustumé d'appeller le roy de Perse, le grand roy : Pourquoy est il plus grand que moy, disoit il, s'il n'est plus juste & plus temperant?

Estant enquis de la vaillance & de la justice, laquelle estoit la meilleure, « Nous n'aurions » que faire de vaillance, dit il, si nous estions » tous justes ».

Estant une fois contrainct de desloger la nuict

à grand'haste du païs de ses ennemis, & voyant un garson qu'il aimoit tout esploré, pource qu'on le laissoit derriere à cause qu'il ne pouvoit suivre pour sa maladie: « Comment il est, dit il, mal-» aisé d'avoir pitié & bon sens tout ensemble ».

Menecrates le medecin qui se faisoit surnommer Jupiter, luy escrivit une lettre avec une telle superscription, « Menecrates Jupiter au roy Age-» silaus, Salut ». Il luy feit response, « Le roy » Agesilaus à Menecrates, Santé », voulant dire, qu'il estoit malade du cerveau.

Les Lacedæmoniens ayants desfait ceux d'Athenes avec leurs alliez & confederez près de Corinthe: entendant le grand nombre des ennemis qui estoient demourez morts sur le champ: « O malheureuse Grece, dit il, qui a elle mesme » desfaict tant de ses hommes, qu'ils eussent esté » suffisans pour subjuguer & desfaire tout tant » qu'il y a de Barbares ».

Ayant eu un oracle de Jupiter en la ville d'Olympie, les ephores luy manderent qu'en passant par la ville de Delphes, il demandast aussi response à l'oracle d'Apollo. Parquoy quand il fut là, il luy demanda, s'il estoit pas de mesme advis que son pere.

Demandant la delivrance de l'un de ses amis, qui estoit prisonnier entre les mains de Idrieus prince de la Carie, il luy escrivit en ceste sorte:

« Si Nicias n'a point failly, delivre le : s'il a failly, delivre le pour l'amour de moy : mais comment que ce soit, delivre le ».

On le convioit un jour à ouïr la voix d'un qui contrefaisoit merveilleusement bien & naïfvement le chant d'un rossignol : « J'ay ouy, dit il, assez de fois le rossignol mesme ».

Après la perte de la battaille de Leuctres, la loy ordonnoit que tous ceux qui s'estoient sauvez de vistesse, fussent notez d'infamie : mais les ephores voyans que la ville en ce faisant demoureroit vuide & depeuplée d'hommes, voulurent abolir ceste infamie, & pour ce faire eleurent Agesilaus legislateur : & luy se tirant en avant sur la place, ordonna que toutes les loix du lendemain en avant auroient leur force & vigueur anciene.

Il fut envoyé pour donner secours au roy d'Ægypte, là où il se trouva assiégé avec luy par ses ennemis qui estoient plusieurs contre un, & enfermoient son camp d'une grande trenchée : & comme le roy luy commandast de sortir sur eux & de les combattre : « Je n'empescheray pas, dit il, noz ennemis qui veulent que nous soyons egaulx à combattre tant à tant » : & comme il ne s'en fallust plus gueres que les deux bouts de la trenchée ne se vinssent à rencontrer & à joindre, il dressa son armée en ceste intervalle,

& par ainſi venans à combattre tant contre tant, ils desfeirent leurs ennemis.

En mourant il commanda à ſes amis qu'ils ne feiſſent faire aucune image ny ſtatue de luy : « Car ſi j'ay, dit il, fait aucune choſe digne de » memoire en ma vie, cela ſera ſuffiſant monu» ment de moy après ma mort : ſinon, toutes » les ſtatues & images du monde ne ſçauroient » perpetuer ma memoire ».

LXIII. Archidamus [1] la premiere fois qu'il veit un traict de groſſe arbaleſte de batterie, que l'on avoit nouvellement apporté de la Sicile, s'eſcria tout hault : « O Hercules, la prouëſſe de » l'homme s'en va perdue ».

LXIV. Demades ſe mocquoit des eſpées Laconienes, diſant qu'elles eſtoient ſi petites & ſi courtes, que les baſteleurs & joueurs de paſſepaſſe les avalloient toutes entieres. Agis le jeune luy reſpondit : « Mais neantmoins les Lacedæ» moniens en aſſenent fort bien leurs ennemis ».

Les ephores luy manderent une fois qu'il livraſt ſes ſoudards entre les mains d'un traiſtre : « Je me garderay, dit il, bien de commettre les » ſoudards d'autruy à un qui a trahy les ſiens ».

LXV. Cleomenes reſpondit à quelqu'un qui promettoit de luy donner des coqs ſi courageux,

[1] Le grec ajoute : fils d'Agéſilas. Celui dont on a parlé plus haut étoit fils de Zeuxidame.

qu'ils mouroient ſur la place en combattant : « Ne me donne point de ceux-là qui meurent, » mais de ceux qui font mourir les autres en » combattant ».

LXVI. Pædaretus ayant failly d'eſtre eleu du conſeil des trois cents, s'en retourna de l'aſſemblée tout joyeux & riant, diſant, qu'il eſtoit très aiſe de ce qu'en la ville de Sparte, il ſe trouvoit trois cents hommes meilleurs & plus gens de bien que luy.

LXVII. Damonidas ayant eſté par le maiſtre de la danſe colloqué tout au dernier lieu de la danſe, « Tu as, dit il, trouvé un bon moyen » pour rendre ce dernier lieu icy honorable ».

LXVIII. Nicoſtratus capitaine des Argiens, eſtant ſollicité par Archidamus de prendre une bonne ſomme d'argent pour luy livrer en trahiſon une place qu'il avoit en garde, avec promeſſes de luy faire eſpouſer telle fille, qu'il voudroit choiſir en toute la ville de Sparte, exceptées celles du ſang royal, luy feit reſponſe, qu'il n'eſtoit point de la race d'Hercules : « Pour ce, dit il, » que Hercules alloit par tout puniſſant & faiſant » mourir les meſchants, & tu eſſayes de rendre » meſchants ceux qui ſont gens de bien ».

LXIX. Eudamonidas voyant en l'eſchole de l'academie Xenocrates deſja ancien parmy les

autres efcholiers eftudians en la philofophie, & entendant qu'il y cherchoit la vertu : « Et quand » en ufera il, dit il, s'il eft encore à la trouver » ?

Une autre fois efcoutant difcourir un philofophe, qui maintenoit que le fage feul eftoit bon capitaine : « Ce propos, dit il, eft merveilleux : » mais celuy qui le dit, n'ouit jamais en un camp » le fon de la trompette ».

LXX. Antiochus eftant l'un des contrerolleurs de Sparte, que lon appelle ephores, entendant comme le roy Philippus avoit donné aux Meffeniens leur territoire : « Mais leur a il quant & » quant, demanda il, donné le moyen de vaincre » en battaille quand ils combattront pour le de- » fendre » ?

LXXI. Antalcidas refpondit à un Athenien qui appelloit les Lacedæmoniens ignorans : « C'eft » pour ce que nous fommes feuls qui n'avons » jamais appris de vous rien de mauvais ».

Un autre Athenien en eftrivant contre luy, luy difoit : « Nous vous avons fouvent rechaffez » de la riviere de Cephifus (* qui eft en Atti- » que » ,) « Et nous, repliqua il, ne vous avons » jamais rechaffez de celle d'Eurotas ? (* qui eft » en Lacedæmone ».)

* Ceci eft une addition d'Amyot pour mieux faire entendre les deux phrafes.

Un retoricien vouloit reciter une harengue qu'il avoit composée à la louange de Hercules: « Et qui est, dit il, celuy qui le blasme »?

LXXII. Pendant que Epaminondas fut capitaine des Thebains, jamais on ne veit advenir en son camp ces soudaines frayeurs sans cause certaine, que lon appelle terreurs paniques. Il souloit dire, qu'il n'estoit point de mort plus honeste que de mourir en la guerre, & que le corps d'un bon homme de guerre devoit estre exercité, non seulement comme le font ceux des champions qui combattent ès jeux de prix, mais bien plus endurcy à tout travail, ainsi qu'il convient à un bon soudard: pourtant faisoit il la guerre à ceux qui estoient fort gras, jusques à en casser un des bandes, pour ceste cause seule, disant, qu'à peine trois ou quatre boucliers luy pourroient couvrir le ventre, qui estoit si grand qu'il luy empeschoit de veoir ses parties naturelles.

Au demourant il estoit si reformé en son vivre, & haissoit si fort toute superfluité, que une fois ayant esté invité à soupper par un de ses voisins, quand il veit en son logis un grand appareil de force friandes patisseries, confitures & parfums, il luy dit, « Je pensois que tu feisses un sacrifice, » non un excez de superfluité », & s'en alla tout aussi tost.

Comme le cuisinier rendist à luy & à ses com-

pagnons compte de leur despense ordinaire de quelques jours, il n'y trouva rien mauvais que la quantité d'huyle : dequoy ses compagnons s'esbahissans, il leur dit, que ce n'estoit pas la despense qui le faschoit, mais que tant d'huyle fust entré dedans les corps des hommes.

La ville de Thebes faisoit une feste publique, & estoient tous en bancquets, festins & grandes assemblées les uns avec les autres : au contraire, luy alloit tout sec sans s'estre oingt d'huyle de parfum, ne paré de beaux vestements, tout pensif par la ville : quelqu'un de ses familiers le rencontra en cest estat, qui s'en esbahissant luy demanda, pourquoy il alloit ainsi seul & mal en ordre par la ville : « A fin, dit il, que vous » autres tous puissiez en seureté ce pendant yvro- » gner & faire grand chere, sans penser à affaires » quelconques ».

Il avoit faict mettre en prison un homme de basse condition pour quelque legere faute qu'il avoit commise : Pelopidas le pria de le mettre dehors, ce qu'il luy refusa : mais puis après une femme qu'il entretenoit l'en requit, & il le feit à sa priere, disant que c'estoit de telles gratuitez, qu'il falloit conceder aux amies & concubines non pas aux capitaines.

Comme les Lacedæmoniens vinssent à grosse puissance, pour faire cruelle guerre aux The-

bains, on apporta de tous costez des oracles aux Thebains, dont les uns leur promettoient la victoire, les autres les menassoient de desconfiture: il commanda que lon meist ceux de la victoire à main droitte de la tribune aux harengues, & ceux de la desfaite à la senestre: quand ils furent ainsi tous dispofez, il se leva en pieds sur la tribune, & parla ainsi aux Thebains, « Si vous voulez rendre bonne obeïssance à voz capitaines, » & prendre la hardiesse en voz cœurs d'aller » chocquer voz ennemis: ceux cy, monstrant les » bons oracles à la main droitte, sont les vostres: » mais si à faute de courage, vous restivez au pe- » ril, ceux là, monstrant les mauvais à la main » gauche, seront pour vous ». Puis ainsi qu'il conduisoit l'armée aux champs pour aller trouver les Lacedæmoniens, s'estant pris à tonner, ceux qui estoient les plus près de luy, luy demanderent, que pouvoit signifier dieu, qu'il tonnoit: « Cela, dit il, signifie que la cervelle de noz en- » nemis est estonnée, veu qu'ayants près d'eux de » si commodes assiettes à loger leur camp, ils se » sont campez en celle où ils sont ».

De toutes les honestes & heureuses fortunes qui luy estoient jamais advenues, il disoit que celle qui luy avoit donné plus de joye en son cœur, estoit d'avoir desfaict les Lacedæmoniens

en la journée de Leuctres du vivant des pere & mere qui l'avoient engendré.

Ayant accoustumé tout le reste du temps de se monstrer net & propre avec une face joyeuse, le lendemain de la battaille Leuctrique il sortit en publique tout sale, morne & pensif : parquoy ses amis luy demanderent incontinent, s'il luy estoit point arrivé quelque sinistre accident : « Non, dit il, mais je senty hier que pour la » joye de la victoire, je m'estois elevé plus que » je ne devois, & pourtant aujourd'huy je cor» rige ceste aise qui fut hier trop excessive ».

Et sçachant que les Spartiates avoient accoustumé de couvrir & cacher le plus qu'ils pouvoient tels inconvenients, & voulant convaincre & monstrer à descouvert la grandeur de la perte qu'ils avoient faitte, il n'ottroya pas permission d'enlever les morts en bloc à tous ensemble, ains à chasque cité les uns après les autres, tellement qu'il apparut qu'il y en avoit plus de mille des Lacedæmoniens.

Jason prince de la Thessalie estant allié & confederé des Thebains, vint un jour en la cité de Thebes, & envoya à Epaminondas deux mille [1] escus en don, sçachant qu'il estoit extremement pauvre. Il ne voulut pas recevoir le present d'ar-

[1] Grec, pieces d'or.

gent : & qui plus eſt, la premiere fois qu'il veit depuis Jaſon, il luy dit, « Tu commances à » m'oultrager ». Et ce pendant il emprunta d'un bourgeois de la ville cinquante drachmes d'argent [1], qui peuvent valoir environ cinq eſcus, pour ſon entretenement au voyage qu'il alloit entreprendre : & avec cela entra en armes dedans le Peloponeſe. Depuis encore le grand roy de Perſe luy envoya trente mille pieces d'or comme eſcus de Perſe, que l'on appelle Dariques : pour raiſon dequoy il s'attacha fort aigrement à Diomedes, luy demandant s'il avoit bien entrepris une ſi longue navigation pour cuider corrompre Epaminondas : & au demourant luy commanda de rapporter à ſon roy, que tant comme il voudroit & procureroit le bien des Thebains, il l'auroit pour amy, ſans qu'il luy couſtaſt rien : mais tant qu'il prochaſſeroit leur dommage, qu'il luy ſeroit ennemy.

Les Argiens ayants fait ligue & confederation avec les Thebains, ceux d'Athenes envoyerent leurs ambaſſadeurs en Arcadie pour eſſayer d'attirer à eux les Arcadiens. Si commancerent ces ambaſſadeurs à charger & accuſer à bon eſciant les uns & les autres : de maniere que Calliſtratus qui parloit pour eux, reprocha à ces deux citez Oreſtes & Oedipus. Epaminondas qui ſe trouva

[1] 39 liv. 4 ſ. 4 den. de notre monnoie.

en cefte aſſemblée de conſeil, ſe leva & dit : « Seigneur, nous confeſſons qu'en noſtre ville » jadis y a eu un parricide, & en Argos un » matricide : mais quant à nous, nous avons » chaſſé & banny de noz païs ceux qui ont com- » mis telles malheuretez, & les Atheniens les » ont tous deux receus ».

Et aux Spartiates qui avoient chargé les Thebains de pluſieurs grandes & grieves imputations: « S'ils n'ont fait autre choſe, au moins vous ont » ils, ſeigneurs Spartiates, reſpondit Epaminon- » das, fait oublier voſtre peu parler ».

Les Atheniens avoient contracté alliance & amitié avec Alexander tyran de Pheres en Theſſalie, qui eſtoit ennemy mortel des Thebains, & promettoit aux Atheniens qu'il leur feroit avoir la livre [1] de chair pour demy obole. Epaminondas luy reſpondit, Et nous leur fournirons de bois, qui ne leur couſtera rien, pour cuire ceſte chair, car nous leur irons raſer & coupper tout tant d'arbres qu'ils ont en leur païs, s'ils entreprennent de remuer autre choſe que bien à poinct.

Cognoiſſant que les Bœotiens ſe gaſtoient & perdoient par oyſifveté, il deliberoit de les tenir continuellement en l'exercice des armes : au moyen dequoy quand approchoit le temps de l'election des capitaines, & qu'on le vouloit elire

[1] La mine de viande.

Bœotarche, c'eſt à dire, capitaine de la Bœoce, il diſoit à ſes citoyens, « Penſez y bien, meſſieurs, » pendant qu'il vous eſt encore loiſible, avant » que de m'eſlire : car je vous adviſe, que ſi vous » me faittes voſtre capitaine, qu'il vous faudra » venir à la guerre ».

Il appelloit le païs de la Bœoce, qui eſt tout plat & tout ouvert, l'eſchaffault [1] de la guerre, diſant qu'il eſtoit impoſſible de le garder, ſinon que les habitans euſſent tousjours le bouclier ſur le bras, & l'eſpée au poing.

Chabrias capitaine des Atheniens avoit desfait quelque petit nombre des Thebains, qui par trop d'ardeur de combattre avoient couru à la desbandée juſques tout contre les murs de Corinthe, & comme ſi c'euſt eſté une rencontre, il en feit eriger un trophée : dequoy Epaminondas ſe mocquant, dit, qu'il ne le falloit pas appeller trophée, mais plus toſt hecateſie, comme qui diroit ſtatue de Proſerpine [2] pource qu'au temps paſſé on colloquoit ordinairement l'image de Proſerpine au premier carrefour qui ſe trouvoit au devant de la porte d'une ville.

Et comme quelqu'un luy vint rapporter, que les Atheniens avoient renvoyé au Peloponeſe une armée equippée de nouvelles armes : « Et bien, » dit il, Antigenidas pleure il quand il ſçait que

[1] L'orcheſtre. V. les Obſervations. | [2] Appellée auſſi Hécate.

» Tellin a de nouvelles flustes » ? car ce Tellin estoit un mauvais joueur de flustes, & Antigenidas un excellent.

Il s'apperçeut que son escuyer avoit rêçeu grosse somme d'argent pour la rençon d'un qui avoit esté prisonnier entre ses mains : « Il luy » dit, rens moy mon escu, & t'en va achetter » un cabaret pour y user le reste de ta vie, car je » voy bien que tu ne te veux plus en homme de » bien exposer aux hazards de la guerre, comme » parcy devant, depuis que tu es devenu un des » riches & opulents ».

On luy demanda quelquefois lequel il estimoit plus grand capitaine de luy, de Chabrias, ou d'Iphicrates : il respondit, « Il seroit bien mal- » aisé d'en juger, tant que nous sommes en vie ».

A son retour du païs de la Laconie il trouva qu'on l'accusoit de crime capital avec les autres capitaines ses compagnons, pour avoir retenu la charge de capitaine l'espace de quatre mois oultre & par dessus le temps qui estoit prefix par la loy : si dit à ses compagnons qu'ils en rejettassent toute la coulpe sur luy, comme ayants esté forcez par luy : & quant à luy, il dit, que ses paroles ne pourroient estre meilleures que ses effects, mais toutefois que s'il estoit forcé comment que ce fust de dire quelque chose devant ses juges, qu'il les requeroit s'ils estoient d'advis

de

de le faire mourir, qu'ils feiſſent eſcrire ſur la coulomne quarrée de ſa ſepulture ſa condamnation, à fin que les Grecs entendiſſent, que Epaminondas auroit eſté condamné à mourir pour ce, qu'il auroit contrainct les Thebains malgré eux de bruſler le païs de la Laconie, qui de cinq cents ans au paravant n'avoit jamais eſté pillé : qu'il auroit repeuplé la ville de Meſſene, deux cents & trente ans après qu'elle avoit eſté deſtruite & deſertée par les Lacedæmoniens : qu'il auroit reuny & raſſemblé en un corps & une ligue tous les peuples & villes de l'Arcadie : & qu'il auroit rendu & reſtitué aux Grecs leur liberté : car toutes ces choſes ont eſté faittes par nous en ce voyage. Les juges ayans ouy ces propos, ſe leverent de leurs ſieges en riant à bon eſciant, ſans vouloir ſeulement prendre leurs ballottes pour ballotter contre luy.

Après la derniere battaille où il fut blecé à mort eſtant rapporté en ſa tente, il feit appeller Diophantus, & après celuy là Iolidas : mais quand il entendit qu'ils eſtoient morts tous deux, il ordonna à ſes citoyens de faire appointement avec leurs ennemis, comme n'ayants plus de capitaines qui les ſçeuſſent mener à la guerre : & de faict l'evenement porta teſmoignage à ſa parole, qu'il cognoiſſoit très bien ſes citoyens.

LXXIII. Pelopidas, compagnon d'Epaminon-

das en la charge de capitaine de la Bœoce, comme ses amis le repriſſent de ce qu'il negligeoit une choſe qui eſtoit neceſſaire, c'eſt à ſçavoir de faire amas d'argent : « L'argent neceſſaire, dit » il, ouy bien à ce Nicomedes là », monſtrant un pauvre boitteux eſtropié de bras & de jambes.

Ainſi comme il ſe partoit de Thebes pour aller à la battaille, ſa femme le prioit, avoir ſoing de ſe ſauver : « C'eſt aux autres, dit il, à qui il faut » recorder cela : mais au capitaine & qui a charge » de commander, il luy faut recorder qu'il ait » le ſoing de ſauver les autres, non pas luy ».

A un de ſes ſoudards qui diſoit, nous ſommes tombez dedans noz ennemis : « Pourquoy nous » dedans eux, plus toſt qu'eux dedans nous » ?

Au reſte eſtant proditoirement retenu priſonnier & mis aux fers, contre la foy des treſves, par Alexandre tyran de Pheres, il luy en diſoit injure en l'appellant traiſtre parjure : le tyran luy demanda, « S'il avoit ſi grande haſte de mourir» : « Ouy, reſpondit il, à fin que les Thebains en » ſoient plus irritez contre toy, & que tant plus » toſt tu ſois puny de ta deſloyauté ».

Thebe la femme du tyran, l'eſtant allé veoir en la priſon, luy dit, qu'elle s'esbahiſſoit comment il pouvoit eſtre ſi joyeux eſtant en priſon aux fers : « Mais je m'esbahis bien plus de toy, » dit il, comme eſtant en toute liberté tu peux

» ſupporter un ſi meſchant homme qu'Alexandre ».

Après qu'Epaminondas le fut venu tirer de priſon, il dit, qu'il ſe ſentoit tenu à Alexandre, « Pource que par ſon moyen, dit il, j'ay eſprou-
» vé plus que jamais, que mon cœur eſt ferme
» aſſez, non ſeulement contre la crainte de la
» guerre, mais auſſi contre la peur de la mort».

SOMMAIRE

DES APOPHTHEGMES DES ROMAINS.

APOPHTHEGMES *de Manius Curius.* II. *De Fabricius.* III. *De Fabius Maximus.* IV. *De Scipion l'ancien.* V. *De Flaminius.* VI. *De Domitius.* VII. *De Publius Licinius.* VIII. *De Paul Émile.* IX. *De Caton l'ancien.* X. *De Scipion le jeune.* XI. *De Cæcilius Metellus.* XII. *De Marius.* XIII. *De Luctatius Catulus.* XIV. *De Sylla.* XV. *De Caius Popillius.* XVI. *De Lucullus.* XVII. *De Pompée.* XVIII. *De Cicéron.* XIX. *De César* XX. *D'Auguste.*

LES DICTS NOTABLES DES ROMAINS.

Manius Curius, comme quelques uns de ſes ſoudards ſe plaigniſſent de ce qu'il donnoit à chaſque ſoudard bien peu de la terre qu'ils avoient conquiſe ſur les ennemis, & en incorporoit la plus grande part au domaine de la choſe publique : « J'à dieu ne plaiſe, dit il, qu'il y ait aucun » citoyen Romain qui eſtime peu de terre, ce qui » eſt ſuffiſant pour nourrir un homme ».

Les Samnites, après qu'il les eut desfaicts en battaille, envoyerent devers luy pour luy preſenter en don une bonne ſomme d'or & d'argent. Ils le trouverent autour de ſon foyer, où il faiſoit bouillir des naveaux dedans un pot : il feit reſponſe aux ambaſſadeurs des Samnites, que celuy qui ſe contentoit d'un tel ſoupper n'avoit que faire d'or : au reſte, que commander à ceux qui avoient de l'or, luy ſembloit plus honorable que d'en avoir.

II. Caius Fabricius ayant entendu que les Romains avoient eſté desfaicts en battaille par Pyr-

rhus, il dit, « C'est Pyrrhus qui a vaincu Labienus, » non pas les Epirotes les Romains ».

Estant envoyé devers Pyrrhus pour traitter de la delivrance des prisonniers, le roy luy offrit en don une grosse somme d'or, laquelle il ne voulut pas accepter : Et le lendemain Pyrrhus ordonna que lon amenast le plus grand de ses elephans, & qu'on le meist droict derriere Fabricius sans qu'il en sçeust rien, puis qu'à l'improuveu on le feit soudainement bramer, ce qui fut fait ainsi. Fabricius se retournant s'en prit à rire & dit, « Ny ton or hier, ny ton elephant au jourd'huy, » ne m'ont point estonné ».

Pyrrhus luy cuida persuader qu'il voulust prendre party avec luy, en luy promettant de luy donner toute l'authorité au maniement de ses affaires après luy. Il luy respondit, « Cela ne te » seroit pas expedient, car quand les Epirotes » auroient bien cogneu l'un & l'autre de nous » deux, ils aimeroient mieux m'avoir pour roy » que toy ».

Fabricius ayant esté creé consul, le medecin de Pyrrhus luy escrivit une lettre, en laquelle il luy promettoit de faire mourir son maistre par poison, s'il vouloit [1]. Fabricius envoya incontinent la lettre mesme à Pyrrhus, luy mandant qu'il recogneust par là qu'il avoit mauvais juge-

[1] Voyez la Vie de Pyrrhus, chap. XLIV.

ment à discerner quels il devoit choisir pour ses amis, & quels pour ses ennemis. Pyrrhus ayant ainsi descouvert & averé l'embusche que lon dressoit à sa vie, feit pendre son medecin, & renvoya les prisonniers Romains à Fabricius sans leur faire payer rençon : mais Fabricius ne les voulut pas accepter en don gratuitement : ains luy en renvoya autant de ses gens, de peur qu'il ne semblast que ce fust un loyer qu'il receust pour la descouverture qu'il luy avoit faite, attendu qu'il ne luy avoit fait faire pour bien qu'il luy voulust, mais de peur qu'il ne semblast que les Romains le voulussent faire mourir par trahison, comme s'ils ne le pouvoient vaincre par vertu.

III. Fabius Maximus [a] ne voulant pas combattre en battaille rengée Hannibal, ains consommer par longueur de temps son armée, laquelle avoit faute de vivres & d'argent, l'alloit tousjours suyvant par lieux aspres & montueux, en le costoyant aucunefois : dequoy plusieurs se mocquoient, en l'appellant le pædagogue d'Hannibal : mais luy ne se souciant point de toutes telles paroles, persistoit toujours en ses desseings & conseils particuliers, disant, « Que celuy qui ne » pouvoit endurer un traict de mocquerie ou une » injure, estoit plus couard que celuy qui s'en- » fuyoit devant son ennemy ». Et comme son

[a] Surnommé Cunctator, c'est à dire, le Temporiseur.

compagnon Minucius eust desfaict quelque nombre des ennemis, tellement que lon ne parloit plus que de luy, & disoit on que c'estoit veritablement un personnage digne de Rome, il dit, qu'il redoubtoit plus la prosperité de Minucius que son adversité : & peu de temps après, ayant donné dedans une embusche que Hannibal luy avoit dressée, en si grand danger qu'il fut bien près d'y demourer luy & toute son armée, Fabius luy allant vistement au secours, non seulement le preserva de ce danger, mais encore tua bon nombre des ennemis : tellement que Hannibal dit adonc à ses familiers, « Ne vous avois-je pas bien » dict, que ceste nuée, qui estoit tousjours à » l'entour de nous sur ces montaignes, respan» droit à la fin quelque grosse pluye dessus » nous » ?

Après la desconfiture de Cannes, estant esleu consul de Rome avec Claudius Marcellus homme courageux, qui ne demandoit qu'à s'attacher au combat, à l'encontre de Hannibal : luy au contraire avoit esperance, si lon ne le combattoit point, que son armée harassée & travaillée se desferoit d'elle mesme : de maniere que Hannibal disoit, « Qu'il craignoit plus Fabius ne » combattant pas, que Marcellus combattant ».

On luy rapporta qu'il y avoit un soudard Lucanien en son camp, vaillant homme au demou-

rant, & hardy à merveilles, mais qui souvent se derobboit la nuict du camp, & s'en alloit veoir une femme qu'il aimoit. Il commanda que lon prist secrettement ceste femme dont le soudard estoit amoureux, & que lon la luy amenast: quand on la luy eust amenée il feit appeller le soudard, & luy dit, « J'ay esté adverty comme » contre les loix de la discipline militaire tu cou- » ches souvent dehors du camp: mais aussi ay-je » bien sceu d'ailleurs, que tu es homme de bien: » & pourtant les faultes soient remises & par- » données par les bons services: mais d'ores en » avant tu demoureras avec nous, car j'ay un » plege qui m'en respondra ». Et en disant ces paroles il feit venir la femme, laquelle il luy consigna entre ses mains.

Hannibal tenoit toute la ville de Tarente avec grosse garnison, excepté le chasteau: Fabius trouva moyen de l'attirer & esloigner le plus qu'il peut de celle marche, par ruze militaire, puis retournant tout à coup, reprit la ville & la saccagea toute: le greffier luy demanda ce qu'il ordonnoit touchant les statues & images des dieux: « Laissons, dit-il, aux Tarentins leurs dieux, qui » leur sont courroucez ».

Au reste Marcus Livius qui tenoit le chasteau, se vantoit que par son moyen la ville avoit esté reprise: dequoy les autres se mocquoient, mais

luy respondit, « Tu dis la verité : car si tu ne » l'eusses perdue, je ne l'eusse jamais recouvrée ».

Estant ja sur l'aage son fils fut esleu consul, & comme il donnoit audience, & despeschoit affaires de sa charge en public, Fabius le pere monta à cheval pour l'aller trouver : mais son fils envoya au devant de luy un huissier, luy faire commandement de descendre de son cheval : dequoy les assistans eurent honte, mais luy descendant promptement de cheval, accourut plus viste que son aage ne portoit, ambrasser son fils, en luy disant, « Tu fais très bien, mon fils, de ressentir » à qui tu commandes, & de monstrer que tu » entends la grandeur de la charge que tu as » prise ».

IV. Scipion l'ancien estant à repos des affaires, ou de la guerre, ou de gouvernement, employoit tout son loysir à l'estude des lettres : au moyen dequoy il souloit dire, « Que quand il estoit » seul, il estoit plus accompagné : & quand il » estoit de loysir, c'estoit lors qu'il avoit plus » d'affaires ».

Ayant pris d'assaut la ville de Carthage la neufve en Espagne, quelques soudards luy amenerent une fort belle fille qu'ils avoient prise prisonniere, & la luy offrirent : il leur respondit, « Je la re» cevroye volontiers, si j'estois homme privé, » & non pas capitaine general ».

Eſtant au ſiege devant une ville, laquelle eſtoit aſſiſe en lieu bas, par deſſus laquelle apparoiſſoit un temple de Venus, il commanda que lon continuaſt les aſſignations de ceux qui avoient à plaider devant luy dedans ce temple là, & qu'il y tiendroit ſon audience au troiſieme jour d'après: comme il feit, ayant pris la ville.

Quelqu'un luy demanda en Sicile, ainſi qu'il eſtoit preſt de paſſer en Afrique, ſur quoy il ſe confioit de vouloir trajetter ſa flotte en l'Afrique, il luy monſtra trois cents hommes qui ſe jouoient & exercitoient tous armez aux exercices militaires, au long d'une haute tour aſſiſe tout ſur le bord de la mer: « Il n'y a, dit-il, pas un de ces » hommes que tu vois là, qui ne monte au hault » de ceſte tour, & ne ſe jette du hault en bas » la teſte la premiere, ſi je luy commande ».

Eſtant paſſé de là, & s'eſtant auſſi toſt faict maiſtre de la campagne, & ayant bruſlé deux camps de ſes ennemis, les Carthaginois envoyerent incontinent devers luy pour traitter d'appointement: & tant fut menée la prattique, qu'ils promirent de quitter tout tant qu'ils avoient de vaiſſeaux, quitter tous leurs elephans, & de payer une bonne groſſe ſomme d'argent: mais auſſi toſt comme Hannibal fut repaſſé d'Italie en Afrique, ils ſe repentirent de ce qu'ils avoient accordé & promis, pour la confiance qu'ils avoient ès for-

ces & en la perſonne de Hannibal : dequoy Scipion eſtant adverty leur dit, que quand ils voudroient il ne tiendroit pas le traicté qu'il leur avoit accordé, ſinon qu'ils payaſſent cinq mille talents [1], qui ſont trois millions d'or, davantage que ce qui avoit eſté accordé, pource qu'ils avoient mandé & faict venir Hannibal.

Et après que les Carthaginois eurent eſté par luy à vifve force desfaicts en battaille, ils renvoyerent de rechef des ambaſſadeurs pour traitter d'appointement & de paix : mais il leur commanda incontinent, qu'ils euſſent à ſe retirer, pource qu'il ne leur donneroit jamais audience, que premierement ils ne luy euſſent ramené Lucius Terentius, lequel eſtoit un gentilhomme Romain homme de bien & d'honneur, qui par fortune de guerre eſtoit tombé priſonnier ès mains des Carthaginois : puis quand ils le luy eurent amené, il le feit ſeoir coſte à coſte de luy au conſeil, & donna alors audience aux ambaſſadeurs, aux quels il ottroya la paix.

Depuis quand il entra dedans Rome en triomphe, à cauſe de ceſte victoire, Terentius ſuyvit ſon char triomphant, ayant un chappeau ſur ſa teſte, comme eſtant ſon ſerf affranchy, & advouant tenir ſa liberté de luy.

Et quand il fut treſpaſſé, à tous ceux qui ac-

[1] 23,341,250 livres de notre monnoie.

compagnerent le corps à sa sepulture, il [1] donna à tous à boire du breuvage faict de vin & de miel, & procura diligemment toutes autres choses dont il esperoit honorer ses funerailles : mais cela fut depuis.

Au reste quand Antiochus veit que les Romains estoient passez en Asie avec puissante armée pour luy faire la guerre, il envoya ses ambassadeurs devers Scipion, pour traicter d'appointement : auxquels il respondit, « Il falloit avoir » fait cecy devant, & non pas à ceste heure, que » vostre maistre a desja receu & le mords en la » bouche, & la selle avec le chevaucheur sur le » dos ».

Le senat avoit ordonné qu'il prendroit quelque argent ès coffres de l'espargne & tresor de la chose publique, mais les tresoriers ne vouloient pas ouvrir la chambre du tresor pour ceste journée là : Il leur dit qu'il l'ouvriroit doncques luy mesme, & qu'il le pouvoit bien faire, attendu qu'il estoit cause qu'on le tenoit ainsi fermé, pour la quantité grande d'or & d'argent qu'il avoit faict apporter dedans. Pætilius & Quintus [2], deux tribuns du peuple l'accusoient de plusieurs charges envers le peuple : Et luy au lieu de s'en justifier dit, seigneurs Romains, à tel jour qu'il est aujourd'huy proprement, je desfeis en bat-

[1] Terentius.

[2] Voyez les Observations.

taille les Carthaginois & Hannibal : & pourtant m'en vois-je tout de ce pas, avec ce chappeau de fleurs sur ma teste, au capitole, pour y sacrifier & rendre graces de la victoire à Jupiter : ce pendant qui voudra donner sa voix pour ou contre moy, le face à son plaisir. Et de faict ayant dit cela, il s'y en alla : & tout le peuple alla après luy laissant ses accusateurs plaider tout leur saoul.

V. Titus Quintius [1] dès son advenement aux affaires estoit desja si renommé, que devant qu'avoir esté ny ædile, ny præteur, ny tribun du peuple, il fut eleu consul : & estant envoyé capitaine general lieutenant du peuple Romain, pour faire la guerre à Philippus roy de Macedoine, il fut conseillé de s'abboucher premierement & parlementer avec luy. Philippus pour la seureté de sa personne luy demandoit ostages : « Pour ce, » disoit il, que les Romains ont icy plusieurs » capitaines avec toy, & les Macedoniens n'ont » que moy » : « Non, respondit Quintius, pour » ce que tu t'es rendu tout seul, ayant faict » mourir tous tes amis & parents ».

Après qu'il eut desfait en bataille ce roy Philippus, il feit proclamer en la feste des jeux Isthmiques, qu'il remettoit tous les Grecs en leur franchise & liberté entiere, pour desormais vivre à leurs loix : alors les Grecs feirent recher-

[1] Flamininus. Voyez sa Vie au Tome IV.

cher par toute la Grece les Romains qui avoient esté vendus pour esclaves durant les guerres de Hannibal, & les ayants rachettez de cinq cents[1] drachmes pour teste, qui sont cinquante escus, ils luy en feirent un present : & eux le suivirent en son triomphe avec des chappeaux sur leurs testes, comme la coustume est des serfs qui sont de nouveau affranchis.

Les Acheïens estoient en propos de faire entreprise pour aller conquerir l'isle de Zacynthe : mais il les admonesta de ne se jetter point hors du Peloponese, s'ils ne se vouloient mettre en danger, comme les tortues quand elles estendent leurs testes hors de leur cocque.

La nouvelle estant par toute la Grece, que le roy Antiochus s'y en venoit avec grosse puissance : tellement que tout le monde estoit effroyé d'ouïr nommer le nombre des combattans & leurs diverses armeures, il teint un tel propos au conseil des Acheïens : Qu'estant logé chez un sien hoste en la ville de Chalcide qui luy donnoit à soupper, il s'esmerveilla dont il pouvoit avoir recouvré tant de diverses sortes de venaison, comme il en voyoit servir sur la table devant luy : & que son hoste luy respondit, que c'estoit toute chair de pourceau, qui estoit seulement diversifiée de saulces & de façon de l'accoustrer. « En

[1] 389 livres de notre monnoie.

» cas pareil aussi, ne vous esbahissez point de » ceste grande armée du roy Antiochus pour ouïr » nommer des hommes d'armes armez de toutes » pieces, des chevaux legers, des archers à che- » val, des gens de pied : car tous ceux là ne sont » que Syriens, hommes nez à servitude, diffe- » rents les uns des autres de la diversité d'ar- » meures ».

Philopœmen estoit lors capitaine des Acheïens qui avoit bien des gens de cheval & des gens de pied, mais il n'avoit point d'argent pour les entretenir : Quintius en se jouant disoit, « Que » Philopœmen avoit bien des mains & des pieds, » mais qu'il n'avoit point de ventre », ce qui estoit de tant plus plaisant, que à la verité il se trouvoit de la composition de son corps tel.

VI. Caius Domitius [1], celuy que Scipion laisné laissa en son lieu auprès de son frere Lucius Scipion en la guerre contre le roy Antiochus, ayant recogneu l'armée des ennemis estans en battaille, comme les capitaines qui avoient charge en l'armée des Romains luy conseillassent que promptement il donnast la battaille : il leur respondit qu'il n'y avoit pas assez de jour pour pouvoir mettre en pieces tant de milliers d'hommes, les saccager & piller leur bagage, & puis s'en retourner au

[1] L'an de Rome 564. Appien l'appelle Cneius. V. *de Bello Syr.* p. 170, édit. d'Amsterdam, 1670, *in-8°*.

au camp & se traitter, mais qu'il le feroit le lendemain de bon matin : & de faict, le lendemain il leur donna la battaille, & en tua cinquante mille.

VII. Publius Licinius [1] consul, en une rencontre de gens de cheval fut vaincu par le roy Perseus, & perdit bien environ deux mille huit cens hommes, que morts que pris en la battaille. Après ceste victoire, Perseus envoya devers le consul pour traitter de paix & d'appointement : là où les conditions de paix que le vaincu proposa au vainqueur furent, qu'il se soubmeit entierement luy & son estat aux Romains, pour en faire & ordonner à leur discretion.

VIII. Paulus Æmylius poursuivant un second consulat, en fut debouté & refuzé : mais depuis, quand on veid que la guerre contre le roy Perseus alloit trop à la longue par l'ignorance, paresse & lascheté des capitaines que lon y envoyoit, les Romains l'esleurent consul pour la seconde fois : mais il leur dit, qu'il ne leur en sçavoit ny gré ny grace, d'autant qu'ils l'avoient eleu, non pour luy gratifier, attendu qu'il ne demandoit plus de charge, mais pour ce que eux mesmes avoient besoing d'un capitaine. Retournant de la place en sa maison, il trouva une sienne petite fille, qui avoit nom Tertia, toute esplorée : Si luy demanda la cause pourquoy elle plo-

[1] Crassus, l'an de Rome 583.

roit : elle respondit, « Nostre Perseus est mort, » mon pere ». C'estoit un petit chien qui avoit ainsi nom. A la bonne heure, dit-il, ma fille : je prens ceste mort pour bon augure.

Estant arrivé en son camp, il y trouva force babil & force braverie des soudards qui se mesloient de vouloir faire l'estat de capitaine, & qui s'entremettoient curieusement de plusieurs choses plus avant qu'ils ne devoient : il leur commanda qu'ils ne se meslassent point de tant de choses, mais seulement qu'ils se donnassent peine que leurs espées fussent bien afilées & bien pointues, & que luy provoiroit au demourant.

Ceux qui estoient aux escoutes la nuict, il ne vouloit point qu'ils portassent ne picque ny espée, à fin que sentans qu'ils n'avoient moyen de combattre, s'ils estoient surpris de l'ennemy, ils en fussent plus soigneux de resister au sommeil.

Estant entré dedans la Macedoine à travers les montaignes, il trouva devant soy les ennemis bien rengez en battaille : & luy conseilloit Scipion Nasica, que tout sur l'heure il leur allast donner la battaille : « Si j'estois en l'aage que tu » es, dit-il, j'aurois la mesme opinion que tu » as : mais la longue experience en ce mestier me » defend d'aller tout las du chemin combattre » une armée ordonnée en battaille ».

Après qu'il eut desfaict entierement Perseus,

en faisant aux alliez & confederez les festins de sa victoire, il disoit que de mesme sens & experience procedoient le sçavoir renger une battaille très effroyable à ses ennemis, & un festin très agreable à ses amis.

Perseus estant son prisonnier, qui le supplioit fort instamment qu'il ne fust point mené en triomphe : « Cela, luy dit-il, est en ta puissance » : luy donnant congé par ces parolles de se desfaire soy mesme.

Il fut trouvé ès tresors de ce roy une quantité infinie d'or & d'argent, dont il ne toucha ny ne prit jamais rien pour luy : mais il donna à Tubero son gendre, pour honorer sa vertu, une couppe d'argent du poids de cinq marcs[1] : encore dit on que ce fut la premiere vaissełle d'argent qui entra en la maison des Æmyliens.

De quatre siens enfans masles, il en avoit paravant donné les deux premiers à adopter en autres familles nobles : & des deux derniers qui luy estoient demourez en sa maison, l'un aagé de quatorze ans, luy mourut cinq jours avant son triomphe : & l'autre, qui avoit douze ans, cinq autres jours après : dont le peuple fut fort desplaisant, & en avoit grande compassion de luy : mais luy sortant en public, & reconfortant le peuple, dit, que desormais il pensoit estre

[1] Cinq livres. V. la Vie de Paul Émile.

hors de crainte & hors de danger que malheur aucun n'advint à la chose publique, pour ce qu'il supportoit pour tous l'envie de tant de prosperitez qu'il avoit euës pour le public, d'autant que la fortune l'avoit derivée & tournée toute sur sa maison seule.

IX. Caton l'ancien en harenguant devant le peuple Romain, & reprenant aigrement son intemperance, ses delices & superflue despense: « Il est bien malaisé, disoit-il, de parler à un » ventre qui n'a point d'aureilles » : & disoit aussi, qu'il s'esbahissoit comment pouvoit durer une cité, en laquelle un poisson se vendoit plus qu'un bœuf.

Et blasmant aussi la trop grande authorité & licence que lon donnoit par tout aux femmes: « Tous autres hommes, disoit-il, commandent » aux femmes, & nous à tous hommes, & les » femmes à nous ».

Aussi disoit-il, qu'il aimoit mieux ne recevoir gré ny grace quand il auroit faict quelque service, que n'estre pas puny quand il auroit faict quelque faute : & qu'il pardonnoit à tous ceux qui failloient par erreur ou ignorance, excepté à luy : & en sollicitant les magistrats de chastier ceux qui offensoient les loix, il disoit que ceux qui avoient le moyen & l'authorité de reprimer les malfaitteurs, & ne le faisoient, commandoient eux mesmes le mal.

Il diſoit auſſi, que les jeunes gens qui rougiſſoient quand on les reprenoit, luy plaiſoient plus que ceux qui palliſſoient : &, qu'il haïſſoit un ſoudard lequel en cheminant demenoit les mains, & en combattant les pieds, & qui ronfloit plus haut en dormant, qu'il ne crioit en frappant : & que celuy là eſtoit un mauvais gouverneur, qui ne ſe ſçavoit pas gouverner ſoy meſme.

Il avoit opinion que chacun doit avoir plus de honte de ſoy-meſme, que d'autre perſonne quelconque.

Voyant que pluſieurs prochaſſoient que lon leur erigeaſt des ſtatues : « J'ayme mieux, di-
» ſoit-il, que lon demande pourquoy on n'a point
» erigé de ſtatue à Caton, que pourquoy on luy
» en a erigé ».

Il conſeilloit à ceux qui avoient licence de faire ce qu'ils vouloient, de l'eſpargner, à fin qu'elle leur duraſt tousjours.

Ceux qui oſtoient l'honneur à la vertu, oſtoient, diſoit-il, la vertu à la jeuneſſe.

Il eſtoit d'advis que lon ne devoit ne prier un bon magiſtrat ou juge de choſe juſte, ne deprier de choſe injuſte.

Il diſoit que ſi bien l'injuſtice n'apportoit peril à celuy qui la commettoit, qu'elle en apporte à tous les autres.

Il admoneſtoit les vieilles gents de n'adjouſter

point à leur aage la laideur du vice, attendu qu'elle en a tant d'autres.

Il estimoit qu'il n'y avoit difference entre le courroucé & le furieux, sinon d'autant que l'un duroit plus, & l'autre moins.

Il disoit aussi, que lon ne portoit point d'envie à ceux qui usoient de leur fortune sagement & modereement : pource, disoit-il, « Que ce » n'est pas de nous que lon est envieux, mais de » ce qui est autour de nous ».

Et que ceux qui sont à bon esciant là où il faut jouër & rire, appresteront aussi à rire là où il faudra faire à bon esciant.

Et que les belles & vertueuses actions devroient tousjours rencontrer de belles descriptions, pour ne demourer jamais sans la gloire qui leur appartient.

Il reprenoit les citoyens Romains qui donnoient tousjours leurs voix à un mesme personnage aux elections des magistrats : car il semblera, dit-il, ou que vous n'estimerez pas beaucoup l'honneur de vos magistrats, ou que vous n'aurez pas beaucoup d'hommes que vous en jugiez dignes.

Il faisoit semblant d'avoir en admiration la force d'un qui avoit vendu des terres qu'il possedoit assises au long de la mer, comme estant plus puissant que la mer mesme : « Car ce qu'elle

» mine à peine peu à peu, ceſtuy cy l'a avallé » tout à un coup ».

Prochaſſant l'eſtat & office de cenſeur, & voyant que d'autres ſiens competiteurs & concurrens alloient careſſant & flattant le peuple pour s'inſinuer en ſa bonne grace : luy au contraire alloit criant que le public avoit beſoing d'un medecin aſpre & maupiteux, & d'une grande purgation, & pourtant qu'il falloit elire non celuy qui ſeroit le plus gracieux, mais le plus ſevere : & en faiſant ces remonſtrances là il fut eleu devant tous autres.

Enſeignant les jeunes hommes à hardiment & aſſeurément combattre, il diſoit, que la parole bien ſouvent effroye plus l'ennemy que l'eſpée, & la voix que la main, & luy fait prendre la fuitte.

En faiſant la guerre en Eſpagne à ceux qui habitent au long de la riviere de Betis, il ſe trouva en danger pour la multitude grande des ennemis qui eſtoient en armes contre luy, & ne pouvoit avoir promptement ſecours, ſinon des Celtiberiens, qui pour ce faire luy demandoient deux cents talents[1], qui ſont ſix vingts mille eſcus : les autres capitaines Romains ne vouloient point qu'il promeiſt ceſt argent à des Barbares pour leur ſalaire, mais Caton leur dit qu'ils s'abuſoient : « Car ſi nous gaignons, dit-il, nous les payerons,

[1] 933,750 liv. de notre monnoie.

» non du noſtre, mais aux deſpens de nos enne-
» mis : & ſi nous perdons, il n'y aura plus ne qui
» paye, ne qui demande à eſtre payé ».

Ayant pris plus de villes qu'il ne demoura de jours en Eſpaigne, ainſi que luy meſme dit, il n'y prit pour luy jamais rien plus, que ce qu'il y beut & mangea : mais bien departit il à chaſcun de ſes ſoudards une livre d'argent, diſant qu'il valoit mieux que pluſieurs retournaſſent de la guerre en leurs maiſons avec de l'argent, que peu avec de l'or : pour ce que les magiſtrats & capitaines ne ſe devoient accroiſtre de rien en leurs charges & gouvernemens, ſinon d'honneur & de gloire.

Au voyage de ceſte guerre il avoit quand & luy cinq de ſes ſerviteurs, deſquels il y en eut un qui achetta trois priſonniers de guerre : mais eſtant adverty que ſon maiſtre l'avoit ſçeu devant que venir devant luy, il ſe pendit & eſtrangla luy meſme.

Scipion l'Africain le priant de vouloir favoriſer à la cauſe des bannis d'Achaïe, à fin qu'ils fuſſent remis & reſtituez en leurs païs, il feit ſemblant de ne ſe ſoucier point de tel affaire : mais voyant que lon en parloit tant, & en faiſoit on ſi grande inſtance au ſenat, il ſe leva & dit, « Comme ſi nous n'avions autre choſe à faire,
» nous demourons tout le jour à diſputer icy de
» ces vieillards Grecs, à ſçavoir s'ils ſeront por-

» tez en terre par les fossoyeurs & porteurs de deçà, » ou par ceux de delà».

Posthumius Albinus avoit escrit des histoires en Grec, au prologue desquelles il prioit les auditeurs & lecteurs de luy pardonner s'il y avoit aucune improprieté au langage. Caton s'en mocquant disoit, qu'il meriteroit qu'on luy pardonnast, si c'estoit par ordonnance & commandement des amphictyons, qui estoient les estats de la Grece, qu'il eust esté contrainct, malgré luy, d'entreprendre ceste histoire.

X. Scipion le puisné, en cinquante & quatre ans qu'il vesquit, n'achetta, ny ne vendit, ny ne bastit oncques rien : & dit on qu'en une si grosse & si puissante maison, comme estoit la siene, lon n'y trouva jamais que trente trois livres pesant[1] de vaisselle d'argent, mesmement après avoir eu la ville de Carthage en sa puissance, & avoir enrichy ses soudards plus que jamais autre capitaine n'avoit faict.

Observant le precepte que luy avoit donné Polybius, il mettoit peine de ne se retirer jamais de la place, qu'il ne se fust rendu de nouveau quelqu'un de ceux qu'il rencontroit, comment que ce fust, familier & amy.

Estant encore jeune il avoit desja si grande reputation de vaillance & de sagesse, que Caton

[1] Grec, trente-trois livres pesant d'argent, & deux livres d'or.

l'aisné enquis des jeunes gens qui estoient au camp devant Carthage, entre lesquels il [1] estoit, il respondit :

> Celuy là seul est au nombre des sages,
> Les autres sont vaines umbres volages.

Au moyen dequoy, après son retour à Rome, ceux qui estoient demourez au camp le rappelloient, non pour envie qu'ils eussent de luy faire plaisir, mais pour ce qu'ils esperoient prendre plus tost & plus facilement la ville par son moyen. Au dedans des murailles de laquelle estant desja entré, & neantmoins les Carthaginois combattans encore du chasteau, Polybius luy conseilloit de faire jetter dedans la mer qui est entre deux, laquelle n'est pas fort creuse, des chausses-trappes, ou bien des aix percez de pointes de cloux, de peur que les ennemis passans ce bras de mer ne vinssent en sursaut assaillir leurs remparts. Il luy respondit que c'estoit une mocquerie, veu qu'ils avoient desja guaigné les murailles, & qu'ils estoient dedans la ville de leurs ennemis, chercher les moyens de ne combattre point contre eux. Et trouvant la ville toute pleine de statues & de tableaux Grecs, qu'ils avoient emportez des villes de la Sicile, il commanda que les Siciliens vinssent recognoistre ce qui seroit à eux, &

[1] Scipion.

qu'ils l'emportassent : mais de tout le pillage il ne voulut pas endurer qu'aucun esclave ny affranchy en prist ny en achetast chose du monde, combien qu'au demourant chascun en pillast & emportast ce qu'il vouloit.

Le plus grand & plus familier amy qu'il eust, Lælius, poursuivoit l'estat du consulat, & luy favorisoit & aidoit sa poursuitte en tout ce qu'il pouvoit : à l'occasion dequoy il demanda à un Pompeius qui briguoit aussi le mesme estat, s'il estoit vray qu'il le poursuivist : or estimoit on que ce Pompeius là fust fils d'un menestrier joueur de flustes : Il luy feit response qu'il ne le poursuivoit pas, & qui plus est, luy promeit qu'il accompagneroit Lælius à faire sa poursuitte par-tout, & qu'il prieroit pour luy. Ils se fierent à ses paroles, dont ils furent trompez, & le jour de l'election l'attendirent long temps, jusques à ce qu'on leur vint rapporter qu'il estoit desja en la place qui briguoit pour luy mesme, & se recommandoit à tous les citoyens, les uns après les autres. Dequoy tous les autres se courrouceans, Scipion s'en prit à rire disant, « C'est une grande sottise à nous, quand j'y pen- » se, que nous avons icy demouré si long temps » à attendre un flusteur [1], comme si nous euf-

[1] C'est pour ce que durant les sacrifices, on jouoit tousjours des flustes. *Amyot.*

» sions à prier & invoquer non des hommes,
» mais des dieux ».

Appius Claudius briguoit à la concurrence de luy, l'office de censeur, & disoit pour rendre sa brigue plus favorable, qu'il saluoit sans aide de protecolle par nom & par surnom, tous les citoyens de Rome, là où Scipion n'en cognoissoit, par maniere de dire, pas un : « Tu dis la verité » respondit Scipion, car j'ay tousjours eu soing » non d'en cognoistre beaucoup, mais de n'estre » incogneu de pas un ». Au reste il conseilloit aux Romains qui lors avoient la guerre contre les Celtiberiens, qu'ils les envoyassent tous deux au camp en estat ou de lieutenans, ou de coulonnels de gens de pied, & puis qu'ils reçeussent les tesmoignages des capitaines & hommes de guerre, qui auroit mieux faict le devoir d'homme de bien d'eux deux.

Ayant esté creé censeur, il osta le cheval à un jeune homme, d'autant que despendant excessivement à faire grand'chere, du temps que la ville de Carthage estoit assiegée, il avoit fait faire une piece de four [1], en forme de ville, & l'appellant Carthage, l'abandonna à deschirer & piller à ceux qui estoient à table avec luy. Et comme le jeune homme luy demandast, pour quelle

[1] Un gâteau.

caufe il le caſſoit & le privoit du cheval public : « Pour autant, dit-il, que tu as ſaccagé & pillé » Carthage devant moy ».

Durant le temps de ſa cenſure, il apperçeut un jour Caius Licinius qui paſſoit : « Je ſçay » de certain, dit-il, que ceſt homme icy eſt » parjure : mais d'autant qu'il n'y a perſonne » qui l'accuſe, je ne puis eſtre juge & teſmoing » enſemble ».

Eſtant envoyé luy troiſieſme [1] par le ſenat, comme contrerolleur general pour ſyndiquer, comme dit Clitomachus, les hommes & le gouvernement des villes, & voir comme ſe gouvernoient les peuples, les nations, & les roys, quand il fut arrivé en Alexandrie, & deſcendu de la navire, les Alexandrins accourans de toutes parts pour le voir, le prierent de deſcouvrir ſa teſte, d'autant qu'il avoit le bout de ſa robbe deſſus, à fin qu'ils le veiſſent mieux à face toute deſcouverte : ce qu'il feit, dequoy ils jetterent grandes acclamations, & luy applaudirent des mains en ſigne de joye : & comme leur roy ſe parforceaſt à grande peine, tant il eſtoit gras & delicat, à faire à l'envy d'eulx qui le ſuyvoient par tout : Scipion dit tout bas en l'oreille de ceux qui eſtoient plus près de luy : « Les Alexandrins » reçoivent desja ce fruict de noſtre voyage,

[1] Avec Mummius & Metellus.

» qu'au moins ils voient leur roy se promenant » pour l'amour de nous ».

En ce voyage il estoit accompagné d'un sien amy philosophe nommé Panætius [1], & de cinq serviteurs, desquels comme l'un fust mort en ceste peregrination, il n'en voulut point achetter d'autre (* hors de païs,) ains en feit venir un autre de Rome.

Il sembloit que les Numantins fussent invincibles & inexpugnables, d'autant qu'ils avoient ja vaincu & desfaict plusieurs capitaines : au moyen de quoy le peuple Romain eleut Scipion consul pour la seconde fois, & comme plusieurs jeunes hommes en bien grand nombre se preparassent pour le suyvre à ceste guerre, le senat l'empescha soubs couleur de dire, que l'Italie demoureroit deserte de gens de defense : & si ne luy permeirent pas de prendre de l'argent qui estoit ja tout prest & present au thresor, ains luy baillerent des assignations sur les payemens des fermiers, dont les termes n'estoient pas encore escheus. Et quant aux deniers, Scipion dit qu'il ne demoureroit pas pour cela, d'autant que son argent & celuy de ses amis fourniroit à cela : mais quant à ce qu'on ne luy vouloit pas souffrir

[1] De l'île de Rhodes, selon Strabon, p. 968. Cicéron le mettoit presque au premier rang entre les philosophes stoïciens. *In Lucul.* p. 31.

* Ceci n'est point dans le grec.

lever & emmener gens, il s'en plaignit bien fort, pource qu'il disoit que la guerre où lon l'envoyoit estoit dangereuse & difficile : « Car si c'est » pour la vaillance des ennemis que nos gens y » ont esté tant de fois desfaicts, elle est dange» reuse pour avoir à combattre contre de tels » ennemis : & si ça esté par la faute & lascheté » de noz gens, elle l'est encore, pour avoir à » combattre avec de si lasches amis ».

Estant arrivé au camp, il y trouva un grand desordre, grande dissolution, superstition, & grande superfluité de toutes choses : si en bannit & chassa incontinent toutes sortes de devins & de diseurs de bonne adventure, tous sacrificateurs, & tous macquereaux tenants bordeaux publiques, & commanda que chascun renvoyast chez soy toute autre sorte de vaisselle & d'utensiles, sinon la marmite à faire cuire la chair, la broche, & le pot à boire, de terre : de couppes ou de flaccons d'argent ne permeit que lon en peust retenir pesant plus de deux livres. Il defendit de se baigner & estuver, & s'il y en avoit qui se voulussent oindre, qu'ils se frottassent eux mesmes, & que c'estoient les bestes qui n'ont point de mains, qui avoient besoing d'hommes qui les frottassent. Il ordonna aussi que lon disnast tout debout sans manger viande chaulde, mais que pour soupper, on s'asseist qui voudroit, sans y manger

autre chose que du pain avec quelque potage lié, & un simple mets de chair boulie ou rostie, & luy mesme alloit vestu d'une cappe noire bouclée par devant, disant qu'il portoit le deuil de la honte de son armée.

Il trouva que un colonnel de gens de pied, nommé Memmius, faisoit porter après luy sur ses sommiers des couppes & vases à boire, enrichis de pierreries, & d'ouvrage de Thericles [1], si luy dit, « Tu t'es rendu pour trente jours inu» tile à moy & à ton païs, estant tel, & pour » toute ta vie à toy mesme, t'accoustumant à » si superflues delices ».

Un autre luy monstroit sa rondelle [2] fort bien & richement ornée, auquel il respondit : « Voylà » une belle rondelle, mon amy, mais il faut » qu'un soudard Romain mette plus son esperance » en sa main droitte, que non pas en sa gauche ».

Un autre ayant chargé sur ses espaules un faisceau des pallis dont on remparoit le camp, se plaignoit qu'il estoit trop chargé : c'est bien employé, dit-il, pource que tu te fies plus en ces pallis, que tu ne fais en ton espée.

Voyant les ennemis Numantins desesperez, il ne voulut pas incontinent les aller combattre, ains tira la chose en quelque longueur, disant qu'il achettoit avec le temps la seureté des affaires,

[1] Grec, & des vases Thériciéens. | [2] Sorte de bouclier.

pource

pource que le bon capitaine doit faire comme le ſage medecin, qui ne vient jamais à l'extreme remede de coupper la partie avec le fer, ſinon à l'extremité, après que tous autres moyens de medecine luy defaillent, toutefois ayant eſpié ſon occaſion, il donna la battaille à ceux de Numance & les desfeit : quoy voyans les vieillards dirent injure à leurs gens, de ce qu'ils s'eſtoient ainſi laiſſez battre par ceux qu'ils avoient battus tant de fois : mais il y en eut un qui leur reſpondit, « Les moutons ſont bien les meſmes qu'ils » eſtoient par cy devant, mais ils ont un autre » berger ».

Après avoir pris la ville de Numance, & avoit entré en triumphe dedans Rome pour la deuxieme fois, il tomba en different grand à l'encontre de Caius Gracchus, pour la cauſe du ſenat, & des alliez & confederez : dequoy le commun peuple eſtant indigné contre luy, feit bruit & le ſiffla pour le faire deſcendre de la tribune aux harengues, ainſi comme il leur cuyda faire ſes remonſtrances : mais il leur dit, « Jamais la cla» meur de tout un camp en armes ne m'eſtonna, » tant s'en fault que la crierie d'une tourbe de » gens ramaſſez me puiſſe troubler, à qui je ſçay » que l'Italie n'eſt point mere, mais maraſtre ». Et comme ce Caius Gracchus criaſt tout haut, qu'il le falloit tuer comme un tyran : « Ils ont

» raiſon de me vouloir faire mourir ceux qui font » la guerre à leur propre païs, car ils ſçavent bien » que Rome ne peult tomber tant que Scipion » ſera debout, ny Scipion vivre quand Rome » ſera abbattue ».

XI. Cecilius Metellus deliberant comme il pourroit faire ſeurement ſes approches devant une place forte, comme un centenier luy diſt, « En perdant ſeulement dix hommes tu l'emporteras : » il luy demanda, « S'il vouloit eſtre l'un » de ces dix ».

Et comme un autre colonnel de gens de pied encore jeune d'aage luy demandaſt ce qu'il vouloit faire : « Si je penſois, dit-il, que ma chemiſe » le ſçeuſt, je la deſpouillerois tout à ceſte heure » pour la mettre dedans le feu ».

Il avoit eſté contraire à Scipion durant ſa vie, mais quand il fut mort il en eut regret, & commanda à ſes enfans qu'ils allaſſent mettre leurs eſpaules ſoubs le lict pour le porter à ſon enterrement, diſant qu'il rendoit graces aux dieux, de ce que Scipion avoit eſté né à Rome, & non pas ailleurs.

XII. Caius Marius eſtant venu de fort bas lieu au maniement des affaites, par le moyen des armes, demanda l'office d'ædilité grande : & ſentant qu'il n'y faiſoit pas bon, au meſme jour paſſa à demander & pourſuyvre la petite : & neant-

moins encore qu'il fuſt deboutté de toutes les deux, ſi ne perdit il point l'eſperance de ſe veoir un jour le premier des Romains.

Ayant des varices qui ſont des venes eſlargies en l'une & en l'autre cuiſſe, il les bailla à coupper au chirurgien ſans eſtre lié, & endura toute l'operation du chirurgien, ſans ſouſpirer ny froncer les ſourcils : mais comme le medecin ayant fait à une cuiſſe paſſaſt à l'autre, il ne la luy voulut pas donner, diſant que la cure de tel mal ne meritoit pas que lon en enduraſt de ſi griefves douleurs.

Il avoit un neveu appellé Lucius qui au ſecond conſulat de ſon oncle voulut forcer un beau jeune fils [1], qui ne faiſoit lors que commancer à porter les armes ſoubs ſa charge. Ce jeune homme le tua tout roide : & comme pluſieurs l'accuſaſſent de ce meurtre, il confeſſa franchement qu'il avoit voirement fait mourir ſon capitaine, & en dit & declara la cauſe tout publiquement. Marius, le faict entendu, ſe feit apporter une des couronnes que lon avoit accouſtumé de donner à ceux qui faiſoient quelque bel acte de prouëſſe à la guerre, & la poſa luy meſme de ſa propre main ſur la teſte du jeune homme.

[1] Il s'appelloit Trébonius. On ne peut deviner pourquoy Amyot a ſupprimé ce nom aſſez intéreſſant, & que Plutarque n'a point omis.

Eſtant campé aſſez près du camp des Teutons, en lieu où il y avoit bien peu d'eau, comme ſes ſoudards ſe plaigniſſent qu'ils mouroient de ſoif, il leur monſtra une riviere non gueres loing, qui couloit au long du camp des ennemis : c'eſt là, dit-il, qu'il faut que vous alliez achetter à boire au prix de voſtre ſang, ſi vous en voulez avoir : les ſoudards luy reſpondirent, qu'il les y menaſt donc, ce pendant que leur ſang eſtoit encore liquide, & qu'il n'attendiſt pas qu'il fuſt du tout ſec & caillé de ſoif.

Du temps de la guerre des Cimbres il donna tout à un coup droict de bourgeoiſie Romaine à mille hommes de Camerin [1], qui avoient fort bien ſervy en ceſte guerre, choſe qui eſtoit contre toutes loix : & comme quelques uns le repriſſent de ce qu'il avoit ainſi tranſgreſſé les loix, il leur reſpondit, « Qu'il n'avoit peu entendre » ce que diſoient les loix, pour le grand bruit » des armes ».

Et du temps de la guerre Sociale, ſe voyant enfermer de trenchées tout à l'entour, & aſſieger, il eut patience, attendant tousjours ſon occaſion : & comme Pompeius Silo [2] capitaine general des ennemis luy dit, « Marius ſi tu es ſi grand ca» pitaine que lon dit, ſors dehors de ton camp » & me viens combattre » ; « Mais toy, dit-il,

[1] Voyez ſa Vie, chap. XLVIII. | [2] V. la Vie de Marius, ch. LIX.

» ſi tu es ſi grand capitaine que tu penſes, con-
» trains moy malgré que j'en aye de ſortir pour
» t'aller combattre ».

XIII. Catulus Luctatius en la guerre Cimbrique eſtant campé au long du fleuve d'Atheſis, & voyans les Romains que les Barbares s'efforçoient de paſſer l'eau, ils delogerent, quelque remonſtrance que leur capitaine leur ſçeuſt faire : & quand il veit qu'il ne les pouvoit autrement arreſter, luy meſme ſe meit entre les premiers qui fuyoient, à fin qu'il ne ſemblaſt point qu'ils fuyſſent devant leurs ennemis, mais qu'ils ſuyviſſent leur capitaine.

XIV. Sylla ſurnommé l'heureux, entre ſes proſperitez en comptoit deux pour les plus grandes, l'une qu'il avoit eu bonne amitié avec Metellus Pius : l'autre, qu'il n'avoit pas deſtruit la ville d'Athenes, ains l'avoit preſervée de ruine.

XV. Caius Popillius fut envoyé devers le roy Antiochus [1] portant une lettre du ſenat, par lequel on luy mandoit, qu'il euſt à retirer ſon armée d'Ægypte, & de ne point s'attribuer & uſurper le royaume qui appartenoit aux enfans de Ptolomeus orphelins. Antiochus le voyant venir devers luy à travers ſon camp, le ſalüa de tout loing : Popillius ſans le reſaluër luy bailla ſa

[1] L'an de Rome 586. C'eſt Antiochus Épiphane, ou l'illuſtre, roi de Syrie ; & les rois d'Égypte, Philometor & Évergéte.

lettre : laquelle Antiochus leut, & après l'avoir leuë respondit, qu'il delibereroit sur ce que le senat luy mandoit, & puis qu'il luy feroit response. Popillius adonc luy feit un cercle autour de luy avec une baguette qu'il tenoit en la main, en luy disant : « Delibere doncques, dit il, avant » que sortir de ce cercle, & m'en fais response ». Toute l'assistance s'estonna merveilleusement de l'asseurance & hardiesse de cest homme. Et Antiochus sur le champ luy respondit, qu'il feroit doncques ce qu'il plairoit aux Romains : & adonc Popillius le salüa amiablement, & l'embrassa.

XVI. Lucullus en Armenie s'en alloit avec dix mille homme de pied, & mille de cheval, trouver le roy Tygrane, qui avoit cent cinquante mille hommes de guerre, pour luy donner la battaille, & estoit le sixiesme jour d'octobre, auquel l'armée Romaine, qui estoit soubs un Scipion [1], avoit esté desfaicte par les Cimbres. Et comme quelqu'un luy dist, que les Romains abominoient & redoubtoient fort ce jour là : « C'est pourquoy, » dit il, il nous fault aujourd'huy combattre ver- » tueusement & courageusement, à celle fin que » nous rendions ceste journée, que les Romains » tiennent pour triste & malencontreuse, joyeuse » & heureuse ».

[1] C'est Cæpion qui fut battu par les Cimbres, l'an de Rome 649.

Et comme les Romains redoubtassent principalement les hommes d'armes Armeniens, estans armez de toutes pieces, il leur dit, qu'ils ne s'en donnassent point d'ennuy, « Pour ce que je vous » asseure que vous aurez plus de peine à les des- » pouiller, que vous n'aurez à les tuer ». Et montant le premier dessus une motte, après avoir de là un peu consideré la contenance des Barbares qui branloient, il s'escria tout hault : « Com- » pagnons, ils sont à nous », & de faict, s'estans d'eux mesmes mis en route, sans que personne eust hardiesse d'attendre, il les chassa tellement, qu'il en tua sur le champ jusques à bien cent mille, sans y perdre des siens que cinq tant seulement.

XVII. Cneius Pompeius [1] surnommé le grand fut autant aimé des Romains, comme son pere avoit esté haï : & estant encore fort jeune, il se joignit à la faction de Sylla, & sans avoir office quelconque de la chose publique, ny estre du senat, il leva grand nombre de gens de guerre de tous costez d'Italie : & comme Sylla l'appellast à soy, il dit, qu'il ne meneroit point ses gens à son capitaine, qu'ils n'eussent premierement fait quelque destrousse, & quelque desfaicte avec effusion du sang des ennemis : & de faict il n'y

[1] Né le 30 septembre, l'an de Rome 648.

alla point que premierement il n'eust desfait en plusieurs rencontres plusieurs chefs des ennemis.

Depuis estant envoyé par Sylla pour gouverneur en la Sicile, entendant que ses gens s'escartans de la trouppe, alloient robant, forceant & pillant par tout le chemin, il feit mourir ceux qui se desbandoient sans congé, & qui alloient courir çà & là : mais à ceux qui alloient par son commandement en quelque commission qu'il leur bailloit, il leur seelloit leurs espées avec son cachet.

Il fut sur le poinct de faire passer au fil de l'espée tous les Mamertins entierement, d'autant qu'ils avoient tenu & suivy le party contraire à Sylla. Mais Stennius [1] un des habitants de ceux qui avoient accoustumé de prescher & mener le peuple par leurs harengues, luy dit, « Qu'il ne » feroit pas bien si pour un seul coulpable, il » en faisoit mourir plusieurs innocents, & que » c'estoit luy seul qui avoit esté cause de tout le » mal, ayant induit par persuasion ses amis, & » par force ses ennemis à prendre & suivre le » party de Marius ». Pompeius esmerveillé de ceste remonstrance dit, qu'il pardonnoit aux Mamertins, s'ils s'estoient laissez mener & persuader à un tel personnage, qui avoit plus

[1] V. les Préceptes d'administration où il est nommé Sthénon, ch. LXI.

cher le falut de fon païs que fa vie propre, & de faict il abfolut la ville toute, & Stennius mefme.

Depuis eftant paffé en Afrique contre Domitius, & y ayant gaigné une groffe battaille, comme fes foudards le faluaffent empereur, qui eft à dire fouverain capitaine general, il leur dit, qu'il ne recevroit point ceft honneur tant que le rempar du camp des ennemis feroit debout : & adonc eux s'en courants tout de ce pas, encore qu'il feift une groffe pluye, allerent abbattre la palliffade, & faccager le camp des ennemis.

A fon retour Sylla luy feit de grandes careffes & beaucoup d'honneur, & entre autres fut le premier qui l'appella Magnus : toutefois comme il fe deliberaft d'entrer en triomphe dedans Rome, Sylla l'en voulut empefcher, alleguant pour fa raifon, qu'il n'eftoit pas encore receu au fenat. Pompeius fe tournant devers les affiftans : « Il femble, dit-il, que Sylla ignore qu'il y a » plus d'hommes qui adorent le foleil levant, » que le foleil couchant » : quoy entendant Sylla, s'efcria : « Et bien de par dieu, qu'il triomphe » donc, s'il en a tant d'envie ». Toutefois encore luy faifoient empefchement Servilius homme de dignité fenatoriale, qui s'en courrouceoit, & plufieurs de fes foudards mefmes s'oppofoient à

ſon triomphe, s'ils n'avoient quelques preſents qu'ils pretendoient leur eſtre deuz : mais Pompeius dit hault & clair, « Qu'il quitteroit plus » toſt là triomphe & tout, que de ſe ſoubmettre » à les careſſer ne flatter » : & adonc Servilius luy dit, « A cela voy-je maintenant, Pompeius, » que tu es grand veritablement, & digne de » triomphe ».

Eſtant la couſtume à Rome que les chevaliers, après avoir eſté à la guerre le temps prefix & ordonné par les loix, amenaſſent leur cheval ſur la place devant les deux reformateurs des meurs, que lon appelle les cenſeurs, & racontaſſent là publiquement les guerres où ils ſe ſeroient trouvez, & les capitaines ſoubs leſquels ils auroient porté les armes, à fin que ſelon leurs merites ils en fuſſent ou louez ou blaſmez : Pompeius eſtant conſul amena luy meſme ſon cheval par la bride devant les cenſeurs, qui pour lors eſtoient Gellius & Lentulus : & comme eux ſuivant l'ordonnance luy demandaſſent, « S'il avoit eſté à la guerre autant d'années » comme il eſtoit requis par les loix » : « Ouy, » reſpondit-il, & tousjours ſous moy meſme » capitaine ».

Eſtant en Eſpaigne ſaiſy des papiers de Sertorius, entre leſquels y avoit pluſieurs lettres miſſives des principaux du ſenat, qui appelloient

Sertorius à Rome pour y remuer encore quelque nouveau mesnage, il les meit toutes au feu, donnant à ceux qui avoient eu mauvaise volonté, moyen de se repentir & de se corriger.

Phraates roy des Parthes, envoya devers luy le prier de ne passer point la riviere d'Euphrates, & faire que ce fust la borne d'entre luy & eux : mais plus tost, dit-il, sera-ce la justice qui sera la borne d'entre les Parthes & les Romains.

Lucius Lucullus après estre retourné de ses guerres & conquestes s'abandonna debordeement aux voluptez & à vivre sumptueusement, reprenant Pompeius de ce qu'il appetoit tousjours de plus en plus à avoir de grandes charges plus que son aage ne portoit : à quoy Pompeius respondoit, « Qu'il estoit plus hors d'aage à un vieillard » s'abandonner aux delices & voluptez, que de » vaquer aux charges de la chose publique ».

Un jour qu'il estoit malade, les medecins luy ordonnerent qu'il mangeast d'une grive : on en chercha en plusieurs lieux, & n'en peut on trouver, pour ce que ce n'estoit pas en leur saison : mais il y eut quelqu'un qui dit que lon en pourroit recouvrer chez Lucullus, là où lon en nourrissoit tout le long de l'année. « Et quoy, » dit-il, si Lucullus donc n'estoit friand & » delicat, Pompeius ne vivroit-il pas »? & laissant là l'ordonnance de son medecin, il se feit

appreſter de ce que lon peult trouver par tout ordinairement.

Pour une grande famine & diſette de bleds qui advint à Rome, il fut eleu en apparence de parole provoyeur general, ou ſuperintendant des vivres, mais en effect de pouvoir, ſeigneur de la mer & de la terre : à l'occaſion dequoy il alla en Afrique, en Sardaigne & en Sicile : là où ayant fait grand amas de bleds, il s'en vouloit viſtement retourner à Rome : mais une groſſe tourmente ſe leva, tellement que les pilotes & mariniers meſmes craignoient fort de ſe mettre en mer & de faire voile : mais luy s'embarquant le premier, & commandant de lever l'ancre, dit tout hault, « Il eſt neceſſaire d'aller, & non » pas neceſſaire de vivre ».

Quand la querelle d'entre luy & Cæſar fut à plein deſcouverte, il y euſt un Marcellinus qui avoit eſté avancé par luy, & s'eſtoit neanmoins depuis tourné du coſté de Cæſar, qui en plein ſenat dit pluſieurs choſes à l'encontre de luy. Pompeius ne ſe peut tenir qu'il ne luy diſt adonc : « N'as-tu point de honte Marcellinus, de meſdire » ainſi publiquement de moy, qui t'ay rendu » eloquent, au lieu que tu eſtois muet : & ſaoul, » juſques à rendre ta gorge, là où tu mourois » de faim au paravant » ?

A Caton qui le tanſoit & reprenoit aigrement

de ce qu'il ne l'avoit jamais voulu croire, quand il luy avoit predit par plusieurs fois que la puissance & l'augmentation de Cæsar, à quoy il tenoit la main, estoit au grand danger & prejudice de la chose publique, il respondit, « Tes » conseils estoient plus prudents, & les miens » plus amiables ».

Er parlant de soy-mesme librement, il disoit, qu'il avoit eu toutes ses charges plus tost qu'il ne les avoit attendues, & les avoit quittées plus tost qu'on ne l'avoir attendu.

Après la battaille de Pharsale s'enfuyant en Ægypte, en voulant passer de sa galere en une petite barque de pescheur, que le roy luy avoit envoyée pour l'amener à bord : en se retournant devers sa femme & devers son fils, il ne leur dit autre chose sinon ces vers d'Euripide,

Qui en maison de prince entre, devient
Serf, quoy qu'il soit libre quand il y vient.

Estant passé en ceste barque, & luy ayant esté donné un coup d'espée à travers le corps, il ne feit autre chose que souspirer une fois seulement & sans mot dire, ains s'affublant le visage, s'abandonna à tuer.

XVIII. Ciceron l'orateur estoit mocqué de quelques uns à cause de son nom (* qui signifie

* Ceci n'est pas dans le grec.

un pois chiche) à cause dequoy ses amis luy conseilloient de changer son nom : mais luy au contraire disoit, qu'il rendroit le nom des Cicerons plus illustre & plus renommé que ceux des Catons, des Catules, ne des Scaures : & faisant une offrande d'un vase d'argent aux dieux, il y feit bien engraver les lettres de ses deux premiers noms, mais pour le troisieme, il feit engraver la figure d'un pois chiche.

Il disoit que les orateurs qui crioient hault à pleine teste, pource qu'ils se sentoient foibles de suffisance, avoient recours au hault braire, ne plus ne moins que les boiteux montent sur des chevaux.

Verrès avoit un fils diffamé d'avoir abusé de son corps en la fleur de sa jeunesse, & neantmoins il disoit injure à Ciceron jusques à l'appeller impudique & paillard : Ciceron luy respondit, « Tu n'entens pas que c'est à part en la maison » à huys fermez, qu'il fault tanser de cela ses » enfans ».

Metellus Nepos luy dit un jour en debattant avec luy, « Tu as fait mourir plus de gens par ton » tesmoignage, que tu n'en as sauvé par ton bien » dire » : « Je croy bien, respondit il, car j'ay » plus de foy que d'eloquence ».

Ce mesme Metellus luy demandoit, qui estoit son pere, comme luy reprochant qu'il estoit

homme neuf [1] : « Ta mere, dit il, a fait ceste » responſe bien plus mal aiſée à toy », car la mere de Metellus eſtoit tenue pour femme impudique, & Metellus luy meſme homme leger & ecervellé, & ſe laiſſant aller à tous ſes appetits.

Il avoit fait mettre deſſus la ſepulture d'un Diodotus qui avoit eſté ſon maiſtre en retorique, la figure d'un corbeau de pierre : « Voilà, dit » Ciceron, la recompenſe telle qu'il luy falloit : » car il luy a enſeigné à voler, & non pas à » parler ».

Vatinius eſtoit un mauvais homme & ſon adverſaire : il courut un bruit, qu'il eſtoit treſpaſſé : depuis le bruit ſe trouva faulx : « Periſſe malement, dit Ciceron, celuy qui a ſi malement » menty ».

Il y avoit quelqu'un que lon ſouſpeçonnoit eſtre natif d'Afrique, qui luy diſoit, « Je ne » t'entend point » : « Je m'en esbahy, dit il, » veu que tu as les oreilles percées ».

Caius Popillius [2] vouloit eſtre tenu pour juriſconſulte encore qu'il n'y ſceuſt rien, & qu'il fuſt au demourant homme de lourd entendement. Il fut

[1] On appelloit à Rome hommes nouveaux, ceux qui n'étant point de race patricienne parvenoient les premiers de leur famille aux charges qui donnoient entrée dans le ſenat.

[2] On le trouvera appellé Publius Conſta dans la Vie de Cicéron. D'autres écrivent Cotta, ou Caſſius.

appellé en jugement pour porter tesmoignage de verité touchant quelque faict, duquel il respondit qu'il ne sçavoit rien : & Ciceron luy dit, « Tu pen- » ses à l'adventure que l'on t'interrogue du droict ».

Hortensius l'orateur qui plaidoit la cause de Verrès, avoit eu de luy pour son loyer une image de Sphinx, qui estoit d'argent : Ciceron luy ayant d'adventure jetté quelque parole ambiguë & obscure : « Je ne sçay, dit il, que cela » veult dire quant à moy, car je n'entends rien à » soudre les ænigmes » : « Si est-ce, dit Ciceron, » que tu as le Sphinx en ta maison ».

Il rencontra quelque fois Voconius qui menoit quand & luy trois siennes filles, lesquelles estoient fort laides toutes trois : Il se prit à dire tout bas à ceux qu'il avoit autour de luy, « Cest » homme cy a semé ses enfans en despit du » soleil ».

Faustus fils de Sylla se trouva à la fin tant endebté, qu'il fut contrainct d'exposer ses meubles en vente, & en feit mettre des affiches par les carrefours pour le notifier : « J'aime bien » mieux ces affiches & proscriptions icy, dit » Ciceron, que celles de son pere ».

Cæsar & Pompeius estans entrez en aperte guerre l'un contre l'autre : « Je sçai bien, dit il, » qui fuir, mais je ne sçay à qui ».

Il reprenoit grandement Pompeius de ce qu'il avoit

avoit abandonné la ville de Rome, & qu'il avoit mieux aimé imiter en cela le gouvernement de Themiſtocles que celuy de Pericles, diſant que les affaires de lors reſſembloient plus au temps de Pericles qu'à celuy de Themiſtocles.

Il ſe retira du coſté de Pompeius premierement, puis quand il y fut, il s'en repentit: & comme Pompeius luy demandaſt, là où il avoit laiſſé ſon gendre Piſon: il luy reſpondit promptement, chez ton beau pere [1].

Quelqu'un eſtoit paſſé du camp de Cæſar en celuy de Pompeius, & diſoit qu'il avoit eu ſi grande haſte de venir, qu'il avoit laiſſé ſon cheval: « Tu as, luy dit il, mieux prouveu à » ſauver la vie de ton cheval que la tienne ».

A quelque autre qui venoit rapporter au camp de Pompeius, que les amis de Cæſar eſtoient tous triſtes: « Mais dis tu qu'il veuillent mal à Cæſar ».

Après la battaille de Pharſale perdue, Pompeius s'en eſtant desja fuy, il y eut un Nonius qui vint dire, qu'il ne ſe falloit point deſeſperer, & qu'ils avoient encore ſept aigles, qui eſtoient les enſeignes des legions: « Tes admoneſtemens, » dit-il, ſeroient bons, ſi nous avions la guerre » contre les geays ».

Après que Cæſar victorieux fut venu au-deſſus

[1] Piſon avoit épouſé Tullie, fille de Cicéron, & Pompée Julie, fille de Céſar.

de tous ses affaires, & qu'il eut fait redresser avec honneur les statues de Pompeius, qui avoient esté abbatues, Ciceron dit, « Que » Cæsar en relevant celles de Pompeius avoit » asseuré les siennes ».

Il estimoit tant l'honneur de bien dire, & y prenoit si grand'peine, avec si grande ardeur d'affection, que ayant à plaider une cause devant les cent juges [1] seulement, estânt escheut le jour de l'assignation, l'un de ses serfs, Eros, luy vint apporter la nouvelle que la cause estoit remise au lendemain : il en fut si aise, qu'il luy en donna liberté pour ceste bonne nouvelle.

XIX. Caius Cæsar, lors qu'il fuyoit la fureur de Sylla, estant encore fort jeune, il tomba entre les mains de quelques coursaires, qui luy demanderent de premiere arrivée quelque petite somme d'argent pour sa rençon : il se mocqua d'eux, qui ne sçavoient pas quel personnage ils avoient pris, & de luy mesme leur promeit de leur en payer deux fois autant qu'ils luy en avoient demandé : & estant par eux gardé soigneusement pendant qu'il avoit envoyé chercher & amasser argent pour leur bailler, il leur envoyoit faire commandement de se taire, & ne mener point de bruit pendant qu'il reposoit.

[1] Le tribunal des Centumvirs qui jugeoit de certaines causes particulieres, comme des tutèles, testamens, &c.

Et s'exercitant à escrire tant en prose que en vers durant qu'il estoit entre leurs mains, il leur recitoit après ce qu'il avoit composé : & s'il voyoit qu'ils ne le louassent pas assez à son gré, il les appelloit barbares & ignorans, & en riant les menassoit qu'il les feroit pendre, comme il feit bien tost après : car estant sa rençon venue, luy delivré de leurs mains assembla incontinent des vaisseaux & des hommes en la coste de l'Asie, leur courut sus, & les ayant pris, les feit attacher en croix.

Estant de retour à Rome, & ayant entrepris la brigue du souverain pontificat à l'encontre de Catulus qui lors estoit le premier homme de Rome : ainsi comme sa mere le convoyoit jusques à la porte de son logis, il luy dit, « Ma mere » vous aurez aujourd'huy votre fils souverain » pontife, ou banny de la ville de Rome ».

Il repudia sa femme Pompeia, pour le mauvais bruit qu'elle eut d'avoir forfaict à son honneur avec Clodius : & depuis Clodius ayant esté appellé en justice pour ce faict, il fut adjourné pour venir en jugement porter tesmoignage de verité : là où estant enquis par serment il dit, qu'il n'avoit jamais rien sçeu de mal de sa femme : & comme l'accusateur luy repliquast, Et pourquoy l'as tu donc repudiée ? « Pour ce, dit-il, » qu'il faut que la femme de Cæsar soit non-

» seulement innocente & nette de crime, mais » aussi de souspeçon de crime ».

En lisant les faicts d'Alexandre le grand, les larmes luy vindrent aux yeux : & comme ses amis luy en demandassent la raison, il respondit : « A l'aage où je suis, Alexandre avoit ja vaincu » Darius, & je n'ay encore rien faict ».

Ainsi comme il passoit par une meschante petite ville assise dedans les Alpes, ses familiers en jouant demandoient entre eux s'il y avoit point en ceste ville là des factions & des brigues entre les habitans à qui y seroit le premier : il s'arresta tout court, & après avoir un peu pensé en luy-mesme : J'aimerois, dit-il, mieux estre icy le premier, que le second à Rome.

Les hautes & hazardeuses entreprises, il disoit qu'il les falloit executer, & non pas en consulter : & de fait quand il passa la riviere de Rubicon, qui separe la province de la Gaule de l'Italie, pour aller contre Pompeius, il dit, « Tout le » dé soit jetté » : (* comme qui diroit, A tout perdre il n'y a qu'un coup perilleux.)

Et comme Pompeius s'en fut fuy de Rome vers la mer, & que Metellus qui avoit la super-

* Ceci n'est point dans le texte. C'est une assez mauvaise explication d'Amyot; car le proverbe a le même sens que dans notre langue, le sort en est jetté, c'est-à-dire, qu'on ne veut pas reculer, & qu'on est déterminé à pousser l'affaire à bout..

intendance du tresor public l'eust fermé, & le vouluſt empeſcher d'y prendre de l'argent, il le menaſſa de le tuer : dequoy Metellus monſtrant ſemblant d'eſtre esbahy de ſon audace, » Non non, mon amy, dit-il, je veux que tu » ſçaches qu'il m'eſt plus difficile de le dire, que » de le faire ».

Et pour ce que ſes gens demouroient trop à paſſer la mer de Brinde à Duras [1] ſe jettant en un petit vaiſſeau ſans que perſonne des ſiens en ſçeuſt rien, il voulut traverſer la mer, mais comme le vaiſſeau fuſt preſt à eſtre ſubmergé des vagues de la mer, il ſe deſcouvrit au pilote & luy dit hault, « Aſſeure toy & te fie en la fortune, » car ſaches que tu menes Cæſar ». Pour lors toutesfois il fut diverty & empeſché de paſſer, tant par la tourmente qui ſe rengregea de plus en plus, comme auſſi pource que les ſoudards accoururent de toutes parts qui ſe plaignirent à luy, & luy dirent qu'il leur faiſoit tort d'attendre d'autres forces, comme s'il ſe deffioit d'eux.

Il y eut peu de temps après une groſſe rencontre, en laquelle Pompeius eut du meilleur, mais il ne ſuivit pas ſa pointe ains ſe retira en ſon camp : & lors Cæſar dit « La victoire eſtoit » aujourd'huy à noz ennemis, mais leur chef » ne l'a pas ſçeu cognoiſtre ».

[1] Dyrrachium, aujourd'hui Durazzo.

En la plaine de Pharsale, le jour de la battaille Pompeius ayant rengé son armée en ordonnance, commanda à ses gens qu'ils demourassent fermes en leurs places, & attendissent de pied quoy les ennemis : en quoy Cæsar depuis dit qu'il avoit lourdement failly, pource, dit-il, qu'il ostoit aux soudards la vehemence & violence du choc que leur donne l'eslancement de la course, outre l'ardeur de courage que ceste roideur là leur apporte.

Ayant desfait de premiere arrivée Pharnaces le roy de Pont, il escrivit à ses amis, « Je veins, » je vey, je vainquy ».

Après la desconfiture & fuitte de ceux qui estoient avec Scipion en Afrique, comme Caton se fust desfait luy-mesme, il dit : « Je te porte » envie de ta mort Caton, pource que tu m'as » envié l'honneur de t'avoir sauvé la vie ».

Quelques uns avoient pour suspects Antonius & Dolabella, & si luy disoient qu'il s'en devoit prendre garde : Il leur respondit, qu'il n'avoit point de deffiance de ceux là qui estoient ainsi bien coulorez & en bon point : mais bien, dit il, de ces pasles & maigres là, en monstrant Brutus & Cassius.

. Un jour à sa table comme propos se fust emeu, quelle sorte de mort estoit la meilleure, il respondit soudain, « Celle dont on se deffie le » moins ».

XX. Cæsar, celuy qui fut le premier surnommé

Auguste estant encore en son adolescence, redemanda à Antonius environ deux millions [1] & quatre cents mille escus, qui après que Jules Cæsar eut esté tué, avoient esté transportez de sa maison en celle d'Antonius, voulant payer aux Romains ce que Cæsar leur avoit laissé par testament : car il avoit legué à chasque citoyen Romain par teste, septante & quinze drachmes d'argent, qui peuvent estre environ sept escus & demy. Antonius retenoit cest argent par devers luy, & respondoit au jeune Cæsar, qu'il se deportast de le redemander s'il estoit sage : quoy voyant l'autre, feit proclamer à vendre, & vendit de faict, tous ses biens patrimoniaux, dont il paya les legs aux Romains, & en acquit la bien-veuillance des citoyens à soy & la malveuillance à Antonius.

Rymetalces roy de la Thrace avoit laissé le party d'Antonius, & s'estoit tourné de son costé, mais il estoit importun à la table, par ce qu'il ne faisoit jamais autre chose que parler de ce grand service qu'il luy avoit fait, & luy reprocher son alliance, tellement qu'à un soupper, Cæsar beuvant à quelqu'un des autres roys qui estoient à la table, dit tout haut, « J'aime bien » la trahison, mais je ne louë point les traistres ».

[1] Grec, 25,000,000, de drachmes. La drachme vaut 15 s. 6 den. trois quarts de notre monnoie.

Les Alexandrins après la prise de leur ville ; s'attendoient bien de souffrir toute l'extremité de mal que lon peut faire au sac d'une ville prise par force : mais Cæsar montant sur la tribune aux harengues, & approchant de luy le philosophe Arius qui estoit son familier, natif d'Alexandrie, il dit, qu'il pardonnoit à la ville, premierement pour la grandeur & beauté d'icelle : secondement pour Alexandre le grand, qui en estoit fondateur : & tiercement pour l'amour d'Arius qui estoit son amy.

Estant adverty comme un sien serf nommé Eros qui faisoit ses affaires en Egypte, avoit achetté une caille qui battoit toutes les autres, & estoit invincible, & l'avoit fait rostir & mangée, il l'envoya querir, & l'interrogea pour sçavoir s'il estoit vray : & comme il luy eust confessé que ouy, il le feit crucifier au mat de sa navire.

Il meit en la Sicile Arius pour son agent & procureur au lieu d'un Theodorus : & y eut quelqu'un qui luy presenta un petit billet, où il y avoit escrit : « Le chauve Theodorus natif de Tarse, est un larron, non pas ? Que t'en semble » ? Ayant leu le billet, il ne feit qu'escrire au dessoubs, « Il le semble ».

Tous les ans au jour de sa nativité il recevoit de Mecænas l'un de ses plus familiers un present d'une couppe.

Athenodorus le philosophe estant fort vieil luy demanda congé de se pouvoir retirer en sa maison pour sa vieillesse. Il luy donna : mais en luy disant adieu, Athenodorus luy dit : « Quand » tu te sentiras courroucé, sire, ne dy ny ne fais » rien, que premierement tu n'ayes recité les » vingt & quatre lettres de l'alphabet en toymesme ». Cæsar ayant ouy cest advertissement, le prit par la main & luy dit, J'ay encore affaire de ta presence : & le reteint encore tout un an, en luy disant,

Sans peril est le loyer de silence.

Entendant comme Alexandre le grand en l'aage de trente deux ans, ayant fait la plus part de ses conquestes estoit en peine de sçavoir ce qu'il feroit plus desormais, il dit, qu'il s'esbahissoit si Alexandre estimoit qu'il y eut moins d'affaire à bien ordonner, regir & conserver un grand empire, quand il est tout acquis, qu'à le conquerir.

Ayant faict la loy Julia des adulteres, par laquelle il est porté, comme lon doit faire le procès à ceux qui en sont attaincts, & comme lon doit punir ceux qui en sont convaincus : il advint qu'il se rua par impatience de cholere sur un jeune homme qui estoit accusé d'avoir commis adultere avec sa fille Julia, & le battit à coups

de poing. Le jeune homme se prit à cryer, Tu as fait la loy, Cæsar, qui ordonne comment il faut proceder contre les adulteres : il en fut si marry, & se repentit tant de ce qu'il en avoit faict, que de ce jour là il ne voulut point soupper.

Envoyant son nepveu Caius en Armenie, il feit prieres aux dieux de l'accompagner de la bienveuillance de tous envers Pompeius, de la hardiesse d'Alexandre le grand, & de sa bonne fortune de luy.

Il disoit qu'il laisseroit aux Romains en la succession de l'empire, un successeur qui n'avoit jamais consulté deux fois d'une chose, entendant de Tibere.

Voulant appaiser quelques jeunes gentilshommes Romains qui estoient en authorité de magistrat, & menoient un grand bruit devant luy : quand il veit que pour les premiers admonestements ils n'en faisoient rien, il leur dit à certes, « Escou-» tez vous autres jeunes gens, un vieillard que » les vieillards ont bien escouté quand il estoit » jeune ».

Le peuple d'Athenes luy avoit faict quelque faute & desplaisir, il leur escrivit, « Je croy que » vous n'ignorez pas que je suis mal content de » vous, car autrement je n'hyvernerois pas en » ceste petite isle d'Ægine ». Mais jamais depuis il ne leur en fit ny ne leur en dit pis.

L'un des accuſateurs d'Eurycles, après avoir bien au long deduit contre luy en toute licence, ſans aucun reſpect, tout ce qu'il voulut, finablement il ſe laiſſa aller juſques à dire un tel propos: « Et ſi ces choſes là ne te ſemblent grandes, Cæſar, commande luy qu'il me rende [1] le ſeptieme de Thucydide ». Cæſar offenſé de ſon audace & impudence, commanda que lon le menaſt en priſon : mais depuis eſtant adverty qu'il eſtoit demouré ſeul des deſcendans du capitaine Braſidas, il le renvoya querir, & après luy avoir fait un peu de remonſtrances commanda que lon le laiſſaſt aller.

Piſo baſtiſſoit fort magnifiquement ſa maiſon depuis les fondements juſques à la couverture : quoy voyant Cæſar, luy dit : « Tu me resjouis tout de te veoir ainſi baſtir, comme ſi Rome devoit eſtre d'eternelle durée ».

[1] récite le ſeptieme livre.

OBSERVATIONS

SUR LES PRÉCEPTES DE MARIAGE.

CHAPITRE IV. Le grec dit : à de la paille, du bouillon blanc, des poils de liévre. Les anciens tiroient de cette plante, que les Latins appellent Verbaſcum, une ſorte de filaſſe ou d'étouppe apparemment, dont ils formoient les mêches de leurs lampes. On les trouve continuellement déſignées dans les comédies d'Ariſtophane par le mot θρυαλλὶς, qu'Amyot a traduit ici par étouppes. Il eſt vrai qu'Heſychius au mot θριαλλὶς, qu'il faut écrire θρυαλλὶς, l'explique par le nom d'étouppe ; mais c'eſt improprement, & par ſimilitude avec le lin groſſier, que les Doriens appelloient étouppe, ſelon Feſtus. V. les nôtes ſur Heſychius au mot θριαλλίς.

SUR LE BANQUET DES SEPT SAGES.

CHAP. II. Corinthe étoit bâtie ſur la partie méridionale de l'iſthme qui portoit ſon nom, entre le golfe de Criſſa à l'occident, & le golfe Saronique à l'orient. La ville ne touchoit à la mer ni d'un côté ni de l'autre ; mais elle avoit pour port au nord-oueſt un hameau nommé Léchée, voiſin de la ville, à laquelle il étoit réuni par deux murailles qui bordoient le chemin intermédiaire. L'autre port au ſud-eſt étoit le bourg de Cenchrées, éloigné de la ville de près de trois lieues. Ces deux ports avoient été ainſi appellés, ſelon Pauſanias, des noms de Léchès & de Cenchréas, fils de Neptune.

CHAP. V. *Note d'Amyot.* Je ne ſais pas ſur quoi eſt

fondée cette remarque d'Amyot. Je ne trouve rien de semblable dans aucun des historiens qui ont parlé de Pittacus. Car ce mot de Pittacus est bien rapporté par Simonide, Platon, Diogène Laërce, mais nullement comme ayant été prononcé dans une occasion, où on voulût le mettre à la tête d'une armée. Nous avons déja dit que Pittacus étoit de Mitylène, capitale de l'île de Lesbos; né dans la trente-cinquieme, & mort dans la cinquante-deuxieme olympiade, âgé de plus de soixante-dix ans, selon Diogène Laërce, ou de plus de quatre-vingt, selon la correction de Meursius & de Ménage, d'autant plus vraisemblable que Lucien assure qu'il vécut cent ans. Il commença, selon le même Diogène, par chasser, avec le secours des freres d'Alcée, Malanchrus, tyran de Lesbos. Les services qu'il rendit ensuite à sa patrie, & l'éclat de ses vertus engagerent les Mitylénéens à le nommer Æsymnéte, ce qu'Aristote définit un souverain électif. Ce fut dans la guerre contre la faction des exilés, à la tête desquels étoient Alcée & son frere Antimenide, que cette autorité lui fut déférée, selon le même Aristote. Il eut dans cette guerre tous les succès de la prudence & de la valeur. Alcée fut même, dit-on, son prisonnier; mais il lui rendit la liberté, & traita les vaincus avec beaucoup d'humanité, content, dit Valere Maxime, de leur avoir montré ce qu'il pouvoit. Il fit ensuite la guerre aux Athéniens, à l'occasion de la ville & du promontoire de Sigée, dont ceux-ci reclamoient la possession contte les Lesbiens, alors très-puissants sur mer, & qui se prétendoient propriétaires de toute la Troade. Phrynon commandoit la flotte des Athéniens. Après divets succès de part & d'autre, les deux généraux en vinrent à un combat singulier, dans lequel Phrynon fut tué, Pittacus l'ayant enveloppé dans un filet qu'il avoit caché sous son bouclier, comme le raconte Polyen. La querelle

entre les deux peuples fut néanmoins, dit-on, terminée par la médiation de Périandre, tyran de Corinthe, qui adjugea Sigée aux Athéniens, en prononçant que chaque parti garderoit ce qu'il cultivoit en ce moment. Pittacus déposa alors, malgré ses citoyens, la souveraine autorité qu'il avoit exercée pendant dix ans; & vécut encore dix ans simple particulier. Quoique je n'aie point de date précise à assigner à ces deux guerres, j'ai cru cependant devoir placer celle des exilés la premiere d'après l'autorité d'Aristote, qui dit expressément, qu'il fut nommé par les Mitylénéens, Æsymnéte, dans la guerre contre les exilés, d'une part, & celle de Valere Maxime, de l'autre, qui atteste qu'il abdiqua la monarchie aussi-tôt après la guerre contre les Athéniens. Et en effet, puisque depuis son abdication il fut toujours particulier, selon Diogène Laërce, il faut nécessairement que la guerre des exilés pour laquelle il fut nommé Æsymnéte, suivant Aristote, & pendant laquelle au moins il commanda, suivant le témoignage universel, ait précédé celle des Athéniens. Maintenant, puisqu'il est mort dans la troisieme année de la cinquante-deuxieme olympiade, après dix ans de vie privée, il est clair que son abdication est de la premiere année de la cinquantieme olympiade. Et puisqu'il ne commanda en tout que dix ans, pendant lesquels il fit, selon Aristote, & Valere Maxime, la guerre aux exilés, il faut encore que cette guerre soit placée entre la seconde année de la qnarante-septieme olympiade, & la premiere année de la cinqnantieme, de maniere cependant qu'elle précéde la guerre contre les Athéniens, comme je crois l'avoir établi d'après les passages combinés d'Aristote & de Valere Maxime. Quant à ce qu'Hérodote dit de la médiation de Périandre, par rapport à la guerre des Athéniens, cela me paroît fort difficile à accorder avec les autorités, dont le

Pere Corsini a conclu que la mort de Périandre, devoit être fixée à la quarante-huitieme olympiade. Mais, j'attens sur cet objet les éclaircissemens que M. Larcher nous donnera bientôt dans sa Chronologie d'Hérodote, tout prêt de déférer aux lumieres d'un savant, sans comparaison plus versé que moi, dans la connoissance de l'antiquité. Voyez Diogène Laërce, à l'article Pittacus. Aristote Polit. L. III, ch. 15. Valer. Max. L. IV, ch. 1, Ext. 6; & L. VI. ch. 5, Ext. 1. Ælian. Var. Hist. L. III, ch. 17; & not. Polyæn. Strat. L. 1, ch. 25; & Corsini. Fast. Att. T. III, p. 48, 61, 85.

Chap. XXIV. Le texte de Plutarque est extrêmement défiguré en cet endroit. Xylander, ni M. Reiske n'ont pas même entrepris de le rétablir; car on peut, ce me semble, apprécier à rien ce qu'en dit ce dernier savant. Avant de proposer la conjecture qui me paroîtroit pouvoir seule se concilier avec la phrase de Plutarque, il faut commencer par expliquer la traduction d'Amyot, dont je crois que le sens n'est pas facile à saisir. Les deux loix dont il s'agit ici se trouvent dans le recueil des loix attiques, par Samuel Petit, la premiere au L. VI, Tit. 1. Il la rapporte d'après Plutarque, *In Amat.* Solon, dit-il, défendit aux esclaves d'aimer des jeunes gens, & leur permit de vivre avec des femmes, sans contracter de mariage, ce qui est clair, par un passage que Petit rapporte, où celui que Démosthène défendoit, prouve que sa nourrice n'est point esclave parce qu'elle est mariée. L'autre au L. III, Tit. 7, Qu'un esclave ne s'exerce point au Gymnase, & ne se frotte point à sec. Or ces deux expressions sont synonymes. On voit par un passage d'Eustathe, cité par Henri Etienne, que les anciens appelloient sueur séche, celle qu'on se procure par des exercices violens, par opposi-

tion à celle que provoquent les bains & les étuves. Ils appelloient aussi onction séche, celle des athlétes, qui après s'être frottés d'huile, se rouloient le corps dans la poussiere, dont ils se couvroient, sur-tout les mains, afin de pouvoir saisir sûrement leur adversaire. C'est pourquoi le Lexique rhétor. manuscr. cité dans les notes sur Hesychius, explique le mot grec qui signifie à la lettre s'oindre à sec, par ceux-ci, user de poussiere dans les gymnases. Il est donc évident que cette expression de la loi de Solon interdisoit aux esclaves l'entrée des gymnases, ou lieux d'exercices publics.

Maintenant voyons comment les anciens ont interprété ces deux loix, & commençons par celle-ci. Æschine, dans un passage du discours, *in Timarch*, cité par Samuel Petit, p. 300, dit en parlant de cette loi : elle n'ajoute pas : & que l'homme libre s'exerce dans les gymnases; car en le défendant aux esclaves, elle y engage suffisamment les hommes libres, comme à un exercice honorable qui ne convient qu'à des hommes honnêtes. Et Plutarque, *in Solone*, p. 315; & *in Amator.* p. 10, édit. Reiske, donne précisément la même intention aux deux loix, en ajoutant dans le dernier passage que cet amour des jeunes gens, où la volupté sensuelle n'avoit aucune part, ne pouvoit convenir à des esclaves. Or en suivant la même idée, il me semble qu'il faudroit lire ainsi la phrase de Plutarque : *σὺ γὰρ οὔπω γέγραφας* ΜΗ ΕΛΕΥΘΕΡΟΥΣ, Η, *ὅ τι ὅμοιον, οἰκέτας μεθύειν.* Car tu n'as pas encore porté de loi pour défendre aux hommes libres, ou, ce qui revient au même, pour permettre aux esclaves de s'enivrer ; comme tu en as porté une pour défendre aux esclaves l'amour des jeunes gens & les exercices gymnastiques; qui par cela seul recommande l'un & l'autre aux hommes libres.

Chap. XXXVII. M. Reiske croit avec raiſon, ce me ſemble, que le texte eſt altéré en cet endroit; & qu'au lieu de la phraſe qu'Amyot nous préſente ici, il faudroit lire : que t'étant enivré l'année paſſée, car pour aujourd'huy, tu ne l'es pas, tu en demandas le prix & la couronne. Quant à ces mots : chez mon frere Libys, il les regarde comme une interpolation vicieuſe, & je penſe de même.

Chap. XLI. Je n'ai point corrigé ce mot de Planétes, quoique je fuſſe tenté de le regarder comme une faute d'impreſſion, & que la variation qu'on apperçoit ici dans les diverſes éditions d'Amyot, ſemble prouver qu'il y avoit un mot embarraſſant pour les éditeurs. Et ce mot eſt celui de Planctes qui n'eſt que le nom grec franciſé, dont la ſignification a quelque rapport à celui de Planéte, qui veut dire errant, & qu'Amyot pourroit bien avoir choiſi, comme plus connu, pour exprimer la mobilité fabuleuſe de ces rochers. Au ſurplus ce ſeroit une faute, parce que ce n'eſt pas leur mobilité ſeule que les Grecs ont voulu exprimer par cette dénomination, mais le mouvement qui les rapprochoit l'un de l'autre, de maniere que rien ne pouvoit paſſer entre deux ſans être ſaiſi & briſé par leur concours ſubit, après lequel, ils s'écartoient de nouveau. C'eſt par la même raiſon qu'on les appelloit Symplégades. Ce fut en obſervant ce mouvement alternatif, que les Argonautes franchirent ce paſſage ſi dangereux. Lorſqu'ils furent près du détroit, ils lâcherent une colombe qui, paſſant d'un vol rapide entre les deux rochers, excita leur rapprochement, & perdit même quelques plumes de ſa queue; & les héros ſaiſiſſant l'inſtant alternatif de l'éloignement, paſſerent auſſi-tôt à la ſuite de l'oiſeau, & en furent quittes pour radouber leur pouppe

un peu maltraitée par le retour rapide des rochers. Après quoi ils furent fixés & demeurerent pour jamais immobiles ; car c'etoit là la condition, & le terme que le destin avoit prescrits à leur fluctuation. Ces rochers sont les deux petites îles Cyanées, situées à l'entrée du Pont-Euxin, tout près du Bosphore de Thrace, séparées l'une de l'autre, par un bras de mer d'environ vingt stades, selon Strabon, c'est-à-dire, un peu moins d'une lieue.

Homère, dans le douzieme livre de l'Odyssée, a transporté cette fable aux rochers de Charybde & de Scylla. C'est par-là, dit-il, que passent les colombes qui vont porter l'ambrosie à Jupiter. Il y en a toujours une de saisie par les rochers ; mais Jupiter en substitue sans cesse une nouvelle, afin que leur nombre soit toujours égal. Autre fable, qui est une allégorie des Pléiades, ou des sept étoiles appellées autrement Vergilies, qui sont placées entre la constellation du taureau & celle du bélier, & dont l'opinion ancienne étoit qu'on ne voyoit que six, soit qu'il y en eût une qui eût réellement disparu pendant quelque tems, soit que l'une des sept, à cause de son extrême petitesse, ne pût être apperçue par le commun des hommes. Leurs noms étoient Electre, Alcyone, Céloeno, Maia, Asteropé, Taygéte & Mérope ; c'étoit celle-ci qui étoit regardée généralement comme invisible, parce que seule entre ses sœurs qui avoient épousé des dieux, elle avoit pris pour son mari un mortel, nommé Sisyphe.

Chap. LXI. Darius, avant d'entrer en armes dans la Grèce, avoit envoyé des héraults demander aux différents peuples qui l'habitoient la terre & l'eau, formule qui exprime une soumission universelle. Les Lacédémoniens & les Athéniens jetterent les uns dans une fondrière (qui s'appelloit à Athènes le Barathre, à Sparte la Céade), les

autres dans un puits, en leur disant d'y prendre la terre & l'eau pour la porter à leur roi. Depuis ce moment les Lacédémoniens ne pouvant obtenir de présages favorables d'aucun sacrifice, firent demander par une proclamation publique, s'il y avoit quelque citoyen qui voulût bien se dévouer à la mort, pour appaiser la colere de Talthybius, c'est-à-dire, pour expier la violation du droit des gens en la personne des héraults. Car Talthybius avoit été, comme on le voit dans Homère, le hérault d'Agamemnon, & il avoit un temple à Sparte, où sa famille étoit en possession héréditaire de la même fonction. Sperthiès, fils d'Aneristus, & Bulis, fils de Nicolaüs, tous deux d'une famille illustre & riche, s'offrirent à mourir pour délivrer leur patrie du fléau qui la troubloit. Ils partirent donc, & se rendirent auprès de Xerxès pour y subir la punition de représailles. Mais s'ils consentirent à mourir, on ne put les forcer de s'avilir, en adorant le roi à la maniere du pays. Xerxès, étonné de leur générosité, leur déclara qu'il ne se rendroit pas coupable du crime qu'il reprochoit aux Lacédémoniens, & les renvoya libres dans leur pays. Hérodote, L. VII, pag. 424 & suiv.

Chap. LXXV. Epiménide, Crétois de la ville de Gnosse, ou, suivant Strabon, de celle de Phæstus, nom que d'autres écrivains donnent pour celui de son pere, purifia la ville d'Athènes. Mais il est difficile de fixer cette époque d'une maniere précise, dans la diversité des écrivains anciens ou modernes qui parlent de ce sage. Voici du moins le fait qui en fut l'occasion. Cylon, Athénien, homme d'une naissance illustre, gendre de Mégaclès, tyran de Mégare, ambitionnoit la tyrannie; il consulta l'oracle qui lui ordonna de s'emparer de la citadelle d'Athènes, le jour de la grande fête de Jupiter. Ayant donc

réuni des amis, & reçu quelques troupes de son beau-pere, il se rendit maître de la citadelle pendant la célébration des jeux Olympiques, croyant, dit Thucydide, L. I, avoir d'autant mieux expliqué l'oracle, qu'il avoit remporté à ces jeux le prix de la course, dans la trente-cinquieme olympiade, selon Jules Afriquain, & n'ayant pas même pensé que le dieu voulût parler de la grande fête de Jupiter, célébrée dans l'Attique, & appellée *Diasia*. Cet événement ayant troublé toute la ville, les citoyens accoururent en foule; la citadelle fut assiégée, & à la longue réduite à l'extrémité. Cylon s'enfuit, & s'évada. Ceux de sa faction se réfugierent auprès d'un autel, en qualité de supplians. Les capitaines Athéniens les en firent sortir sous la promesse de leur conserver la vie; mais ils les tuerent aussi-tôt qu'ils les eurent entre leurs mains, & quelques-uns même d'entr'eux au pied des autels des Euménides, qui étoient dans le voisinage. Cet événement me paroît très-probablement fixé par le Pere Corsini, à la quarante-deuxieme ou quarante-troisieme olympiade. Cette violation du serment & des autels ayant été quelque tems après punie par divers fléaux, entr'autres, par la peste, Epiménide alla à Athènes pour l'expier par des sacrifices & d'autres cérémonies religieuses. On ne peut, ce me semble, placer ce voyage plus tard que la quarante-sixieme olympiade, puisque tous les écrivains sont d'accord qu'il vit alors, & même qu'il aida dans la composition de ses loix Solon, qui partit d'Athènes pour un voyage de dix ans, immédiatement après l'établissement de sa législation, de la deuxieme à la troisieme année de la quarante-sixieme olympiade. Jusqu'ici tout va assez bien; mais voici de quoi déranger tout. Platon, dans un passage du premier livre des loix p. 780, édit. Francf. dit expressément qu'Epiménide séjourna à Athènes dix ans avant la guerre des Perses,

lorſque les Athéniens craignant l'arrivée de leur flotte, il leur annonça qu'elle ne viendroit point avant dix ans, & que quand elle ſeroit arrivée, elle s'en retourneroit ſans avoir rien fait. Meurſius prétend qu'il faut lire dans ce paſſage de Platon 121 ans, au lieu de dix; & par-là il rapporte le ſéjour d'Epiménide à Athènes, à la quarante-quatrieme olympiade. Mais, 1° quelle flotte des Perſes les Athéniens pouvoient-ils craindre alors? Cyrus n'eſt monté ſur le trône de Perſe, que la premiere année de la cinquante-cinquieme olympiade. 2° Comment ſuppoſer qu'Epiménide eût prédit l'arrivée d'une flotte qui n'auroit lieu que dans 121 ans? Suppoſons donc comme un point indubitable, que Platon parle ici de la flotte de Xerxès, battue à Salamine la premiere année de la ſoixante-quinzieme olympiade; Darius avoit été vaincu à Marathon la troiſieme année de la ſoixante-douzieme. L'intervalle eſt préciſément de dix ans. Epiménide arrivé à Athènes en ce moment, a bien pu conjecturer qu'il faudroit dix ans à Darius pour établir le nouvel armement contre la Grèce, dont il avoit commencé à s'occuper auſſi-tôt après ſon retour dans la Perſe. Voilà donc une autorité irréfragable. Platon né la troiſieme année de la quatre-vingt-ſeptieme olympiade, n'a pu ignorer un fait auſſi public & auſſi récent; mais il eſt clair auſſi que ce ſéjour d'Epiménide ne peut avoir rapport à l'affaire de Cylon, que nous avons placée à la quarante-ſixieme olympiade. Il y a plus de cent ans entre ces deux époques; qu'en conclure? Qu'il y a eu deux Epiménides, comme Dodwell le penſe, ou que le même Epiménide a vécu cent cinquante ans environ? Et en effet, les hiſtoriens lui donnent une vie de cent cinquante-quatre, de cent cinquant-ſept, ou même de deux cent quatre-vingt-dix-neuf ans, dont il paſſa cinquante ans dans un ſommeil continuel. Le lecteur

choisira, en rejettant ce qu'il y a d'évidemment fabuleux dans ces récits.

Il me reste à prévenir le lecteur contre quelques erreurs échappées au savant Corsini, relativement à ces objets. Premierement, il entend du second voyage d'Epiménide, ce que Diogène Laërce a dit du premier; & pour cela, au lieu de la quarante-sixieme olympiade qu'on lit dans son texte, il substitue par conjecture la soixante-treizieme, en quoi il se trouve d'abord en contradiction avec lui-même. Car si d'après lui Epiménide est venu à Athènes dix ans avant la bataille de Salamine, il est évident que son arrivée est de la troisieme année de la soixante-douzieme olympiade, & que par conséquent, Nicias, fils de Nicérate qui alla le chercher en Crète, selon Diogène, seroit parti, non pas dans la soixante-treizieme, mais dans la soixante-douzieme olympiade. 2° Comment croire que ce Nicias soit le même général qui fut battu & tué en Sicile, la quatrieme année de la quatre-vingt-onzieme olympiade. Car en supposant qu'il n'eût eu que vingt ans lorsqu'il auroit entrepris ce voyage de Crète, au nom de la république d'Athènes, ce qui est déja absurde, il se seroit trouvé avoir cent ans lorsqu'il commandoit les Athéniens en Sicile. Or, c'est une circonstance que Thucydide n'auroit certainement pas omise. Il me paroît donc probable que le Nicias, dont parle Diogène à la quarante-sixieme olympiade, est un autre personnage, & qu'il n'y a rien à changer dans son texte. 3° Enfin, après avoir établi [1] qu'Epiménide étoit à Athènes dans la soixante-douzieme olympiade, il place, par un oubli inconcevable [2], l'époque de sa mort à la deuxieme année de la soixante-dixieme olympiade, tant nous avons lieu d'espérer l'indulgence de nos

[1] Fast. Att. T. III, p. 72 & s. | [2] *Ib.* p. 135.

lecteurs pour les fautes que nous ne nous flattons pas d'éviter, puisqu'il en échappe de pareilles à des hommes si savans.

Chap. LXXVIII. Diodore de Sicile, au Livre XIII, page 634, parle de ces mauvais traitemens faits par les Italiens à la femme de Denys l'ancien dans le commencement de sa tyrannie, & du pillage de son palais. Mais il ne fait aucune mention des enfans de Denys, ni de mort, ni de cendres jettées dans la mer, & cela avec d'autant plus de raison, que Plutarque lui-même, au commencement de la Vie de Dion, attribuant ces outrages aux Syracusains, ne parle pas non plus des enfans de Denys; & quant à sa femme, qui étoit fille d'Hermocrate, il la fait mourir de sa propre main, outrée de désespoir des insultes & des infamies qu'elle avoit essuyées.

Chap. LXXXIV. On peut consulter sur le vent Cæcias les proverbes d'Erasme. Ce vent, disoit-on, attiroit les nuées, au lieu de les pousser. Il est inutile de chercher à développer les principes d'une opinion si ridicule; mais puisque l'occasion s'en présente, je vais donner le tableau des vents, avec leurs noms grecs & latins.

Nord........	Aparctias, chez les Grecs. Septentrio, chez les Latins.
Nord-Est....	Cæcias. Aquilo, Boreas.
Est.........	Apeliotes. Subsolanus.
Sud-Est.....	Eurus. Vulturnus.

Sud........ { Notus. / Aufter.

Sud-Oueft.... { Lips. / Africus.

Oueft........ { Zephyrus. / Favonius.

Nord-Oueft... { Argeftes. / Corus ou Caurus.

Quoique cette divifion foit vraie, c'eft-à-dire, conforme aux expreffions des anciens, & par conféquent fuffifante pour les entendre, il faut convenir cependant qu'elle eft un peu large ; & peut-être quelqu'un defireroit-il des limites un peu plus étroites. Voici donc une autre divifion en douze vents, divifion ancienne, & rejettée par Pline, mais adoptée par Sénéque, au L. V, Quæft. Nat. ch. 16 ; & la voici d'après fes propres termes.

Le vent qui fouffle de l'orient des équinoxes s'appelle Subfolanus ; les Grecs le nomment Apheliotes. De l'orient d'hiver, Eurus, que nous appellons Vulturnus ; de l'orient du folftice (d'été), Cæcias ; de l'occident des équinoxes, Zephyrus ou Favonius ; du couchant du folftice (d'été), Corus, que d'autres nomment Argeftes. Mais je ne fuis pas de cet avis, dit-il, parce que Corus eft violent, & ne porte que vers un côté, au lieu qu'Argeftes eft doux, & auffi favorable pour aller que pour revenir ; du couchant d'hiver, Africus, que les Grecs appellent Lips. Du côté du nord à l'extrémité (orientale), Aquilon ; au milieu Septentrion ; à l'autre extrémité (occidentale), Thrafcias. Du côté du midi, Euronotus (vers l'orient) ; enfuite (au milieu), Notus, que les Latins appellent Aufter ; enfuite (fur le couchant), Libonotus.

Chap. LXXXVI. Il falloit traduire Cothurne, car c'est ainsi qu'il fut surnommé, à cause de la legereté & inconstance de son caractère, c'est-à-dire, à cause de la souplesse avec laquelle il savoit s'accommoder aux circonstances, des manéges qu'il employoit pour se rendre agréable aux factions opposées dans la république, & de sa facilité à passer d'un parti dans l'autre, selon ses intérêts; parce que le cothurne, dit le Scholiaste d'Aristophane, est la chaussure des hommes & des femmes, ou parce que le cothurne, selon Xénophon, se chaussoit également bien aux deux pieds. Il étoit, selon Suidas, de Céa, Céos ou Cos, comme Pline nous apprend qu'elle étoit appellée par quelques-uns, île voisine de l'Eubée, & qu'il faut distinguer de Cos, patrie d'Hippocrate. Le Scholiaste d'Aristophane dit qu'il passoit en effet pour être de Céos, mais qu'il étoit véritablement de Chio. Aristophane dit: non de Chio, mais de Céos. Mais c'est une allusion à une sorte de jeu, où le coup d'un s'appelloit le coup de Chio, & celui de six le coup de Céos. Il fut disciple du rhéteur Prodicus, & maître d'Isocrate, selon le même Scholiaste (*in Ran.* p. 139, édit. Kust.). Adopté par Agnon, il devint citoyen d'Athènes, & commanda une galère en qualité de triérarque, au combat d'Arginuse, dont on a parlé dans la Vie de Lysandre. On le voit dans le huitieme livre de Thucydide jouer un grand rôle parmi la faction des quatre cents, qui opprimerent la liberté d'Athènes pendant la guerre du Péloponnèse; devenu l'un des tyrans, connus sous le nom des trente tyrans après la prise d'Athènes, comme on le voit au second livre des Helleniques de Xénophon, qui les nomme tous, p. 270, il finit, dit le Scholiaste d'Aristophane à l'endroit cité ci-dessus, d'une manière digne de sa vie, ayant été condamné à prendre de la ciguë par ces mêmes trente tyrans, sur

l'accusation de son collègue Critias, ainsi que le raconte Xénophon au même livre, p. 272 & suiv.

SUR LE TRAITÉ DU VIEILLARD CONSIDÉRÉ PAR RAPPORT A L'ADMINISTRATION.

Chap. X. M. Taylor, & après luy M. Reiske ont observé avec raison que la mémoire de Plutarque avoit été en défaut ici, & qu'il y avoit confondu deux passages de Démosthène dans l'oraison contre Midias, dans l'un desquels il est dit que Midias avoit apporté en effet des bois & des bestiaux dans le vaisseau qu'il commandoit, mais qui n'étoit pas le Paralus, & l'autre où il est dit qu'il étoit chargé de l'entretien du vaisseau qui portoit ce nom. Le premier de ces passages se trouve page 116, & le second page 120, édit. de Taylor.

Chap. XVI. Thésée, en partant de l'île de Crète, étoit descendu à Délos pour y offrir un sacrifice à Apollon, ainsi que Plutarque le raconte dans sa vie, ch. XXV. Il y célébra même, dit-on, pour la premiere fois, des jeux dont le prix fut une branche de palmier, dit encore Plutarqne au même endroit. Lorsqu'il fut arrivé à Athènes, le peuple par reconnoissance ordonna qne le vaisseau sur lequel il étoit revenu, & qui avoit trente rames, seroit conservé à perpétuité. Depuis cette époque, il le fut en effet de la maniere que Plutarque expose ici, jusqu'au tems de Démétrius de Phalère, ainsi qu'il le dit dans la même Vie de Thésée, ch. XXVI, & tous les ans au mois attique Thargélion, ce vaisseau portoit à Délos les députés d'Athènes pour y aller célébrer l'anniversaire de ce premier sacrifice. Pendant tout le tems du voyage, il n'étoit permis à Athènes de faire mourir personne, ce qui prolongea la vie de Socrate de trente jours, sa sentence ayant

été prononcée la veille du départ du vaisseau Déliaque. Cette fête s'appelloit Délienne ; mais elle étoit, comme on vient de le dire, annuelle, & doit être distinguée de la fête Délienne, instituée par les Athéniens après la purification de Délos, la troisieme année de la quatre-vingt-huitieme olympiade, pour être célébrée de cinq ans en cinq ans, c'est-à-dire, après quatre ans révolus, comme les jeux Olympiques.

Il y avoit de même à Athènes d'autres vaisseaux destinés principalement à certains usages, tels que le vaisseau Salaminien, le Paralus dont nous avons parlé un peu plus haut, &c. Mais ce seroit mal à propos qu'on se persuaderoit d'après un passage de Plutarque, sur le Paralus, qu'il m'est échappé de relever en son lieu, que la destination de ces vaisseaux, si on en excepte le Déliaque, fût absolument restreinte à telles ou telles commissions, puisque dans le combat naval donné auprès de Corcyre, la cinquieme année de la guerre du Péloponnèse, entre les Athéniens & les Corcyréens d'une part, & les Péloponésiens de l'autre ; on voit le vaisseau Salaminien & le Paralus combattans au nombre des vaisseaux Athéniens. Voyez Thucydide, L. 3, p. 108, Xenophon, Memorabl. p. 475, & Corsini, Fast. Att. T. 11, p. 320.

Chap. XVII. On trouvera plus bas, ch. XXVII, p. 257, un Lampon désigné comme un homme qui a passé toute sa vie dans le négoce ; & je pense avec M. Reiske que c'est le même personnage. Thémistius le nomme Lampès, ce qui confirme la leçon qui présente en cet endroit Lampis. Il le désigne comme un homme qui faisoit le commerce de mer, Or. 4, p. 129, & le donne pour citoyen de l'île d'Egine. C'est donc le même dont il est parlé si souvent dans le discours de Démosthène contre Phormion,

c'eſt-à-dire, ce Lampis que le commerce maritime avoit rendu le plus riche des Grecs, & à qui les Éginètes avoient donné le droit de bourgeoiſie.

Chap. XXXVIII. Nous avons parlé à l'article de Théramène, de Prodicus, ſophiſte de l'île de Céa ou Céos. Philétas poëte, dont parle Elien, L. IX, ch. 14, étoit de l'île de Cos. Il vivoit, ſelon Suidas, ſous les règnes de Philippe, d'Alexandre, de Ptolémée, fils de Lagus, & fut précepteur de Philadelphe, fils de ce dernier. Voſſius (*de Hiſt. Gr.*) conjecture avec beaucoup de vraiſemblance que c'eſt le même dont Athénée cite l'Hiſtoire Attique en onze livres; il étoit véritablement, dit Elien, d'une maigreur extrême, & mourut enfin de conſomption en cherchant la ſolution d'une ſubtilité ſophiſtique nommée Pſeudomène, mot grec qui ſignifie trompeur ou menſonger, parce qu'on prenoit pour type dans les écoles cette queſtion : un homme qui dit qu'il ment, ment-il en effet? car ſi vous répondez que non, il a menti effectivement ſelon votre réponſe, puiſqu'il avoit dit qu'il mentoit; & ſi vous dites que oui; il ſe trouve qu'il n'a pas menti, puiſqu'il vous l'avoit dit. Voyez Ménage ſur Diogène Laërce, L. II, n° 108.

Chap. XLIII. Il ne s'agit point ici du labour, mais d'une ſorte d'exercice gymnaſtique, qui ſe pratiquoit avec le hoyau. Quant aux plombées à ſauter, Amyot a ſuivi le ſentiment de Budée, qui a regardé le mot grec qu'on lit ici, comme ſignifiant un bâton plombé par les deux extrémités, que les ſauteurs tenoient dans leurs mains, ſelon lui, pour conſerver l'équilibre, comme on voit ici les gens qui danſent ſur la corde. Mais le paſſage de Galien, cité par Henri Etienne, au mot ἁλτῆρες,

dir clairement que c'étoient des poids de pierre, ou de métal garnis d'un anneau pour pouvoir être plus commodément ſoulevés, comme ceux qu'on met dans nos groſſes balances. On les plaçoit devant ſoi, l'un à droite, l'autre à gauche, enſorte qu'ils fuſſent écartés de la longueur d'une braſſe, après quoi il falloit ſe baiſſer & les ramaſſer en croiſant les mains, enſorte que la main droite relevât celui qui étoit à gauche, & la gauche celui qui étoit à droite, & les remettre à leur place en décrivant avec les mains une ligne circulaire, & cela ſans que les pieds variaſſent, ni que le corps chancelât.

Chap. LVI. Ce paſſage de Plutarque eſt copié mot à mot du cinquieme livre de Thucydide. Si Amyot s'en étoit douté, il auroit reconnu aiſément la faute qui ſe trouve ici dans le texte, & au lieu de retraite facile, *εὐπετῶς*, il auroit traduit, retraite qui avoit été ſi fortement blâmée, *ἐπαιτίῳ*, comme le dit Thucydide, qui nous apprend juſqu'à quel point les Lacédémoniens en avoient été outrés, puiſqu'on fut ſur le point de raſer ſa maiſon, & de le condamner à une amende de cent mille drachmes, c'eſt-à-dire, près de 78000 liv. de notre monnoie. En effet, l'armée des Lacédémoniens ſe trouvant prête à combattre contre celle des Argiens la quatorzieme année de la guerre du Péloponèſe, & la poſition des Lacédémoniens paroiſſant extrêmement avantageuſe, Thraſyllus & Alciphron, s'avancèrent pour conférer avec Agis, roi de Sparte, & lui perſuadèrent de ſe retirer ſans combattre, en promettant, comme au nom des Argiens, de s'en rapporter à un jugement qui décideroit ſur leurs ſujets de plainte. Agis ſe retira ſans avoir communiqué ces propoſitions à ſon armée. Il vint à bout cependant de calmer la colere de ſa république, enſorte néanmoins qu'on lui donna, ce qui étoit ſans exemple juſqu'alors, dix con-

ſeillers, ſans l'aveu deſquels il ne lui ſeroit pas permis de faire ainſi retirer ſon armée. Quelque tems après, dans la même année de la guerre, mais la troiſieme de la quatre-vingt-dixieme olympiade; car ceci s'étoit paſſé, ſelon Diodore de Sicile, à la fin de la ſeconde; on vint annoncer à Sparte, que la ville de Tégée alloit être entraînée dans le parti des Argiens & de leurs alliés, ſi on n'y envoyoit promptement des troupes. Agis partit à la tête des Lacédémoniens & de leurs confédérés, & joignit l'armée Argienne dans les plaines de Mantinée, où elle occupoit un poſte très-difficile à attaquer. Le reproche que Plutarque rapporte ici d'après Thucydide, ou, ſuivant l'ancien hiſtorien, quelque autre conſidération peut-être détermina Agis à ſe retirer. Mais ce ne fut que pour faire quitter aux ennemis, par une manœuvre très-adroite, l'avantage de leur poſition; après quoi il engagea la bataille, qui fut, dit Thucydide, la plus conſidérable qui ſe fût donnée depuis long-tems entre des Grecs, & remporta la victoire.

SUR LES APOPHTHEGMES DES ROIS ET CAPITAINES.

CHAP. II. Je n'ai point cru devoir mettre au bas des pages de ce Traité, que Xilander regarde comme apocryphe, des notes dans le genre de celles que j'ai jointes aux Traités précédens, pour fixer les époques des perſonnages que Plutarque préſente ſur la ſcène; premierement, parce qu'un grand nombre des noms qu'on y lit ſe retrouvent en d'autres ouvrages du même auteur, qui m'ont déja fourni, ou me fourniront par la ſuite une occaſion plus convenable d'en parler; ſecondement, parce que leurs

discours mêmes, ou l'interlocuteur à qui ils sont adressés, ou le sujet même de l'Apophthegme déja connu, sont une indication suffisante pour le lecteur. Enfin, parce que j'ai craint qu'une seule page présentant souvent l'occasion de plusieurs notes, il n'en résultât une confusion fatiguante & désagréable. Il m'a paru d'ailleurs que je pouvois remplir à peu près mon objet d'une maniere plus simple & plus courte, en donnant ici les successions chronologiques des rois de Lacédémone, de Macédoine & de Perse, qui reparoissent le plus souvent dans ce traité. J'en ai déja présenté quelques unes dans les volumes précédens; & je crois qu'il sera utile & agréable à mes lecteurs de trouver ainsi rassemblé dans un même ouvrage, ce qui peut lui paroître le plus nécessaire de la chronologie ancienne.

Suite chronologique des rois de Lacédémone.

Premiere dynastie d'après Pausanias. Les époques sont toutes incertaines, ce sont les tems fabuleux.

Lelex.	Œbalus.
Mylès.	Tyndare.
Eurotas.	Castor & Pollux.
Lacédémon, fils de Jupiter.	Ménélas.
Amyclas, fils de Lacédémon.	Oreste.
Argalus.	Tisamène.
Cynortas.	

Sous celui-ci les Héraclides s'emparèrent du Péloponnèse.

Depuis ce moment il y eut à Lacédémone deux familles régnantes, & deux rois toujours régnans conjointement.

Famille des Euryſthenides ou des Agides.

Euryſthène, fils d'Ariſtodème, commença à regner avant J. C. 1102.
Agis, 1056.
Echeſtratus, 1055.
Labotas, 1020.
Doryſſus, 983.
Ageſilas, 954.
Archelaüs, 910.
Téléclus, 850.
Alcamène, 810.
Polydore, 771.
Eurycrate I.
Anaxandre.
Eurycrate II.
Leon.
Anaxandride.
Cléomène I.
Léonidas I qui fut tué au combat des Thermopyles.
Les commencemens de leurs regnes ſont inconnus.
Pliſtarque, 480.
Pliſtoanax, 479.
Pauſanias, 408.
Agéſipolis I, 394.
Cléombrote I, 380.
Ageſipolis II, 371.
Cléomène II, 370.
Arée I, 309.
Acrotatus I, 265.

Famille des Proclides ou Eurypontides, ſelon d'autres, Eurytionides.

Proclès.
Soüs.
Eurypon, ou Eurytion.
Prytanis.
Eunome.
Polydecte.
Charilaüs, neveu de Lycurgue.
Nicandre.
Théopompe.
Zeuxidame.
Anaxidame.
Archidame I.
Agaſiclès.
Ariſton.
Demaratus.
Léotychide.
Archidame II qui commença la guerre du Péloponnèſe.
Agis I.
Agéſilas.
Archidame III.
Eudamidas.
Agis II.
Eurydamidas.
Epicilidas.
Les dates du commencement de leur regne ſont la plupart inconnues.

Arée II.

Arée II.
Léonidas II.
Cléombrote II. } *Dates incertaines.*
Cléomène III.
Agésipolis III.

Au reste il est bon d'avertir que j'ai suivi dans ce tableau la chronologie du Pere Petau, qui diffère de celle de Dodwell, par rapport au retour des Héraclides, assez considérablement, puisque Dodwell le place à l'an de la Période Julienne 3524, & le Pere Petau à l'an 3611; mais ils se réunissent à l'époque de la premiere olympiade qu'ils placent tous deux à l'an de la même Période 3938, avant J. C. 776, où l'Histoire commence à présenter généralement des dates certaines. Et le lecteur n'attend, ni n'a besoin que je discute ces tems si reculés, qui exigeroient un travail immense & presque toujours inutile, comme on en peut juger par la diversité des systêmes établis par les plus habiles chronologistes.

Rois de Macédoine.

Caranus, avant J. C.	814.	Oreste,	399.
Cœnus,	786.	Archelaüs II,	396.
Thurimas,	758.	Amyntas II,	392.
Perdiccas I,	713.	Pausanias,	391.
Argée I,	665.	Amyntas III,	390.
Philippe I,	633.	Argée II,	385.
Europe,	598.	Amyntas III rétabli,	383.
Alcétas,	555.	Alexandre II,	371.
Amyntas I,	527.	Ptolémée,	370.
Alexandre, I,	479.	Perdiccas III,	366.
Perdiccas II,	436.	Philippe II,	360.
Archelaüs I,	413.	Alexandre le grand,	336.

Rois de Perse.

Cyrus, avant J. C.	559.	Darius Nothus, avant J. C.	414.
Cambyse,	529.		
Smerdis le Mage,	522.	Artaxerce Memnon, ou Mnémon,	405.
Darius, fils d'Hystaspe,	521.		
Xerxès,	485.	Ochus,	366.
Artaxerce Longuemain,	465.	Arsès,	340.
Xerxès 2 mois, Sogdien 7 mois,	425.	Darius Codomannus,	336.

CHAP. XXXI. Ce n'est point du tableau de la ville d'Ialysus que Plutarque parle, mais d'un magnifique & fameux tableau représentant Ialysus lui-même. Ialysus étoit fils de Cercaphus, fils lui-même du Soleil & de la Nymphe Rhode; il eut deux freres, Lindus & Camire. Ils partagèrent ensemble l'île de Rhodes, & y fondèrent chacun une ville de leur nom; car la ville de Rhodes fut bâtie fort postérieurement. V. Pindar. & les Schol. sur la septieme Olympique. Protogène fut sept ans à composer ce tableau, dont le premiér aspect fit demeurer Apelle immobile d'étonnement, selon Elien; Var. Hist. L. XII, ch. 41. Les termes de Pline par rapport à ce tableau sont remarquables : *Huic Picturæ quater colorem induxit subsidio injuriæ & vetustatis, ut decedente superiore inferior succederet.* On pourra consulter sur cette phrase un Mémoire très-curieux de M. l'Abbé Brotier, dans lequel ce savant Académicien établit que ce n'est pas de quatre couches de couleur qu'il s'agit ici, mais de quatre tableaux peints l'un sur l'autre, de maniere que le premier étoit couvert d'un enduit, sur lequel étoit peint le second, & ainsi de suite jusqu'au quatrieme. Le chien qu'on voyoit dans ce tableau (car c'étoit un sujet de chasse) étoit un exemple

mémorable de ces rencontres heureuses, qu'on appelle effets du hazard. Il étoit représenté haletant, dit Pline; mais tous les soins, tous les efforts du peintre n'avoient pu parvenir à rendre au naturel l'écume sortant de sa gueule. Enfin, de colère & de désespoir il jette son éponge sur cette partie du tableau qui lui est devenue odieuse, & la pression de l'éponge confondant les couleurs, achève parfaitement ce que l'art avoit inutilement essayé à plusieurs reprises.

Ce fut, dit Pline, L. XXXV, ch. 10, ce tableau qui sauva la ville de Rhodes, Démétrius n'ayant pu se résoudre à y mettre le feu de ce côté qui étoit le seul accessible, de peur de brûler le chef-d'œuvre de Protogène. En effet, Protogène étoit alors à travailler dans un petit jardin qu'il avoit dans le fauxbourg dont Démétrius étoit déja maître. Le bruit des armes, ni le voisinage d'une armée au milieu de laquelle il se trouvoit enveloppé, n'interrompirent point ses travaux. Démétrius lui donna des gardes pour mettre sa personne & ses ouvrages à l'abri de toute insulte, & il quittoit souvent lui-même les opérations du siége pour aller trouver le peintre à son attelier, de peur de le détourner en le faisant venir auprès de lui. Il y a seulement cette petite différence entre le récit de Plutarque dans la Vie de Démétrius, & celui de Pline, que c'étoit, selon Plutarque, le tableau d'Ialysus que Protogène achevoit dans cette conjoncture; au lieu que suivant Pline, c'étoit le Repos du satyre, sur quoi il remarque que le peintre lui avoit mis une flûte à la main, afin que tout respirât dans son ouvrage la sécurité avec laquelle il y avoit travaillé.

Ibid. Entre les machines que Démétrius Poliorcéte employoit aux siéges des villes, la plus fameuse est celle dont

il se servit pour battre les murailles de la ville de Rhodes, & qu'on appella Hélépolis, ou preneuse de villes, à cause de l'effet épouvantable de ses batteries. En voici la description d'après Diodore de Sicile. L. XX, p. 471.

La base étoit quarrée; chaque côté avoit cinquante coudées de longueur. Ils étoient construits avec des pièces de bois quarrées jointes ensemble par des liens de fer. L'aire intérieure étoit garnie d'une espèce de plancher formé de solives, entre lesquelles on avoit ménagé un intervalle d'environ un pied & demi pour placer ceux qui devoient faire mouvoir la machine. Elle portoit & rouloit sur huit grandes & fortes roues. Les jantes dont l'épaisseur étoit de trois pieds, étoient encore fortifiées par des bandes de fer qui les couvroient. Pour tourner la machine en différens sens, il avoit imaginé une sorte d'instrument qu'on nommoit Antistrepte. Aux quatre angles du bâtiment s'élevoient quatre colonnes ou tourelles de cent cinquante pieds de hauteur environ, qui alloient en se rapprochant dans leur élévation, de maniere que des neuf étages dont il étoit composé, le premier pouvoit contenir quarante-trois lits, & le neuvieme neuf. Trois des côtés de la machine étoient recouverts de lames de fer pour les garantir des feux lancés par les assiégés. Chaque étage étoit percé du côté de la ville, ensorte que la forme & la grandeur des fenêtres étoit ajustée à la forme & à la grosseur des traits qui devoient passer par ces oüvertures; & afin de mettre en sûreté ceux qui travailloient dans l'intérieur aux manœuvres nécessaires pour les mettre en jeu, elles étoient revêtues d'une espèce de rideau qu'on ramenoit sur soi à volonté à l'aide d'une machine, & qui étoit fait de deux cuirs cousus ensemble, pour former un sac qu'on remplissoit de laine, ensorte qu'en prêtant aux coups des pierres lancées par les ennemis, ils en amortissent tout l'effet. A chaque

étage étoient adaptées deux longues échelles, l'une pour monter, l'autre pour descendre, afin que le service pût se faire sans embarras ni désordre. Pour mouvoir la machine on avoit choisi dans toute l'armée trois mille quatre cens hommes d'une force prodigieuse, dont les uns agissoient en dedans, les autres poussoient par derriere. Voyez la Planche 23 de l'abrégé des commentaires de Folard sur Polybe, p. 215, T. III.

CHAP. XXXIX. C'est donc Antiochus Sidétès dont il est question ici, c'est-à-dire, celui que Josephe appelle tantôt Soter & tantôt Eusèbe, ou le Pieux, mais qu'il ne faut pas confondre avec ceux à qui les autres historiens donnent ces surnoms, dont l'un monta sur le trône 281, & l'autre 95 ans avant l'Ere chrétienne, comme on peut le voir dans la succession chronologique des rois de Syrie, parmi mes observations sur le second volume des Morales. Sidétès monta sur le trône de Syrie l'an de Rome 615, avant J. C. 139. Il mit le siége devant Jérusalem la quatrieme année de son régne, 135 ans avant J. C., par conséquent la deuxieme année de la 161e olympiade, & non pas de la 162e, comme on lit dans Josephe, par erreur de copiste vraisemblablement, ainsi que l'ont remarqué Scaliger & plusieurs autres savans avant moi. La fête dont Plutarque parle en cet endroit, étoit celle des tabernacles. Voyez Josephe, Antiq. Jud. L. XIII, ch. 8.

CHAP. XLIV. Décélie étoit un bourg ou dème de l'Attique, de la tribu Hippothoontide. Il étoit situé près de la mer, du côté de l'Eubée. Les Lacédémoniens s'y portèrent la dix-huitieme année de la guerre du Péloponèse, y établirent un fort, & y logèrent des troupes qui incommodèrent extrêmement les Athéniens, soit par les

excursions qu'elles faisoient sur leur territoire, soit par l'interception, ou au moins la difficulté de la navigation. C'étoit Alcibiade qui leur avoit donné ce conseil l'année précédente, comme on le voit à la fin du sixieme livre de Thucydide. La guerre fut alors appellée Décélique ou Décélienne, dit Diodore de Sicile, T. 1, p. 548, parce que ce fut ce premier acte d'hostilité ouverte, qui renouvella la guerre du Péloponèse, terminée, ou du moins suspendue par une trève précédente entre les deux peuples.

CHAP. LXXII. L'orchestre étoit une partie entre la scène & l'amphithéâtre, où il y avoit un petit théâtre de cinq pieds d'élévation. C'étoit là que se tenoient les joueurs d'instrumens, & les acteurs du chœur. On lui avoit donné ce nom du mot grec qui signifie sauter, parce que c'étoit là qu'étoient placés les baladins qui amusoient le peuple par des parades.

SUR LES APOPHTHEGMES DES ROMAINS.

CHAP. IV. Ils avoient tous deux pour prénom Quintus, comme on le voit dans Tite-Live, au L. XXXVIII, ch. 50, où il raconte ce fait. Ce passage a échappé à Xylander, qui dit ici dans sa note, qu'il n'a rencontré nulle part le prénom du second. Mais l'un des deux fut surnommé Spurinus : il fut consul, & fut tué dans un combat contre les Liguriens, aujourd'hui les Génois, l'an de Rome 578. *Ibid.* L. XLI, ch. 18.

Fin du Tome quinzieme.

DE L'IMPRIMERIE DE PH.-D. PIERRES, Imprimeur Ordinaire du Roi, &c.



